LES OEUVRES DE FEU MONSIEUR DE CORDEMOY, DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, ...

Louis Geraud : de Cordemoy

Digitized by Google

12/
8 6
3
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE ROMA
55
1 F
48

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

14-7.I.4.

19 4/2
f 4
18. 20

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

ŒUVRES

DE

FEU MONSIEUR

DE CORDEMOY:

CONSEILLER DU ROY, Lecteur ordinaire de Monseigneur LE DAUPHIN, de l'Academie Françoise.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ŒUVRES DE FEU MONSIEUR DE CORDEMOY,

DE L'ACADEMIE FRANCOISE,

CONSEILLER DU ROY,

LECTEUR ORDINAIRE

DE

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

CONTENANT,

Six Discours sur la Distinction du Corps & de l'Ame.

Divisées en trois Parties.

DEDIE'ES AU ROY.

A PARIS,

Chez CHRISTOPHE REMY, ruë S. Jacques, audessus des Maturins, au grand S. Remy.

M. DCCIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by Google

PREMIERE PARTIE

CONTENANT

SIX DISCOURS

SUR

La Diſtinction & l'Union du Corps & de l'Ame.

QUATRIÉME EDITION

revûë &. corrigée.

A PARIS,

Chez CHRISTOPHE REMY, ruë ſaint Jacques, audeſſus des Mathurins, au grand ſaint Remy.

M. DCCIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by Google

Digitized by Google

AU ROY.

SIRE,

Sans bleſſer le profond reſpect avec lequel je preſente ce Livre à VOSTRE MAJESTE', *j'oſeray l'aſſurer qu'Elle y trouvera des choſes dignes de ſon attention. J'examine en cet Ou-*

Digitized by Google

vrage les differentes operations de l'Ame & du Corps, & le secret de leur union. Ainſi, propoſant à chacun ce qu'il eſt, & ce qui ſe paſſe en luy même, je croy pouvoir dire que je propoſe à VOSTRE MAJESTE' *le plus digne objet, qui puiſſe arrêter ſes regards, & meriter ſes reflexions. Jamais l'union de ces deux excellentes parties qui font tout l'homme, ne fut ſi merveilleuſe qu'en Elle ; & jamais Heros n'eut une ſi grande Ame dans un ſi beau Corps. Auſſi ne regardons-nous pas vôtre Perſonne ſacrée, comme un pur Ouvrage de la Nature : nous avons crû dés le moment de ſa naiſſance qu'elle venoit du Ciel ; & nous conſiderons toutes ſes actions, comme les ſuites continuelles du Miracle, qui nous l'a donnée.*

En effet, SIRE! *nous ne voyons faire que des prodiges à* VOSTRE MAJESTE'. *Quand la chaleur de l'âge, & le bon ſuccez de ſes armes ſembloient ne luy devoir inſpirer que les combats, Elle nous a donné la Paix ; & quand un ſi profond repos ſembloit ne luy devoir inſpirer que les delices, on a vû que par mille ſoins plus grands & plus glorieux que tous les travaux de la guerre, Elle a reparé preſque en un moment les deſordres de trente années. Ces merveilles ont ſurpris toute la Terre : mais* VOSTRE MAJESTE' *n'en demeure*

Digitized by Google

pas à ces illustres commencemens. Elle médite de plus grandes choses pour nôtre felicité. Elle pense à corriger les abus de plusieurs siecles ; & ce qu'Elle fait chaque jour, pour avancer un si grand dessein, marque bien qu'Elle fait consister toute la gloire de son Regne, à nous rendre parfaitemeut heureux.

On voit qu'Elle s'applique Elle-même à tout ce qui peut maintenir la Justice, l'abondance & le calme dans son Royaume ; & que loin d'écouter ces avis funestes, qui n'alloient qu'à l'oppression de ses Peuples, elle les a vengez de leurs persecuteurs, & ne veut plus entendre parler que des moyens d'établir le Commerce, de perfectionner les Arts, & de rendre la vie de ses Sujets plus douce, plus tranquille, & plus commode. On voit même que, pour exciter les Sçavans à la recherche de tout ce qui peut servir à de si belles entrepriſes, Elle honore les Sciences d'une protection toute particuliere. Enfin les Gens de bien ont le plaisir de voir qu'on peut pretendre à la faveur, dés qu'on est capable de rendre service à l'Etat, & que celuy qui travaille le plus infatigablement pour le Public, est celuy qui plaît le plus à VOSTRE MAJESTE'.

Le beau moyen, SIRE! *de plaire aux Rois! qu'il y en a peu à qui l'on fasse ainsi sa Cour!*

Digitized by Google

& que ce ſeroit un grand avantage à toutes les Nations, ſi tous les Souverains ſuivoient l'exemple de V. M. *ou ſi* VOSTRE MAJESTE' *regnoit ſur tout le Monde!*

Mais je ne m'apperçois pas que, ſuivant plus mes inclinations que mon premier deſſein, je parle de ce que j'admire en VOSTRE MAJESTE', *& ne parle plus de mon Livre. La Matiere m'en a toûjours paru ſi importante & ſi belle, que j'ay tâché de ne rien ômettre de ce qui la pouvoit éclaircir; & pour en reſoudre les difficultez, je ne me ſuis ſervi que des connoiſſances, que nous avons naturellement de l'Ame & du Corps. Je ſouhaite,* SIRE, *que que mon travail ſoit utile au Public, afin qu'il ſoit agreable à* VOSTRE MAJESTE', *Et, ſi c'eſt trop demander, je ſouhaite au moins qu'Elle le regarde comme un effet de l'extreme paſſion que j'ay de luy plaire, & du zele ardent avec lequel je ſuis,*

SIRE,

De VOSTRE MAJESTE',

Le tres-humble, tres-obeiſſant, & tres-fidele ſerviteur & ſujet,
DE CORDEMOY.

Digitized by Google

PREFACE.

IL n'y a preſque perſonne qui s'arrête à conſiderer les merveilles du Corps & de l'Ame : neanmoins ce ſont deux ouvrages, dont chacun à part eſt admirable, & qui ſont un compoſé ſurprenant. Il eſt capable de ravir quiconque l'examine ; & quand on n'auroit que la ſeule envie de ſe divertir, rien ne ſçauroit donner tant de plaiſir que cette étude.

Quelques emportez croyent qu'il ne faut que le Corps, pour goûter les plus grandes douceurs de la vie : mais je puis dire avec plus de raiſon, qu'il ne faut que l'Ame. Elle renferme en ſoy tout ce qui la peut ſatisfaire ; & pour être dans une joye ſans pareille, elle n'a qu'à faire réfléxion ſur ce qu'elle eſt. Elle n'a qu'à bien examiner les notions que Dieu luy donne, ſoit pour ſe connoître elle-même, ſoit pour connoître le Corps qu'elle anime, ſoit pour connoître quel eſt ce merveilleux rapport qui fait toute leur union. Elle peut par le même moyen connoître (du moins autant qu'il luy

Digitized by Google

eſt utile) toutes les autres pieces qui compoſent cet Univers : enfin elle peut par ces lumieres connoître Dieu même, & le connoître aſſez, pour l'aimer plus que toutes choſes.

Il me ſemble que toutes ces conſiderations ſont aſſez puiſſantes, pour obliger une perſonne raiſonnable à rentrer en ſoy-même. Mais, quand la neceſſité, que chacun a de ſe bien connoître, n'engageroit pas également tous les hommes à conſiderer les differentes fonctions de l'Ame & du Corps; il faut avoüer que c'eſt une étude, dont on ne ſçauroit ſe paſſer dans la plûpart des profeſſions, que l'on ſuit le plus ordinairement, quand on ſe ſent un peu de talent & d'eſprit. Ceux qui ſe deſtinent à la Chaire, ſemblent en avoir neceſſairement beſoin; & les Medecins ne la peuvent negliger, ſans s'expoſer à mille fautes auſſi honteuſes pour eux, que funeſtes aux autres.

Que ſi ceux qui ſont employez au maniment des affaires publiques ou particulieres, n'ont pas une neceſſité ſi abſoluë de l'approfondir; il eſt pourtant vray qu'il leur eſt tres-utile d'y employer quelque temps. Car, encore que de ſi belles connoiſſances ſemblent être de peu d'uſage dans le commerce du monde, cependant la maniere dont il s'y faut prendre pour les acquerir, accoûtume ſi bien l'eſprit à dé-

Digitized by Google

mêler les plus grandes difficultez, qu'il n'y en a preſque point dans les affaires les plus embaraſſées, qu'il ne puiſſe facilement éclaircir, quand une fois il a pû vaincre celles-là.

En effet, il n'y a rien qui puiſſe diſpoſer un homme à concevoir ſi nettement chaque choſe, & à démêler ſi exactement celles qui paroiſſent confuſes, que les préciſions qu'on eſt obligé de faire, quand il veut bien diſtinguer tout ce qui luy appartient à cauſe du Corps, d'avec ce qui luy appartient à cauſe de l'Ame. Comme dans cette étude il n'examine que ce qui ſe paſſe en luy-même, & que ſon objet luy eſt toûjours preſent, il ne ſçauroit manquer d'attention en le conſiderant. Et, lorſqu'un peu d'habitude en cette Phyſique, l'a rendu aſſez attentif, pour bien obſerver les particularitez de chaqne choſe avant que d'en juger, & luy a bien fait connoître par ce moyen toutes celles qui luy ſont les plus intimes & les plus importantes, il peut bien plus ſeurement juger de celles du dehors, & qui n'importent qu'aux autres hommes. Il n'eſt plus ſi ſujet à ſe précipiter : il ſe ſouvient de ſes anciennes erreurs ; il en connoît les cauſes ; il ſçait comment il s'en eſt tiré ; & ce qu'il a fait pour luy-même, le met en état de pouvoir aider à ceux qui l'écoutent, ſoit dans une ne-

Digitized by Google

gociation, ſoit dans une action publique, ou dans une déliberation, à diſcerner, & même à ſuivre toûjours le meilleur party. Car enfin, tous les hommes étant ſujets aux mêmes paſſions, & aux mêmes erreurs, celuy qui s'eſt aſſez étudié pour connoître les fiennes, & toutes les cauſes de tant de divers mouvemens qui l'agitent, ſçait bien mieux les moyens, qu'il faut employer pour inſtruire ou pour émouvoir les autres; & c'eſt en cela, ſi je ne me trompe, que conſiſte la veritable éloquence.

Ce n'eſt pas que de là je veüille conclure que le plus grand Philoſophe ſoit toûjours le plus éloquent & le plus propre aux affaires. Je ſçay qu'il y faut des talens naturels, & même de l'inclination, & que ſans cela l'on n'y ſçauroit bien réüſſir. Mais je ſçay auſſi que celuy qui a tous ces avantages, les fait bien mieux valoir, quand il a le ſecours de la Philoſophie. C'eſt ſans doute par cette raiſon que tous les grands Orateurs y ont employé tant de temps; & je penſe pouvoir dire que les deux plus illuſtres de l'Antiquité en avoient tiré toutes ces belles lumieres, qui les ont tant fait éclater entre les autres.

J'avouë pourtant qu'elle ne doit pas occuper toute nôtre vie, & qu'aprés y avoir paſſé quelques années avec attache, il eſt bon de n'y

Digitized by Google

penſer plus que dans quelques heures, où il eſt permis de ſe divertir. C'eſt apparemment comme Ciceron en avoit uſé; & la maniere dont il parle en quelques endroits, fait voir qu'il faut tâcher de la poſſeder de ſorte que l'on s'en puiſſe faire un divertiſſement, (ce qui ne peut arriver, ſi l'on ne s'y applique d'abord d'une maniere fort ſerieuſe): mais qu'il faut bien ſe garder de préferer ce divertiſſement au ſervice, que l'on peut rendre à ſon païs, ou à ſa famille dans des emplois conſiderables, ou dans une profeſſion particuliere.

Si ce grand homme, & tous ceux qni ont manié les plus difficiles affaires de Rome & de la Grece, ſe ſont ſi bien trouvez de cette methode, il eſt évident qu'elle ne ſçauroit mal réüſſir à qui que ce ſoit, à quelque employ qu'on le deſtine, & que pour ſuivre les Anciens (du moins autant qu'il nous eſt permis) la premiere démarche que nous avons à faire, eſt l'étude d'une Philoſophie, qui nous rende capable de faire un juſte diſcernement de chaque choſe, & de raiſonner ſur d'autres fondemens que ſur nos préjugez, & ſur les opinions vulgaires.

Ce n'eſt pas que je veüille dire qu'elles ſoient toutes mauvaiſes: mais en verité l'on ne ſe doit fier à pas une, qu'aprés l'avoir bien

Digitized by Google

examinée. Et, pour s'accoûtumer à cela, chacun ne peut mieux commencer, que par ce qui se passe en luy-méme, & par l'examen de toutes les idées qu'il a de l'Ame & du Corps. C'est ce que j'ay essayé de faire en mon particulier : j'ay tâché de recueillir dans les six Discours qui suivent, tout ce que l'on a besoin d'observer touchant ces deux choses; & sur tout ce qui peut servir à les bien discerner l'un de l'autre.

Dans le premier, j'examine les notions que nous avons en general des Corps & de la Matiere, de la Quantité, des Qualitez, du Lieu, du Repos, du Mouvement, du Vuide, & de la Forme; pour faire voir ce que l'on doit entendre par tous ces termes, qui font tout l'embarras de la Physique ordinaire.

Dans le second, j'examine les changemens que je connois dans la Matiere; & j'explique tous ceux qui regardent la Quantité, la Qualité, & la Forme, par le mouvement local: ce qui fait voir qu'il n'est pas besoin d'en admettre d'autre.

Dans le troisiéme, j'explique le mouvement des machines artificielles, & celuy des machines naturelles par une même cause; & je dis quelle est cette cause, à ne considerer que les Corps.

Digitized by Google

Dans le quatriéme, paſſant au-delà des Corps, je parle de la Premiere Cauſe du mouvement, faiſant voir qu'aucun Corps, ni aucun Eſprit créé, pour excellent qu'il ſoit, n'eſt la veritable cauſe d'aucun mouvement, & n'en peut être que l'occaſion.

Ce qui me donne lieu d'examiner dans le cinquiéme, en quoy conſiſte l'union de l'Ame & du Corps, & comment ils agiſſent l'un ſur l'autre.

Enfin dans le ſixiéme, apres avoir fait connoître ce que nous devons entendre, par ce que nous appellons *nôtre Ame*, & par ce que nous appellons *nôtre Corps*, je tâche de faire bien diſtinguer l'un de l'autre, & même de montrer que l'on eſt bien plus aſſuré de l'exiſtence de l'Ame, que de celle du Corps.

En ce dernier Diſcours, pour parler avec moins d'incertitude, je commence à ne plus parler, que de ce que je reconnois en moy. J'examine le plus préciſément qu'il m'eſt poſſible, toutes les operations qui dépendent de mon Ame, celles qui dépendent de mon Corps, & celles qui reſultent de leur union : croyant qu'il ne ſera pas difficile à tout homme de bon ſens de démêler toutes choſes en ſoy-même, & de voir ce qu'il doit juger, 1. de ſoy, 2. des autres hommes, 3. des bêtes.

Digitized by Google

Je n'ay pourtant pas traité ces deux derniers Points ; & quoyque le partage du sixiéme Discours en promette l'explication, quelques considerations m'ont empêché de la faire. Elles pourront cesser, & me permettre de donner un jour ce que je retiens à présent : mais il me semble que, pour peu que l'on fasse de reflexion sur ce que j'ay dit, on pourra facilement suppléer ce qui me reste à dire.

Digitized by Google

SIX DISCOURS
SUR
LA DISTINCTION
ET L'UNION
DU CORPS ET DE L'AME.

PREMIER DISCOURS.

Des Corps & de la Matiere.

ON ſçait qu'il y a des Corps, & que le nombre en eſt preſque infiny. On ſçait auſſi qu'il y a de la Matiere : mais il me ſemble que l'on n'en a pas des notions aſſez diſtinctes, & que c'eſt de là que viennent preſque toutes les erreurs de la Phyſique ordinaire.

Digitized by Google

Ainſi je me perſuade que le meilleur moyen d'y remedier, eſt de bien démêler cette confuſion, & d'examiner préciſément ce que l'on doit entendre par les corps & par la matiere.

LES CORPS ſont des ſubſtances étenduës.

1. Comme il y en a pluſieurs, l'étenduë de chacun doit être terminée; & ce terme eſt ce que l'on appelle *figure*.
2. Comme chaque corps n'eſt qu'une même ſubſtance, il ne peut être diviſé: ſa figure ne peut changer; & il eſt ſi neceſſairement continu, qu'il exclud tout autre corps; ce qui s'appelle *impenetrabilité*.
3. Le rapport, que les corps ont entr'eux par leur ſituation, s'appelle *le lieu*.
4. Quand ce rapport change, on dit que les corps, à l'occaſion deſquels ce changement arrive, ſont mûs, ou (ce qui eſt la même choſe) qu'ils ſont en *mouvement*.
5. Et, quand ce rapport continuë, on dit qu'ils ſont en *repos*.

LA MATIERE eſt un aſſemblage de corps.

1. Chaque corps, conſideré comme compoſant cet aſſemblage, eſt ce qu'on appelle proprement *une partie de la matiere*.
2. Pluſieurs de ces corps conſiderez enſemble, & ſéparément de tous les autres, ſont ce qu'on peut appeller proprement *une portion de matiere*.

Digitized by Google

3. Si ces parties ou ces portions demeurent sans liaison les unes auprés des autres, cela s'appelle *tas*.
4. Si elles coulent les unes entre les autres, changeant incessamment leur situation, cela s'appelle *liqueur*.
5. Si elles sont accrochées ensemble & sans mouvement, ou avec si peu de mouvement, qu'elles ne se puissent détacher, cela s'appelle *masse*.

Comme chaque corps ne peut être divisé, il ne peut avoir de parties : mais, comme la matiere est un assemblage de corps, elle peut estre divisée en autant de parties qu'il y a de corps. Elle peut aussi estre divisée en portions : mais elle ne peut avoir autant de portions, qu'elle a de parties.

Faute d'avoir consideré ces choses attentivement, on a confondu les notions de la matiere en general, & celles de chaque corps en particulier. Et, parce que l'on a vû que les tas, les liqueurs, & les masses se divisoient d'abord en diverses portions visibles, lesquelles enfin se réduisoient à force de diviser, en portions imperceptibles, on a crû que ce qui estoit arrivé tant de fois à toutes les portions qu'on avoit separées des autres, arriveroit à l'infini ; & que si la quantité des divisions ne nous rendoit ce qui reste insensible, nous pourrions toûjours diviser, sans prendre garde, qu'à force de diviser, il faudroit enfin que l'on rencontrast quelque portion composée de deux corps seulement, qui estant separez l'un de l'autre, arresteroient la division, puisque chacun

Digitized by Google

d'eux eſt une ſubſtance, qui ne peut eſtre diviſée.

Il eſt bon en cet endroit de remarquer deux choſes.

La premiere, que chaque corps en particulier n'eſt pas capable d'ébranler les organes de nos ſens; & comme il en faut un grand nombre, pour compoſer la moindre portion de matiere ſenſible, il eſt certain que nous ne ſçaurions apercevoir aucun corps, & que tout ce que nous voyons, eſt de la matiere.

La ſeconde eſt, que chacun des corps eſtant imperceptible, on ne ſçauroit appercevoir leur jonction: de ſorte que toutes leurs étenduës paroiſſent dans une maſſe, comme ſi ce n'eſtoit qu'une meſme étenduë.

Cependant, comme nous avons une idée tres claire des corps, & que nous ſçavons que ce ſont des ſubſtances étenduës, nous joignons indiſcrétement cette notion que nous avons des corps, à celle que nous avons de la matiere; & prenant une maſſe pour un corps, nous la conſiderons comme une ſubſtance, croyant que tout ce que nous voyons, n'eſt que la meſme étenduë. Et, parce que tout ce que nous voyons ainſi étendu, eſt diviſible, nous joignons tellement la notion de ce qui eſt étendu, à la notion de ce qui eſt diviſible, que nous croyons diviſible tout ce qui eſt étendu.

Mais, pour en mieux juger, il faut s'accoûtumer à conſiderer les choſes comme elles ſont, & non pas comme elles paroiſſent, & ſe reſſouvenir de deux choſes. L'une, que toute maſſe eſt un amas de pluſieurs ſubſtances, & non pas une ſubſtance: l'autre, qu'elle n'a point d'étenduë propre, & qu'elle n'en pa-

Digitized by Google

roît avoir, que parce que chaque corps, qui la compoſe, en a. Et cela bien conſideré, nous connoiſtrons évidemment qu'une maſſe n'eſt diviſible, que parce que ſes extrémitez & ſon milieu ne ſont pas la même ſubſtance, & que ce que l'on dit être le bas de la maſſe, ou le haut, ou le côté, ou le dedans, ou le dehors, ſont des ſubſtances differentes, & dont chacune ſubſiſtant à part de celles qui l'accompagnent, elle en peut être ſéparée. Au lieu que dans chaque corps particulier, les extrémitez & le milieu ne ſont que la même ſubſtance, qui ne peut être étenduë, ſans avoir neceſſairement toutes ces choſes: tellement qu'aucune n'eſtant differente du corps, aucune auſſi n'en peut être ſéparée; & par ce moyen il demeure indiviſible.

Toutes ces choſes paroîtront neceſſairement vrayes, à qui ſe donnera le loiſir de les conſiderer attentivement; & l'on verra qu'il eſt impoſſible ſans cela d'avoir aucune notion claire des principes de la Phyſique.

J'avoüe qu'on eſt ſi accoûtumé à prendre la matiere pour les corps, que de tres-grands hommes n'en donnent qu'une même définition. Mais, comme cette définition ne contient que ce qui peut convenir à chaque corps en particulier, ſçavoir, d'être *ſubſtance*, & d'être *étendu*, il ne faut pas s'étonner ſi ces perſonnes, croyant que la matiere eſt une ſubſtance, & qu'il n'y a point d'autre étenduë que la ſienne, croyent auſſi que toute étenduë eſt diviſible. Mais, s'ils y veulent un peu penſer, ils pourront,

reconnoître qu'une même ſubſtance ne ſe peut diviſer en elle-même, & que ſi ſa nature eſt de pouvoir être étenduë, du moment que l'on conçoit qu'elle l'eſt, il faut avoüer qu'étant la même en toutes ſes extrémitez, aucune de ſes extrémitez n'eſt ſéparable d'elle.

Si l'on eſtoit ſans prévention ſur ce ſujet, on n'auroit pas beſoin d'une ſi longue diſcuſſion, ni de rebattre ſi ſouvent la même choſe. Mais, comme la coûtume de croire que l'on ſçait, eſt ſouvent auſſi puiſſante ſur l'eſprit que la ſcience meſme, il ne ſuffit pas toûjours, pour perſuader à des gens le contraire de ce qu'ils penſent ſçavoir, de leur expoſer nettement la verité; ce n'eſt qu'en la montrant à diverſes fois, qu'on la fait reconnoître. Et non ſeulement il eſt bon d'en faciliter la connoiſſance par des repetitions frequentes : mais il eſt ſouvent à propos, aprés avoir fait appercevoir une verité par les principes, de montrer les inconveniens qu'il y auroit de croire le contraire.

C'eſt pourquoy je ne feindray pas de dire que j'ay trouvé que tous ceux à qui j'ay oüy parler des Corps & de la Matiere comme d'une même choſe, n'ont jamais ſçû m'expliquer leur penſée là-deſſus, quoy que j'en connoiſſe entr'eux, qui ayent un eſprit excellent, & une tres-grande habitude à démêler les plus grandes difficultez. Et même, lorſque j'ay voulu ſuppoſer avec eux que la matiere eſtoit une ſubſtance, & qu'une ſubſtance ſe pouvoit diviſer, qui ſont les deux choſes du monde les plus éloignées de ce

Digitized by Google

qu'on en peut connoître par la lumiere naturelle, ils ne m'ont donné aucune ſatisfaction. Quand je leur ay demandé ſi cette ſubſtance, qu'ils croyent diviſible, l'eſt à l'infiny, comme il me ſembloit que leur ſuppoſition le donnoit à entendre; Ils m'ont répondu que non, mais qu'elle l'eſtoit indéfiniment. Quand je les ay priez de m'expliquer cette diviſion indéfinie, ils me l'ont fait entendre de la même maniere que tout le monde entend l'infiny. Et, pour achever par un peu de bonne foy un diſcours ſi plein d'obſcurité, ils m'ont avoüé qu'à la verité il y a quelque choſe d'inconcevable en cela; mais qu'il falloit neceſſairement que cela fût de la ſorte. Or il me ſemble qu'il n'y a pas la même obſcurité en ce que je propoſe. Je dis que chaque corps eſt une ſubſtance étenduë, & par conſequent indiviſible, & que la matiere eſt un aſſemblage de corps; & par conſequent diviſible en autant de parties qu'il y a de corps: cela me ſemble clair.

Un autre inconvenient, que je remarque en l'opinion de ceux, qui diſent que la matiere même eſt une ſubſtance étenduë, c'eſt qu'ils ne ſçauroient faire concevoir un corps à part, ſans ſuppoſer un mouvement. Tellement que, ſelon leur doctrine, on ne peut concevoir un corps en repos entre d'autres corps: car ſuppoſé qu'il leur touche, cette doctrine enſeigne qu'il ne fait plus qu'un même corps avec eux. Cependant il me ſemble que nous avons une idée bien claire & bien naturelle d'un corps parfaitement en repos entre d'autres corps, dont aucun n'eſt en

mouvement, & que ce que je dis de chaque corps, s'accorde tout-à-fait bien avec cette idée.

Le troiſiéme inconvenient, que je remarque en cette opinion, eſt que ſi l'on croit qu'un corps, étant une portion de matiere, ſe doive diviſer, dés que ſes extrémitez ſeront mûës en divers ſens, il s'enſuivra que quand des corps environnans le pouſſeront par differens endroits, & ſuivant des lignes oppoſées, ils le diviſeront en autant de façons qu'il ſera pouſſé. Si bien que les parties, qui s'en ſepareront, étant diverſement repouſſées contre celles qui luy reſtent, les ſépareront juſqu'à l'indéfini (pour parler ſelon cette doctrine) c'eſt à dire, que ſi ce n'eſt infiniment, du moins ce ſera tant, que l'on ne pourra concevoir de bornes à cette diviſion, qui continuera toûjours, ſans que jamais on puiſſe fixer, pour un ſeul moment, la grandeur d'un corps en mouvement: moins encore le pourra-t-on faire, ſi l'on ſuppoſe que ce corps tourne ſur ſon propre centre, & qu'il ſoit quarré. Car ſi l'un des angles tend vers le haut, l'autre tendra de neceſſité vers le bas; & tandis que celuy de deſſus ſera dirigé à droit, celuy de deſſous ſera dirigé à gauche: ainſi voilà dés le premier moment, le corps, que ſes angles quitteront, en cinq piéces. Et, ſi ſon mouvement continuë, on voit qu'il ne ſera pas un inſtant ſous la même figure, ni ſous la même grandeur.

Que, ſi pour éviter cette fâcheuſe concluſion, l'on répond qu'il ſe rallie des parties, autant qu'il s'en diviſe, il eſt facile de voir qu'on retombe dans l'inconvenient,

convenient, que l'on veut éviter : car, s'il eſt vray qu'à tous momens des parties ſe ſéparent, & ſe rallient, il n'y a pas un inſtant, dans lequel aucun corps puiſſe demeurer de même grandeur, ou de même figure. Ainſi cette opinion, qui n'eſt pas claire, quand on la propoſe, ne peut ſervir de rien en Phyſique, quand on la ſuppoſe, puis qu'elle ne peut expliquer ni le repos, ni le mouvement des corps, dont on ſçait que dépend toute la Phyſique.

J'avoüe ingenuëment toutefois, que je n'ay jamais oüi mieux parler des ſciences naturelles, qu'à ceux qui ſoûtiennent cette opinion. Mais il faut auſſi qu'ils demeurent d'accord, que quand ils diſent de ſi belles choſes, ils ne la ſuivent pas ; & qu'aprés avoir bien ſoûtenu que tout corps eſt diviſible, ils ſuppoſent enfin que pluſieurs ne ſe diviſent point actuellement durant certain temps. Ce qui ne peut être, ſuivant leur principe : de ſorte qu'ils l'abandonnent, & ſont obligez de faire une ſuppoſition toute contraire, quand ils veulent rendre raiſon de quelque choſe.

Or il me ſemble que, pour parler auſſi intelligiblement dés les commencemens de la Phyſique, qu'ils font dans la ſuite, ils n'auroient qu'à ſuivre les principes que je propoſe. Ils ſont intelligibles : on en peut déduire toutes les concluſions admirables, qui m'ont fait ſuivre leur doctrine avec tant d'attache & de plaiſir. D'ailleurs, ces principes ne ſont point nouveaux : auſſi je ne pretends pas avoir rien trouvé de particulier. J'ay ſeulement fait un peu de

réflexion sur les notions, qu'on a des corps & de la matiere ; & j'ay reconnu qu'on ne sçauroit concevoir les corps que comme des substances indivisibles, & la matiere que comme un amas de ces mêmes substances : ce qui me semble n'avoir point été bien expliqué jusqu'icy, & satisfaire tellement à tout, que je ne crois pas que l'on puisse proposer aucune difficulté, que cela ne resolve, ni que l'on puisse jamais parler clairement en Physique sans cela.

Pour derniere observation sur les notions, que nous avons des corps & de la matiere, j'ay remarqué que naturellement nous sommes portez à appeller *Corps*, ce qui nous semble indivisible, & *Matiere*, ce qui se peut diviser, sans rien détruire. Ainsi ce que nous nommons nôtre corps, est en effet l'amas de cent millions de corps ; en un mot c'est de la matiere ; & cependant nous regardons cet assemblage de tant de corps, comme si ce n'en étoit qu'un, parce que ses parties concourant toutes à mesme fin, sont rangées entr'elles d'une maniere si convenable à cette fin, qu'on ne les sçauroit diviser, sans rompre toute l'œconomie qui les y rend propres. Par la même raison les Jurisconsultes appellent *Corps* dans le droit tout ce qui ne se peut diviser, sans être détruit, comme un cheval, un éclave ; & ils appellent *quantité* tout ce qui n'est qu'un amas de choses qui subsistent, sans dépendance les unes des autres, comme le bled, le vin, l'huile, &c. Enfin dans toutes les rencontres où l'on voit de la matiere, dont l'arrangement doit necessairement produire un certain effet, qui seroit

Digitized by Google

détruit, si cet arrangement l'étoit par la division des parties de cette matiere, on luy donne le nom de *Corps*, parce qu'on la regarde comme indivisible. Au lieu que, quand on voit la matiere simplement entassée, liquide, ou en masse, & qu'elle se peut diviser en plusieurs portions semblables les unes aux autres, sans détruire aucun effet résultant de leur arrangement, on luy laisse le nom de *matiere*. Tant il est vray que naturellement l'idée, que chacun a du corps, luy represente une chose indivisible, & que l'idée de la matiere represente une chose sujette à être divisée.

Ainsi nous avons des preuves, & par les lumieres naturelles, & par les consequences, que les corps ne sont pas divisibles. Par les lumieres naturelles; puisque chaque corps est une même substance, il faut qu'il soit indivisible; & il ne faut point dire que l'on en peut concevoir le haut, sans en concevoir le bas: car encore que vous puissiez penser à une de ses extrémitez, sans penser aux autres, vous ne sçauriez concevoir qu'elle n'en ait qu'une, dés que vous la concevez étenduë. Et bien loin de conclure qu'un corps soit divisible, parce qu'il a differentes extrémitez, vous conclurez que toutes ses extrémitez differentes sont inseparables, parce qu'elles sont les extrémitez d'une même étenduë, & pour tout dire, d'une même substance.

Quant aux consequences, j'ay fait voir que si chaque corps est divisible, il est impossible de concevoir un corps en repos entre d'autres corps, & moins en-

core de concevoir ſon mouvement, c'eſt à dire qu'il eſt impoſſible de concevoir rien en la nature. Au lieu que l'on rend raiſon de tout, ſi l'on poſe chaque corps comme une ſubſtance indiviſible : car, outre qu'on ſatisfait à l'idée naturelle qu'on a de chaque ſubſtance, par ce moyen on explique parfaitement le mouvement & le repos de chaque corps.

Cependant il eſt évident que ſi l'une de ces opinions n'eſt vraye, l'autre l'eſt neceſſairement. Car enfin, il faut que chaque corps ſoit diviſible, ou qu'il ne le ſoit pas. S'il eſt diviſible, la nature ne peut ſubſiſter comme elle eſt ; & j'ay montré qu'on ne peut expliquer ni le mouvement, ni le repos : au lieu que s'il ne l'eſt pas, on explique tres-commodement ce que l'on apperçoit du repos & du mouvement. Je ne penſe pas qu'il puiſſe ſe trouver une preuve plus convaincante d'aucune verité.

6. Le plus ou le moins de corps, dont les tas, les liqueurs, & les maſſes ſont compoſez, s'appelle *leur quantité* : & leur grandeur ou leur petiteſſe vient du plus grand ou du moindre nombre de corps, qui s'y rencontrent.

Ainſi chaque corps n'eſt point une quantité, quoy qu'il ſoit une partie de la quantité, comme l'unité n'eſt pas un nombre, quoy qu'elle faſſe partie du nombre. Tellement que la quantité & l'étenduë ſont deux choſes, dont l'une convient proprement au corps, & l'autre convient proprement à la matiere.

Digitized by Google

7. Les corps, qui compoſent les tas, les liqueurs & les maſſes, ne ſont pas par tout ſi prés les uns des autres, qu'ils ne laiſſent quelques intervalles en divers endroits.

Lors qu'on apperçoit ces intervalles, on les appelle *Trous*. Et, quand on ne les apperçoit pas, on les appelle *Pores*.

8. Il n'eſt pas neceſſaire que ces intervalles ſoient remplis; & l'on peut concevoir qu'il n'y ait aucun corps entre des corps, qui ne ſe touchent pas.

De dire qu'on ne peut concevoir ces intervalles ſans étenduë, & que par conſequent il y a des corps qui les rempliſſent, cela n'eſt point veritable. Et bien que l'on puiſſe dire qu'entre deux corps, qui ne ſe touchent pas, on pourroit mettre d'autres corps de la longueur de tant de pieds, on ne doit pas conclure qu'il y en ait pour cela. On doit ſeulement dire qu'ils ſont ſituez de ſorte qu'on pourroit placer entr'eux des corps, qui joints enſemble compoſeroient une étenduë de tant de pieds. Ainſi l'on conçoit ſeulement qu'on y pourroit placer des corps: mais on ne conçoit pas pour cela qu'ils y ſoient. Et, comme nous pourrions avoir l'idée de pluſieurs corps, encore qu'il n'y en eût aucun; nous pouvons auſſi concevoir qu'on en pourroit mettre quelques-uns entre des corps, entre leſquels il n'y en a point encore.

Quelques-uns ſoûtiennent que, ſi tous les corps qui rempliſſent un vaſe, étoient détruits, les bords du vaſe ſeroient reünis. J'avoue que je n'entends pas

ce raiſonnement; & je ne puis concevoir ce que fait un corps à la ſubſiſtance de l'autre. Il pourroit bien être que les corps qui entourent le vaſe, pouſſans ſes bords, le briſaſſent, s'ils n'étoient ſouſtenus au dedans par d'autres corps. Mais de dire que, dés qu'on auroit oſté tous les corps du dedans, les bords ſe deuſſent raprocher, ſans que rien pouſſaſt ces meſmes bords, & de faire un argument contre le vuide par cette ſuppoſition, j'avoüe, ſi c'eſt un bon argument, que je n'en connois pas la force; & je crois voir tres clairement que deux corps pourroient ſubſiſter, ſi loin l'un de l'autre, qu'on en pourroit mettre entre eux un tres-grand nombre, ou n'y en mettre aucun, ſans que cela les raprochaſt ny reculaſt.

9. Comme les figures des corps ſont fort diverſes, leur rencontre fait que les portions perceptibles ou imperceptibles, qu'ils compoſent, peuvent être de tres-differentes figures.
10. Mais, comme entre les corps pluſieurs ſont de même figure, il y a auſſi bien des portions, qui ſont de figures ſemblables.
11. Même pluſieurs corps de differentes figures mêlez en nombre égal & de même façon, peuvent faire differentes portions toutes de même figure, & ayant les mêmes proprietez; & ce qui reſulte de l'aſſemblage de ces portions, eſt ce qu'on appelle une telle matiere, ou, ſi vous voulez, *matiere ſeconde*.

Digitized by Google

Tellement que la matiere premiere peut être bien définie (ſuivant ce qui a été dit) *un aſſemblage de corps :* & l'on voit que chaque corps eſt une partie de cette matiere premiere.

De même la matiere ſeconde ſeroit bien définie, *un aſſemblage de pluſieurs portions de même nature*; & chacune de ces portions eſt une veritable partie de cette matiere ſeconde.

Et, parce que chaque portion d'une certaine nature peut être jointe à quelque portion d'une autre nature, dont il reſultera une troiſiéme ſorte de portions, on voit que pluſieurs de ces dernieres portions compoſeroient une matiere que l'on pourroit appeller *matiere troiſiéme*; & ces portions mixtes ſeroient les veritables parties de cette matiere troiſiéme, qui ſeroit mixte des deux autres.

De la même façon les choſes peuvent aller d'une troiſiéme à une quatriéme nature; & pour garder un ordre qui rende ces changemens intelligibles, les portions en quoy ſe reſout d'abord chaque matiere, doivent être appellées les parties de cette matiere.

Il faut remarquer qu'autant qu'on a pû connoître ces differens états, on leur a donné des noms; & cela a été fort à propos. Mais il a été fort mal à propos de feindre qu'à chaque mutation il arrive un nouvel être, qu'on appelle *qualité* ou *forme*. Ce n'eſt pas que ces mots ne ſoient propres à exprimer le different arrangement des parties de la matiere, mais ils ne peuvent raiſonnablement ſignifier autre choſe.

Digitized by Google

12. Il n'y a que les effets, qui nous puiſſent faire juger des differentes figures, que peuvent avoir les differentes parties de chaque matiere.

Ainſi, quand on propoſe une maſſe ou quelque liqueur, dont les parties ne ſe peuvent diſcerner, on doit examiner quels en ſont les effets : enſuite on doit conſiderer quelles figures ſont les plus propres à produire de tels effets ; & l'on doit croire qu'on a bien ſuppoſé la figure des parties qui compoſent une maſſe, ou une liqueur, quand on en aſſigne une, qui peut rendre raiſon de tous leurs effets.

DU

Digitized by Google

DU MOUVEMENT ET DU REPOS DES CORPS.

Qu'il n'arrive aucun changement en la matiere, qu'on ne puiſſe expliquer par le Mouvement local.

II. DISCOURS.

TOUT le monde demeure d'accord qu'il n'y a rien de ſi contraire au Mouvement, que le Repos.

Or il eſt certain que, quand on dit qu'un corps eſt en repos, on n'entend autre choſe, ſinon que ce corps eſt toûjours en même ſituation.

Ainſi, ſuivant la regle des contraires, quand on parle du mouvement d'un corps, on ne doit entendre autre choſe, ſinon que ce corps eſt tranſporté de ſorte qu'il ne demeure pas un ſeul moment en une même ſituation.

Digitized by Google

On pourroit demander ce qui eſt cauſe de ce tranſport: mais ce ſeroit ſortir de la queſtion, dont le but n'eſt pas d'expliquer les cauſes du mouvement des corps, mais ſeulement d'en connoître la nature, c'eſt à dire, de trouver une définition, qui puiſſe convenir à toutes les manieres de ſe mouvoir, que nous connoiſſons dans les corps.

Je penſe que l'on accordera aiſément celle que j'ay apportée du Repos, & conſequemment celle du Mouvement, puiſqu'elle eſt tirée ſuivant une regle toûjours infaillible.

Il reſte donc à faire voir que cette définition convient à tous les mouvemens, qui nous ſont connus.

Quelques perſonnes, en avoüant qu'elle eſt tres propre à expliquer ce changement, auquel on donne le nom de mouvement local, diſent qu'elle ne peut convenir qu'à celuy-là, & qu'elle ne peut s'appliquer à ces changemens de la *quantité*, qu'on appelle *accroiſſemens* ou *décroiſſemens*; à ceux de la *qualité*, qu'on appelle *alterations*; & à ceux de la *forme*, qu'on appelle *generation*, ou *corruption*. Mais, ſi je montre que tous ces changemens n'arrivent que par le mouvement, auquel on avoüe que ma définition convient, il s'enſuivra qu'elle convient à tous les mouvemens, qui nous ſont connus.

QUANTITE'. Quant aux changemens de la *quantité*, ſi une maſſe augmente, n'eſt-ce pas que de nouveaux corps ſe joignent à ceux qui compoſent déja la quantité de cette maſſe? Si elle diminuë, n'eſt ce pas que quelques-uns de ces corps en ſont ſéparez? Et peuvent-ils être ajoû-

tez ou séparez sans ce mouvement local, que nôtre définition explique si bien ?

Qu'un morceau de terre, qui étoit déja proche d'une pierre, soit tellement remué par la chaleur du soleil, ou par d'autres causes, que ce qu'il y aura de plus humide, en exhale, & que ce qu'il y aura de parties plus solides, s'embaraſſent de sorte par leurs figures irregulieres, & se ſerrent tellement les unes contre les autres, qu'enfin il paroiſſe dans un état tout à fait ſemblable au reſte de cette pierre. Il eſt certain que cette exhalaiſon de quelques parties, & ce rapprochement de quelques autres, n'eſt qu'un mouvement local; & qu'ainſi cette augmentation de quantité, qui s'appelle communement *Juxta-poſition*, peut être expliquée par nôtre définition.

Pour cette autre augmentation, qui ſe fait par *Intuſſuſception*, elle ne differe en rien de l'autre, ſinon qu'en la premiere les parties qui s'accumulent, ſont jointes par les extrémitez aux parties de la maſſe qui accroît; & dans la ſeconde eſpece ces parties qui arrivent de nouveau, gliſſent entre les moindres eſpaces, que ſont entre elles les parties de cette maſſe, juſqu'à ce qu'elles ayent trouvé des endroits un peu plus étroits, qu'il ne faudroit pour les admettre. De ſorte que, faiſant effort pour y paſſer, elles ſont ſouvent dans un mouvement aſſez puiſſant, pour s'y faire entrée. Mais, ſouvent auſſi ce mouvement n'étant pas aſſez fort pour les faire paſſer outre, elles y demeurent engagées, & accroiſſent ainſi la maſſe.

Comme il arriveroit à une fleche, qui ſeroit lan-

cée dans un faiſſeau fait de pluſieurs autres : on ſçait que quelque étroite que fût leur union, il y auroit toûjours des eſpaces entre elles, où cette fleche s'introduiroit ; & qu'encore qu'elle eût aſſez de force, pour les écarter un peu les unes des autres, elle pourroit auſſi, aprés avoir perdu tout ſon mouvement par cet effort, demeurer engagée entre les autres, & accroître ainſi le faiſſeau, qui pourroit augmenter d'autant de fleches, qu'on en pourroit tirer entre celles qui le compoſent.

Il en arrive de même aux Plantes, qui ne prennent de nourriture, que parce que la chaleur du ſoleil faiſant mouvoir dans les entrailles de la terre differens ſucs (c'eſt à dire differentes petites particules, dont les figures ſont diverſes) il les éleve enfin, & les fait couler par une infinité de petits conduits, dans leſquels ces particules venant à rencontrer quelques grains de ſemences, dont les pores ſont approchans de leur figure, elles s'y donnent entrée, parce qu'il leur eſt plus commode de continuer ainſi leur mouvement en ligne droite ; & ayant conſommé une partie de leur impetuoſité à s'en faire l'ouverture, elles y demeurent engagées, pour en augmenter la ſubſtance.

Que ſi elles conſervent aſſez de mouvement pour paſſer outre, elles ne ſervent de rien à la nourriture. D'où vient que trop de chaleur, donnant trop de mouvement à ces particules, fait ſecher les ſemences dans le ſein d'une terre, qui les feroit germer, ſi elle étoit moins échauffée. Et même un trop grand mou-

Digitized by Google

vement peut être cauſe que des particules plus groſſes que celles qui doivent ſervir d'aliment à certaine plante, s'y frayent des paſſages, qui ruïnant la figure & l'arrangement des pores de cette plante, la mettent en état de ne pouvoir plus retenir celles qui luy ſeroient propres. Comme au contraire, le défaut de mouvement peut faire qu'aucun ſuc ne puiſſe avoir aſſez de force, pour s'introduire dans les ſemences, qu'il pourroit augmenter; & qu'ainſi elles deviennent inutiles.

De là encore on peut conjecturer que tous les petits ſues n'ayant pas des figures ſemblables, tous ne ſont pas propres à s'inſinuer dans toutes ſortes de ſemences; mais que chacun, aprés avoir heurté vainement contre celles où il ne peut entrer, peut enfin être emporté en des endroits où il rencontre des ſemences, dont les pores ſoient aſſez ajuſtez à ſa figure, pour l'arrêter. De ſorte que la meſme terre en peut contenir à la fois, & le même ſoleil en peut émouvoir en même temps aſſez de differens, pour nourrir une plante, dont le jus ſera mortel, tout proche d'une autre, qui pourra ſervir d'antidote à ce poiſon: étant certain que jamais l'une ne recevra ce qui ſera propre à la nourriture de l'autre; par la même raiſon que deux cribles diverſement percez, n'admettront jamais que les grains, qui ſeront proportionnez à la figure de leurs trous.

Quant aux changemens de *qualité*, qu'on appelle *alterations*, il eſt facile de faire voir qu'ils arrivent tous par ce mouvement, auquel nôtre définition ſe raporte. QUALITÉ.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Pour cela, il faut d'abord examiner ce qu'on entend par le mot *d'alteration*.

On entend, sans doute par ce mot, tous les changemens qui peuvent arriver en un corps composé de plusieurs parties, sans augmenter ou diminuer sa masse, & sans détruire cette constitution de parties, en laquelle on fait consister sa nature particuliere; c'est à dire, ce qui le rend different des autres corps.

Je dis sans augmenter ni diminuer sa masse, parce que cette sorte de changement est de quantité, comme nous l'avons déja remarqué.

J'ajoûte que l'alteration ne doit poit détruire dans le corps, auquel elle arrive, cette constitution particuliere de parties, qui fait toute sa nature, & le rend different des autres corps; parce que ce grand & dernier changement regarde la forme, dont nous devons parler dans l'article suivant.

Cela posé, je dis que l'alteration ne peut arriver sans mouvement local : car un corps composé de plusieurs parties, n'étant ce qu'il est, que par la construction de ses parties, il ne peut recevoir de changement, que par ses parties.

Or il est constant que, si les moindres de ses parties demeurent toûjours en même situation, sans s'éloigner, sans s'approcher, sans passer les unes dans les autres, & sans en admettre d'autres entr'elles; il est constant, dis-je, qu'il n'arrivera point de changement, & que tant que ce repos de toutes les parties d'un corps durera, on pourra assurer qu'il est toûjours de même, c'est à dire, qu'il n'est point alteré.

Digitized by Google

Donc, si l'on y apperçoit du changement, il faut conclure, qu'il est arrivé, parce que les parties se sont ou serrées, ou écartées, ou que les unes ont passé dans les autres, ou qu'elles en ont admis d'autres entr'elles : ce qui ne se peut faire, que par le mouvement local ; & consequemment c'est par luy que les alterations ou changemens de qualité arrivent.

Si nous descendons aux choses particulieres, nous verrons, par exemple, que le pain, sans cesser d'être pain, peut avoir indifferemment, ou la qualité de tendre, ou la qualité de rassis : mais qu'il ne peut être ni tendre ni rassis, que par un mouvement & une situation differente de ses parties.

En effet, il n'est tendre, que parce que ses parties, étant encore imbibées des parcelles de l'eau, dont il est composé, sont plus pliantes, & resistent moins au toucher : d'ailleurs elles ont un reste de mouvement, qui les tenant plus séparées les unes des autres, font que l'on peut facilement y introduire les dents, & qu'elles maltraitent moins le palais, & les autres parties de nôtre bouche.

De même, il ne devient sec après quelques jours, que parce que les parcelles de l'eau excitées, ou par leur mouvement propre, ou par celuy de l'air, s'évaporent de sorte, que les parties plus grossieres de la paste, qui demeurent avec un mouvement beaucoup moindre, se serrent davantage les unes contre les autres, & laissent le pain en tel état, qu'à peine y peut on introduire le coûteau. Cependant il est

toûjours appellé pain, parce que ſes parties gardent encore aſſez de cet arrangement, dans lequel on fait conſiſter ſa nature.

Ainſi l'on voit que ce n'eſt pas mal définir l'alteration, que de dire que c'eſt un changement tel, que le corps auquel il arrive, peut affecter quelques-uns de nos ſens, autrement qu'il ne les affectoit auparavant; non toutefois de telle ſorte, que nous n'y reconnoiſſions plus rien de tout ce qui nous paroiſſoit en luy: car en ce cas (& nous le verrons par la ſuite) nous dirions qu'il y auroit corruption de ſa forme, & generation d'une autre. Mais ce que nous devons conſiderer icy, eſt que l'*alteration*, que nous avons expliquée dans le pain, n'a eu pour cauſe, que l'évaporation de certaines parties, & le rapprochement de quelques autres: ce qui eſt un mouvement ſuivant nôtre définition.

FORME. Il reſte à voir les changemens de *forme*, qu'on appelle *generation*, ou *corruption*.

On dit qu'il y a corruption, & enſuite generation dans une certaine portion de la matiere, lors que l'on n'y reconnoît plus rien de ſon premier arrangement. Et nos ſens ſont tellement les maîtres de nos creances, que quand il ne nous paroît plus rien en une choſe, de ce qui nous y paroiſſoit auparavant, non ſeulement nous commençons à luy donner un nom, qui puiſſe répondre à la nouvelle idée que nous en avons; mais nous panchons à croire qu'elle n'eſt plus la même, & ſouvent nous diſons que c'en eſt une autre.

Sans

Digitized by Google

Sans doute que nous parlerions plus proprement, ſi nous diſions ſimplement qu'elle eſt toute autre, c'eſt à dire qu'elle eſt tout à fait alterée. Mais quoy? on eſt accoûtumé à faire deux ordres, ou eſpeces de changemens, quoy qu'il n'y ait de difference entr'eux; que du plus au moins. On veut, quand une choſe n'eſt pas changée juſqu'à être méconnuë, qu'elle ſoit ſeulement alterée. Mais, quand ſon changement eſt tel, qu'il n'y paroît plus rien de tout ce qu'elle avoit, on aſſûre que ce n'eſt plus la même.

Cependant, ſi l'on conſulte la raiſon plûtôt que les ſens, on trouvera que cette choſe eſt toûjours le même corps, qui a toûjours autant de parties, & ne peut avoir été changé, que parce que ſes moindres parties ſont diſpoſées tout autrement, qu'elles n'étoient: ſi bien qu'elles n'ont plus rien, qui approche de leur premiere conformation.

Et pour montrer que le mouvement, que nous avons défini, eſt la cauſe de ce dernier effet, auſſi bien que des autres; il ne faut qu'examiner un de ces extrêmes changemens, que l'on appelle changemens de forme.

Un tas de bled nous paroît diviſé en pluſieurs petites portions: les parties de chaque grain ſont preſſées d'une maniere, qui le fait preſque rond; & une écorce aſſez délicate pour ne le point fouler, mais aſſez forte pour le conſerver, repouſſe vers nos yeux la lumiere d'une façon, qui nous le fait paroître d'un gris jaunâtre, & marqué de blanc en quelques endroits.

Si vous expoſez ce bled à la meule, vous verrez que les grains qui ſont au deſſus, s'embaraſſant dans les creux, que l'on fait exprés en cette pierre, ſont contraints de ſuivre ſes mouvemens. Et, comme la premiere couche de ces grains a pluſieurs pointes engagées dans les entre-deux, que font entr'eux les grains de la ſeconde, cette ſeconde eſt en même temps obligée de ſuivre, emportant par même raiſon la troiſiéme, & celle-là celle qui ſe trouve au deſſous, tant qu'enfin toute la maſſe tourne. De ſorte que le poids de la machine joint à l'effet des mouvemens, froiſſe les grains, briſe leur écorce, & fait que chacune des particules qu'elle enfermoit, ſe débarraſſant de celles, dont elles étoient environnées, pour ſe meſler avec d'autres, toutes commencent à compoſer un certain tout, d'une couleur ſi differente, & d'une conſtitution ſi diverſe de la premiere, que n'y reconnoiſſant plus aucune des apparences du bled, nous commençons à l'appeller farine.

Juſqu'icy, il me ſemble qu'il n'y a rien, qu'on ne puiſſe aſſez facilement expliquer par le mouvement que j'ay défini.

Si pour en faire du pain, on ſépare les petits éclats de l'écorce, qui font le ſon, d'avec les particules, qui font la plus belle farine; on voit que cela ſe fait par les loix du même mouvement.

Si l'on vient à meſler ces parties de la plus délicate farine avec celles de l'eau, de ſorte que les unes s'embarraſſant dans les autres, elles commencent à devenir plus liées entr'elles; je croi que per-

Digitized by Google

ſonne n'en cherchera la cauſe, que dans le même mouvement.

Si l'on expoſe cette maſſe paîtrie, à la chaleur d'un feu renfermé dans quelque lieu capable d'en réünir toute l'activité, elle ſe levera d'abord; & la plûpart des parcelles de l'eau s'évaporeront. Les parties du dedans, étant excitées, s'éloigneront les unes des autres: celles de la ſuperficie, étant raſées par l'air, & par les autres petits corpuſcules environnans, ſeront plus polies, plus ſerrées, plus ſeches & plus colorées, que le reſte de cette maſſe. Enfin, ſi, aprés le temps neceſſaire, vous la retirez de ce lieu, vous la verrez en cet état, que vous appellez pain. N'eſt-ce pas toûjours la même maſſe, qui a ſouffert tous ces differens changemens? & ne luy ſont-ils pas tous arrivez par le mouvement, que nous avons défini? Cependant on dit qu'il a changé de forme, qu'il y a eu corruption de celle du bled, & generation de celle du pain.

Je ne puis trouver étrange qu'on appelle mutation de forme cet extrême changement, qui fait qu'on ne reconnoît plus rien de ce qui paroiſſoit en une maſſe, pour le diſtinguer de ces moindres changemens, qu'on appelle ſimples alterations de qualitez. Mais je ne puis concevoir ce qui fait imaginer à pluſieurs, qu'une forme periſſe, & qu'une autre s'engendre, ni moins encore qu'il faille paſſer par la privation, pour aller de l'une à l'autre. Ce milieu m'a toûjours ſemblé auſſi chimerique, que les deux extrémitez, dont on veut qu'il ſoit le lien; & il me

ſemble, que pouvant rendre raiſon des plus grands changemens, qui arrivent en la matiere par l'arrangement, par les figures, & par le mouvement que l'on y reconnoît, il ne faut point former de nouveaux êtres, que l'on n'y connoît point.

Je ſçay bien que pluſieurs, qui n'ont point coûtume d'alleguer les formes, tant qu'ils s'en peuvent paſſer, ne vont point chercher d'autres cauſes des changemens d'un corps, que le mouvement de ſes parties, & la diverſité de leurs figures, tandis qu'ils peuvent appercevoir ce mouvement & ces figures. Mais toutes les fois que les parties, dont le mouvement ou la figure cauſe quelque changement, ſont trop petites pour être apperçûës, c'eſt alors qu'ils reclament la forme; & afin de ſauver l'honneur des formes, qu'ils ont inventées, & de leur donner toute la gloire des generations, ils diſent que tout changement, qui arrive par la figure, ou par le mouvement, n'eſt point une generation.

Mais il eſt facile au contraire, de montrer qu'on peut rendre raiſon de tout ce qu'on appelle generation, par le mouvement & la figure des petites parties, ſoit qu'on les puiſſe appercevoir, ou qu'elles ſoient imperceptibles.

Premierement, il eſt certain que les corps, pour échapper à nos ſens, n'en ſont pas moins des corps: ils n'en ont pas moins leurs figures particulieres, ils n'en ſont pas moins ſuſceptibles de mouvement. Cela étant, ſi nous rendons raiſon des changemens, qui arrivent dans la matiere, par la figure & le mou-

Digitized by Google

vement de certaines parties, lors que nous appercevons ces parties; il s'enſuit (puiſque nous ſommes convaincus que les plus imperceptibles ont de toutes ces choſes) que nous devons croire qu'elles agiſſent comme les plus groſſes, & même qu'elles cauſent de plus grands changemens; puiſque plus toutes les parties d'une portion de matiere ſont petites, plus auſſi eſt-elle ſuſceptible des changemens, qui peuvent être cauſez par les figures & par les mouvemens.

La nature n'a point fait de loix pour les parties que nous voyons, auſquelles celles que nous ne voyons pas, ne ſoient aſſujetties; & ces regles que la Mecanique ſçait être ſi certaines pour les unes, ſont infaillibles pour les autres.

En effet, ſi voyant les boüillons d'une eau émûë par la chaleur du feu, & ces tourbillons de fumée, qui en exhalent, quelqu'un ſe perſuade que, quand la vague de l'air les aura aſſez diſſipez, pour faire que chaque particule ne ſoit plus apperçûë, elles n'auront plus de figure ni de mouvement, ne ſera-t-il pas trompé dans ſa conjecture?

Ou bien, ſi croyant (comme il le faut croire) qu'elles gardent encore leur figure & leur mouvement, il vient à penſer, que ces figures & ces mouvemens ne ſuivent plus la loy des autres; ne s'abuſera-t-il pas dans ſon raiſonnement?

Mais ne ſera-t-il pas convaincu de ſon erreur, quand il verra que le froid d'une plus haute region venant à calmer le mouvement de ces petites particules, & à les reſſerrer, elles retomberont en eau

comme auparavant? S'il étoit vray qu'elles ne suivissent plus la loy des autres corps, qui les y auroit pû soûmettre une seconde fois? Et, si elles eussent échappé un seul moment à cette puissance, qui eût pû les remettre sous le joug?

Ainsi, on voit qu'il est plus raisonnable de conclure, que tant qu'une chose est corps, pour petite qu'elle soit, elle agit comme les autres corps. Et si nous trouvons dans la figure & le mouvement la raison de tout ce qui arrive dans ceux que la grosseur de leurs parties soumet à nos sens; nous devons assûrer que c'est cela même, qui cause le changement de ceux dont les parties sont trop déliées, pour être apperçûës.

Mais, afin que l'exemple d'un de ces mouvemens, où l'on dit qu'il y a generation de nouvelle forme, nous serve de second moyen; voyons si cette masse, qui a passé de bled en pain par des mouvemens si bien expliquez en nôtre définition, pourra passer en la substance d'un homme, & prendre (pour parler avec l'Ecole) la forme de chair, par les mêmes mouvemens, qui ont rendu raison de tout le reste.

Déja celuy qui en coupe un morceau, doit demeurer d'accord qu'il ne le sépare du reste, que par un de ces mouvemens.

Si, le mettant dans la bouche, il le rompt en parcelles plus déliées, afin qu'elles puissent passer dans l'œsophage, & si quelque salive s'y mêlant, sert à mieux faire cette premiere division, on voit que tout cela n'arrive que par le mouvement.

Digitized by Google

Si, étant passé dans l'estomach, & trouvant certaine liqueur, dont les moindres parties coupantes, comme celles de l'eau forte, sont excitées par la chaleur des entrailles, il est encore plus divisé qu'auparavant, & réduit à peu prés au même état, que des lambeaux de tant de diverses couleurs assemblez sous les martelles d'un moulin à papier, lesquels pour être seulement imbibez d'une eau qui y court sans cesse, se divisent en tant de parcelles, qu'elles composent une liqueur blanchâtre comme de la colle: cela arrive-t-il par d'autres causes, que par le mouvement?

Si, lors que cette liqueur est descenduë de ce viscere dans ceux qui entourent le mensentére, le pressement continuel du bas ventre, vient à en exprimer les plus délicates parties à travers les pores, qui répondent aux petits conduits, qu'on nomme les veines lactées, & à repousser les plus terrestres parties de cette même liqueur dans les gros intestins, pour en décharger le corps comme d'un faix inutile; ne doit-on pas encore attribuer cet effet au même mouvement?

Si de là, le plus délicat & le plus précieux de cette liqueur, passant dans les conduits que les yeux n'ont pû suivre par tout, & dont la seule adresse de Monsieur Pequet a sçû démêler les détours, il devient plus excité qu'auparant, soit qu'une portion de bile s'y mêle, pour luy donner plus d'action, soit que, forçant des passages trop étroits, ses parties en acquierent davantage; & à cause de cela commen-

Digitized by Google

cent à repouſſer autrement qu'elles ne faiſoient la lumiere contre nos yeux ; on verra que tout cela ſe fait par le mouvement.

S'il ſe mêle avec le ſang, qui coule déja dans les veines, & que, ſuivant ſon cours dans les vaiſſeaux, que la nature a méchaniquement diſpoſez à cet uſage, il va juſqu'au cœur, où il acquiert encore plus de chaleur & d'action, pour paſſer enfin dans les arteres ; cela ſans doute eſt encore un effet du mouvement, & de la diſpoſition de toutes ſes parties.

S'il eſt pouſſé dans les arteres avec un effort, qui les faſſe enfler juſqu'aux extrémitez, en ſorte que leurs peaux s'étendant, & que leurs pores s'ouvrant, il puiſſe échapper des particules de ce ſang par ces pores, qui ſont ajuſtez à leurs figures ; cela n'arrive-t-il pas par le mouvement ?

Si ces particules, qui s'échappent, étant de differentes figures, & moins ſolides les unes que les autres, ſelon les diverſes préparations qu'elles ont reçûës, & les differens endroits où elles ont paſſé, elles vont, ou plus loin, ou plus prés ſe mêler entre les fibres droits ou courbez, qui compoſent déja les chairs, en ſorte qu'elles y faſſent croître la maſſe des parties, qui leur ſont ſemblables ; tout cela ne ſe fait-il pas par le mouvement ? Et cette aſſimilation, dont la raiſon peine tant ceux qui la vont chercher où elle n'eſt pas, eſt-elle ſi difficile à concevoir de cette maniere ?

Par cette ſuite, on a pû, ce me ſemble, appercevoir que la même maſſe, qu'on diſoit avoir dans un certain

certain arrangement la forme de pain, a passé, lors que ses mêmes parties ont été plus divisées, & autrement ajustées les unes aux autres, en une liqueur, à qui dans ce nouvel arrangement on a assigné une autre forme. Enfin, on a pû observer que cette même liqueur, dont toutes les gouttes paroissoient uniformes, quand ses particules étoient bien mêlées, n'étoit pourtant pas composée de parties toutes semblables, puisque la diversité de leur figure & de leur grosseur, leur a donné moyen de passer par des endroits si differens, & de former en l'un de la chair, en l'autre de la graisse, en un autre des cheveux, & en un autre une autre chose; en sorte qu'aucune de toutes ces parcelles n'est perie: mais a tellement changé sa figure, sa situation & son mouvement, qu'à voir ce qu'elle est en l'homme, on a peine à croire ce qu'elle a été dans le pain. Et cela arrive, parce qu'ordinairement on ne suit pas assez exactement dans son progrés la cause du changement de chaque particule; & ne considerant pas que c'est par le mouvement qu'elle passe peu à peu d'un état en l'autre, on vient tout à coup à considerer celuy où elle a été autrefois, & celuy où l'on la voit pour lors, comme deux choses si étrangement differentes, qu'on s'imagine que ce changement doit avoir une cause toute autre que le mouvement; & pour l'assigner, on dit qu'il y a nouvelle forme.

Au reste, il seroit facile, en suivant toûjours ces petites particules, que j'ay laissées en differens endroits de nos membres, d'expliquer pourquoy, leurs

mouvemens étant trop grands, elles ſortent du corps ſans s'y arrêter, de maniere qu'il en devient preſque ſec. Je pourrois auſſi expliquer quelle eſt la figure des parties qui font la graiſſe; comment, faute d'un aſſez grand mouvement, ou pour être trop abondantes, elles s'embarraſſent; comment enſuite elles s'épuiſent. Et enfin, quel eſt le cours different des particules, que les arteres pouſſent hors d'elles, ſuivant la difference des âges, des lieux, & des ſaiſons. Mais je paſſerois les bornes, que je me ſuis preſcrites; & il me ſuffit d'avoir tenté d'expliquer tous les mouvemens qui nous ſont connus, par une ſeule définition, ou (ce qui eſt la même choſe) de montrer que tous les mouvemens ſont d'une même eſpece, & que c'eſt plûtôt la diverſité de leurs degrez, ou de leurs effets ſenſibles, que la difference de leur nature, qu'on a voulu marquer, quand on leur a donné, tantôt le nom *de mouvement local*, ou *changement de lieu*, & tantôt celuy *de changement de quantité*, *de qualité*, ou *de forme*.

DU REPOS. Le même ſe doit dire du *Repos*: car, tant qu'une maſſe demeurera appliquée aux mêmes parties des corps environnans, on appellera cet état un *repos de lieu*.

Que ſi, les parties de cette maſſe étant un peu en mouvement, on ne voit point que pour cela elles ſe quittent, ni qu'elles admettent entr'elles aucune nouvelle partie, qui leur ſoit ſemblable, on dira qu'elle n'augmente ni ne diminuë; & cet état s'appellera *un repos de quantité*.

Digitized by Google

Enſuite, tant qu'on verra que les parties de cette même maſſe garderont toûjours aſſez d'une certaine ſituation, pour produire toûjours un certain effet ſur nos ſens, quoyque d'ailleurs elles ſe meuvent, on nommera cet état *un repos de qualité.*

Et enfin, tant qu'il luy reſtera aſſez de cet arrangement de parties, auquel on fait conſiſter ſa nature particuliere; on appellera cet état *le repos de forme.*

Donc, ſi une maſſe demeure en même état, c'eſt que ſes parties n'ont point changé leur ſituation; & ſi cette maſſe change d'état, c'eſt parce que ſes parties ne ſont plus en même ſituation.

Digitized by Google

DES MACHINES NATURELLES ET ARTIFICIELLES.

Qu'elles n'ont toutes qu'une même cauſe de leur mouvement. Et quelle eſt cette cauſe, à ne conſiderer que les corps.

III. DISCOURS.

TOUT ce que nous admirons dans les ouvrages de l'Art, ou de la Nature, eſt un pur effet du mouvement & de l'arrangement, qui, ſelon leurs diverſitez, font que les choſes ſont propres à differens uſages. Mais, afin que nous puiſſions connoître cela par des exemples, je penſe n'en pouvoir choiſir qui nous puiſſent mieux convaincre, que la Montre & le Corps de l'homme.

On eſt aſſez perſuadé que l'arrangement des parties d'une Montre eſt la cauſe de tous ſes effets : & ſoit qu'elle marque les heures, ſoit qu'elle les ſonne; ſoit qu'elle déſigne les jours, les mois, & les années;

Digitized by Google

ou qu'elle faſſe des choſes encore plus difficiles & plus rares; on ne cherche point de *forme*, de *faculteZ*, de *vertus occultes*, ni de *qualiteZ* en elle. On aſſure même, qu'elle n'eſt point animée, parce que l'on peut rendre raiſon de tout ce qu'elle fait, par le mouvement & la figure de ſes parties.

Ce n'eſt pas toutefois qu'il y ait d'argument pour montrer qu'elle n'a point d'ame; & à peine pourroit-on convaincre un homme, qui pour prouver qu'elle auroit une faculté, une ame, ou une forme, diroit, que ſi-tôt que ſes diverſes parties ſont ajuſtées d'une certaine façon, ce qui doit l'animer, s'y introduit, par la regle: *Diſpoſitionem habenti non denegatur forma.* Qui eſt une loy, que certaines gens tiennent ſi infaillible, que celuy qui s'étoit flatté de diſpoſer une maſſe comme le corps d'un homme, eſperoit que l'ame ne manqueroit pas à ſa machine; & il en étoit ſi perſuadé, que quand il ſe propoſoit de la faire, il ne diſoit pas qu'il feroit un corps ſemblable au nôtre, il diſoit tout franc qu'il feroit un homme comme nous.

A un tel Philoſophe, il ſeroit bien difficile de perſuader qu'une Montre n'eût point d'ame, s'il s'aviſoit de ſoûtenir qu'elle en eût. Mais à des gens raiſonnables, & qui ſçavent qu'il ne faut pas multiplier les êtres ſans neceſſité, il ſuffit, pour croire qu'elle n'en a point, de voir que tout ce qu'elle fait, ſe peut expliquer par le corps.

Comme je ſuppoſe que chacun ſçait quelle eſt la compoſition d'une Montre, & que l'on en connoît

toutes les pieces ; je ne m'arrêteray point à expliquer comment une rouë emporte l'autre, ni comment chacune, selon qu'elle rencontre les diverses pieces de la machine, leur donne les diverses directions, qui la rendent propres à la fois à tant d'usages differens. On sçait par quel artifice on a reglé tous ses mouvemens ; & je ne m'amuseray pas à examiner comment la corde ou la chaîne, qui sert à contraindre le ressort, fait que toutes les pieces suivent son mouvement. Mais je pense qu'il est utile à nôtre dessein de nous arrêter, pour considerer quelle est la cause d'un tel ressort.

Toute l'Ecole dit que cela se fait par une vertu *élastique*, c'est-à-dire, en langage vulgaire, qu'il y a quelque chose qui a le pouvoir ou la vertu de faire le ressort : mais ce n'est pas expliquer cette chose.

Pour moy, je me suis imaginé, que comme tout ce qui se passe dans la Montre entre le ressort & l'éguille, se fait parce qu'un corps en meut un autre ; il y avoit grande apparence que les parties du ressort (qui n'est qu'une lame d'acier tournée autour d'un arbre, ou pivot) étoient aussi poussées par quelque autre corps.

Et je ne me pouvois payer de la pensée de ceux qui disent, que s'il a eu besoin d'un autre corps, pour être contraint, il n'a besoin que de luy-même pour se détendre. Car il est certain que cette force, qu'il faudroit qu'il eût de se remettre, ne peut être qu'un mouvement, que je ne conçois pas qu'un corps puisse avoir de luy-même : d'où il suit, que

* On en peut voir les raisons dans le quatriéme discours.

ſi un corps doit perſeverer en l'état où on le met, tant que rien ne ſurvient qui le change ; lors que cette lame d'acier, qui étoit droite, a été courbée, elle a dû demeurer en ce dernier état, & non pas retourner au premier : puiſque, pour demeurer au dernier état, il ne falloit rien changer ; & pour retourner au premier, il a fallu un mouvement, dont je ne conçois pas que la cauſe puiſſe être en cette lame. Au contraire, je vois qu'avant que d'être courbée, elle étoit en repos : enſuite je vois que le mouvement qui l'a courbée, luy a été donné par la rencontre & à l'occaſion d'un autre corps ; & que ce mouvement ceſſant d'être en elle, il faut, ou qu'elle demeure en l'état où elle ſe trouve, quand il ceſſe, c'eſt-à-dire, il faut qu'elle demeure en repos & pliée, ou il faut que la rencontre de quelque autre corps, luy donnant occaſion de ſe mouvoir de nouveau, la faſſe retourner en ſa premiere ſituation. Et, encore que nos ſens ne nous faſſent pas appercevoir le corps, qui luy communique le mouvement, par lequel elle ſe redreſſe, comme ils nous font appercevoir le corps qui luy communique celuy par lequel elle a été pliée, néanmoins la raiſon de tous les deux étant également évidente, nous ne devons pas reſter moins convaincus de l'un que de l'autre. Mais, parce que nos ſens ont ſouvent ſervi à nous aſſurer de la preſence des corps, nous les implorons toûjours ; & quand leur ſecours nous manque, à peine nous pouvons-nous reſoudre à croire ce que la nature même nous perſuade.

Digitized by Google

Toutefois nous pouvons nous tirer de cette difficulté, si nous prenons garde à deux choses. La premiere est, qu'avant que les Microscopes eussent été inventez, nous n'avions pas le moyen de connoître par les sens mille particularitez de la figure & des mouvemens de plusieurs petites parties de nos corps: & il est certain que si, parce que nous ne pouvions alors sentir ces petites parties, nous eussions voulu nier, ou seulement, si nous eussions eu peine à croire qu'il y en eût de telles, nous aurions manqué de raison.

La seconde est, que, puis qu'une fois nous avons été convaincus qu'il y a des choses plus petites que celles que nous appercevions, lors que nos yeux n'étoient point aidez par les lunettes; nous pouvons conjecturer qu'il y en a encore de plus petites que celles que ce nouvel artifice nous a fait appercevoir. Et en cela le raisonnement, qui doit s'étendre au-delà du sentiment, nous doit secourir; & nous devons considerer, que s'il faut à une portion de matiere une certaine grosseur, pour émouvoir les nerfs, par l'entremise desquels nous sentons, il ne faut que la moindre étenduë pour faire un corps. D'ailleurs, s'il est vray que le moindre corps doit avoir une figure, & peut être mû; & s'il est vray enfin, que les loix de la nature soient les mêmes à proportion pour les petites & pour les grandes masses, on peut raisonner de la figure & des mouvemens des corps, que l'on ne voit pas, parce que l'on connoît des figures & des mouvemens des masses, que l'on apperçoit.

Par

Digitized by Google

Par exemple, comme on voit que les doigts d'un gant, étant affaiſſez les uns ſur les autres, ſe peuvent ſeparer & s'enfler, quand on y met la main, ou quelque autre corps viſible; de même on doit conjecturer, quand on les voit s'enfler par quelque ſouffle, que cette enflure s'eſt faite par l'entrée de quantité de petits corps, dont le nombre eſt ſi grand, qu'encore qu'aucun ne ſoit viſible, néanmoins tous enſemble renfermez dans le gant, le font élever de ſorte, que tant qu'ils reſteront dedans, il demeurera auſſi tendu, que ſi quelque main le rempliſſoit.

Si cela eſt vray d'un gant, dont on voit les cavitez, cela peut être vray de toute autre choſe, dont on ne voit point les pores. Ainſi, encore que l'acier, qui fait le reſſort d'une Montre, ait les pores trop petits pour être apperçûs, quand les yeux ne ſont point aidez de microſcopes : néanmoins nous ne devons pas avoir de peine à entendre, que tout petits que ſoient les pores de la lame d'acier, ils donnent paſſage à une matiere aſſez ſubtile, pour s'y pouvoir inſinuer, lors que la lame eſt toute droite. Car, en ce cas, trouvant chaque pore égal à l'entrée & à la ſortie, rien n'arrête ſon cours en tout ſens. Mais, quand cette lame vient à être courbée, comme ſes parties s'écartent du côté de la ſuperficie convexe, & ſe rapprochent en la concave, il s'enſuit que les pores s'étreſſiſſent en l'une, & s'élargiſſent en l'autre. De ſorte que la matiere ſubtile, qui y coule inceſſamment, rencontrant le côté de chaque pore, qui eſt le plus ouvert, s'y inſinuë abondamment,

& trouvant l'autre côté plus étroit, elle fait un effort continuel, pour écarter les parties ainſi rapprochées, & continuer ſon cours en ligne droite. Ce qui ne ſe peut faire qu'en redreſſant cette lame, c'eſt-à-dire, en remettant toutes ſes parties en leur premiere ſituation.

Et il eſt à remarquer que cela arrive tout d'un coup, ſi la force, qui a plié cette lame, ceſſe tout d'un coup : parce que, comme chacun de ſes pores eſt enfilé par une ligne de cette matiere ſubtile; toutes conſpirant à la fois, & forçant chaque endroit de la lame, la remettent en même inſtant en ſon premier état. Ce qui au contraire n'arrive que peu à peu, ſi la force, qui retient la lame pliée, n'eſt qu'un peu moindre que celle avec laquelle les parties de la matiere ſubtile tendent à s'inſinuer dans les pores de cette lame.

On me dira peut-être, que ſi cette matiere ſubtile eſt commode pour l'explication du reſſort, elle n'eſt pas ſi facile à ſuppoſer, que l'on en doive admettre la ſuppoſition ſans l'examiner.

A cela je réponds en premier lieu, que comme celuy qui voit enfler un gant, doit raiſonnablement ſuppoſer, qu'il y entre de la matiere, quand même elle eſt trop délicate pour être apperçûë. De même, nous qui ſçavons qu'il y a des pores dans la lame d'acier; que ſa courbure ne conſiſte, qu'en ce que ſes pores s'élargiſſent en l'une des ſuperficies, & ſe rétreciſſent en l'autre; que les parties de cette lame ne peuvent ſe remettre en leur premiere ſituation, ſi

Digitized by Google

chacun de ſes pores n'eſt remis en ſon premier état; & qu'enfin cela ne peut arriver, ſi quelque matiere ne s'y inſinuë, nous devons de neceſſité conclure, qu'il y a une matiere aſſez ſubtile pour cela. Ainſi, la ſuppoſition eſt non ſeulement facile, mais elle eſt neceſſaire.

En ſecond lieu, je réponds, que l'on peut aiſément reconnoître qu'il y a une matiere, dont les parties ſont tres-ſubtiles, & toûjours dans un tres-grand mouvement, qu'elles communiquent (tout imperceptibles qu'elles ſont) aux parties des maſſes ou des liqueurs ſenſibles.

Qui met la main dans de l'eau, reconnoît bien que les parties de cette eau ſont en mouvement, & que les unes ne ſont point attachées aux autres: car autrement elles ne cederoient pas ſi facilement aux parties de la main. Et en effet, quand l'eau vient à ſe geler, & que toutes ſes parties ſont en repos, il n'eſt plus permis d'y enfoncer la main; & ſi vous en retirez quelque bâton, elles ne ſe rapprochent point, pour remplir l'endroit dont vous l'avez tiré. D'où peut donc venir que les parties de cette eau ont quelquefois du mouvement, & que d'autres fois elles n'en ont pas? Il faut bien que ce ſoit parce que d'autres corps agitent quelquefois ſes parties, & que d'autres fois ils ne les agitent pas, ainſi que l'on voit qu'une balle, ou toute autre maſſe viſible, remuë quand elle eſt pouſſée, & ne remuë pas, quand on ne la pouſſe point.

Au reſte, il ne faut pas penſer que les parties de

l'eau soient si étroitement jointes, qu'elles n'admettent rien entr'elles : car il paroît que ce qui fait la lumiere, passe au travers de l'eau, même quand elle est gelée; & les sçavans ne doutent plus, que ce qui excite en nous le sentiment de la lumiere, ne soit de la matiere. D'ailleurs, cette rigidité des parties de l'eau glacée marque bien que, quand elles deviennent plus pliantes, cela ne leur arrive, que parce qu'elles ont à l'entour d'elles de petits corps bien plus émûs que ceux de la lumiere, & si subtils, que non seulement ils peuvent couler entre les parties de l'eau, mais encore pénétrer les pores de chacune, & la redresser, quand la rencontre de celles qui la pressent par les bouts, l'ont obligée de se plier : ce qui arrive continuellement, tantôt à l'une, & tantôt à l'autre. Enfin, il est si vray que les parties de l'eau sont tantôt plus, & tantôt moins agitées, selon la matiere subtile qui les entoure, que souvent elles le sont moins que les parties de nos mains; ce qui fait que nous les sentons froides; & souvent elles le sont beaucoup davantage, ce qui fait que nous les sentons chaudes.

On m'objectera peut-être, que comme je ne veux pas que les parties du ressort d'une Montre, ou celles de l'eau, se meuvent, si elles ne sont agitées par celles d'une matiere plus subtile; je dois admettre une autre matiere encore plus subtile que celle-là, pour la mouvoir, & que, suivant mon principe, il faudroit chercher à l'infini.

Il est vray que les corps, qui composent cette

Digitized by Google

matiere subtile dont je parle, ne doivent pas, comme corps, avoir le mouvement d'eux-mêmes; & je montre dans le discours suivant, où j'explique ce que c'est que le mouvement des corps, quelle en est la premiere cause, & comment il est conservé: mais il suffit, pour lever la difficulté présente, de faire deux observations.

La premiere, qu'il y a du mouvement, & que ce qu'il y en a, peut bien se communiquer d'un corps à l'autre, mais non pas se perdre.

La seconde, qu'il y a certaines portions de la matiere bien plus propres à le conserver que les autres: qu'entre toutes, les plus petites & les moins rameuses sont les plus propres à cela; & que quand les corps simples ne sont point accrochez les uns aux autres, ils sont plus en état de garder leur mouvement, que toutes les portions composées, pour petites qu'elles soient. Car enfin, puisqu'en general chaque portion de matiere, & chaque corps garde son mouvement, tant qu'il ne le communique point à d'autres; les corps qui ne sont point accrochez, le doivent mieux conserver que les portions, & les plus petites portions, mieux que les plus grandes. † Joint à cela, que les corps, pouvant passer dans de moindres intervalles que les portions, sont moins sujets à s'embarrasser qu'elles; & par la même raison, les moindres portions y sont moins sujettes que de plus grandes, pourveu que la figure ne change rien à l'effet de leur grosseur.

† Toute proportion gardée.

D'où il suit, que ce qui est le plus petit, peut mieux

conſerver le mouvement, & que la matiere la plus ſubtile ſera la plus propre à cela. Et, ce qu'il y a de remarquable, eſt que pluſieurs corps, ou pluſieurs petites portions, qui ſont en mouvement autour d'une groſſe maſſe, la touchant en divers endroits, la peuvent quelquefois ébranler juſques dans le fonds, & en diviſer toutes les parties: ainſi qu'il arrive aux parties d'un pain de ſucre, que celles de l'eau, ou des autres liqueurs, diſſoudent ſi facilement.

D'autres fois auſſi, quand les parties de la maſſe ſont bien jointes, les parties de la liqueur, qui l'environnent, la rencontrant, peuvent toutes enſemble (quoyque chacune en eût rejalli, ſi elle l'eût heurtée toute ſeule) avoir aſſez de force pour l'emporter, ou en piroüettant, ou en ligne droite, ſelon que leurs differentes directions ſe peuvent plus facilement accorder, c'eſt-à-dire, de la façon qui change le moins de l'état de chacune.

Or, tandis que les liqueurs ébranlent ainſi les maſſes, comme leurs parties ſont en un mouvement beaucoup plus grand que celuy qu'elles donnent à ces maſſes; chacune fait divers retours entre les autres, ou ſur elle-même; & puis celles qui ſe rencontrent d'un côté de la maſſe, ne pouvant pouſſer les autres, qu'elles n'en ſoient repouſſées, il y a toûjours occaſion à chacune de recevoir du mouvement, auſſi-bien que d'en donner.

Cela poſé, il n'y a perſonne de bon ſens, qui ne juge bien que, ſi de l'eau eſt une liqueur à l'égard d'un brin de paille; l'air eſt une liqueur à l'égard

d'une partie d'eau ; & comme celles de l'eau peuvent faire tourner la paille, ou l'entraîner, ſans ceſſer de ſe mouvoir, de même les parties de l'air entraînent ſouvent celles de l'eau, & les enlevent, en les faiſant tourner. De même auſſi, les parties de la matiere, qui cauſe la lumiere, ſont une liqueur à l'égard d'une partie d'air, qu'elles peuvent agiter en divers ſens. Et de même encore, une autre matiere plus ſubtile pourra être une liqueur, qui ébranlera chaque partie de celle, qui cauſe la lumiere.

Mais il ne faut pas croire pour cela, que le progrés en ſoit infini ; pour deux raiſons. L'une, qu'à preſent il a ſuffi d'aſſigner une liqueur, dont les parties fuſſent plus ſubtiles, que celles de la matiere qui cauſe la lumiere, pour rendre raiſon de tout. L'autre que, quand il faudroit en aſſigner beaucoup d'autres, on conçoit bien que cela ne ſeroit pas infini, puiſque la matiere n'eſt qu'un aſſemblage de corps, dont chacun étant indiviſible, comme je l'ay montré dans le premier Diſcours, il ſuit qu'on ne ſçauroit concevoir de matiere, ou de liqueur plus ſubtile, que celle qui ne ſeroit compoſée que de corps détachez les uns des autres.

De toutes ces choſes, il reſulte neceſſairement que les grandes maſſes ſont moins ſuſceptibles de mouvement ; & que l'ayant reçû, elles le gardent moins, que les portions dont les liqueurs ſont compoſées : & qu'entre les liqueurs, celles dont les portions ſont le moins compoſées, ſont les plus ſuſceptibles de mouvement, & les plus capables de le

garder. De ſorte qu'il n'y a rien de ſi propre à entretenir le mouvement dans toutes ſortes de matieres, que la plus ſubtile liqueur, c'eſt-à-dire, celle qui n'eſt compoſée que des corps ſimples, qui coulent les uns entre les autres, ſans s'attacher. Ainſi, quand on ne veut point chercher au-delà des corps, quelle eſt la premiere cauſe de leur mouvement; & que l'on veut ſeulement ſçavoir quelle eſt la matiere, qui excite toutes les autres, & qui entretient tout le mouvement de la nature, il faut aſſigner celle-là.

Je penſe maintenant que ce que j'ay dit, pour expliquer les mouvemens de la Montre, ne ſera pas difficile à admettre. Nous avons bien entendu celuy de l'aiguille par celuy d'une rouë, celuy de cette rouë par une autre, & de toutes par la corde; tant qu'enfin, parvenus à cette lame d'acier pliée, nous avons reconnu, que le mouvement qu'elle avoit, en ſe redreſſant, devant proceder de quelque corps, ne pouvoit provenir que de quelques corps aſſez déliez pour traverſer ſes pores, & aſſez émûs pour les élargir en celle de ſes deux ſuperficies, où l'effort, qu'on avoit fait pour la plier, les avoit contraints. Sur quoy il eſt bon de remarquer, que ces petits corps tendent toûjours à continuer leur mouvement en ligne droite, & que la contraction de la lame en la ſuperficie concave, interrompt cette ligne.

Il ſeroit inutile icy de montrer, que tout mouvement tend à continuer en ligne droite: car, outre que chacun en ſçait les raiſons, l'experience de tous les mouvemens des corps ſenſibles nous convainc de

de cette verité. La pierre, qui s'échape de la fronde, que l'on tourne en rond, & les parties qui s'échapent d'une rouë, qui tourne avec effort, le font assez voir. Mais il n'est pas hors de propos de remarquer que, quand j'assigne le mouvement de la Montre à une matiere, dont les parties sont tres-subtiles, toûjours émûës, & tendantes en lignes droites, je ne dis rien, qui ne soit tres-intelligible, qui ne soit reconnu par experience, & même qui ne soit necessairement vray.

Il est bon aussi de faire encore une seconde remarque, qui est que la Montre a tant de rapport à cette matiere subtile, que, s'il étoit possible de l'empêcher de couler dans les pores de la lame d'acier, il n'y auroit plus de ressort; & la Montre resteroit sans mouvement.

Voyons maintenant, s'il est ainsi des mouvemens de nôtre corps.

Comme je suppose que l'on sçait quelle en est la composition, je ne m'arrêteray point à expliquer, comment les os, qui sont d'une constitution plus solide que le reste du corps, soûtiennent toutes les autres parties; pourquoy ils sont diversement articulez; quels en sont les liens, & les enveloppes; de quelle chair ils sont entourez; de quelle façon les muscles s'attachant à leurs extrémitez, servent à les tirer en divers sens; quelle communication ces muscles ont avec le cerveau par les nerfs, qui ne sont que des suites & des alongemens du cerveau même; comment ces nerfs sont quelquefois pleins, & quel-

quefois vuides des eſprits, qui y ſont coulez du cerveau; comment les eſprits, qui ne ſont que les plus ſubtiles parties du ſang, & les plus échauffées, montent du cœur dans le cerveau par les arteres carotides; ni enfin, que c'eſt dans le cœur que le ſang s'échauffe, & qu'il eſt en l'homme ce que le reſſort eſt dans la Montre.

Mais il me ſemble que, comme on ne ſçait pas communément quelle eſt la cauſe du reſſort de la Montre, on ne ſçait pas auſſi fort communément, quelle eſt la cauſe de ce grand mouvement, qui arrive aux parties du ſang, quand il eſt dans le cœur.

Pour moy, je penſe, que la même matiere, qui cauſe le reſſort de la Montre, cauſe auſſi le mouvement du cœur.

J'ay déja montré, ce me ſemble, que la matiere ſubtile eſt cauſe de tous les mouvemens, que nous voyons dans les maſſes, ou dans les liqueurs ſenſibles.

Maintenant il faut remarquer, que cette matiere ſubtile ſe rencontre en deux ſortes d'états. Ou elle fait corps à part, c'eſt-à-dire, qu'elle ſe trouve en quelque quantité, ſans mélange d'aucune matiere plus groſſiere; ou bien elle ſe trouve mêlée avec les parties des matieres groſſieres.

Dans le premier état, elle eſt cauſe de cet éclat, que nous appellons *lumiere*; & en effet, nous voyons que toutes les manieres de produire la lumiere aux endroits où il n'en paroît point, ne conſiſte qu'à

Digitized by Google

trouver les moyens de ſéparer les matieres groſſieres, & de faire, en les écartant les unes des autres, un foyer de la matiere la plus ſubtile. Ainſi, lors qu'à l'aide d'un miroir ardent, on aſſemble pluſieurs rayons vers un même point, les parties qui les compoſent, étant fort émûës, tendent fortement à ſe chaſſer de l'endroit où elles ſe rencontrent; enſorte qu'il ſe remplit de la matiere la plus ſubtile, qui formant un petit tourbillon, pouſſe toute la matiere qui l'environne, & recontrant celles dont les parties peuvent émouvoir nos yeux, excite en nous par leur moyen le ſentiment de la lumiere.

De même, lors qu'on frappe deux cailloux l'un contre l'autre, leurs parties étant fort roides, celles qui ſe rencontrent en leur ſuperficie à l'endroit du coup, ſe rabattent avec effort ſur celles qui ſont au deſſous, d'où elles rejalliſſent avec une telle violence, que ſe ſéparant en petits éclats, & piroüettant en l'air, elles en écartent les parties; enſorte que n'étant plus entourées que de la plus ſubtile matiere, toutes leurs extrémitez en ſont ſi ébranlées, que rencontrant cette matiere, qui nous fait ſentir la lumiere, elles la pouſſent contre nos yeux d'une façon ſi forte, qu'elle nous fait voir quelque choſe de plus rouge & de plus vif que la lumiere ordinaire. Et ces parties du caillou, ainſi excitées par la matiere ſubtile qui les entoure, peuvent, en communiquant leur mouvement aux maſſes, auſquelles elles ſont appliquées, cauſer de grands embraſemens.

Que ſi cette matiere ſubtile coule dans les pores

de quelque masse, qu'elle discute en si petites parties, que chacune d'elles n'ait pas assez de force, pour communiquer son mouvement aux parties des masses voisines ; mais seulement aux parties de la matiere, qui peut exciter les nerfs de nos yeux, elle pourra causer de la lumiere, sans brûler : comme il arrive au bois pourri, dont les parties amenuisées par cette matiere subtile, n'ont pas la force d'ébranler les corps auxquels elles s'appliquent, quoy qu'elles puissent émouvoir les particules qui excitent le sentiment de lumiere en nous : d'où vient qu'elles ne brûlent pas, quoyque souvent elles luisent.

Mais au contraire, il y a des feux qui consument sans briller ; & c'est l'effet de la matiere subtile, considerée dans le second état, c'est-à-dire, quand elle est mêlée aux parties des matieres grossieres.

Quelquefois elle fait une si grande discussion dans certaines masses, par exemple, dans des fruits, ou de la chair; que (quoyqu'en les touchant on ne les sente pas chaudes, parce que leurs parties sont trop divisées, pour rendre leur mouvement sensible) néanmoins on les voit se quitter; & c'est ce qu'on appelle gangrene, ou pourriture.

Quelquefois, en versant certaines liqueurs sur certaines masses, elles s'insinuënt dans leurs pores : mais, comme elles ne les rempliſſent pas exactement, & que les parties de l'air, ni des autres matieres environnantes, n'y peuvent couler avec elles; il s'y coule de la matiere subtile, qui les entourant de toutes parts, leur communique un si grand mouvement,

Digitized by Google

qu'elles ébranlent toutes les parties entre leſquelles elles ſont engagées, & les font boüillir pele-mêle. Ce qui dure autant de temps, qu'il en faut à ces liqueurs, pour s'inſinuer dans tous les pores des maſſes ; & voilà ce qui arrive à la chaux vive, quand on y verſe de l'eau.

Quelquefois auſſi la matiere ſubtile eſt cauſe, que deux liqueurs, qui nous refroidiſſent les mains, avant que d'être mêlées, nous brûleroient, ſi nous y touchions, quand on les a verſées dans un même vaiſſeau; & cela arrive toutes les fois que l'une des deux liqueurs a les parties faites de ſorte, qu'elles ſe peuvent inſinuer entre les parties de l'autre, ſans laiſſer entr'elles, que ce qu'il faut d'eſpace à la plus ſubtile matiere. Car, dés le moment qu'elle les entoure, elle leur communique ſon mouvement, les échauffe, & les fait boüillir.

C'eſt de cette maniere que le ſang s'échauffe dans le cœur de l'homme : car, comme il ne chaſſe pas dans les deux arteres, à chaque diaſtole, tout le ſang, dont il eſt plein, & qu'il en reſte toûjours dans ſes cavitez, dont les particules s'attenuënt par la demeure qu'elles y font; le nouveau ſang, qui y tombe des deux veines, ne s'y peut mêler, ſans s'élever incontinent, à cauſe que les parties qui étoient reſtées dans le cœur, s'inſinuant entre celles qui y ſurviennent, il ne reſte entr'elles, que la plus ſubtile matiere, qui les échauffe ſi vîte, & ſi à propos, que le cœur venant à ſe comprimer, fait qu'elles entrent avec effort dans les deux arteres, dont elles pouſſent

tout le ſang juſqu'aux extrémitez du corps. Ce qui ne ſe peut faire, ſans qu'il entre du ſang des arteres dans les veines, à cauſe de la communication qu'elles ont enſemble; & ſans que le ſang, qui entre dans les veines par leurs extrémitez, repouſſe tout le ſang dont elles ſont pleines, vers le cœur. Or, pendant que ces choſes ſe font, un peu de ſang reſté dans le cœur s'attenuë & ſe fermente, pour exciter celuy que les deux veines y laiſſent tomber.

Ainſi, l'action du cœur continuë : il envoye toûjours du ſang chaud aux extrémitez, qui repouſſe celuy des extrémitez vers le cœur, pour s'y réchauffer; & comme les arteres ſont poreuſes, leur mouvement, qui répond à celuy du cœur, fait qu'en certains momens leurs pores s'ouvrent, & laiſſent échapper des parties du ſang, qui ſe joignant à celles des chairs, des os, ou des muſcles, en font la nourriture.

Il y en a même qui s'échappent, ſans qu'on s'en apperçoive, & d'autres qui, au ſortir de la peau, ſe joignent & paroiſſent comme de l'eau. Ainſi, c'eſt par la matiere ſubtile, que le ſang eſt échauffé : c'eſt par elle, qu'il eſt en état de nourrir le corps; & (ce qui fait le plus à nôtre ſujet) c'eſt par elle que le ſang monte dans les carotides, & puis dans le cerveau, où les plus ſubtiles parties, paſſant en des endroits, où les autres ne ſe peuvent inſinuer, elles ſe démêlent des plus groſſieres, & font cette foule de petits corps, que leur agilité fait nommer les eſprits, & qui coulant par les nerfs dans tous les

Digitized by Google

muſcles, font mouvoir nôtre corps en tant de façons admirables. Ce ſont ces mêmes eſprits, dont une partie coulant par une branche du nerf de la ſixiéme conjugaiſon, dans les fibres qui compoſent les chairs du cœur, ſont cauſe de ſes battemens. De ſorte que le cœur eſt tout à la fois un vaiſſeau, où le ſang s'échauffe, & un muſcle qui pouſſe le ſang vers toutes les extrémitez, aprés qu'il eſt échauffé; &, comme le cerveau reçoit de luy le ſang, dont ſe forment les eſprits, il reçoit du cerveau les eſprits, qui luy ſervent à chaſſer le ſang vers toutes les parties du corps.

Je n'explique pas plus à fond toutes ces choſes: il me ſuffit d'avoir montré, par les exemples de la Montre, & du corps de l'homme, que les Machines artificielles & les naturelles n'ont qu'une même cauſe de leur mouvement; & qu'à ne conſiderer que les corps, cette cauſe eſt la plus ſubtile matiere.

Digitized by Google

DE LA PREMIERE CAUSE DU MOUVEMENT.

IV. DISCOURS.

ANE considerer que les corps, on ne doit chercher la cauſe de tous les mouvemens, que dans la matiere la plus ſubtile. Mais elle n'a pas le mouvement d'elle-meme; &, ſi l'on en veut trouver la veritable cauſe, il faut aller au-delà des corps. Et, comme cette découverte eſt l'une des plus importantes & des plus difficiles que l'on puiſſe tenter, il n'y faut aller que pas à pas. C'eſt pourquoy, ſuivant la methode des Gécometres, j'expliqueray d'abord quelques termes, dont je me veux ſervir, & qui pourroient faire équivoque. Enſuite je poſeray quelques Axiomes : puis je feray mes propoſitions. Ainſi, chaque choſe étant ſéparée, ſe pourra mieux examiner; &, s'il y a du paralogiſme, on le pourra plus facilement

facilement connoître, que ſi je faiſois un diſcours, dont toutes les parties euſſent plus de liaiſon.

DEFINITIONS.

1. Cauſer le mouvement des corps, ne ſignifie autre choſe, que mouvoir les corps.

2. Avoir du mouvement, ne ſignifie autre choſe qu'être mû.

AXIOMES.

1. On n'a pas de ſoy, ce qu'on peut perdre, ſans ceſſer d'être ce qu'on eſt.

2. Tout corps pourroit perdre de ſon mouvement, juſqu'à n'en avoir plus, ſans ceſſer d'être corps.

3. On ne peut concevoir que deux ſortes de ſubſtances, ſçavoir *l'Eſprit* (ou ce qui penſe) & *le Corps*. C'eſt pourquoy on les doit conſiderer comme les cauſes de tout ce qui arrive; & ce qui ne peut venir de l'une, ſe doit neceſſairement attribuer à l'autre.

4. *Mouvoir*, ou cauſer le mouvement, eſt une action.

5. Une action ne peut être continuée, que par l'agent, qui l'a commencée.

Digitized by Google

CONCLUSIONS.

I.

Nul corps n'a le mouvement de ſoy-même.

Preuve. Par le premier Axiome, on n'a pas de ſoy ce qu'on peut perdre, ſans ceſſer d'être ce qu'on eſt.

Or, par le ſecond, tout corps peut perdre ſon mouvement, ſans ceſſer d'être corps.

Donc nul corps n'a le mouvement de ſoy-même.

II.

Le premier moteur des Corps n'eſt point Corps.

Preuve. Si le premier moteur des Corps étoit corps, il s'enſuivroit qu'un corps auroit le mouvement de ſoy-même.

Or, par la premiere propoſition, nul corps ne l'a de ſoy.

Donc le premier moteur des Corps n'eſt point corps.

III.

Ce ne peut être qu'un Eſprit, qui ſoit premier moteur.

Preuve. Par le troiſiéme Axiome, il n'y a que deux ſortes

Digitized by Google

de ſubſtances, ſçavoir le Corps & l'Eſprit; & ce qui ne peut appartenir à l'un, ſe doit neceſſairement attribuer à l'autre.

Or, par la ſeconde propoſition, un corps ne peut être premier moteur.

Donc ce ne peut être qu'un eſprit, qui ſoit premier moteur.

IV.

Ce ne peut être que le même Eſprit, qui a commencé à mouvoir les Corps, qui continuë de les mouvoir.

Poſé que, ſuivant le IV. Axiome, mouvoir les corps ſoit une action, & que, ſuivant le cinquiéme, une même action ne puiſſe être continuée, que par l'Agent qui l'a commencée : il s'enſuit que, ſi un eſprit a commencé à mouvoir les corps, le même eſprit doit continuer de les mouvoir. *Preuve.*

Or, par la troiſiéme propoſition, c'eſt un eſprit, qui a commmencé à mouvoir les corps.

Donc ce ne peut être que le même eſprit, qui continuë de les mouvoir.

On peut trouver plus de difficulté en cette derniere propoſition, que dans les precedentes : parce que l'on eſt perſuadé qu'un corps en peut mouvoir un autre; & l'on s'imagine que, pourveu que l'eſprit, qui a été reconnu dans la troiſiéme propoſition, pour premier moteur, ait une fois agité cer-

Digitized by Google

taines portions de la matiere, elles en ont pû mouvoir d'autres. On croit même avoir reconnu dans toutes les experiences des choſes ſenſibles, que c'eſt toûjours un corps, qui en fait mouvoir un autre.

Mais, pour ne ſe pas tromper, il faut ſoigneuſement diſcerner ce qu'on a effectivement reconnu, d'avec ce qu'on a ſeulement conjecturé : car c'eſt de la confuſion de ces deux choſes, que viennent toutes nos erreurs ſur ce point.

Lors qu'on dit, par exemple, que le corps B a chaſſé le corps C de ſa place; ſi on examine bien ce qu'on reconnoît de certain en cela, on verra ſeulement que B étoit mû, qu'il a rencontré C, qui étoit en repos; & que depuis cette rencontre, le premier ceſſant d'être mû, le ſecond a commencé de l'être. Mais que l'on reconnoiſſe que B donne du mouvement à C, cela n'eſt en verité qu'un préjugé, qui vient de ce que nous ne voyons pour lors que ces deux corps; & que nous avons coûtume d'attribuer tous les effets qui nous ſont connus, aux choſes que nous appercevons : ſans prendre garde que ſouvent ces choſes ſont incapables de produire de tels effets, & ſans conſiderer qu'il peut y avoir mille cauſes, qui, tout imperceptibles qu'elles ſont, peuvent produire des effets ſenſibles.

Cependant, nous ſommes déja convenus qu'une cauſe imperceptible peut produire un effet ſenſible; puiſque nous avons été obligez dans la troiſiéme propoſition, d'admettre un eſprit, que nous ne voyons pas, pour cauſe du mouvement, que nous ap-

Digitized by Google

percevons dans les corps. Ainſi, il reſte à voir ſi, lors que nous diſons que B a chaſſé C de ſa place, nous avons raiſon de penſer, que le mouvement de l'un ait pû être produit par l'autre. Car, au cas que nous reconnoiſſions que le corps B, qui, de toutes les choſes qui nous paroiſſent pour lors, eſt la ſeule que nous jugeons capable de cet effet, ne le puiſſe produire; il faudra conclure que la cauſe en eſt cachée aux ſens, & tâcher de la découvrir par la raiſon.

Premierement, quand on a dit que B étoit mû, ſi l'on n'a pas penſé à ce qui le faiſoit mouvoir, on a entendu, qu'il étoit en un certain état; & en ce ſens, on n'a pas dû croire, qu'il pût communiquer ſon mouvement à C: car l'état d'un corps ne paſſe point dans un autre.

Secondement, ſi, lors qu'on a dit que C a commencé d'être mû, on a penſé à ce qui le faiſoit mouvoir; on n'a pû croire que ce fût B, parce que luy-même n'étoit plus en mouvement, & commençoit d'être en repos.

Ainſi puiſque, de quelque façon qu'on prenne le mouvement, celuy du corps C ne peut avoir été cauſé par le corps B; il faut conclure que la cauſe en eſt inſenſible. Et enfin, puiſque nous ſommes aſſurez par la troiſiéme propoſition, qu'un eſprit eſt premier moteur, ſi nous ſuppoſons que B ait été mû par cet eſprit, juſqu'à ce qu'il ait rencontré C; nous ne devons point douter, lors que C commence d'être mû, que ce ne ſoit par le même eſprit. Il eſt

capable de mouvoir C, comme il l'étoit de mouvoir B ; & nous voyons que B en repos, n'eſt pas capable de mouvoir C.

Mais, dira quelqu'un, ſi B garde la moitié de ſon mouvement, aprés avoir rencontré C ; ne pourroit-on pas aſſurer, s'ils continuoient d'aller enſemble, que B feroit mouvoir C ? Non, ce me ſemble ; & quand on dit que B, qu'on ſuppoſe être mû par le premier moteur, garde la moitié de ſon mouvement ; on doit entendre que, ſi cet eſprit le mouvoit comme huit, il ne le meut plus que comme quatre, aprés la rencontre de C ; & que C commence d'être mû comme quatre par le même eſprit.

On doit auſſi prendre garde que chacun de ces corps, quand il eſt mû, a tellement ſon mouvement à ſoy, qu'iln'en a jamais que pour ſoy. Ce qui paroîtroit, ſi l'on ſuppoſoit (comme on ſçait que cela peut arriver) que le corps B rejallît du corps C, en même temps que C ſeroit mû à ſa rencontre. Car, encore qu'en ce cas, on pût dire que le ſecond ſeroit mû, par ce qui auroit mû le premier, & qu'on dût rabattre ſur le mouvement de celuy-cy, les degrez dont celuy-là commenceroit d'être mû ; néanmoins on ne pourroit dire que les degrez, qui ſeroient reſtez à l'un, ſerviſſent à l'autre : puiſqu'ils iroient également, aprés être ſéparez. Et, par la même raiſon, on ne doit pas dire, quand ils continuënt d'aller enſemble, que l'un aille par l'autre ; mais ſeulement, qu'étant dirigez en même ſens, & avec autant de degrez de mouvement, ils doivent aller également vîte, & ainſi ne ſe point quitter.

Digitized by Google

Ce qui eſt dit du corps B, & du corps C, ſe doit entendre de tous les corps, qui ſe peuvent rencontrer. Et l'on doit concevoir, quelque coûtume qu'on ait de croire le contraire, que ce qui a mû les premiers, doit mouvoir tous les autres, puiſque ce qui produit, conſerve; & que la même action, qui a commencé le mouvement, le doit continuer.

Donc ce qu'on doit entendre, quand on dit que que les corps meuvent les corps c'eſt, qu'étant tous impenetrables, & ainſi, les mêmes ne pouvant toûjours être mûs, du moins avec égale vîteſſe, leur rencontre eſt une occaſion à l'eſprit, qui a mû les premiers, de mouvoir les ſeconds. Or, comme nous ne conſiderons pas toûjours cette premiere cauſe, qui fait mouvoir, & que nous ne nous arrêtons qu'à ce qui ſe voit, parce que ſouvent cela ſuffit pour nous faire entendre; nous nous contentons, lors que nous voulons dire, pourquoy un certain corps, qui étoit en repos, commence à être mû, d'expliquer comment il a été rencontré par un autre corps, qui étoit en mouvement: alleguant ainſi l'occaſion pour la cauſe.

Aprés avoir montré qu'un corps n'en peut mouvoir un autre, & que c'eſt quelque eſprit, qui les fait mouvoir, il faut rechercher quel eſt cet eſprit.

Pluſieurs s'arrêtant en eux-mêmes, & voyant que les mouvemens de leurs corps ſuivent de ſi prés leurs volontez, croyent n'avoir point à rechercher d'autre cauſe du mouvement de leur corps, que leur volonté propre.

Digitized by Google

Cette erreur eſt ſemblable à l'erreur de ceux, qui penſent qu'un corps en peut mouvoir un autre. Car, comme ces perſonnes, ne voyant que deux corps, ſe perſuadent, à cauſe que le tranſport du ſecond eſt toûjours arrivé, ſi-tôt que le premier mû en a été approché, que c'eſt en effet l'un qui a fait mouvoir l'autre; ſans conſiderer, qu'un corps ne ſçauroit produire l'effet qu'ils luy attribuënt : de même, pluſieurs voyant que dés qu'ils veulent qu'une partie de leur corps ſoit mûë vers un certain côté, elle y eſt auſſi-tôt portée; s'imaginent, à cauſe qu'ils ne s'apperçoivent pour lors que de leur volonté, & du tranſport de leurs corps, qui la ſuit de ſi prés, que ce tranſport ne peut être cauſé que par elle; ſans prendre garde, qu'elle n'en peut être la cauſe.

Mais, pour le connoître, il faut conſiderer premierement, que les corps étoient mûs, avant que nous vouluſſions : d'où il ſuit, que c'eſt une autre volonté que la nôtre, qui a cauſé leur mouvement. Que ſi l'on dit que les mouvemens de nos corps ne ſont que depuis que nous voulons; je répondray que l'effet montre manifeſtement le contraire, & que le mouvement eſt dans la matiere, qui compoſe nos corps, avant qu'ils ſoient animez, c'eſt-à-dire, avant que ce qui veut, y ſoit uni. D'ailleurs, nos ames n'abandonnent nos corps, que parce qu'il n'y a plus de ces mouvemens, qui ſont neceſſaires à la vie; & pour connoître que leur durée ne dépend pas de nôtre volonté, il ne faut que conſiderer qu'ils ceſſent toûjours

jours plûtôt que nous ne voulons.

Que, ſi quelquefois nôtre malheur eſt tel, qu'il nous faſſe deſirer la mort; nous avons beau vouloir que ces mouvemens ceſſent en nous : ils dépendent ſi peu de nous que, ſi nous nous contentions de le vouloir, ils ne ceſſeroient pas pour cela. Mais ſi, nous armant contre nous-mêmes, nous faiſions couler hors de ſes vaiſſeaux le ſang qui entretient la vie, alors nous verrions exhaler en fumée ces mêmes parties, dont le mouvement ſert à tranſporter nos corps; &, ſi le deſeſpoir nous pouvoit permettre de philoſopher, nous connoîtrions que, puiſque nôtre ſang ſe meut bien hors de nous, ſans que nôtre volonté luy cauſe ce mouvement, ce n'eſt point nôtre volonté, qui le faiſoit mouvoir en nous.

Secondement, ſi nous pouvions à nôtre gré faire de nouveaux mouvemens, il s'enſuivroit que le mouvement pourroit croître en la nature, & qu'ainſi, l'ordre en ſeroit troublé. Car, s'il n'a fallu de mouvement, que juſqu'à un certain point, pour établir cet ordre; il n'en faut juſtement que la même quantité, pour le conſerver.

En troiſiéme lieu, ſi nos volontez pouvoient produire des mouvemens, elles les conſerveroient; & nous avons déja montré, par un exemple bien viſible, qu'elles ne peuvent conſerver celuy dont elles ſouhaiteroient le plus ardemment la durée.

En quatriéme lieu, ſi les mouvemens de ces particules délicates & ſubtiles, qui agitent nos membres,

venoient de nôtre volonté, ils seroient ou plus vîtes ou plus tardifs, selon qu'il nous plairoit. Mais un vieillard a beau vouloir marcher vîte, un yvrogne a beau vouloir marcher droit; & celuy dont la main est gelée, a beau vouloir remuer les doigts: des gens en cet état ne témoignent que trop, que si ces petites particules peuvent être tantôt plus & tantôt moins émûës, ce n'est jamais selon nôtre volonté; mais toûjours selon la difference des matieres dont elles sont composées, selon celle de nos âges, & des lieux où nous vivons.

D'ailleurs, la veille, qui n'est autre chose qu'un mouvement de ces particules, qui courent dans le cerveau, pour en tenir les pores ouverts, & dans les nerfs, pour en tenir le filets tendus, arrive souvent en nous malgré nous; & continuë souvent plus que nous ne voulons: ce qui ne seroit pas, si elles attendoient leurs mouvemens de nôtre volonté. Et le sommeil ne nous accableroit pas si souvent contre nos souhaits, si nous pouvions continuer le mouvement de ces particules, autant qu'il nous plairoit. Enfin, tous ces mouvemens convulsifs, & ces transports subits & mortels, qui nous assaillent le cerveau, marquent bien que nôtre volonté ne donne pas le mouvement à ces particules (que leur subtilité fait nommer les esprits) & même qu'elle n'est pas la maitresse de leur route; puisque dans ces occasions, elle ne les peut empêcher de courir, où leur impetuosité les emporte.

Au reste, on sçait qu'il n'y a rien, qui dépende

Digitized by Google

moins de nous, que les mouvemens de nôtre cœur; & pour peu qu'on ait obſervé la difference de ſes battemens à l'approche des lieux chauds ou froids, on verra qu'il ne ſe meut, que par la communication qu'il a avec les autres corps de l'Univers. Enſuite, ſi l'on prend garde que c'eſt du mouvement du cœur, que ſuivent tous les autres mouvemens, on ne penſera plus que nôtre ame excite celuy des petites particules, que l'on nomme les eſprits : on connoîtra, que ces eſprits ne ſont autre choſe, que les plus délicates parties du ſang échauffé, c'eſt-à-dire, émû dans le cœur. On verra, qu'il en monte plus ou moins, ſelon que cette chaleur eſt plus ou moins grande; & enfin que ces parties, étant arrivées au cerveau, coulent dans les nerfs, & de là dans les muſcles, de ſorte qu'elles n'ont point beſoin de l'ame, pour être mûës. Il eſt bien vray, qu'étant déja émûës, lors qu'elles paſſent dans le cerveau, quelques-unes d'elles peuvent être dirigées ſelon ſes ſouhaits; c'eſt-à-dire, que ſi-tôt qu'elle deſire que le corps, auquel elle eſt unie, ſe porte vers un côté, la puiſſance, qui meut toutes ces particules, les meut d'une façon répondante à ce deſir.

Donc, s'il reſte quelque lieu de dire que l'ame meuve le corps; c'eſt au même ſens, qu'on peut dire qu'un corps meut un corps. Car, comme on dit qu'un corps en meut un autre, lors qu'à cauſe de leur rencontre, il arrive, que ce qui mouvoit le premier, vient à mouvoir le ſecond; on peut dire, qu'une ame meut un corps, lors qu'à cauſe qu'elle

le ſouhaite, il arrive que ce qui mouvoit déja ce corps, vient à le mouvoir du côté vers lequel cette ame veut qu'il ſoit mû. Et il faut avoüer que c'eſt une façon commode de s'expliquer dans l'ordinaire, que de dire qu'une ame meut un corps, & qu'un corps en meut un autre; parce que, comme on ne cherche pas toûjours l'origine des choſes, il eſt ſouvent plus raiſonnable, ſuivant ce qui a déja été remarqué, d'alleguer l'occaſion, que la cauſe d'un tel effet.

Aprés avoir tâché de répondre à ceux, qui diſent; que nos eſprits peuvent mouvoir nos corps par leur ſeule volonté, je dois répondre à ceux qui, paſſant d'une extrémité à l'autre, doutent qu'il y ait aucun eſprit, qui puiſſe mouvoir les corps par ſa ſeule volonté.

Cette erreur vient, à mon avis, de ce que ſouvent nous voulons plus que nous ne pouvons; &, comme nous ne faiſons rien, que par le ſecours d'une puiſſance qui n'eſt point de nous, nous panchons toûjours à croire que toute volonté eſt impuiſſante d'elle-même, ou (ce qui eſt la même choſe) que que tout eſprit, outre ſa volonté, a beſoin de quelque puiſſance, pour operer ce qu'il deſire.

Ainſi, la coûtume que nous avons de juger de tout par ce que nous éprouvons en nous-mêmes, fait qu'encore que nous reconnoiſſions par des raiſons évidentes, qu'un eſprit doit faire mouvoir les corps; néanmoins, quand nous venons à conclure que c'eſt par ſa ſeule volonté, & à conſiderer combien

la nôtre nous paroît foible en tout, nous ne pouvons croire, quel que ſoit cet eſprit, que la ſienne ſoit aſſez puiſſante pour cela.

Mais, ſi nous conſiderons que ce défaut perpetuel de nôtre eſprit ne vient que de ce qu'il n'eſt pas par luy-même, & que s'il étoit par luy-même, rien ne luy manqueroit, en ſorte que tout ce qu'il voudroit, ſeroit; nous connoîtrions aiſément, qu'il y a un premier Eſprit, qui étant par ſoy-même, n'a beſoin que de ſa volonté pour tout faire; & que rien ne luy manquant, dés qu'il veut que ce qui eſt capable d'être mû, ſoit en mouvement, cela doit neceſſairement arriver.

Nous nous perſuaderons aſſez aiſément cette verité, ſi nous faiſons un peu de réfléxion ſur les choſes, dont nous ſommes déja convaincus. Premierement, nous ſommes aſſurez en general que quelque eſprit doit faire tout ce que le corps ne peut operer. En ſecond lieu, nous ſçavons, au ſujet particulier du mouvement, qu'encore que le corps ſoit ſeul capable d'en recevoir l'effet, il n'en peut toutefois être la cauſe. Enfin, nôtre foibleſſe nous apprend que ce n'eſt point nôtre eſprit qui fait mouvoir. Que reſte-t-il donc? qu'un autre Eſprit, à qui rien ne manque, le faſſe, & qu'il le faſſe par ſa volonté.

Mais, dira quelqu'un, encore que nos eſprits ne puiſſent cauſer le mouvement, s'enſuit-il qu'il faille recourir au premier Eſprit, pour en trouver la cauſe? Et ne pourroit-il pas y avoir un eſprit entre ce premier & les nôtres, qui le pût cauſer?

Je répons que, ſi cet eſprit, de quelque ordre qu'on le veüille feindre, n'eſt pas le premier, il n'eſt pas par luy-méme; & s'il n'eſt pas par luy-méme, il n'a rien qui ne luy vienne d'ailleurs: de ſorte qu'il n'eſt la veritable cauſe de quoy que ce ſoit. Nous pourrions bien concevoir qu'un eſprit auroit la direction de tous les mouvemens de cet Univers, comme nous l'avons de quelques-uns des mouvemens de nos corps: ce qui arrive ſeulement parce que la premiere puiſſance les diſpoſe ſelon nos volontez. Cet eſprit néanmoins, quelque excellent qu'il fût, ne produiroit aucuns mouvemens; & ce qui le rendroit d'un ordre ſuperieur au nôtre, c'eſt que la premiere puiſſance diſpoſeroit plus de choſes ſelon la volonté de cet eſprit, qu'elle n'en diſpoſe ſelon la nôtre. Mais aucune de ces choſes ne ſeroit produite par luy; & ſi l'on en vouloit trouver la veritable cauſe, il faudroit toûjours remonter à Dieu.

On a bien dit, quand on a dit qu'il s'étoit tellement enchaſſé dans ſes ouvrages, qu'on ne les peut conſiderer, ſans le connoître. En effet, on ne peut connoître la nature, ſans avoir connu le mouvement; & vous voyez que nous n'avons pû connoître le mouvement, que nous n'ayons reconnu la divine puiſſance qui le cauſe.

Nos ſens nous faiſoient aſſez voir que les corps pouvoient être mûs: mais nos raiſonnemens nous ont appris qu'ils ne le pouvoient être par d'autres corps, ni par des ames foibles comme les nôtres, ni même par aucun eſprit créé, pour excellent qu'il

Digitized by Google

fût. Ainſi, nous ſommes parvenus à ce premier Eſprit ; & nous avons été obligez, non ſeulement d'avoüer qu'il a commencé le mouvement, mais nous avons évidemment reconnu qu'il le continuë. Nous avons appris que ſa ſeule puiſſance en eſt capable ; & nous la devons admirer, ſur tout en ce point, qu'ayant poſé des loix entre les corps, ſuivant leſquelles elle les meut diverſement, à cauſe de la diverſité de leurs rencontres, elle a auſſi poſé entre nos ames & nos corps, des loix qu'elle ne viole jamais. Et tandis que ces corps ſont conſtituez d'une certaine façon, elle en dirige toûjours certains mouvemens ſelon nos deſirs : ce qu'elle fait avec tant de promptitude, & ſi conformément à nos volontez, que ceux qui précipitent leurs jugemens, croyent qu'ils ont operé d'eux-mêmes ce qu'ils ont ſimplement deſiré, parce que cette premiere puiſſance l'a fait, dés l'inſtant même qu'ils l'ont deſiré.

Digitized by Google

DE L'UNION DE L'ESPRIT ET DU CORPS.

Et de la maniere, dont ils agiſſent l'un ſur l'autre.

V. DISCOURS.

CE merveilleux rapport de nos mouvemens & de nos penſées, me donne occaſion de parler de l'union de nôtre corps & de nôtre ame, & de la maniere dont ils agiſſent l'un ſur l'autre. Ce ſont deux choſes, que l'on a toûjours admirées, ſans les expliquer. Je n'oſe dire que j'en aye découvert le ſecret : mais il me ſemble n'avoir plus rien à deſirer ſur ce point ; & quelques-uns de mes amis, à qui j'ay communiqué pluſieurs fois mes penſées ſur ce ſujet, depuis ſept ou huit

huit ans, me veulent perſuader qu'elles ſont veritables. Si toutefois je me trompe en quelque choſe dans la premiere partie de ce diſcours, où je parle de l'union du Corps & de l'Ame, & dans la ſeconde, où je parle de leur action, il ſera facile de connoître mon erreur: car je ne donne en chacune que deux définitions, un Axiome & une propoſition à examiner.

PREMIERE PARTIE.

De l'union de l'Eſprit & du Corps.

DEFINITIONS.

1. Deux corps ſont unis, autant qu'ils le peuvent être, quand leurs étenduës ſe touchent mutuellement, & avec un tel rapport, que l'un ſuive neceſſairement les déterminations de l'autre.

   Et il faut obſerver que, ſans examiner par quelle puiſſance ils ſont ainſi diſpoſez, on ſe contente, pour aſſurer que leur union continuë, de voir continuer ce rapport entr'eux.

2. De même on diroit que deux Eſprits ſeroient unis, ſi leurs penſées ſe manifeſtoient mutuellement, & avec un tel rapport, que l'un ſuivît neceſſairement les déterminations de l'autre.

   Et, ſans qu'il fût beſoin d'examiner par quelle puiſſance ils ſeroient ainſi diſpoſez, on pourroit aſſurer qu'ils ſeroient unis, tandis que ce rapport dureroit entr'eux.

Digitized by Google

AXIOME.

L'union des choſes ne ſe fait que par ce qu'elles ont de rapportant; & conſequemment, ſi un Corps & un Eſprit ſont unis, ce n'eſt pas par le raport de deux étenduës, car l'Eſprit n'en a point, ni par le rapport de deux penſées, car le Corps n'en a point.

CONCLUSION.

Mais ſi cet eſprit, dont la nature eſt de penſer, a quelques penſées, auſquelles le corps puiſſe avoir du rapport par ſon étenduë, par ſon mouvement, ou par autre choſe de ſa nature: par exemple, ſi de ce que cet eſprit voudra que ce corps ſoit mû en certain ſens, ce corps eſt tellement diſpoſé, qu'en effet il y ſoit mû; ou, ſi de ce qu'il y aura de certains mouvemens en ce corps, il vient de certaines perceptions en cet eſprit, on pourra dire (par quelque puiſſance qu'ils ayent été ainſi diſpoſez) qu'ils ſont unis. Et, tandis qu'ils auront ce rapport entr'eux, on pourra dire que leur union continuë.

Cette union, ſi l'on y prend garde, eſt bien plus grande & plus parfaite que celle de deux corps: car deux corps ne ſont unis qu'en la ſuperficie, c'eſt-à-dire, ils n'ont rapport que par leurs extrémitez, ſans que leurs autres parties s'uniſſent. Au lieu qu'il n'y a ſi petite partie du corps, auquel un eſprit eſt uni, avec laquelle cet eſprit n'ait du rapport: puiſque les

Digitized by Google

changemens, qui arrivent en chaque endroit du corps, peuvent être apperçûs de cet esprit, ou luy exciter de nouvelles pensées; & qu'il n'y a pas une partie, qui ne serve à entretenir dans ce corps l'admirable œconomie, qui le rend propre à toutes les choses, que cet esprit veut qu'il opere.

Au reste, l'on connoît assez, par ce qui a été observé sur la fin du quatriéme Discours, quelle est la puissance, qui tient l'esprit & le corps toûjours disposez à recevoir divers changemens à l'occasion l'un de l'autre. Mais il n'a pas été besoin d'examiner icy quelle puissance entretient ce rapport entr'eux. C'est assez d'avoir reconnu que ce rapport est veritable, & que c'est en cela que consiste leur union. Cy-devant p. 68. & suiv.

Ces choses posées, il est aisé de voir en quel sens on peut dire que nos esprits sont dans le lieu; & ce qu'on doit entendre, quand on dit qu'ils sont transportez. Car, si d'un côté il est vray de dire qu'ils ne puissent être transportez, parce que cela suppose l'étenduë qu'ils n'ont pas; d'un autre côté, les considerant unis à nos corps de la maniere qui vient d'être expliquée, on peut dire qu'ils sont par tout, où est la matiere, dont les mouvemens sont dirigez suivant leur volonté, & dont les divers changemens peuvent exciter en eux des sentimens differens. Et enfin, puisqu'en quelque lieu que cette matiere soit transportée, elle a des mouvemens qui répondent à leurs pensées, & qu'ils ont des pensées qui répondent necessairement aux changemens de cette ma-

tiere, on peut dire qu'ils ſont tranſportez avec elle.

Les mêmes choſes poſées, on a raiſon de dire qu'un eſprit eſt tout en tout le corps qu'il anime, & tout en chaque partie : puiſque ce tout peut ſuivre ſes volontez, ou luy donner des ſentimens, & que chaque partie de ce tout ſert à entretenir ce qui le rend propre à cela.

Par là on entend auſſi comment Dieu eſt par tout, ſans eſtre étendu. Car, puiſque chaque partie de la matiere ne ſubſiſte & n'eſt mûë que parce qu'il le veut, cette action de ſa volonté s'étend par tout.

Néanmoins il n'eſt pas uni à la matiere, comme nos ames ſont unies à nos corps : car il eſt ſans dépendance de la matiere ; & ce qui arrive en elle, ne peut cauſer en luy les alterations, que nôtre ame reſſent par les changemens du corps. La raiſon de cette difference eſt, qu'il n'arrive rien en la matiere, que ce qu'il plaît à cet Eſprit ſouverain. Ainſi la cauſe des changemens de la matiere eſt ſa volonté, qu'il ſçavoit avant que ces changemens fuſſent : de ſorte qu'ils ne peuvent luy donner aucune penſée qu'il n'eût point. Au lieu que nos ames ne connoiſſent les changemens de la matiere, que quand ils arrivent ; & elles peuvent recevoir de nouvelles penſées par les mouvemens du corps, ſuivant le rapport & la dépendance que Dieu a mis entr'eux.

On peut concevoir enſuite qu'un Ange, ou un autre eſprit, peut diriger les mouvemens d'une certaine portion de matiere, ſans toutefois qu'on puiſſe

Digitized by Google

dire qu'il l'anime, comme nos esprits animent nos corps. Car ces esprits ne sont point sujets aux changemens de la matiere, à laquelle ils s'appliquent. Et encore qu'elle puisse agir sur eux en un certain sens, puisqu'ils sont capables d'appercevoir ces changemens, & ainsi d'avoir de nouvelles pensées à leur occasion ; néanmoins ils ne sont point affectez de plaisir, de douleur, & de ces divers sentimens, que nôtre ame éprouve, dés qu'il arrive dans nôtre corps des changemens capables de rétablir ou de ruïner cette disposition, par laquelle il luy est uni.

D'autre côté, on peut concevoir qu'un Démon, ou un autre esprit, peut être affecté de douleur par union à une certaine portion de matiere, sans que la direction d'aucun mouvement de cette matiere soit soûmise à sa volonté : en sorte que, Dieu ayant disposé cet esprit à souffrir, autant que cette matiere à mouvoir, le mouvement perpetuel de l'une fasse le supplice éternel de l'autre.

SECONDE PARTIE.

De l'action des Esprits sur les Corps, & de celle des Corps sur les Esprits.

DEFINITIONS.

1. On dit qu'un corps agit sur un autre, quand à son occasion, cet autre corps commence d'être arrangé ou mû autrement, qu'il ne l'étoit auparavant.

2. De même on dit qu'un esprit agit sur un autre esprit, quand à son occasion cet esprit conçoit, imagine, veut, ou pense, en quelque façon que ce soit, autrement qu'il ne faisoit auparavant.

Ainsi les corps agissent l'un sur l'autre, autant qu'ils le peuvent, quand ils se causent quelque changement convenable à l'étenduë; & les esprits agissent l'un sur l'autre, autant qu'ils le peuvent, quand ils se causent quelque changement convenable à la pensée.

AXIOME.

D'où il resulte qu'une chose n'agit sur l'autre, qu'autant qu'elle y peut apporter de changement suivant sa nature. Et consequemment, si un corps agit sur un esprit, ce ne peut être en luy causant aucun changement de mouvement, de figures, ou de parties; car cet esprit n'a point toutes ces choses : non plus que, si cet esprit agit sur un corps, ce ne peut être en luy causant aucun changement de pensée, car ce corps n'en a point.

CONCLUSION.

Mais si ce corps, ou son mouvement, ou sa figure, ou autre chose dépendante de sa nature, peut être apperçû de quelque esprit, en sorte qu'à son occasion, cet esprit ait des pensées qu'il n'avoit pas auparavant, on pourra dire que ce corps a agy sur

Digitized by Google

cet eſprit, puiſqu'il luy a cauſé tout le changement, dont il étoit capable ſuivant ſa nature.

Sans doute il n'eſt pas plus mal-aiſé de concevoir l'action des eſprits ſur les corps, ou celle des corps ſur les eſprits, que de concevoir l'action des corps ſur les corps. Et, ce qui nous rend plus inconcevable la premiere que la derniere, c'eſt que nous voulons concevoir l'une par l'autre, ſans conſiderer que, chaque choſe agiſſant ſelon ſa nature, nous ne connoîtrons jamais l'action d'un agent, quand nous voudrons l'examiner par les notions, que nous avons d'un autre agent de nature toute differente.

Mais ce qu'il y a de remarquable en cecy, eſt que, quoy que l'action des corps ſur les corps ne nous ſoit pas mieux connuë, que celle des eſprits ſur les corps, ou des corps ſur les eſprits; la plûpart néanmoins n'admirent que celle-cy, croyant connoître l'autre. Et j'oſe dire que, quand on aura bien examiné ce qui ſe rencontre dans l'action d'un corps ſur un corps, on ne trouvera pas qu'elle ſoit plus concevable, que celle des eſprits ſur les corps.

Et afin de le reconnoître, conſiderez encore ce que fait le corps B ſur le corps C, quand on dit qu'il le chaſſe de ſon lieu. Tout ce qui eſt clair en cela (comme il a été dit dans le quatriéme Diſcours) c'eſt que B étoit mû, que C l'eſt maintenant; & que le premier demeure à l'endroit que le ſecond occupoit avant luy: nous ne voyons que cela, tout le reſte nous le conjecturons. Cy-devant p. 60.

De même conſiderez ce que fait l'eſprit ſur le

corps, quand on dit qu'il l'agite. Tout ce qui eſt clair, c'eſt que l'eſprit veut que le corps ſoit mû en un ſens, & que ce corps en même temps eſt mû d'un mouvement conforme au deſir de cet eſprit : nous ne nous appercevons que de cela ; tout le reſte nous le conjecturons. Mais juſqu'icy les choſes ſont égales : car ſi dans le premier exemple, les corps B & C nous ont paru & en mouvement & en repos ; c'eſt qu'ils ſont capables de ces deux états. Et dans le ſecond exemple, ſi nous diſons que l'eſprit a voulu qu'un certain corps, qui ſe mouvoit déja, fût dirigé d'une certaine façon, c'eſt qu'il pouvoit le vouloir ; & ſi le corps a été ainſi dirigé, c'eſt que cela étoit ſuivant ſa nature.

Voyons le reſte, & tâchons d'en bien juger. Quant au premier exemple, ſuivant ce qui a été dit dans les Remarques ſur la quatriéme propoſition du quatriéme Diſcours, encore qu'on voye que C, qui étoit en repos, commence à ſe mouvoir, & que B qui ſe mouvoit, ſoit maintenant en repos, on ne peut pas dire que le mouvement de l'un ſoit paſſé dans l'autre ; parce qu'il eſt évident que le mouvement de chacun à ſon égard, n'eſt qu'une façon d'être, qui n'étant pas ſeparable de luy, ne peut en façon quelconque paſſer dans l'autre. D'où il ſuit, qu'il y a autre choſe que le corps B (qui eſt maintenant en repos) laquelle meut le corps C. Or nous ne ſerons pas bien en peine de trouver cette choſe, ſi nous nous ſouvenons des concluſions du quatriéme Diſcours. Ainſi, puiſqu'il eſt vray que ce n'eſt point B qui meut C, s'il nous

Cy devant pag. 61.

nous reſte quelque lieu de dire que le corps B agiſſe ſur le corps C, c'eſt ſeulement parce que, ſi-tôt qu'ils ſe ſont approchez, l'un ceſſe & l'autre commence d'être mû. De même dans le ſecond exemple, nous appercevons que, dés que l'eſprit veut que le mouvement du corps ſoit dirigé en certain ſens, cela arrive. Pourquoy donc n'aurons-nous pas la même occaſion de dire que l'eſprit agit ſur le corps? puis qu'encore que ce ne ſoit pas effectivement nôtre eſprit qui cauſe le mouvement, il eſt certain toutefois que le mouvement de nôtre corps dépend autant & en même façon de nôtre volonté, que le mouvemeut d'un corps dépend de la rencontre d'un autre corps.

A conſiderer la choſe exactement, il me ſemble qu'on ne doit plus trouver l'action des eſprits ſur les corps plus inconcevable, que celle des corps ſur les eſprits: car nous reconnoiſſons que, ſi nos ames ne peuvent mouvoir nos corps, les corps ne peuvent auſſi mouvoir d'autres corps. Et, comme on eſt obligé de reconnoître que la rencontre de deux corps eſt une occaſion à la puiſſance qui mouvoit le premier, de mouvoir le ſecond; on ne doit point avoir de peine à concevoir que nôtre volonté ſoit une occaſion à la puiſſance qui meut déja un corps, d'en diriger le mouvement vers un certain côté répondant à cette penſée.

DE LA

DISTINCTION DU CORPS ET DE L'AME.

Que l'exiſtence de l'Ame eſt plus aſſurée que celle du Corps.

Des operations de l'une & de l'autre en particulier.

Et des effets de leur union.

VI. DISCOURS.

QUELQUES-UNS diſent que, ſans ce que la foy nous apprend de l'Ame, on auroit de grands ſujets d'en douter; & que s'ils n'étoient fort ſoûmis au Chriſtianiſme, ils ne croiroient abſolument que le corps.

Pour moy, bien que l'autorité de l'Egliſe ſerve beaucoup à me confirmer dans la créance que j'ay

Digitized by Google

de l'Ame, je diray franchement que, n'eſtimant pas qu'il y ait rien de plus certain à l'eſprit, que l'eſprit même, je m'étonne des doutes qu'on en peut concevoir, & comment on peut dire que ſans la foy on ne croiroit pas qu'il y eût autre choſe en l'homme que le corps.

Néanmoins, puiſque ce point eſt une difficulté pour quelques-uns, je penſe que pour le bien examiner, il faut avant tout, convenir de ce qu'on entend par ces mots de *Corps* & d'*Ame*; & voir enſuite, ſi on ne donne point ces deux noms à la même choſe.

Qui dit *Corps* en cette rencontre, entend un amas de pluſieurs parties étenduës juſqu'à certain terme, en ſorte qu'elles en excluënt neceſſairement toute autre choſe étenduë comme elle.

1. Cette *excluſion* eſt ce qu'on appelle *impenetrabilité*.
2. Ce *terme* eſt ce qu'on appelle *figure*.
3. Ce *rapport*, qu'il a aux autres corps par ſa ſituation, eſt ce qu'on appelle ſon *lieu*.
4. Quand ce rapport change, on dit que le corps à l'occaſion duquel il change, eſt en mouvement; & quand il continuë, on dit que le corps eſt en *repos*.

Qui dit *Ame* ou *Eſprit*, entend ce qui *penſe* à quelque choſe.

1. Cette choſe eſt ce qu'on appelle *objet*, ou *idée*.
2. On nomme *perception*, la premiere vûë ou connoiſ-

ſance, que l'ame a de l'objet; *attention*, quand elle le conſidere quelque temps; & *memoire*, quand, aprés avoir ceſſé de le voir, elle recommence.

3. Si l'on aſſure, ou ſi l'on nie quelque choſe de l'objet, cela s'appelle *jugement*.
4. Quand on reſout aprés ce jugement, cela s'appelle *volonté*.

Tout cela poſé, je voy nettement que ce que j'entens par le mot d'*Ame*, n'a rien de ce que j'entens par celuy de *Corps*. Et ainſi j'ay lieu de juger que ce ce ſont deux choſes toutes differentes. Je voy même que, quand je voudrois douter de toutes les choſes que je conçois, quand je penſe au corps; je ne pourrois en même temps douter de ma penſée. Car, qu'il ſoit faux, ſi vous voulez, qu'il y ait aucun corps au monde; il ne peut être qu'il n'y ait aucune penſée, tandis que je ſeray penſant. Or, comment puis-je croire que ma *penſée* ſoit la même choſe que ce que j'appelle *corps?* veu que je puis ſuppoſer qu'il n'y a point de corps, & que je ne puis ſuppoſer que je ne penſe pas, la ſuppoſition même étant une penſée.

Ainſi je connois premierement que l'ame, ou ce qui penſe, eſt different du corps.

Secondement, je voy que l'argument de l'ame eſt indubitable, & que juſqu'icy il n'y en a point qui m'aſſure du corps. Car enfin, pourquoy me perſuader que j'ay maintenant un corps étendu de cinq pieds? J'ay ſongé quelquefois, que j'en avois un compoſé de tant de parties, que leur étenduë étoit

Digitized by Google

de plus de cent pieds, & même qu'il touchoit aux nuës. Qui m'assurera donc maintenant du peu, qui me semble rester de ce grand corps ?

C'est (me direz-vous) que vous le sentez ? Mais je sentois les cent pieds, comme je sens les cinq. Et enfin, pour ne point trop écouter mes rêveries, ceux qui sentent encore du mal au bout des doigts, quand on leur a coupé la main, ne s'imaginent-il pas (quoy que tout éveillez) qu'ils ont des parties étenduës, où ils n'en ont point. Cela étant, je demande encore un coup, où est la certitude que j'ay de l'étenduë, où je croy maintenant en avoir; si toute la raison que j'ay de le croire, est que je le sens.

Je suis bien assuré que je pense avoir un corps, dont les parties sont étenduës jusqu'à certains termes, mais je ne suis pas convaincu de l'avoir, comme je suis convaincu que je le pense. Ainsi ma pensée demeure certaine, tandis qu'à parler en Philosophe, ce que je croy de mon corps reste fort douteux; & quand même ce corps que je m'imagine avoir, ne seroit point, je ne cesserois pas d'être quelque chose, tandis que je serois pensant. Car, de même que celuy à qui l'on a coupé la main, conserve les mêmes pensées qu'il avoit à l'occasion de ses doigts, puisqu'il les sent comme s'il les avoit encore; je pourrois avoir perdu tous les membres l'un aprés l'autre, & continuer de croire que je les ay tous encore.

Il peut être donc que je pense avoir un corps, sans avoir effectivement aucune étenduë : mais il ne peut être que je le pense, sans avoir effectivement une pensée.

J'en ay, ce me ſemble, aſſez dit, pour montrer que l'on peut bien plus raiſonnablement douter du corps, que ceux dont j'ay parlé, ne doutent de l'ame. Mais, afin de ne me point broüiller avec eux, comme ils m'ont dit ſouvent qu'ils ne vouloient point s'arrêter à ce qui les faiſoit douter de l'ame, & que ſans tant peſer tout ce qui la regarde, ils s'en vouloient tenir à la foy toûjours plus ſeure que les raiſonnemens; je veux de mon côté ne plus penſer à ce qui m'a fait douter du corps, & me repreſenter continuellement ce que la foy me dicte, pour m'en aſſûrer.

Par exemple, je me repreſenteray que Dieu s'eſt fait homme comme moy; & comme il eſt de foy qu'il avoit un veritable corps, je croiray que j'en dois avoir un, puis qu'autrement il n'auroit pas été homme comme moy: & au lieu que l'ame eſt à quelques-uns un article de foy, je m'en veux faire un du corps, & raiſonner ſur ce fondement plus ſeur que tous les autres.

Je diray donc à l'avenir que j'ay une ame, parce que cela m'eſt évident par la lumiere naturelle, & parce que la foy m'en aſſûre. Pour le corps, je diray que j'en ay un, parce qu'encore que cela ne me ſoit pas évident par la lumiere naturelle, il me ſuffit de la foy, pour m'empêcher d'en douter.

1. Mais ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir que j'ay un corps & une ame, pour me bien connoître. Il faut que je tâche à bien démêler toutes les choſes, qui m'appartiennent comme ayant un corps, d'avec celles qui m'appartiennent comme ayant une ame.

Digitized by Google

2. Il faut que j'examine comment je ſuis tout ce que je ſuis par leur union ; & comment ils agiſſent l'un ſur l'autre.

3. Puis je verray, ſi entre les corps qui entourent le mien, il y en a quelques-uns, auſquels je doive juger que des ames ſoient unies ; & s'il y en a quelques autres, auſquels je ne ſois pas obligé d'en attribuer.

I. POUR commencer par l'examen de moy-même ; & voir ce qui m'appartient comme ayant une ame, ce que j'ay déja obſervé de la nature & des avantages de l'ame, me fait connoître que, ſi je penſe de quelque façon que ce ſoit ; c'eſt que j'ay une ame. *La penſée.*

Si je conçois diverſement les differens objets. Si dés l'abord j'en apperçois quelque choſe ; ſi pour les mieux connoître, je les conſidere plus long-temps ; ſi aprés avoir diſcontinué, je recommence. En un mot, ſi j'ay des *preceptions*, de *l'attention*, & de la *memoire* ; c'eſt que j'ay une ame. *Les perceptions. L'attention. La memoire.*

Si je conſidere mes penſées, ou celles des autres, par quelque raiſon qu'elles me ſoient manifeſtées ; ſi je conſidere la verité, & tant d'autres choſes, qui ne tiennent rien de l'étenduë, de la figure, ni du mouvement. En un mot, ſi je ſuis capable de *concevoir les choſes purement intelligibles* ; c'eſt que j'ay une ame. *L'intelligence.*

Si au contraire je conſidere les choſes qui dépendent de l'étenduë, de la figure, & du mouvement : En un mot ſi je ſuis capable d'*imaginer* ; c'eſt que j'ay une ame. *L'imagination.*

Si en conſiderant un objet, ou corporel, ou ſpiri- *Les jugemens.*

tuel, j'assûre que certaines choses luy conviennent; ou si je le nie: En un mot, si je fais des *jugemens*; c'est que j'ay une ame.

Les doutes. Si, ne connoissant pas tout ce qu'il faut connoître des choses, je n'ose en juger, & demeure en suspens, jusqu'à ce que je les connoisse: En un mot, si je *doute*; c'est que j'ay une ame, & une ame à laquelle il manque quelque chose.

Les erreurs. Si, me precipitant, & sans que je connoisse tout ce qu'il faudroit connoître de la chose, je juge qu'elle est ce qu'elle n'est pas, ou qu'elle n'est pas ce qu'elle est en effet: En un mot, si je suis sujet à l'*erreur*; c'est (comme je l'ay dit) que j'ay une ame, & une ame à laquelle il manque quelque chose.

La liberté des jugemens. Que si d'autres fois, pour éviter les erreurs, je m'empêche de juger des choses, jusqu'à ce que je les connoisse parfaitement: si j'éprouve d'un côté que je ne puis tout connoître, & qu'en cela il manque quelque chose à mes lumieres naturelles; & si par des experiences continuelles, j'éprouve d'un autre côté que j'ay la force d'arrêter mes jugemens, jusqu'à ce que je sois parfaitement instruit, ou de n'en point donner du tout, quand je ne le puis être: En un mot, si je suis *libre dans mes jugemens*, c'est que j'ay une ame.

Les volontez differentes. Si je resous aprés mes jugemens, de faire ou de ne pas faire; de faire une chose ou l'autre; & d'agir d'une maniere, ou conforme, ou contraire à ce que je sçay que je dois faire: En un mot si j'ay une *volonté* capable du bien ou du mal; c'est que j'ay une ame.

La liberté S'il y a mille choses que je ne puis entendre, & s'il

s'il n'y en a point de si excellente, ni de si grande que je ne puisse vouloir : si dans cette disproportion, qu'il y a entre le pouvoir que j'ay de vouloir, & celuy que j'ay d'entendre, j'éprouve en moy la force de ne vouloir qu'aprés que j'ay bien connu, ou de vouloir, avant même que d'avoir bien connu. Tout cela m'apprend (outre bien des choses que je n'explique pas icy) que j'ay de la *liberté dans mes volontez*, aussi bien que dans mes jugemens. Et je n'ay cette liberté que parce que j'ay une ame. *La volonté.*

Si, considerant une chose comme bonne, je m'unis à elle de volonté, c'est-à-dire, si je veux tout ce qui couvient à cette chose : En un mot, si *j'aime* ; c'est que j'ay une ame. *L'amour.*

Si, considerant une chose comme contraire à celle que j'aime, je m'en separe de volonté ; c'est à-dire, si je veux tout ce que luy est contraire : En un mot, si je *hais* ; c'est que j'ay une ame. *La haine.*

Si, voyant que tout est le mieux qu'il puisse être, pour la chose que j'aime ; & que tout est le plus mal qu'il puisse être, pour celle que je hais, j'éprouve un extreme plaisir : En un mot si j'ay de la *joye* ; c'est que j'ay une ame. *La joye.*

Si, voyant que tout, ou du moins quelque chose est contraire à ce que j'aime ; & que tout, ou quelque chose arrive convenablement à ce que je hais, j'éprouve quelque déplaisir : En un mot si j'ay de la *tristesse* ; c'est que j'ay une ame. *La tristesse.*

Si l'amour me faisant tout vouloir convenablement à ce que j'aime ; & si la haine me faisant vouloir tout *Les desirs. La Crainte.*

ce qui eſt contraire à ce que je hais, je viens à conſiderer qu'il ſeroit bon pour ce que j'aime, & fort mauvais pour ce que je hais, que certaine choſe qui n'eſt pas encore, fût, & qu'une autre choſe qui eſt ou qui peut être, ne fût pas, je viens à ſouhaiter que cela arrive, ou n'arrive pas : En un mot, ſi j'ay *des deſirs ou de la crainte*; c'eſt que j'ay une ame.

Ainſi je reconnois que, ſi j'ay des idées, des perceptions, de l'attention, de la memoire, de l'intelligence, de l'imagination; ſi je forme des jugemens; ſi j'ay des doutes; ſi je ſuis ſujet à l'erreur; ſi j'ay des volontez differentes; ſi je ſuis capable du bien & du mal; ſi je ſuis libre; ſi j'ay de l'amour, de la haine, de la joye, de la triſteſſe, des deſirs, & de la crainte, c'eſt que j'ay une ame; & je ſuis aſſûré que ces choſes m'appartiendroient toutes, quand je ne ſerois qu'une ame.

II. Aprés avoir examiné ce qui m'appartient à cauſe de l'ame, il faut voir ce qui m'appartient à cauſe du corps.

La figure. Le mouvement. Et les organes en general. Ce que j'ay déja obſervé des appanages du corps, me fait connoître que, ſi je remarque de la figure, du mouvement, & des organes differens en moy, c'eſt parce que j'ay un corps.

La nourriture. Si j'ay un cœur, où le ſang s'échauffe; ſi j'ay des arteres où il coule; ſi ces arteres ont des pores par où des parties de ce ſang s'échapent; ſi j'ay des chairs où ces particules s'arrêtent, pour en accroître la maſſe : En un mot, *ſi je me nourris*; c'eſt que j'ay un corps.

La cours des eſprits au cerveau. Si des parties de ce ſang plus mûës & plus ſubti-

Digitized by Google

les que les autres, montent comme une fumée, de l'endroit que j'appelle mon cœur, à celuy que je nomme mon cerveau, par une arrerre qui les empêche de se dissiper en allant de l'un à l'autre.

S'il y a des cavitez dans mon cerveau, où cette foule de petits corps, que l'on nomme *les esprits*, tourne en mille façons diverses, jusqu'à ce que quelque chose leur faisant ouverture, ou déterminant leur cours plus fortement d'un côté que d'autre, leur donne moyen de s'ouvrir un passage dans mes nerfs, c'est-à-dire entre ces filets déliez, qui, composez de la substance de mon cerveau, s'allongent jusqu'aux extrémitez de mes membres, avec les mêmes enveloppes, qui servent à les conserver dans la tête. *Leur passage dans les nerfs.*

Si mes nerfs, rassemblez comme des cordons en quelques endroits, & comme des tissus en d'autres, se divisent pour se mêler à certaines chairs réteduës en filets tres-déliez, & se rejoindre vers l'extrémité opposée à celle par laquelle ils s'y sont introduits pour y répandre les esprits; & si les esprits répandus dans tous les filets de ce composé de nerfs & de chair, que l'on appelle *Muscle*, les racourcissent; de sorte que les deux extremitez, se rapprochant vers le milieu, elles tirent les membres ausquels elles sont attachées. *Leur passage dans les muscles.* *Le mouvement des membres.*

Enfin, si tous mes Muscles sont disposez de telle façon, que l'un d'eux ayant toûjours communication avec un autre, ce qu'ils ont d'esprits passe de l'un à l'autre, selon qu'ils y sont déterminez par de nouveaux esprits, qui descendent incessamment du *Extranspors de tout le corps.*

cerveau : en ſorte que par ces tours & ces retours, quelquefois lents, & quelquefois précipitez, ils tirent l'un de mes membres, & ſouvent tout mon corps, tantôt vers un côté, & tantôt vers un autre. En un mot, *ſi je ſuis tranſporté d'un lieu en un autre* ; c'eſt que j'ay un corps.

La veille. Si ce cours des eſprits étant aſſez abondant, tient les cavitez de mon cerveau ſi bien ouvertes, & les filets de mes nerfs ſi bien tendus, que ce qui touchera les extrémitez de mon corps, en pouſſant un de ces filets, remuë mon cerveau à l'endroit d'où naît ce même filet ; & qu'à l'occaſion de ce mouvement, d'autres eſprits ſoient déterminez à paſſer à des endroits, où ils n'auroient pas paſſé ſans cela : En un mot, ſi je *veille*, c'eſt que j'ay un corps.

Le ſommeil. Si quelquefois ces mêmes eſprits étant épuiſez, & ne montant plus, ni avec aſſez de force, ni en aſſez grande quantité, les parties de mon cerveau viennent à s'affaiſſer, & les filets de mes nerfs à ſe détendre ; en ſorte qu'il n'y ait plus que ceux, qui envoyent des eſprits aux muſcles, qui ſervent à entretenir ces battemens, par leſquels la poitrine ſe hauſſant & ſe baiſſant, fait entrer l'air dans les poulmons, ou l'en chaſſe, c'eſt-à-dire, *ſi je dors*, *& ſi en dormant je reſpire* ; c'eſt que j'ay un corps.

L'aſſoupiſſement. Si quelquefois ces gros nerfs, dont les filets ſe répandent dans le fond de mon œil, étant plus détendus que ceux qui vont aboutir à mon oreille, ſoit parce qu'ils ont été plus exercez, ſoit parce que le cœur, commençant d'envoyer moins d'eſprits, qu'il

Digitized by Google

n'en faut, pour enfler un nerf aussi large que le nerf optique, en envoye encore assez pour tenir tendus les filets du nerf de l'oreille, qui est bien plus étroit; il arrive que ce qui touche mon oreille, transmette son action jusques dedans mon cerveau, tandis que mes paupieres déja fermées, & tous les nerfs de mon œil affaissez, ne transmettent plus aucun mouvement au cerveau par cet organe : En un mot, si quelquefois *je dors à demy*; c'est que j'ay un corps.

Si quelquefois l'abondance des esprits, la figure qu'ils ont, ou la matiere dont ils sont formez, leur donnant plus de force à pousser les cavitez de mon cerveau, qu'il n'en a pour les retenir, ils vont temerairement heurter tout-à-coup mille endroits du cerveau, forcer les entrées des organes, & couler dans les muscles, où conservant la même impetuosité, ils entrent & ressortent de l'un dans l'autre, tirant tumultuairement mes membres en mille façons, qui n'ont rien de déterminé. Enfin, *si j'ay des convulsions, si je suis yvre, si j'ay la fievre*, ou quelque autre mal violent; c'est que j'ay un corps. *L'yvresse. Les convulsions, &c.*

Si mon cœur ou les autres vaisseaux, qui contiennent mon sang, ou mes esprits, sont ouverts, de sorte qu'ils ne puissent plus arrêter cette liqueur ou cette fumée. Si je manque des alimens qui les peuvent reparer, ou si je me rencontre en des endroits, où les corps voisins trop émûs, ou trop arrêtez, donnent trop ou trop peu de mouvement au sang ou aux esprits : En un mot, *si je meurs* d'une blessure, de faim, de froid, ou de chaud; c'est que j'ay un corps. *La mort.*

Digitized by Google

Ainſi, je reconnois que, ſi je me nourris, ſi je ſuis remué, ſi je veille, ſi je dors, ſi je me porte bien ou mal, enfin, ſi je meurs, c'eſt que j'ay un corps.

Cette diſcution eſt capable toute ſeule de me perſuader: car il ſuffit de rendre compte exactement de toutes ces choſes par mon corps, pour m'aſſurer qu'elles arrivent par luy ſeulement. Mais outre cela je voy qu'il n'y a que luy, à qui tout ce que je viens d'examiner, puiſſe convenir, & que l'ame n'y a point de part.

Veritablement, elle s'intereſſe fort à tout ce qui concerne le corps, c'eſt-à-dire, elle ſouhaite qu'il ſoit toûjours en état d'être mû facilement: mais je connois bien que cet état ne dépend point de ma volonté. Le cours de mes eſprits n'eſt pas toûjours auſſi reglé, que je le voudrois. Je dors quelquefois, & quelquefois je veille contre mon gré; & ces tranſports ou d'humeurs, ou d'eſprits, qui ſe font ſouvent avec des revolutions ſi dangereuſes & ſi ſubites, apprennent à mon ame qu'elle n'eſt pas la maîtreſſe de leur mouvement. Ils finiront peut-être plûtôt qu'elle ne voudra; & quand le deſeſpoir la pouſſeroit à ſouhaiter la diſſolution de mon corps, il ne luy ſuffiroit pas de la ſouhaiter, il faudroit expoſer mon corps à d'autres corps, dont le mouvement pût ruiner cet arangement de parties ou ſolides, ou liquides, qui fait durer ma vie, autrement elle dureroit malgré moy.

Plus j'y penſe, & plus je reconnois que ce merveilleux rapport de tant de parties, qui compoſent

Digitized by Google

mon corps, ne dépend pas de ma pensée : il dépend des autres corps qui l'environnent, & fait une partie si necessaire de l'Univers, qu'il dépend absolument du cours de toute la matiere.

Je voy bien qu'il est fait d'une maniere à se pouvoir conserver quelque temps. J'ay des os assez solides, pour soûtenir sa masse contre le poids de l'air ou de l'eau ; & j'ay un cerveau dont la consistence & la disposition sont telles, qu'à l'aspect des objets qui luy seroient nuisibles, & des lieux, où des corps plus pesans que l'air & l'eau, se pourroient opprimer, il s'ouvre par des endroits qui laissent couler des esprits dans les muscles, qui servent à le reculer de ces lieux & de ces objets dangereux. Mais je voy bien aussi que, quand mon ame ne s'appercevroit pas de ces choses funestes, toutes les parties de mon corps sont arrangées de sorte que, suivant les loix de la Mecanique, cela arriveroit aussi necessairement, qu'il arrive à un Aymant de se reculer d'un autre Aymant, lors qu'on luy en presente un certain côté. J'éprouve même quelquefois que j'ay bien de la peine à ne pas ceder aux mouvemens, ausquels la disposition des organes les fait tous conspirer, pour le salut de toute la machine à laquelle je suis uni, & de laquelle je ne suis maître que d'une façon si empruntée, que cette puissance m'échappe presque à tous momens, & m'oblige souvent à reconnoître, & même à reclamer une puissance superieure.

III. Mais, pour ne point sortir de moy-même, aprés avoir examiné sèparément ce qui m'arriveroit, quand

je ne ſerois qu'un corps, & ce qui m'arriveroit, quand je ne ſerois qu'un eſprit ou une ame (car, comme je l'ay déja remarqué, c'eſt icy la même choſe) il me reſte, pour achever de me bien connoître, d'examiner ce qui m'appartient à cauſe de leur union.

J'ay reconnu par d'autres méditations, que deux choſes ſont unies, dés qu'elles ont entr'elles un rapport ſi neceſſaire, que l'une ſuive les déterminations de l'autre.

J'ay reconnu, par exemple, que deux corps ſont unis, autant qu'ils le peuvent être, quand leurs étenduës ſe touchent mutuellement, & avec un tel rapport, que l'un ſuive neceſſairement les déterminations de l'autre.

J'ay auſſi reconnu que deux eſprits ſeroient unis, autant qu'ils le peuvent être, ſi leurs penſées ſe manifeſtoient mutuellement, & avec un tel rapport, que l'un ſuivît neceſſairement les déterminations de l'autre.

Et, ayant enfin reconnu par ces exemples, que l'union des choſes ne ſe fait que par ce qu'elles ont de rapport; il m'a été facile de juger que, ſi un corps & un eſprit ſont unis, ce n'eſt pas par le rapport de deux étenduës, puiſque l'eſprit n'en a point, ni par le rapport de deux penſées, puiſque le corps n'en a pas.

Mais, ſans repeter icy ce que j'en ay dit plus préciſément dans le cinquiéme Diſcours; je m'arrêteray ſimplement à la concluſion que je tirois de ces obſervations, qui eſt que, ſi un eſprit dont la nature eſt

eſt de penſer, a quelques penſées auſquelles un corps puiſſe avoir du rapport par ſon étenduë, ſon mouvement, ou autre choſe de ſa nature : par exemple, ſi de ce que cet eſprit veut que ce corps ſoit mû en certain ſens, ce corps eſt tellement diſpoſé, qu'en effet il y ſoit mû ; ou ſi de ce qu'il y aura certains mouvemens en ce corps, il vient de certaines perceptions en cet eſprit, on pourra aſſûrer (par quelque puiſſance qu'ils ayent été ainſi diſpoſez) qu'ils ſont unis ; & tandis qu'ils auront ce rapport entr'eux, on pourra dire que leur union continuë.

Or je n'ay maintenant qu'à m'appliquer toutes ces choſes. Et, comme je reconnois qu'il y a un certain corps entre les autres, qui eſt mû, dés que mon ame ſouhaite qu'il le ſoit ; que d'ailleurs il n'arrive preſque aucun changement en ce corps, dont mon eſprit ne s'apperçoive ; & que je ne me puis empêcher d'avoir ces perceptions, je dois conclure que ce corps eſt uny à mon eſprit ; & tant que ce rapport, qui ſe trouve entre quelques-uns de ſes mouvemens & de mes penſées, durera, je devray croire que leur union dure.

Cela poſé, je n'ay plus qu'à faire réfléxion ſur ce qui m'arrive à cauſe de cette union. Et, pour le connoître, il faut que j'examine ſi certaines choſes que j'éprouve tous les jours en moy, & que je n'ay point miſes au rang de celles qui m'appartiennent, comme étant un eſprit, ou de celles qui m'appartiennent comme étant un corps, ſont telles, qu'en effet elles ne me puſſent convenir, ſi je n'avois à la fois un

corps & une ame. Car, ſi entre toutes celles que je n'ay pas encore examinées, il s'en trouve quelqu'une qui pût m'appartenir, ſi je n'avois qu'un corps, ou ſi je n'avois qu'une ame; il ne faudroit point croire qu'elle me vint de ce que j'ay l'un & l'autre enſemble. Mais, ſi elles ſont telles, que le corps ſeul ou l'ame ſeule n'en puiſſe être la cauſe toute entiere, il faudra l'attribuer à leur union.

Pour commencer cette diſcution, & la faire auſſi exactement que le ſujet le merite, je conſidereray qu'en obſervant les divers changemens qui arrivent dans mon corps, j'ay reconnu qu'il n'a beſoin que de ſon étenduë, de la figure de ſes parties, de leur arrangement, & de la diſpoſition de ſes organes, pour être nourri, & pour être mû. En effet j'ay trouvé que la nourriture du corps ne ſe fait que par l'addition de quelques parties du ſang, qui s'étant échauffé dans le cœur, eſt porté par les arteres en differens endroits; Que de tout le ſang, qui coule dans les arteres, il n'en demeure préciſément en chaque membre, que celles qui ſont propres à l'augmenter; & que ſi ces parties du ſang s'arrêtent ſi juſtement où elles peuvent ſervir, ce n'eſt pas par un choix qu'elles faſſent, mais ſeulement parce qu'étant toutes de trés-differentes figures, & tendant à ſortir des arteres, à cauſe qu'elles ſont inceſſamment pouſſées par le nouveau ſang qui ſort du cœur, il faut neceſſairement que chacune s'échappe, dés qu'elle trouve des pores ajuſtez à ſa figure. Et, comme l'Auteur, à qui je dois la ſtructure de mon corps, a fait les pores de mes arteres diffe-

Digitized by Google

rens, ſelon la difference des membres où elles ſe trouvent, il faut neceſſairement, & ſelon les loix de la Mécanique, qu'il ne demeure en chacun que les particules qui luy ſont propres.

De même j'ay trouvé que le mouvement ne ſe fait que par les plus délicates parties de ce même ſang, qui étant plus échauffées que les autres, montent au cerveau, où, forçant des paſſages étroits, & ſe démêlant de toutes celles qui ſont plus groſſieres, elles compoſent les eſprits qui coulent, ſelon qu'ils ſont diverſement dirigez, tantôt par un nerf, & tantôt par un autre, dans les differens muſcles qui peuvent ſervir ou à reculer mon corps, ou à l'approcher de certains endroits, ſelon qu'il luy eſt convenable.

Mais il me ſemble que, pour concevoir cela plus diſtinctement, j'ay beſoin de faire encore icy quelques réfléxions. Et premierement, que mon cerveau eſt d'une ſubſtance aſſez molle, pour recevoir avec facilité differentes impreſſions : mais que cette ſubſtance, toute molle qu'elle eſt, n'eſt pourtant pas ſi fluide, qu'elle n'ait quelque conſiſtence.

Secondement, que mes nerfs, n'étant qu'un allongement de mon cerveau, dont la ſubſtance & les enveloppes ſont étenduës juſqu'aux extrémitez de mon corps ; tout ce qui l'environne ne peut toucher leurs bouts exterieurs, qu'auſſi-tôt leurs autres bouts interieurs ne ſoient ébranlez dans le cerveau, & que cet ébranlement eſt different au dedans, ſelon que les objets pouſſent diverſement, les parties au dehors.

En troiſiéme lieu, que les eſprits qui remuënt dans

mon cerveau, comme les vapeurs de quelque liqueur enfermée dans un Eolipile, ſont diverſement agitez, ſelon que le cerveau eſt diverſement ébranlé.

En quatriéme lieu, que ſelon que cette agitation des eſprits eſt differente, ils vont heurter tantôt un endroit du cerveau, & tantôt l'autre; & que ſelon la diſpoſition des pores ils s'inſinuënt dans un nerf, ou dans un autre, qui les conduit dans les muſcles du bras, dans ceux du pied, ou de toute autre partie, qui répond aux endroits par où ils ſont ſortis du cerveau.

Ce que c'eſt que voir, à ne conſiderer que le corps.

Ainſi, lors que les raïons du ſoleil, ou ceux d'un flambeau reflechiſſant d'un objet s'inſinuënt dans mes yeux, & vont ébranler les filets du nerf optique, qui ſont répandus dans la retine; cet ébranlement de chaque filet paſſant de l'extrémité du dehors à celle du dedans, y remuë le cerveau diverſement, ſelon que l'objet eſt nuiſible ou convenable à mon corps.

De ſorte que, s'il eſt nuiſible, l'ébranlement eſt tel, que, ſuivant la proportion, que ſon admirable Ouvrier, a miſe entre luy & tous les autres corps, les eſprits dont il eſt plein, l'ouvrent par les endroits répondans aux muſcles, qui ſervent à tranſporter mon corps de maniere qu'il ſe détourne de l'objet. Au contraire, ſi l'objet eſt utile, le cerveau s'ouvre par les endroits, qui laiſſent couler dans les muſcles des eſprits propres à tranſporter mon corps vers cet objet.

Ce que c'eſt qu'ouïr.

De même, ſi l'air qui eſt diverſement agité, ſelon

la difference des corps, qui le pouſſent en ſe pouſſant les uns & les autres, venant à rencontrer la membrane qui eſt tenduë dans le fond de mon oreille, excite les nerfs qui y répondent d'une certaine maniere; mon cerveau s'ouvrira de ſorte, que les eſprits couleront, où il eſt beſoin qu'ils aillent, pour approcher ou reculer mon corps de ceux dont le frappement a donné cette agitation à l'air.

Ce que c'eſt qu'odorer.

Je conçois auſſi que, ſi certaines petites particules ſe détachant des roſes, s'inſinuënt dans les narines, & vont émouvoir certaines parties du cerveau, qui répondent à l'os cribreux; le cerveau, les eſprits, & les muſcles pourront être incontinent diſpoſez de ſorte, que tout le corps avancera vers les lieux, où ſont les roſes.

Ce que c'eſt que toucher.

Enfin il pourra être que, ſans l'entremiſe de la lumiere, de l'air, ou des petites particules, les corps qui environnent le mien, en émouveront les parties par eux-mêmes; & en ce cas, ſelon les differentes émotions qu'ils cauſeront au dehors, & qui ſe continuëront par l'entremiſe des nerfs juſqu'au dedans du cerveau, il s'ouvrira diverſement, ſelon qu'il ſera neceſſaire, ou de s'unir plus fortement à ces objets, ou de les rejetter, ſoit que ces corps touchent à la langue & au palais, ou à quelques extremitez du corps.

Ce que c'eſt que gouſter.

Que ſi les objets, qui agiſſent ſur le cerveau, n'y font aucune impreſſion conſiderable, cela ne changeant rien à la ſituation de ſes parties, il ne s'ouvrira en aucun endroit, qu'en ceux qui ont coûtume de l'être pour le chemin des eſprits qui ſervent à faire

battre le cœur & toute la poitrine. Et le reſte des eſprits demeurant dant les cavitez du cerveau, ils y tourneront comme des vapeurs enfermées dans un Eolipile, qui ſont toûjours prêtes à s'échaper par quelque ouverture qu'on leur faſſe.

Et ces choſes ſont ſi neceſſaires, qu'elles doivent toûjours arriver ainſi; ſi ce n'eſt que les particules du ſang, qui montent du cœur au cerveau, ſoient plus ſolides, ou plus échauffées, ou d'une autre figure qu'il ne faut. Car en ce cas les parties du cerveau en étant trop ébranlées, ne les peuvent contenir; & les laiſſant couler tumultuairement dans un muſcle, & puis dans un autre, agitent tout le corps d'une maniere, qui ne l'approche ni ne l'éloigne plus des autres corps, ſelon qu'ils luy ſont nuiſibles ou convenables, mais ſelon que les eſprits ont pris leurs cours, par les paſſages du cerveau, qu'ils ont forcez, dans les muſcles les plus proches.

Juſqu'icy, il me ſemble que tout ce que j'ay obſervé de mon corps, luy pourroit arriver par la ſeule conſtruction de ſes parties, & par le rapport qu'il a avec les autres corps de l'Univers.

Ainſi je pourrois *voir*, c'eſt-à-dire, avoir le cerveau émû par les raïons qui reflechiroient des objets.

Je pourrois *ouïr*, c'eſt-à-dire, avoir le cerveau émû par l'air, qui ſeroit pouſſé par des corps qui le fraperoient.

Je pourrois *odorer*, c'eſt-à-dire, avoir le cerveau émû par les particules, qui s'évaporeroient ou s'exhaleroient de certains corps.

Digitized by Google

Je pourrois enfin *goûter* & *toucher*, c'eſt-à-dire, avoir le cerveau émû par ce qui remuëroit les parties de ma langue ou de ma main; & n'avoir que du corps.

Je pourrois auſſi *avoir faim*, c'eſt-à-dire, que certaines artéres pourroient laiſſer couler une eau coupante, comme de l'eau forte, dans le fond de mon eſtomac, laquelle picottant ſes membranes, exciteroit le nerf qui y répond, & enſuite le cerveau, de la maniere qu'il le doit être, pour laiſſer couler des eſprits dans les muſcles propres à tranſporter mon corps du côté où ſeroient les alimens, qui d'ailleurs pourroient émouvoir en même temps mon cerveau par l'entremiſe des yeux ou du nez. *Ce que c'eſt que la faim, à ne conſiderer que le corps.*

Je pourrois auſſi *avoir ſoif*, c'eſt-à-dire, que certaines exhalaiſons ſéches, ſortant des choſes qui ſont renfermées dans mon eſtomac, & quelquefois des artéres ſituées le long de l'œſophage, pourroient s'attacher à la membrane qui s'étend depuis la bouche juſqu'à l'eſtomac, & me deſſécher le goſier de ſorte, que les nerfs qui y répondent, agitez pendant cette ſéchereſſe d'une autre façon qu'il n'eſt convenable à mon corps, pourroient exciter mon cerveau aux endroits répondans aux muſcles, dont l'action le peut conduire vers l'eau, ou vers les autres liqueurs, qui peut-être en même temps émouveroient mon cerveau par l'ébranlement qu'elles cauſeroient aux nerfs des yeux, du nez, ou de quelque autre partie de mon corps. *Ce que c'eſt que la ſoif.*

Je pourrois, dis-je, avoir toutes ces choſes, & n'avoir que le corps.

Digitized by Google

Mais il n'eſt pas poſſible (ce me ſemble) que je les ſente, & que je m'en appercoive, dés qu'elles arrivent, ſans avoir une ame, & ſans que cette ame ſoit unie au corps, que je nomme le mien.

Et, afin d'examiner bien cecy, je commenceray par les choſes, que je ſens le plus vivement & le plus diſtinctement, pour en appliquer les notions à celles qui pourroient être plus confuſes, & qu'ainſi je ſois moins en danger de me tromper.

La douleur. Si j'ay de la *douleur*, lors qu'on me pique au bout du doigt, je ne puis dire que cela vienne ſimplement de ce que je ſuis un corps. Car, ſi je n'étois que cela, je pourrois à la verité avoir le bout d'un doigt entr'ouvert; le dérangement de ſes parties pourroit être aſſez grand, pour faire paſſage au ſang des veines & des arteres qui y aboutiſſent; & les nerfs qui s'y étendent, en étant ébranlez, pourroient communiquer un mouvement violent & convulſif à mon cerveau, y troubler le cours des eſprits, & les faire couler dans des muſcles qui feroient faire d'étranges mouvemens en tout mon corps. Je conçois même que les eſprits pourroient enfler les muſcles de la poitrine, de ſorte que comprimant le poulmon, ils en chaſſeroient tout l'air par la trachée-artére, qui, ſelon qu'elle ſeroit plus ou moins ouverte, pourroit cauſer des ſons plus ou moins aigus. Mais cela n'eſt pas ſentir.

Auſſi ſi je n'avois qu'une ame, je pourrois bien m'appercevoir de tout ce qui ſe paſſe dans le corps, que je viens de décrire, ſans prendre aucune part à la deſtruction de ce corps; & n'ayant aucun interêt à ſa conſervation,

Digitized by Google

conſervation, j'en connoîtrois le deſordre, comme celuy de quelque autre machine, ſans en recevoir aucune alteration fâcheuſe. Et cela n'eſt pas ſentir de la douleur.

Mais, il eſt certain que, ſi par la puiſſance qui a fait ce corps & cette ame, ils ſont en telle diſpoſition, qu'il y ait un rapport neceſſaire entre les penſées de l'une & les mouvemens de l'autre, en ſorte que cette ame ait interêt que les mouvemens de ce corps ſoient toûjours juſtes, & les organes qui y ſervent, bien ordonnez; elle ne pourra s'appercevoir de l'état violent ou contraire à l'œconomie de ce corps qu'avec douleur.

Ainſi, ſi je ſens de la douleur, ce n'eſt pas parce que j'ay un corps ſeulement, ou que j'ay une ame ſeulement; mais parce que l'un & l'autre ſont unis.

La volupté.

Il en eſt de même de la volupté par la raiſon contraire.

Le chatoüillement.

Quant au chatoüillement, la maniere dont il arrive, m'en fait connoître la cauſe: car je voy que, quand la même pointe, qui en entrant dans l'une de mes lévres, me feroit de la douleur, paſſe deſſus comme en coulant, & ſans y appuyer; je ſens cela avec des émotions telles qu'on les a, lors qu'on voit un mal fort prochain, mais dont on croit être à couvert. En effet cette pointe ſemble menacer le corps de le détruire par l'endroit auquel elle eſt appliquée; & le mouvement du cerveau, qui commence d'en être ébranlé, fait craindre à l'ame ce qui pourroit luy cauſer une extréme douleur: mais tout auſſi-tôt cette

pointe, quittant l'endroit qu'elle menaçoit, pour paſſer à un autre, & ainſi de ſuite, eſt cauſe (par ces petits ébranlemens qu'elle fait en differentes parties du cerveau, au lieu de ceux que l'ame appréhendoit) que l'ame conçoit une volupté contraire au mal dont elle étoit menacée. Et c'eſt ce qu'on appelle *chatoüillement*, qui peut être cauſé, non ſeulement par une pointe, mais par une humeur, ou autre liqueur qui s'épandra ſur une membrane. Enfin toute matiere, dont les parties ont des figures & des mouvemens tellement proportionnez à l'état du corps, qu'elle ne les pique ou ne les meut qu'autant qu'il faut, pour faire craindre la douleur, & pour ne la pas faire ſentir, cauſera le chatoüillement, qui n'eſt autre choſe que le plaiſir, que l'ame a de voir que ce qui meut le corps, pour lors n'agit pas auſſi fort, qu'il ſeroit neceſſaire pour le détruire; ou de ce que le corps eſt aſſez robuſte pour y reſiſter. Souvent il arrive que, pour perpetuer ce plaiſir, on frotte l'endroit où quelque humeur chatoüille: ce qui luy cauſant un plus grand mouvement, cauſe d'abord un ſentiment un peu plus fort, c'eſt-à-dire, une volupté plus ſenſible. Mais enfin le mouvement devenant trop grand, va juſqu'à la douleur, d'où vient que dans les demangeaiſons ſi on ſe gratte, on ne ſçauroit éviter une extréme cuiſſon.

Le ſentiment de la faim & de la ſoif.

Maintenant il m'eſt aiſé de reconnoître de la faim & de la ſoif, les mêmes choſes que j'ay reconnuës de la douleur & de la volupté. Car il eſt certain que, ſi je n'avois que le corps, cette liqueur qui coule des

Digitized by Google

arteres, pour picoter les membranes de l'estomac, ou ces exhalaisons qui dessèchent le gosier, pourroient faire tous les effets qu'elles produisent sur le cerveau, & l'obliger à s'ouvrir vers les endroits les plus convenables, pour faire que les esprits passant dans les nerfs, allassent dans les muscles, dont l'action peut transporter le corps vers les alimens ou vers l'eau : mais cela n'est pas sentir. D'ailleurs une ame pourroit s'appercevoir de tous ces mouvemens, soit de l'estomac, soit des esprits, soit de tout le corps, sans y prendre part ; & cela n'est pas sentir la faim. Mais quand mon ame, qui prend tant d'interêt à tout ce qui peut conserver mon corps en état d'être mû commodement, s'apperçoit qu'il a besoin d'aliment pour reparer les esprits dissipez, ou de rafraîchissement pour les calmer, ou enfin d'une liqueur qui fasse couler certaines parties trop arrêtées ; elle ressent une espece de mal, qui est different selon qu'il est causé par le défaut du manger, ou par celuy du boire.

Or je dois d'autant plus considerer ces effets de la faim & de la soif, que je croy que les alimens sont les causes des premieres passions, que mon ame ait ressenties, depuis qu'elle a été unie au corps. Et, pour le connoître, il faut que je fasse un peu de reflexion en cet endroit sur toutes les choses, dont il me semble que celle-cy peut être déduite.

Il est certain en premier lieu, que l'union d'un corps & d'une ame ne consiste, qu'en ce qu'il y a un raport si necessaire entre certaines pensées de cette

ame, & certains mouvemens de ce corps, que les uns doivent neceſſairement ſuivre les autres.

De cette premiere obſervation, il ſuit que mon ame n'a pû être unie à mon corps, que lors que mon cerveau a eu déja la meilleure partie de l'arangement, qui le devoit rendre propre à ces mouvemens.

Il eſt certain en ſecond lieu, qu'à ne conſiderer que le corps, il n'y a que deux choſes, qui puiſſent cauſer les differens mouvemens du cerveau: ſçavoir la difference des eſprits, qui y montent inceſſamment du cœur, ou celle des objets, qui en agitant les nerfs des extremitez, tranſmettent leur action dans le cerveau.

Par cette ſeconde obſervation, il eſt évident que, ſi mon corps a été d'abord dans un lieu, où la difference des objets ne pût rien changer dans le cerveau par leur action, (comme j'ay occaſion de le croire par des raiſons, que je n'examine pas maintemant) mon cerveau n'a pû être diſpoſé comme il l'étoit, quand mon ame a commencé d'y être unie, que par le cours des eſprits; & que ces eſprits ne l'ont bien ou mal diſpoſé, qu'autant qu'ils ont été, ou convenables, ou nuiſibles à tout le corps.

Cela poſé, je conçoy nettement que, rien ne pouvant être plus convenable, ou plus nuiſible à mon corps, avant qu'il fût uni à l'ame, que ce qui ſervoit à le nourir; mon cerveau n'étoit jamais mieux diſpoſé, que lors que quelque bon aliment, ou quelque ſang loüable paſſoit dans le cœur. Car alors il verſoit dans les arteres dequoy porter partout une bonne

Digitized by Google

nourriture, & n'envoyoit au cerveau que des esprits convenables, qui y tournoyant, n'ont rencontré aucun endroit dont les pores fussent ajustez à leur figure, que ceux qui répondoient aux muscles voisins des parties, d'où ce bon aliment ou ce sang loüable venoit dans le cœur. Si bien qu'ils ont coulé dans les muscles, & les ont enflez comme ils le devoient être, pour épraindre ces parties, & faire couler vers le cœur le suc dont elles étoient pleines.

Je conçoy de même que, si cet aliment ou ce sang ont été mauvais, un effet tout contraire a dû arriver: c'est-à-dire, que le cerveau, étant plein d'esprits differens de ceux dont je viens de parler, soit par la grosseur, soit par la figure, ou par l'agitation, étoit ouvert en d'autres endroits, & laissoit couler ces esprits en d'autres muscles.

Enfin je conçoy que, quoy que ces effets fussent differens, selon que leurs causes étoient differentes; neanmoins toute la fabrique du cerveau se rapportant à toutes les autres parties, autant qu'il est necessaire pour la conservation de tout le corps, les esprits devoient couler vers les parties, d'où venoit l'aliment ou le sang: tantôt pour faire en les épraignant, qu'elles en envoyassent davantage, s'il étoit bon; & tantôt pour faire, en comprimant les passages, qu'elles en envoyassent moins, s'il étoit mauvais.

La cause des premieres passions de l'ame.

Et voilà ce qui devoit necessairement arriver par la seule construction du corps. Mais, quand l'ame a

commencé d'y être unie, il eſt évident que cette bonne ou mauvaiſe diſpoſition du cerveau n'a pû arriver, qu'elle ne l'ait ſentie, & qu'en même temps elle n'ait éprouvé une volupté ou une douleur telle que maintenant elle la ſent, lors qu'il arrive quelque choſe qui peut être utile ou nuiſible au corps. Peut-être même en a-t'elle eu pour lors un ſentiment plus fort qu'elle ne l'éprouve à preſent, parce qu'elle étoit moins divertie par les objets. Outre cela, comme elle s'eſt fort intereſſée en tout ce qui concernoit le corps, dés les premiers momens de leur union, elle a ſans doute voulu, ſelon que cet état étoit bon ou mauvais, tout ce qui pouvoit faire qu'il continuât ou qu'il ceſſât. Et, comme pour lors tous les mouvemens differens, à l'occaſion deſquels elle avoit de fâcheuſes ou d'agreables ſenſations, venoient ſeulement (comme je le vient de remarquer) de la difference des eſprits, elle ne ſouhaitoit rien que ce qui pouvoit, ou les changer, ou les entretenir; & par ce rapport ſi neceſſaire, qui ſe trouve entre ſes volontez & les mouvemens du cerveau, il étoit diſpoſé par la puiſſance qui les unit, comme il falloit qu'il le fût, pour laiſſer couler les eſprits dans les muſcles voiſins des parties, d'où l'aliment ou le ſang venoit au cœur, afin de l'en exprimer, ou de l'y retenir. Tellement qu'outre la diſpoſition naturelle de tout le corps, qui ſeule pouvoit produire cet effet, & qui le produiſoit avant que l'ame y fût unie; cette volonté de l'ame qui y eſt ſurvenuë, a été une nouvelle occaſion au cerveau de s'ouvrir, & aux eſprits

de couler dans les muſcles des parties, d'où venoit l'aliment ou le ſang, afin de preſſer ou de retarder ſon cours, ſelon qu'il étoit ſalutaire pour tout le corps. Ce doit être-là ſans doute la veritable cauſe de ſes premieres paſſions; & cela poſé, je n'en vois aucune, dont il ne me ſemble facile d'expliquer la naiſſance & les effets.

L'Amour.

Ainſi la premiere fois que mon ame a ſenti l'Amour comme une paſſion, depuis qu'elle eſt unie au corps, ç'a été lors qu'il a paſſé dans le cœur un nouvel aliment, dont les particules montant au cerveau, n'ont compoſé que des eſprits loüables. Car alors elle s'eſt unie de volonté à cet aliment, c'eſt-à-dire, elle a voulu qu'il continuât de couler dans le cœur; & pour cet effet les eſprits ont couru dans les muſcles de l'eſtomac, des inteſtins, & de tous les conduits du chile, & l'ont fait couler abondamment vers le cœur.

Ce qu'on doit entendre par le mot de Paſſion.

Je ne penſe pas me tromper, lors que je dis que c'eſt la premiere fois que mon ame a reſſenti l'Amour comme une paſſion. Car je conçoy bien qu'étant ſeparée du corps, elle pourroit aimer beaucoup, & même infiniment, ſans que cela ſe dût appeller paſſion: mais je croy ne devoir icy donner ce nom qu'aux alterations, que mon ame ſouffre à cauſe du corps. Je croy même ne le devoir pas donner indifferemment à toutes les ſenſations, bien que toutes ſoient des changemens qui arrivent en elle, à cauſe du corps; & quoy que ce mot de *paſſion* doive, étant pris generalement, ſignifier juſqu'aux moindres chan-

Digitized by Google

gemens; neanmoins on ne l'entend ordinairement que des plus considerables, tels que sont ceux qui arrivent en l'ame par la subite agitation des esprits.

D'ailleurs, je dis que quelque bon aliment a dû être la premiere cause de cette passion, & non pas un sang loüable: nommant icy aliment, ce qui passe dans le cœur pour la premiere fois; & sang ce qui a déja circulé.

Et il ne faut pas s'étonner de ce qu'elle souffre de plus grands changemens, lors que les esprits sont agitez, que quand les nerfs sont simplement excitez par les objets. Car cette agitation des esprits interesse tout le corps, qui ne reçoit ses mouvemens que d'eux; & comme c'est à ces mouvemens que les pensées de l'ame ont ce rapport, qui fait toute son union avec le corps, il n'est pas étrange que les changemens, qu'elle souffre à l'occasion des esprits, soient les plus considerables de tous ceux qui peuvent arriver en elle.

Mais, pour entendre cecy, il faut remarquer que tout ce qui entre de nouveau dans le corps, n'en fait point encore partie, tant qu'il demeure dans les visceres, qui ne servent qu'à préparer sa nourriture. Par exemple, un boüillon ne fait non plus partie de l'estomac, quand il y est descendu, qu'il le faisoit du pot dont on l'a tiré; &, s'il y reçoit quelque changement par les matieres qui s'y mêlent, ou par la chaleur des entrailles, il est certain que la même chose luy pourroit arriver en tout autre vaisseau. On en peut dire de

de même, lors qu'il a passé dans les veines lactées, & enfin dans ce conduit, qui le méne jusqu'au cœur. Mais, quand il a passé dans le cœur, & qu'il y a reçû un dernier changement, qui l'a rendu propre à reparer les organes ou les esprits, il commence à devenir une partie necessaire & veritable du corps. D'où il resulte que, tandis qu'il est dans l'estomac, dans les veines lactées, & dans le conduit du chile, on ne peut pas dire qu'il soit effectivement uni à l'ame : mais elle peut bien s'unir de volonté à cet aliment, c'est-à-dire, vouloir qu'il devienne effectivement une partie du corps, auquel elle est déja unie. Au lieu qu'elle n'a pas occasion de vouloir la même chose à l'égard du sang qui a circulé : car, comme il luy est uni autant qu'il le peut être, elle n'a pas sujet de s'unir à luy de volonté ; & ainsi, s'il est capable de luy causer quelque passion, ce doit être une autre passion que l'amour.

Je dis enfin, que s'étant unie de volonté à cet aliment, c'est-à-dire, (suivant la nature de l'amour, qui fait que l'on veut toutes choses convenablement à ce qu'on aime) ayant voulu que cet aliment, qui étoit convenable au corps qu'elle aime, continuât de couler dans le corps ; il est arrivé que les esprits ont couru dans les muscles de l'estomac & des conduits, par où les choses qui arrivent de nouveau dans le corps, ont coûtume d'aller au cœur, pour en faire couler le suc avec plus d'abondance : ce qui me semble assez clair, pour n'avoir pas besoin de m'y arrêter davantage. Mais je dois prendre garde que, comme ce

ſuc n'étoit point encore entré dans le cœur, ſes parties étant plus groſſieres & moins attenuées, que celles du ſang qui a déja circulé, elles ont dû s'y mouvoir avec plus d'effort. Ainſi la chaleur a dû croître en l'eſtomac, & même en la poitrine, à cauſe des conduits par où le nouveau ſang eſt obligé de paſſer, ſuivant l'ordre de la circulation, pour aller du ventricule droit, au ventricule gauche du cœur.

Enfin, comme toute la liaiſon du corps & de l'ame (ſuivant ce que j'ay dit, & qui ne ſe peut trop repeter) conſiſte dans le rapport des penſées de l'une, & des mouvemens de l'autre; & que ce rapport eſt tel, que dés qu'une penſée a été jointe à un mouvement du cerveau, jamais l'ame n'a cette penſée, par quelque occaſion que ce ſoit, que ce mouvement ne ſoit excité de nouveau: il s'enſuit que le premier amour, ayant eu pour objet un ſuc alimentaire, dont le cours ne pouvoit continuer ſans les mouvemens du cerveau, de l'eſtomac, des inteſtins, du cœur & de la poitrine, ces mêmes mouvemens ne manquent point d'être excitez dans le corps, dés que l'ame reſſent la même paſſion, pour quelque objet qu'elle la reſſente.

En effet, on ſent en cet état que le battement du poux eſt plus grand & plus égal que de coûtume; qu'une douce chaleur coule dans la poitrine; & que la digeſtion ſe fait promptement dans l'eſtomac. Ce qui arrive, parce que le nouveau ſuc étant pouſſé avec force de l'eſtomac & des inteſtins, le cœur envoye du ſang, dont les parties ſont plus groſſieres & plus agitées qu'à l'ordinaire dans toutes les arteres, d'où

Digitized by Google

vient que le poux eſt plus grand. Mais, comme les parties de ce nouveau ſuc ſont plus égales que celles du ſang ordinaire, par les raiſons que j'expliqueray incontinent, le poux des arteres eſt égal. Enfin il eſt évident que, le cœur envoyant pour lors des eſprits plus forts & plus agitez vers le cerveau, ces eſprits y doivent fortifier l'impreſſion de l'objet aimé: c'eſt-à-dire, qu'étant propres à faire continuer la diſpoſition du cerveau, qui accommpagne la paſſion, où eſt l'ame, quand elle aime quelque objet, ils font que la penſée de l'objet ſe fortifie, & que l'ame s'y arrête davantage. Ainſi, tant que l'ame eſt unie au corps, elle ne peut aimer aucun objet, qu'auſſi-tôt les eſprits du cerveau, & les autres parties du corps, qui ont la premiere fois excité en elle une ſemblable penſée, ne ſoient excitez par cette penſée, & ne ſervent enſuite à la fortifier.

Que ſi quelquefois, au lieu d'un bon aliment, il *La haine.* eſt venu de l'eſtomac & des veines lactées, un ſuc dangereux au cœur & au reſte du corps; il faut conſiderer que, quand même il n'y a eu que le corps, le cerveau s'eſt diſpoſé de ſorte, que quelques eſprits ont coulé vers les muſcles de ces mêmes parties, non plus comme il falloit pour les épreindre, & en faire couler le ſuc vers le cœur; mais au contraire, pour empêcher que ce mauvais ſuc y fût porté, & ſouvent pour faire que l'eſtomac s'en déchargeât en le vomiſſant (ce qui pourtant n'a pû arriver dans ces premiers temps) tandis que d'autres eſprits ont coulé vers les petits muſcles voiſins de la ratte, & vers la partie in-

ferieure, où eſt la bile. Tellement que le ſang & l'humeur de ces deux parties, en ſont ſortis avec abondance; & ſe mêlant au ſang du rameau de la veine-cave, dansle cœur, ils ont cauſé de grandes inégalitez dans ſes battemens & dans le poux des arteres: car le plus gros ſang de la ratte, s'échauffant difficilement, & celuy du fiel s'échauffant fort vîte, ils ont dû produire des eſprits fort inégaux, & des mouvemens extraordinaires dans le cerveau.

Or ces mouvemens qui, lorſqu'il n'y avoit que le corps, étoient excitez dans le cerveau, à l'occaſion d'un mauvais aliment, n'y ont pû être excitez, quand l'ame a été unie au corps, qu'elle n'en ait eu une fâcheuſe ſenſation, ou qu'elle n'ait eu de la haine pour cet aliment, c'eſt-à-dire, qu'elle ne s'en ſoit ſeparée de volonté, & n'ait voulu tout ce qui pouvoit empêcher, qu'il ne devint une partie du corps auquel elle eſt unie. Ainſi, outre la diſpoſition naturelle du corps, ſuivant laquelle le cerveau ſe devoit ouvrir aux endroits par où les eſprits pouvoient couler dans les muſcles, dont l'action pouvoit empêcher que ce mauvais aliment ne vint juſqu'au cœur, ou faire que l'eſtomac s'en déchargeât, & vers les viſceres, d'où il pouvoit venir un aliment moins nuiſible; il eſt arrivé, lors que l'ame a été unie au corps, qu'elle a voulu que cela fût: ce qui a fait que toutes choſes s'y ſont plus fortement diſpoſées, à cauſe du rapport, que les mouvemens du cerveau ont avec ſes volontez. Et cette penſée, qu'elle a euë en cette premiere haine, s'eſt tellement jointe à tous les mouvemens

qui l'ont excitée, que jamais enſuite il n'eſt arrivé à l'ame de haïr aucun objet, que les mêmes mouvemens ne ſe ſoient excitez dans le cerveau, & dans tout le reſte du corps.

Auſſi eſt-il certain que dans la haine on a le poux inégal, plus petit & ſouvent plus vîte. On ſent des froideurs entremêlées de chaleurs âpres & piquantes; & loin de faire digeſtion, l'on ſe ſent preſque toûjours ſollicité à vomir.

Quant à la premiere joye, elle peut être arrivée de ce que le corps, n'ayant pas eu beſoin d'un nouvel aliment qui vint de l'eſtomac & des inteſtins, ni de celuy que la ratte ou la veſicule du fiel fournit lors qu'il y a diſette d'aliment, a pû ſubſiſter par le ſang, déja coulant dans les artéres, & dans les veines. Car en cet état, par la ſeule diſpoſition du corps, quelques eſprits, au lieu de couler du cerveau vers les endroits répondans à l'eſtomac, aux inteſtins, à la ratte & au foye, ont été vers les endroits des veines, & les ont preſſées au ſens qui étoit le plus propre, pour faire couler vers le cœur le ſang, dont elles étoient pleines: c'eſt ce qui eſt arrivé, quand il n'y a eu que le corps. La joye.

Mais, lors que l'ame y a été jointe, une ſi belle diſpoſition n'a pû être dans toute l'habitude du corps, & principalement du cerveau, que l'ame n'en ait eu de la joye, c'eſt-à-dire, qu'elle n'ait eu cette extreme ſatisfaction que l'on a, quand on ſçait que rien ne manque à ce qu'on aime parfaitement, & qu'il a en ſoy tout ce qui le peut conſerver dans un état convena-

ble à sa nature. Et enfin cette pensée de l'ame a été si bien jointe à cette disposition interieure du cerveau, dans ce moment, que depuis l'ame n'a pû avoir de joye, qui n'ait excité une semblable disposition dans le cerveau, & de-là dans tout le corps.

Aussi voyons-nous que dans la joye, les esprits, coulant vers les muscles qui sont auprés des veines & des parties exterieures, & non pas vers ceux des visceres, de l'estomac, du foye & de la ratte, poussent tout le sang des veines vers le cœur, dont les orifices étant ouverts par d'autres esprits qui coulent par les nerfs qui y répondent, y laissent entrer le sang avec abondance. Et, comme ce sang a déja passé plusieurs fois des arteres aux veines, il se dilate plus aisément dans le cœur; & les esprits que le cœur envoye au cerveau, sont plus égaux & plus subtils. D'où vient que durant la joye le poux est plus égal & plus vite qu'à l'ordinaire, sans être toutefois si fort ni si haut que dans l'amour; & l'on sent une chaleur agreable, non seulement dans la poitrine, comme en l'amour, mais par tout à l'exterieur, où le sang est abondant. On a même pour l'ordinaire moins d'appetit, à cause que sortant peu de choses des intestins & de l'estomac, & le sang qui est dans le corps, pouvant servir à sa nourriture & à l'entretien des esprits, il n'y a pas occasion d'appeter de nouveaux alimens.

La tristesse. La tristesse au contraire a pû venir de ce que le cœur ne recevant plus d'aliment de l'estomac & des intestins, parce qu'ils étoient vuides, ni du sang des veines, parce qu'il y en avoit peu dans tout le corps,

Digitized by Google

les esprits ont coulé vers la ratte & vers la vesicule du fiel, qui n'envoyant que des humeurs contraires à tout le corps, ont fait que quelques esprits coulant par les nerfs qui répondent au cœur, en ont retressi les orifices, afin qu'il n'y entrât de ce mauvais sang, qu'autant qu'il en falloit pour entretenir la vie.

C'est ce qui a pû arriver, quand il n'y a eu que le corps: mais, lors que l'ame y a été jointe, une si mauvaise disposition n'a pû être dans toute l'habitude du corps, & principalement du cerveau, que l'ame n'en ait eu de la tristesse, c'est à-dire, cette extréme fâcherie que l'on a, quand on voit que presque tout manque à ce qu'on aime parfaitement, & qu'il n'a presque rien en soy, qui ne luy soit nuisible.

Et enfin cette pensée de l'ame a été si bien jointe à cette disposition interieure du cerveau, dans ce moment, que depuis l'ame n'a pû avoir de tristesse, pour quelque cause que ç'ait été, qui n'ait excité une semblable disposition dans le cerveau, & de-là dans tout le corps.

Aussi voyons-nous que dans la tristesse les orifices du cœur sont retressis, & que sans qu'il vienne que peu de sang des veines, il n'y a presque que la ratte ou la vessie du fiel qui envoyent leurs humeurs vers le cœur; & cependant les passages de l'estomac & des intestins demeurent ouverts, en sorte que ce qu'ils contiennent, coule promptement vers le bas, sans passer en nourriture. D'où vient que, quand on est triste, le poux est lent & foible: on sent comme des liens autour du cœur qui le serrent, & quelquefois des glaçons qui le

Digitized by Google

gelent, & qui communiquent leur froideur à tout le corps. Cependant on ne laisse pas d'avoir bon appetit, & de manger beaucoup, sans que l'on puisse engraisser: ce qui arrive, lors que l'on a simplement de la tristesse, & qu'il n'y a point d'autre passion mêlée à celle-là, comme la haine.

Il est évident par l'examen, que j'ay fait de ces quatre passions, qu'elles n'ont été excitées la premiere fois que par des choses qui se passoient dans le corps même. Car on voit que leurs premieres causes ont été, ou bien un nouvel aliment, qui selon qu'il étoit convenable ou nuisible, a disposé les esprits à courir aux parties d'où il venoit; soit pour luy faciliter un passage au cœur, comme dans l'amour; soit pour le luy fermer, comme dans la haine: ou bien le sang des veines qui, selon qu'il a été abondant, ou en petite quantité, a causé le different cours des esprits vers les extremitez du corps, & vers les orifices du cœur, soit pour les élargir, comme dans la joye, ou pour les rétrecir, comme dans la tristesse. Et par ce moyen je vois clairement que les premieres causes de ces quatre passions sont dans le corps même, & qu'il peut, sans être transporté d'un lieu en l'autre, en ressentir tous les effets.

Le desir. Mais le desir n'a pû naître, que de ce qu'il a été necessaire que le corps fût transporté du lieu où il étoit, vers quelque autre, soit pour éviter quelque chose qui l'auroit détruit, soit pour l'approcher de quelqu'autre, qui pouvoit servir à sa conservation. Et toutes les parties exterieures, ou quelques-unes d'elles,

d'elles, ayant été ébranlées immediatement par les corps environnans, ou par d'autres plus éloignez, ont émû le dedans du cerveau par le moyen des nerfs. De ſorte que les eſprits ont ceſſé de couler vers les inteſtins & vers l'eſtomac, d'où vient le nouveau ſuc, & vers la ratte & le foye, d'où vient l'aliment au défaut de ce nouveau ſuc, & même vers les veines, d'où vient le ſang le plus propre à l'entretien de la vie. Et ces eſprits ont été portez avec effort & en abondance dans tous les muſcles, qui ſervent à tranſporter le corps vers les endroits, où il luy eſt le plus utile d'être, ou à le mettre en la ſituation qui luy eſt la plus commode; & cela a pû être ainſi, quand même il n'y a eu que le corps. Mais, depuis que l'ame y a été unie, elle n'a pû être avertie par les impreſſions interieures, qu'avoit fait dans le cerveau l'ébranlement des parties du dehors, qu'elle n'ait ſouhaité que le corps fût tranſporté vers les lieux, où il étoit beſoin pour luy qu'il le fût, & qu'il quittât ceux où il ne pouvoit demeurer ſans peril. On a nommé *Deſir* la penſée, qu'elle a eu de ſuivre ce qui pouvoit ſervir au corps, & *Crainte* celle qu'elle a eu d'éviter ce qui luy pouvoit nuire : l'une & l'autre penſée n'étant pourtant que la même, à vray dire.

Et cette penſée de l'ame a été ſi bien jointe à la diſpoſition interieure, où étoit tout le cerveau dans le premier moment qu'elle a été excitée en l'ame; que depuis ce temps l'ame n'a pû avoir aucun deſir pour quoy que ce ſoit, qui n'ait excité une ſemblable diſpo-

ſition dans le cerveau, & de là dans tout le corps. Auſſi voyons-nous que dans le deſir, les eſprits coulent avec effort vers les muſcles qui ſervent à mouvoir tout le corps. D'où vient que ſouvent, quoy que l'on ne croye pas pouvoir obtenir la choſe qu'on ſouhaite, en allant vers l'endroit où l'on ſçait qu'elle eſt, neanmoins on eſt ſujet à marcher comme pour y aller; ou ſi l'on ſe tient en une place, on ſent d'extrémes agitations au cœur, & les particules, qui exhalent du ſang qui s'y échauffe extraordinairement, montent avec tant d'impetuoſité au cerveau, & coulent ſi vîte de là dans les muſcles, qu'à peine ſe peut-on contenir.

Ayant ainſi diſtingué dans la douleur, dans la volupté, dans le chatoüillement, dans la faim, dans la ſoif, & dans toutes les paſſions principales, comme ſont l'amour, la haine, la joye, la triſteſſe, & le deſir, ce qu'il y a de la part du corps & de celle de l'ame; il me ſemble reconnoître évidemment, que s'il y a des corps au monde, qui ſans être unis à des ames, ſoient mouvans & mobiles (ce que je ſçay être poſſible, puis que je ſçay que mon ame ne cauſe ni la vie, ni les mouvemens de mon corps) ces corps ſans ames pourroient avoir tous les mouvemens de la douleur, de la volupté, du chatoüillement, de la faim, de la ſoif, de l'amour, de la haine, de la joye, de la triſteſſe, du deſir, & de la crainte, ſans qu'il fût beſoin qu'ils en euſſent les ſentimens. Mais, ſans prévenir cette difficulté, qui commence à ne m'être plus conſiderable, & ſans ſortir ſi-tôt de moy-même, je veux tâcher de

reconnoître dans les autres effets, qui proviennent de l'union du corps & de l'ame, ce qu'il y a préciſément de l'un & de l'autre.

Dans *la viſion*, par exemple, il eſt facile de con- *La viſion.*
cevoir, que s'il n'y avoit que le corps, les rayons du ſoleil, ou d'un flambeau, reflechiſſant des objets d'une maniere differente, pourroient exciter diverſement les filets du nerf optique, qui ſont répandus dans le fond de l'œil; & que cet ébranlement, continuant juſques dans le cerveau, luy donneroit auſſi un ébranlement tel que, ſuivant le rapport que l'Ouvrier admirable qui l'a compoſé, a mis entre le cerveau & les objets qui entourent le corps, il s'ouvriroit en differens endroits, ſelon qu'il ſeroit à propos de s'arrêter en la preſence de ces objets, ou de s'en approcher ou de les fuïr; & tout cela ſe feroit ſans appercevance, ſans ſentiment, & ſans choix.

Mais, lors qu'une ame eſt unie au corps, comme il eſt de la nature de l'ame de penſer, il eſt convenable qu'elle s'apperçoive des choſes qui ont cauſé l'ébranlement du cerveau; qu'elle ſente même quelque alteration en elle, ſuivant que l'objet eſt utile ou nuiſible au corps; & que choiſiſſant ce qui eſt plus expedient au corps, elle ſouhaite qu'il demeure, ou qu'il ſoit tranſporté proche ou loin des objets, qu'elle apperçoit par ſon entremiſe.

Et il eſt bon de remarquer icy, que la ſenſation de l'ame en la viſion, eſt tellement jointe à certains mouvemens interieurs du cerveau, que s'il y a quelquechoſe qui arrête vers le milieu du nerf optique,

le mouvement que les rayons de la lumiere ont causé dans les bouts de ce nerf qui sont au fond de l'œil, en sorte que les extrémitez du même nerf, qui sont au dedans du cerveau, n'en soient point ébranlées; l'ame n'aura point de sensation de lumiere. Et c'est tellement à l'ébranlement de ces parties interieures du cerveau que la sensation de la lumiere est jointe, que si quelque chose ébranle ces parties interieures du cerveau, tout aussi-tôt l'ame a les mêmes sensations qu'elle auroit en la presence du soleil, d'un flambeau ou d'un feu. Et en effet, lorsque quelqu'un se frappe rudement contre un mur dans quelque lieu fort obscur, l'ébranlement que le coup donne à tout le cerveau, venant à émouvoir les parties à l'occasion du mouvement desquelles l'ame a la sensation de la lumiere, fait qu'elle a les mêmes sensations qu'elle auroit en la presence de mille chandeles.

Il faut encore observer une seconde chose, qui est que l'ame ne rapporte pas sa sensation à ce qui la cause immediatement: car si cela étoit, il est constant que toutes les sensations luy arrivant à l'occasion des mouvemens interieurs du cerveau, elle devroit toutes les rapporter aux parties interieures du cerveau. Mais au contraire, il a été bon que l'ame rapportât ses sensations aux endroits, d'où ces ébranlemens ont coûtume de proceder. Et, comme il est utile au corps que le cerveau puisse être ébranlé de loin par l'entremise des corps subtils, qui sont entre luy & les objets, & d'être disposé ou à les fuïr, ou à les aborder, selon qu'ils luy sont convenables: de même il est

utile à l'ame de rapporter la ſenſation, qui luy eſt cauſée par l'ébranlement des parties interieures du nerf optique, aux objets qui les ont excitez par l'entremiſe des rayons.

Ce n'eſt pas que quelquefois cela ne ſoit fautif, comme nous l'avons vû par l'exemple de ceux à qui quelque grand coup fait voir des chandeles; & comme on le peut voir par l'exemple de ceux, qui en dormant voyent comme hors d'eux, pluſieurs objets, qui ne leur ſont pas preſens. Car, encore que dans le premier exemple cela arrive parce que le cerveau eſt ébranlé par le coup, comme il le ſeroit par des chandeles; & dans le ſecond, parce que quelques eſprits courant dans le cerveau, ont ébranlé les parties que les objets qu'on voit dans le ſonge, ébranleroient, s'ils étoient preſens, il eſt certain que rien ne pouvoit être mieux ordonné que de faire que l'ame n'eût ſes ſenſations, qu'à l'occaſion des mouvemens interieurs du cerveau, & qu'elle ne les rapportât qu'à ce qui les a cauſez.

Il étoit bon, dis-je, qu'elle n'eût ſes ſenſations, qu'à l'occaſion des mouvemens du cerveau : car tout ce qui agit ſur les extrémitez du corps, devant porter ſon action juſques-là, avant que les eſprits puiſſent prendre aucun cours pour tranſporter le corps, ſelon qu'il luy eſt utile d'être tranſporté; il étoit raiſonnable que l'ame s'apperçût juſtement en cet inſtant de ce qui affecte le corps, afin de pourvoir à ſes beſoins, & qu'elle pût aider cette diſpoſition organique & naturelle qu'il a pour ſa conſervation. Enfin il eſt bon qu'elle ne rapporte pas ſa ſenſation à la partie in-

terieure du cerveau qui l'a excitée, mais à l'objet qui en a été la premiere cauſe, comme en la viſion; ou quelquefois à des parties du corps même, comme nous le verrons dans la ſuite.

L'ouïe. L'on peut connoître les mêmes choſes dans *l'Ouïe*: car il eſt certain que, s'il n'y avoit que le corps, l'air battu d'une certaine façon par les corps qui ſe froiſſent, ou ſortant diverſement de pluſieurs trous, pourroit fraper diverſement la membrane de l'oreille; & cette membrane pourroit exciter le nerf de la cinquiéme conjugaiſon, par un ébranlement, qui continuant juſqu'aux parties les plus interieures du cerveau, le diſpoſeroit comme il ſeroit à propos qu'il le fût, pour le ſalut de tout le corps, en le faiſant ouvrir aux endroits par où les eſprits pourroient couler dans les muſcles, d'une maniere à faire arrêter le corps, & à l'approcher ou le reculer des objets, qui auroient été les premieres cauſes de cet ébranlement dans le cerveau. Et tout cela ſe feroit ſans appercevance, ſans ſentiment, & ſans choix.

Mais on conçoit que l'ame étant unie au corps, comme ſa nature eſt de penſer, il eſt convenable qu'elle s'apperçoive des choſes qui ont cauſé cet ébranlement du cerveau; qu'elle ſente même quelque alteration en elle, ſelon que l'objet eſt utile ou nuiſible au corps; & que choiſiſſant ce qui eſt plus expedient au corps, elle ſouhaite qu'il en ſoit approché ou reculé. Enfin on voit qu'il eſt plus expedient à l'ame en cette ſenſation, auſſi-bien qu'en la viſion, de la rapporter plûtôt à l'objet, qui en eſt la premiere cauſe,

Digitized by Google

qu'à l'ébranlement du cerveau, qui l'a immediatement excitée.

Cela ſe peut auſſi appliquer à *l'Odorat*; puiſque l'on voit que les petits corps qui exhalent d'une roſe, ou d'un bourbier, étant differens, ils ébranlent diverſement les parties du cerveau, qui aboutiſſent à l'os cribreux; & que cet ébranlement, paſſant dans le fond du cerveau, le diſpoſe comme il faut qu'il le ſoit, ou pour faire que les eſprits aillent dans les muſcles qui peuvent ſervir à éloigner le corps du bourbier, ou pour le faire avancer vers la roſe, ſelon que les odeurs ſont utiles ou nuiſibles au cerveau. Et l'on conçoit aiſément que tout cela pouvant arriver, quand il n'y auroit que le corps, ſe feroit ſans appercevance, ſans ſentiment, & ſans choix. *L'Odorat.*

Mais on conçoit que l'ame étant unie au corps, il eſt convenable qu'elle s'apperçoive des choſes qui ont cauſé l'ébranlement du cerveau; qu'elle ſente elle-même quelque changement different, ſelon les differens effets que ces choſes ont produits dans le cerveau; & que choiſiſſant ce qui luy eſt le plus propre, elle ſouhaite qu'il en ſoit approché ou reculé. Et l'on voit qu'il eſt plus expedient à l'ame de rapporter cette ſenſation à l'objet qui l'a cauſée, qu'à aucune partie du corps, ni même au dedans du cerveau, quoy que ce ſoit par ſon ébranlement qu'elle ſoit excitée,

Il en eſt de même du *Goût*: car certaines particules de viandes s'inſinuant dans les pores de la langue & du palais, y ébranlent les nerfs de la troiſiéme & de la quatriéme conjugaiſon; & cet ébranlement agitant *Le Gout.*

diverſement le cerveau, ſelon la diverſité des parties qui l'ont cauſé, fait qu'il s'ouvre aux endroits, d'où les eſprits peuvent couler en même temps vers les glandes, qui renferment une eau, dont les parties ſont telles, qu'en ſe mêlant aux viandes, elles peuvent ſervir, en les délayant, à faciliter leur paſſage dans l'œſophage, & vers les muſcles deſtinez à remuer les machoires & les dents qui doivent ſervir à faire la premiere reſolution des viandes ſolides. Il peut auſſi être que les viandes ſoient mêlées de petites parties, dont les figures ébranleront les nerfs de la langue & du palais, d'une maniere qui diſpoſe le cerveau à envoyer des eſprits dans les muſcles, comme il faut qu'ils y ſoient, pour faire rejetter les viandes de la bouche. Et tout cela pourroit arriver, quand il n'y auroit que le corps, & ſans qu'il fût beſoin d'appercevance, de ſentiment, ou de choix.

Mais l'ame étant unie au corps, on voit qu'il eſt bon qu'elle s'apperçoive de l'aliment; qu'elle le ſente; & que choiſiſſant ou de le laiſſer, ou de le prendre, elle ſouhaite que le mouvement des eſprits ſe conforme à l'un ou à l'autre de ces effets.

Au reſte, il eſt ſi vray que, ſi elle n'étoit point unie au corps, cette ſeule conformation feroit rejetter les viandes de mauvais goût (c'eſt-à-dire, celles dont les parties, en mouvant les nerfs du palais & de la langue, affectent mal le cerveau) que ſouvent, quand on veut abſolument ſe forcer à manger certaines choſes, contre les diſpoſitions qu'elles ont cauſées dans le cerveau; on voit qu'on à mille peines à le diſ-

poſer

poſer à laiſſer couler les eſprits où il faut qu'ils coulent, pour faire avaler ce qu'il étoit prêt à rebuter. Et, ſi l'Ame (dont les ſouhaits ſont plus puiſſans ſur les endroits du cerveau, qui répondent aux muſcles deſtinez à remuer certaines parties exterieures) fait que cette viande entre dans le goſier, comme elle peut beaucoup moins ſur les endroits répondans aux muſcles interieurs, qui ne ſont que pour émouvoir les viſceres; il arrive ſouvent que, dés que la viande eſt dans l'eſtomac, les eſprits coulent abondamment du cerveau vers tous les muſcles, dont l'action peut en ſoûlevant le ventricule, l'obliger à s'en décharger par le vomiſſement. A quoy l'Ame même conſent, quand les mouvemens de l'eſtomac ont ébranlé le cerveau, d'une maniere, dont elle reçoit de fâcheuſes ſenſations: car alors, quoy qu'elle ait voulu que la viande entrât dans l'eſtomac, elle ne peut s'empêcher de conſentir au cours, que prennent les eſprits pour les faire ſortir, quand elle en reſſent de grandes douleurs.

Au reſte, il y a cela de notable, que l'Ame ne rapporte point cette ſenſation, non plus que les autres, aux parties du cerveau, qui l'excitent en elle; mais aux parties de la langue & du palais, parce qu'il eſt expedient qu'elle ſente comme en ces parties, afin que s'il y a du mal, les viandes ne paſſent pas plus avant.

Pour le *toucher*, on ſçait que, dés que les nerfs des extrémitez du corps ſont ébranlez par les corps environnans, chaque filet, continuant juſqu'au cerveau, y cauſe un ébranlement qui fait couler les eſprits dans *Le toucher.*

les endroits, où il eſt utile à tout le corps qu'ils ſe répandent. Et cela doit arriver par la ſeule conſtruction du corps, ſans ſuppoſer aucune perception, aucun ſentiment, ni aucun choix. Au lieu que, quand l'Ame eſt unie au corps, le cerveau ne peut plus être ébranlé par l'action des objets qui touchent le corps, qu'elle ne s'en apperçoive, & ne ſouhaite ce qui eſt le plus expedient au corps.

Il faut obſerver que l'Ame rapporte ce ſentiment aux parties du corps, qui ont été touchées les premieres, & non pas à celles du cerveau, qui l'ont excité en elle.

On en a deux preuves indubitables : la premiere eſt que, ſi on fait une forte ligature au milieu du bras, & que l'on faſſe une inciſion à la main, on ne ſentira pas l'inciſion, parce que l'ébranlement des filets des nerfs qu'on coupe à la main, étant arrêté à la ligature, ne peut parvenir aux extrémitez que ces mêmes filets ont dans le cerveau. Et, comme ce n'eſt qu'à l'occaſion de l'ébranlement du bout que ces filets ont dans le cerveau, que l'Ame ſent; il ne faut pas s'étonner qu'elle ne puiſſe ſentir ce qui ſe paſſe vers la main, quand le milieu eſt empêché.

La ſeconde preuve eſt, que ſi on coupe la main d'un homme, il ſent encore long-temps aprés des douleurs dans les doigts de cette main qu'il n'a plus. Et, afin de parler plus correctement, il a les mêmes ſenſations qu'il auroit, s'il avoit encore cette main, & qu'elle fût bleſſée. Ce qui n'arrive que parce que les filets des nerfs, qui s'étendoient juſqu'à cette main,

Digitized by Google

étant encore remuez dans le cerveau, de la même façon qu'ils le seroient, si la main étoit encore jointe au reste du corps; le cerveau en reçoit les mêmes impressions & les mêmes mouvemens. Et, comme ces mouvemens étoient instituez pour representer à l'Ame ce qui se passoit en la main, elle rapporte toûjours son sentiment à cette main, qu'elle n'a plus; & cela dure autant de temps qu'il en faut, pour joindre par raisonnement ce sentiment aux parties, qui par le retranchement de la main, sont devenuës les extrémitez du bras, c'est-à-dire, au poignet.

Et cela fait voir pourquoy l'Ame, qui n'est pas à dix lieuës du corps, voit ou entend ce qui en est à dix lieuës: car pourvû que l'air, ou quelque matiére plus subtile, poussée par des objets éloignez, touche les organes, & que le cerveau en reçoive les impressions, l'Ame qui en a les sentimens, les rapporte aux objets qui les causent. Et il n'est pas plus necessaire qu'elle sente à dix lieuës du corps, pour voir ou entendre ce qui s'y passe, qu'il est necessaire qu'elle sente dans sa main ce qui s'y fait. Or, comme ces deux exemples que j'ay rapportez, font voir nettement que ce n'est point dans la main que l'Ame sent, quoy qu'elle y rapporte son sentiment; il est aisé aussi de voir que ce n'est pas à dix lieuës du corps qu'elle sent les objets qui y sont, encore qu'elle rapporte là ses sensations.

Et, pour derniere conviction, il ne faut que considerer l'effet des songes, dans lesquels nous voyons souvent le ciel, la mer, & la terre, selon toute l'étenduë qui nous est si visible. Cependant nous avons

les yeux fermez; & il n'y a que les parties interieures du cerveau, qui soient ébranlées par le cours fortuit de quelques esprits. Et, comme le mouvement de ces parties est institué pour exciter en l'Ame la vision, si ces parties sont ébranlées par le cours des esprits, comme elles le seroient par les objets mêmes, nous avons les mêmes sensations, que leur presence nous causeroit; & nous les rapportons aussi loin que nous les rapporterions, si ces sensations étoient effectivement causées par les objets. De la même maniere nous entendons souvent en songe du bruit, nous avons des goûts & nous sentons des odeurs, sans qu'il y ait d'autre cause de toutes ces sensations, que l'ébranlement des parties interieures du cerveau. Ainsi, le mouvement de ces parties du cerveau étant joint à quelque sentiment de l'Ame, si-tôt que ce mouvement arrive dans le cerveau par quelque cause que ce soit, le sentiment, qui y répond, est toûjours excité dans l'Ame; & elle ne manque point de le rapporter où il est plus expedient qu'elle le rapporte, pour la conservation de tout le corps.

En effet, elle rapporte hors du corps la Vision, ou la sensation qu'elle reçoit par l'ébranlement des nerfs optiques; l'Ouïe, ou la sensation qu'elle reçoit par l'ébranlement de ceux de l'oreille; & l'Odorat, ou la sensation qu'elle reçoit par l'ébranlement des parties du cerveau, qui aboutissent à l'os cribreux. Et tout cela se fait, pour d'éviter les choses nuisibles, avant qu'elles soient trop proches, ou pour aller chercher celles qui peuvent servir, quand elles sont éloignées.

Digitized by Google

De même elle rapporte le goût & le toucher aux extremitez du corps, parce que, les premieres ſenſations pouvant être fautives, il eſt bon de faire une derniere épreuve des choſes qui touchent à nôtre corps, ou qui y doivent entrer. Enfin elle rapporte à l'eſtomac & au goſier les ſenſations de la faim & de la ſoif, parce qu'il eſt utile de rapporter à ces parties un ſentiment, qui peut exciter l'Ame à ſouhaiter que tout le reſte du corps ſe diſpoſe, comme il faut qu'il le ſoit, pour leur procurer ce qui leur manque.

Au reſte, comme l'Ame n'a aucune ſenſation, que quelque mouvement du cerveau n'en ſoit l'occaſion; & comme elle n'imagine aucun objet corporel, que par ce rapport aux parties du cerveau, il eſt viſible que, tant qu'elle eſt unie au corps, elle ne peut imaginer tout à la fois, que les objets, dont le cerveau peut recevoir les impreſſions en même temps. Mais il eſt aiſé de concevoir qu'étant ſeparée du corps, elle pourroit imaginer à la fois tous les corps, & en voir les proprietez, ſans que l'un empêchât la connoiſſance de l'autre. Car, ſi à preſent un corps ſolide empêche la vûë de celuy au devant duquel il eſt, c'eſt que la lumiere ne peut reflechir que de la ſuperficie; & que les rayons étant pouſſez vers le nerf optique, dont l'ébranlement doit preceder la ſenſation de l'Ame, tandis qu'elle eſt unie au corps, il arrive qu'elle ne peut appercevoir que les objets qui reflechiſſent la lumiere vers les yeux du corps qu'elle anime. Mais, ſi elle étoit libre, cette raiſon, en laquelle conſiſte toute ſon union avec le corps, ceſſant, c'eſt à-dire, ſes penſées n'étant plus ne-

ceſſairement jointes au mouvement d'un certain corps, il s'enſuit qu'il ne repugne pas qu'elle pût à la fois appercevoir tous les autres.

En effet, n'étant pas corps elle-même, elle ne doit pas être aſſujettie aux loix des corps, qui ne peuvent recevoir immediatement que l'action de ceux qui les environnent. Et il eſt certain, qu'encore que preſentement elle ne ſoit excitée que par les mouvemens interieurs du cerveau, jamais elle ne les apperçoit, mais ſeulement les objets qui cauſent leur ébranlement, quelque éloignez qu'ils ſoient. D'où il ſuit que, quelque nombre de corps qui environnent celuy qu'elle voudra appercevoir, quand elle ne ſera plus unie au corps, elle pourra l'appercevoir, ſans que les corps environnans l'en empêchent. Et, ſi cela n'arrive pas dés à preſent, c'eſt que ſon union avec le corps ne conſiſtant qu'en ce qu'elle ne doit appercevoir les autres, qu'autant qu'ils concernent celuy qu'elle anime, & que par les ébranlemens du cerveau, elle n'en peut appercevoir à la fois, qu'autant qu'il y en a qui le peuvent ébranler en même temps.

Je pourrois porter mes conſiderations plus loin, ſoit touchant ce qui regarde le Corps ou l'Ame à part, ſoit touchant ce qui reſulte de leur union. Mais il me ſuffit d'en avoir examiné les choſes les plus ordinaires, & qui peuvent rendre raiſon des autres. Ainſi, portant dans la ſuite mes conſiderations hors de moy, je tâcheray de reconnoître ſi entre les corps qui m'environnent, il n'y en a point auſquels je ſois obligé de croire qu'il y ait des ames unies.

Fin de la premiere Partie.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE,

CONTENANT

I. Un Discours Physique de la Parole.

II. Une Lettre sur la conformité du Système de M. des Cartes, avec le premier Chapitre de la Genése.

III. Deux petits Traitez de Metaphysique.

Digitized by Google

AU

Digitized by Google

AU ROY.

SIRE,

Ce Diſcours eſt la ſuite de quelques autres, qui ont paru dans le public ſous l'auguſte Nom de VOTRE MAJESTE'. *Je crûs luy de-*

S

Digitized by Google

voir offrir la premiere partie de cet Ouvrage ; parce que m'étant proposé dans le commencement, de faire considerer à chacun ce qu'il est, il me sembloit que VOTRE MAJESTE' *devoit trouver en cette consideration plus de plaisir que tous les autres hommes.*

J'ay les mêmes raisons de luy presenter encore celle-cy, où je traite, non plus de la connoissance de soy-même, mais du moyen de connoître les autres, & d'en être connu. Je fais voir que ce moyen est la Parole : *j'en explique tous les effets ; & pour en mieux découvrir les causes, je recherche avec soin tout ce qu'elle emprunte du Corps, ou de l'Ame.*

Ces causes, SIRE, *sont si belles en* VOTRE MAJESTE', *que vous aurez sans doute une incroyable satisfaction à les examiner : sur tout, je suis persuadé que vous en aurez plus que personne, à considerer les effets de la Parole. Vous verrez que c'est elle qui produit ce que vous aimez le plus, je veux dire la gloire ; & vous reconnoîtrez que vous luy devez cet éclat, qui fait briller* VOTRE MAJESTE' *au dessus de toutes les Puissances de la Terre. C'est par elle,* SIRE, *que vous expliquez ces genereuses pensées, qui vont toutes à nôtre felicité ; & c'est par elle que vous avez achevez ces gran-*

Digitized by Google

des choſes qui font dire à toutes les Nations, que vous êtes le plus grand Prince qui fut jamais.

Je ſçay bien, SIRE, *qu'on n'admire pas moins en* VOTRE MAJESTE', *le pouvoir qu'Elle a de ſe taire, que la facilité qu'Elle a de parler : je ſçay, dis-je, que le pouvoir qu'Elle a de ſe taire, eſt une des raiſons qui font tant parler d'Elle. Mais je ſçay bien auſſi que le ſecret, tout favorable qu'il eſt aux grands deſſeins, ne ſçauroit ſeul les faire réüſſir ; & que ſi* VOTRE MAJESTE' *s'en eſt utilement ſervie dans tous les projets qu'Elle a faits pour nôtre bonheur, jamais Elle n'en auroit obtenu l'execution, ſi Elle n'avoit employé la Parole. Il a falu donner des ordres pour cela. Veritablement,* SIRE, *Vous les ſçavez donner en Prince, qui n'a beſoin que de ſoy-même pour mediter & pour reſoudre. Vous ſçavez ſeul, pourquoy Vous les donnez ; & ceux qui les reçoivent, ne connoiſſent ſouvent la belle fin, que* VOTRE MAJESTE' *ſe propoſe, que dans le moment qui la fait réüſſir. Que la gloire eſt belle, quand on ſe la doit toute entiere ! & que celle de* VOTRE MAJESTE' *me paroît pure ! D'autres qui n'ont que la puiſſance en partage, s'entendent loüer de cent évenemens, où leur con-*

duite n'a point de part : on trouve toûjours pour eux des paroles. Mais toutes les actions de VOTRE MAJESTE' *ſont tellement au deſſus de ce qu'on en peut dire, que ceux à qui la loüange coûte le moins, ſe plaignent de n'en pouvoir trouver pour les exprimer. Tel a demandé dix années, pour écrire ce qu'on Vous a vû faire en dix jours ; & tel qui ſçait qu'on a moins de peine à comparer les Heros, qu'à faire leur Eloge, en a voulu chercher de ſemblables à* VOTRE MAJESTE', *qui n'en a pû rencontrer parmy tous ceux que l'Antiquité nous propoſe.*

En effet, SIRE, *l'on n'en connoît point de qui les paſſions n'ayent conduit toutes les entrepriſes. On a vû celuy que les ſiecles paſſez ont le plus vanté, ne ſuivre que les mouvemens de ſon ambition ; & ſans conſiderer le repos de ſes Sujets, porter le trouble dans toute l'Aſie. Au lieu,* SIRE, *que toute l'Europe Vous a vû jeune & victorieux, faire grace à vos ennemis, pour donner la Paix à vos Peuples ; & maintenant encore elle voit que* VOTRE MAJESTE' *ne veut de tout un grand Pays ouvert à ſes Conquêtes, que ce qu'elle a droit d'y pretendre. Cette moderation,* SIRE, *eſt la plus grande vertu des Rois, & ſur tout elle eſt admirable en*

Digitized by Google

un Prince assez vigilant, pour surprendre l'ennemy dans une saison, où les plus ardens à la guerre quittent ce penible exercice, & assez brave, pour executer luy-même ce que les plus hardis n'oseroient conseiller. Qui pourroit, SIRE, *avec ces qualitez arrêter* VOTRE MAJESTE', *si le droit de bien-seance la pouvoit tenter? Mais ses Voisins se doivent rassûrer : l'ambition ne l'a point armée; & c'est des mains de la Justice qu'elle tient cette épée, qui soûmet les Provinces en moins de temps qu'il n'en faut pour les parcourir. Le Brabant & le Henaut en peuvent rendre témoignage au reste de la Terre.* VOTRE MAJESTE' *leur a fait connoître ses droits, avant que de leur faire éprouver la force de ses armes; & l'on sçait que leur témérité est la seule cause de ces grands Exploits, que l'Histoire ne pourra jamais assez dignement celebrer, & pour qui la Poësie même, qui se vante de parler comme les Dieux, avoue qu'elle n'a point d'expressions.*

Mais, SIRE, *quand la Poësie ne peut expliquer les effets surprenans de vôtre Courage, trouvez bon que la Philosophie en reprenne l'excés, & qu'avec cette liberté qui luy est ordinaire, elle Vous reproche d'avoir exposé vôtre Personne Sacrée, comme celle d'un simple*

Digitized by Google

Soldat. Ce reproche feroit la gloire de tout autre Prince : mais Vous, SIRE, *comment auroit-on pû Vous excuſer à la poſterité ? ſi ce grand Cœur, qui ne Vous eſt donné que pour ſoutenir le deſtin de la France, Vous avoit fait perir dans cette occaſion. On ne peut aſſez loüer cette ardeur, qui vous fait quitter les plaiſirs au milieu de l'hyver : mais toute noble qu'elle eſt, on la doit blâmer, quand elle vous fait chercher le perils, & qu'elle expoſe contre des Sujets rebelles, une vie ſi précieuſe à tant d'autres Sujets fideles. Ecoutez*, SIRE, *celle qui vous parle ainſi. Elle a toûjours aimé les Rois : elle n'en a jamais flatté, & comme elle n'en connoît point de plus grand que Vous, elle ne peut dans le temps qu'elle veut expliquer ce que c'eſt que* la Parole, *en faire un uſage plus utile à tout le monde, qu'en vous diſant ce que vous devez à vôtre conſervation. J'ajoûteray*, SIRE, *qu'ayant à s'expliquer ſur ce ſujet par la bouche d'un homme, elle n'en pouvoit choiſir un, dont le zele fût égal au mien. Je ſuis avec un profond reſpect,*

SIRE,

De VÔTRE MAJESTE',

Le trés-humble, trés-obéïſſant, & trés-fidele ſerviteur & ſujet,
DE CORDEMOY.

Digitized by Google

PREFACE.

J'AY proposé dans les six Discours, qui ont précedé celuy-cy, le moyen de se connoître; & j'ay fait voir qu'il ne consiste qu'à discerner en soy-même les operations de l'Ame, & celles du corps. Je propose maintenant le moyen de connoître les autres; & ce moyen est *la Parole*. J'explique, autant qu'il m'est possible, ce qu'elle est; & suivant toûjours mon premier dessein, je fais en ce Discours un discernement exact de tout ce qu'elle tient de l'Ame, & de tout ce qu'elle emprunte du Corps.

1. Pour commencer cette recherche plus sûrement, je ne raisonne que sur ce que j'ay reconnu en moy-même dans le sixiéme discours; &, comme si je n'avois encore jamais été assûré qu'il y eût d'autres hommes que moy, je m'arrête d'abord à considerer s'il est necessaire que tous les corps, que je vois semblables au mien, soient unis à des ames comme la mienne; me proposant de ne le pas croire, à moins que j'en aye des signes si évidens, qu'il ne me soit plus

Digitized by Google

permis d'en douter. J'examine ce que ces corps ſont de plus ſurprenant ; & tant que j'en puis attribuer la cauſe à la diſpoſition de leurs organes, je penſe devoir aſſûrer qu'ils n'ont point d'ame. Mais, aprés avoir trouvé dans le ſeul arrangement de certaines parties des corps, dequoy rendre raiſon du bruit, des ſons, de la difference des voix, & même des mots, que proférent les échos & les perroquets, je ſuis enfin obligé d'admettre des ames dans tous les corps, qui reſſemblent au mien, & de reconnoître qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils parlent ſi à propos, ſans avoir de la raiſon.

2. Dans la ſuite, ayant reconnu que *parler* n'eſt en general autre choſe, que donner des ſignes de ſa penſée, j'obſerve quelques-uns de ces ſignes. Les premiers que je conſidere, ſont ces mouvemens d'yeux ou de viſage, & ces cris, qui accompagnent ordinairement les differens états du corps. Je remarque qu'ils ſont naturellement joints aux paſſions, que l'ame reſſent à l'occaſion des changemens du corps ; & que le meilleur moyen, qu'on ait de faire entendre ce qu'elle ſouffre, eſt de ne pas contraindre le viſage, les yeux, ou la voix. Je remarque auſſi que cette façon de s'expliquer eſt la premiere des langues, & la plus univerſelle, puiſqu'il

Digitized by Google

puiſqu'il n'y a point de nation, qui ne l'entende. Mais en même temps, j'obſerve que la malice des hommes l'a renduë la plus trompeuſe de toutes. Outre ces ſignes naturels des paſſions de l'ame, je découvre qu'il y en a d'autres qui ne ſont que d'inſtitution, par leſquels elle peut exprimer tout ce qu'elle conçoit. Je montre aſſez ſommairement le rapport & la difference de quelques-uns de ces ſignes, pour faire entendre tout ce que j'en veux déduire en cet endroit; &, me reſervant d'en parler plus préciſément & plus à propos dans la ſuite, je m'arrête à conſiderer comment on peut inventer une langue; comment on peut apprendre celle d'un païs où perſonne ne ſçait la ſienne; & enfin comment les enfans apprennent à parler. J'admire les efforts, que la raiſon fait en eux dés le premier âge, pour leur faire diſcerner la ſignification de chaque mot: ſur tout l'ordre, qu'ils ſuivent pour cela, me paroît ſurprenant, en ce qu'il eſt tout ſemblable à celuy de la Grammaire. De ſorte que, voyant combien cet art imite la nature, je n'ay pas de peine à découvrir comment ceux qui nous en ont donné des regles, les ont appriſes des enfans. Et dans toute cette diſcuſſion, je rencontre tant de nouveaux argumens, pour montrer la diſtinction du corps

& de l'ame, qu'il ne me ſemble pas qu'on puiſſe connoître aucune choſe plus évidemment, que celle-là.

3. Aprés quelques reflexions ſur une verité ſi importante, je m'applique, pour mieux connoître encore ce que c'eſt que *la Parole*, à démêler en cet endroit, tout ce qui s'y rencontre de la part du corps. Je conſidere en celuy qui parle, la maniere dont l'air entre dans ſes poulmons; pourquoy il fait du ſon en ſortant par la trachée; ce que les muſcles, qui ſervent à ouvrir ou fermer ce conduit, apportent de diverſitez au ſon; quelles parties de la bouche ſont employées à le terminer en voix; quelle eſt la ſituation de chacune en ces differentes terminaiſons; & quel eſt le changement de goſier, de la langue, des dents, ou des lévres dans toutes les articulations. Ce qui me fait connoître, autant qu'il en eſt beſoin, ce que c'eſt que *la parole*, à ne conſiderer que le corps. J'obſerve avec la même exactitude, l'effet que produit le ſon dans l'oreille & dans le cerveau de celuy qui écoute: je reconnois que c'eſt à cauſe du rapport, qui eſt entre le cerveau & les autres parties de chaque animal, qu'il peut être ſi diverſement agité par les ſons differens; & m'arrêtant ſur tout à conſiderer l'uſage des

Digitized by Google

nerfs, qui ſe communiquent de l'oreille à toutes les parties propres à former la voix, je découvre les raiſons de pluſieurs effets qu'on trouve ſurprenans, comme de voir certains oiſeaux imiter le chant des autres, le ſon de nos inſtrumens de Muſique, & ſouvent nos paroles mêmes.

4. Je tire auſſi de là, dequoy me convaincre que les beſtes n'ont pas beſoin d'une ame pour crier, ni pour être émûës par des voix, ni même pour imiter le ſon de nos paroles; & que, ſi le cry de celles qui ſont d'une même eſpece, les diſpoſe à s'approcher, & fait reculer celles qui ſont d'une autre eſpece, on n'en doit chercher la cauſe que dans leur corps, & la differente conſtruction de leurs organes. Mais en même temps, je reconnois que dans les hommes le mouvement des parties, qui ſervent à la voix, ou de celles qui ſont ébranlées, eſt toûjours accompagné de quelques penſées; & que dans la parole il y a toûjours deux choſes, ſçavoir la formation de la voix, qui ne peut venir que du corps, & la ſignification ou l'idée qu'on y joint, qui ne peut être que de la part de l'ame.

5. Et, parce que juſques-là je n'ay preſque parlé de la voix, de l'écriture, & des ſignes,

que pour faire connoître ce que ces trois manieres d'exprimer nos pensées ont de commun, n'ayant pas eu besoin de marquer plûtôt toutes les differences de chacune, j'observe en cet endroit trois sortes de signes, deux sortes d'écritures, & deux sortes de voix. Je m'arrête principalement à la derniere, au sujet de laquelle j'acheve d'expliquer ce que l'ordre des choses precedentes ne m'avoit pas permis d'expliquer plûtôt, sur la facilité ou la difficulté, qu'on à de joindre certaines idées à certains mots, lors qu'on apprend une langue. Et, démêlant le plus exactement qu'il m'est possible, comment tout cela se fait, je reconnois que la peine, que quelques-uns ont à concevoir, ou à s'expliquer, n'est pas un défaut de l'Ame; & que cette merveilleuse facilité qu'ont d'autres à s'exprimer, ne vient que d'une heureuse disposition du cerveau, & de toutes les parties, qui servent à la voix ou aux mouvemens du corps.

6. A propos de quoy, recherchant les causes physiques de l'Eloquence, je trouve que pour être parfaite, elle exige à la fois deux talens, que la naissance ne donne jamais à une même personne; mais que neanmoins, quand on a l'un naturellement, on peut avec l'art suppléer aux défauts de l'autre. Et, aprés avoir remarqué que

Digitized by Google

cela n'eſt pas reciproque, je dis, autant qu'il eſt permis dans un diſcours, où je ne dois expliquer que les principes, d'où viennent ces défauts, & ce qui les peut corriger. J'examine même, ſans entrer dans la Morale, pourquoy l'Orateur doit être homme de bien, & ce que le menſonge peut diminuer de la force ou de la grace de ſon action.

7. Enfin, ayant aſſez conſideré combien l'éloquence dépend du temperament, & comment il ſe peut corriger ou ſe perfectionner par l'exercice; j'examine ſi elle pourroit ſe rencontrer entre des Eſprits, qui ne ſeroient pas unis à des corps. Ce qui m'oblige à rechercher la maniere, dont ils ſe pourroient manifeſter leurs penſées, & me fait découvrir que nos eſprits mêmes auroient entr'eux une communication plus aiſée, ſi l'étroite union qu'ils ont avec le corps, ne les obligeoit indiſpenſablement à ſe ſervir de ſignes. Le même raiſonnement me fait auſſi connoître que la peine, que nous avons dans les entretiens, n'eſt pas de concevoir la penſée de ceux qui nous parlent, mais de la démêler des ſignes, dont ils ſe ſervent pour l'exprimer, qui ſouvent ne luy conviennent pas. D'où je conclus que la penſée d'un eſprit eſt toûjours claire à l'autre, dés qu'il la peut

Digitized by Google

appercevoir ; & cette verité, que je diſcute autant que j'en ſuis capable, me ſert à reſoudre des difficultez, que quelques-uns ont crû ne pouvoir ſurmonter, qu'en ſe ſoûmettant à la Foy.

Je ſçay bien que c'eſt d'elle qu'il faut apprendre, ſi certaines choſes ſont en effet : mais on n'a pas toûjours beſoin de ſon ſecours pour les concevoir. C'eſt à elle, par exemple, à nous dire, s'il y a d'autres Eſprits plus éclairez, qui qui ſervent à regir les nôtres. Mais, quand une fois elle nous a déclaré cette verité, il me ſemble que nôtre raiſon y peut atteindre ; & je penſe qu'en faiſant un peu de reflexion, ſur ce que la ſuite de mon ſujet m'a neceſſairement obligé d'en écrire icy, on trouvera qu'il eſt plus aiſé de concevoir, comment de purs Eſprits pourroient nous inſpirer leurs ſentimens, que de concevoir comment un homme peut inſpirer les ſiens à d'autres hommes.

J'aurois pû aller plus avant en cette recherche : mais, ne m'étant propoſé que d'examiner ce qui ſert à *la parole*, j'ay crû devoir finir, aprés avoir conſideré les diverſes manieres, dont les penſées ſe peuvent communiquer, parce que c'eſt proprement ce qu'on appelle *parler*. Je ſouhaiterois que le diſcours, que j'en

Digitized by Google

ay fait, fût auſſi agréable aux autres, que me l'ont été les reflexions, qu'il m'a obligé de faire. J'avouë qu'elles ont fait tout mon divertiſſement pendant ces dernieres vacations; & comme il eſt permis, du moins en ce temps-là, de faire une partie de ce qu'on veut, le plaiſir que j'y ay trouvé, me ſollicite puiſſamment, à paſſer de même toutes les heures, où il me ſera permis de me divertir.

Au reſte, cette matiére eſt ſi belle & ſi heureuſe, qu'il ne faut que la propoſer, pour faire naître mille agréables penſées; & je ne doute point, que tous ceux qui ont plus de genie que moy, ne trouvent en ce diſcours mille belles choſes, que je n'y ay point miſes: tellement que, ſans vanter mon Ouvrage, je puis aſſurer que plus on aura d'eſprit, & plus on aura de plaiſir à le lire.

Digitized by Google

DISCOURS

Digitized by Google

DISCOURS PHYSIQUE DE LA PAROLE.

ENTRE les Corps que je vois dans le monde, j'en apperçois qui ſont en toutes choſes ſemblables au mien; & j'avouë que j'ay grande inclination à croire qu'ils ſont unis à des ames comme la mienne. Mais, quand je viens à conſiderer que mon corps a tant d'operations diſtinctes de celles de mon Ame, & que tout ce qui le fait ſubſiſter, ne dépend d'elle en aucune façon; je penſe avoir au moins ſujet de douter que ces corps ſoient unis à des ames, juſqu'à ce que j'aye examiné toutes leurs actions. Je vois même, que ſui-

Digitized by Google

vant le bon sens, je seray obligé de croire qu'il n'y a point d'Ame en eux, s'ils ne font que les choses, dont j'ay reconnu en moy-même que le Corps seul peut être la cause.

Ainsi, si je vois que les objets fassent differentes impressions sur eux par les yeux, par les oreilles, par le nez, ou par l'attouchement; & si je les vois manger, dormir, veiller, se nourrir, respirer, marcher, & mourir: tout cela ne me doit point faire croire qu'il y ait autre chose en eux, qu'un certain ordre d'organes & de parties, qui est merveilleux à la verité, mais si dépendant du cours & de l'arrangement du reste de la matiere, que je l'ay reconnu en moy pour la seule cause de la nourriture, du sommeil, de la respiration, & de la force, que les objets ont de remuer le cerveau en tant de façons surprenantes.

Il est vray que j'ay remarqué que certaines pensées accompagnoient toûjours en moy la plûpart des mouvemens de mes organes: mais enfin il est vray aussi que par la précision exacte, avec laquelle j'ay distingué ce qu'il y avoit en toutes mes operations de la part du Corps, & de la part de l'Ame, j'ay connu manifestement que, quand je n'aurois que le corps, je pourrois avoir tout ce qui me paroît dans les autres corps, qui ressemblent au mien.

Il faut donc que j'observe ces corps de plus prés, & que j'examine si je n'appercevray par aucune de leurs actions, qu'ils soient regis par des ames. Je vois qu'ordinairement ils sont transportez vers les lieux, où l'air me semble le plus propre à entretenir par la

Digitized by Google

respiration une juste temperature dans le sang. Je vois qu'ils se reculent également des endroits, où le froid en pourroit trop retarder le mouvement, & de ceux où le chaud le pourroit trop exciter : je vois qu'ils fuïent souvent avec effort la rencontre de beaucoup d'autres corps, qui me paroissoient d'une figure, & dans un mouvement capable de les détruire. Je vois aussi qu'ils s'approchent de ceux qui leur peuvent être utiles ; & toutes ces actions me paroissent faites avec un discernement, tel que je le trouve en moy, quand je fais les mêmes actions.

Cependant, lors que je viens à considerer que j'ay reconnu par d'autres méditations, que la seule disposition des organes est la cause de toutes ces operations en moy, je crains de trop assûrer, si j'attribuë les differens mouvemens des corps qui m'environent, à une autre cause, qu'au rapport qu'il y a entre leur cerveau & les objets ; & tandis que je ne leur verray faire que ce qui leur est utile, comme de manger, de boire, de chercher le frais ou la chaleur, & tout ce qui les peut entretenir dans un état conforme à leur nature ; je ne dois pas croire qu'il y ait autre chose en eux que les organes, qui peuvent suffire à cela.

Mais il me semble que je leur vois souvent faire des choses, qui ne se rapportent nullement à eux-mêmes, ni à leur conservation. J'en vois qui se commettent à d'autres corps, dont la rencontre les doit apparamment détruire : j'en vois même quitter les alimens dont ils ont besoin, & les lieux où ils sont à couvert de tout ce qui leur peut nuire, pour courir

où leur détruction eſt preſque certaine; & cela me fait aſſez raiſonnablement préſumer, qu'ils pourroient en ces occaſions être conduits par quelque choſe de fort different d'eux-mêmes. Car, quand je vois qu'ils s'approchent avec fermeté de ce qui les va détruire, & qu'ils abandonnent ce qui les pourroit conſerver, je ne puis attribuer ces effets à cette proportion mécanique, qui ſe rencontre entre'eux & les objets. Et, comme j'ay ſouvent remarqué que, malgré la pente qu'a mon Corps vers certaines choſes, & la force avec laquelle ſa conſtruction luy en fait éviter d'autres, j'ay neanmoins des volontez contraires à ſa diſpoſition naturelle, qui font que ſouvent il eſt tranſporté d'une façon tout-à-fait differente de celle dont il le ſeroit, s'il ne ſuivoit que la diſpoſition de ſes organes, & l'effort que les objets font ſur luy; j'ay peine à m'empêcher de croire, que le mouvement de tous les Corps qui reſſemblent au mien, ne dépende pas d'une volonté comme la mienne.

Mais enfin je n'en ſçaurois preſque douter, quand je fais réfléxition ſur la ſuite de pluſieurs de leurs actions, qui n'ont aucun rapport avec ce qui les peut conſerver; & ſur tout, la liaiſon que je rencontre entre les paroles, que je leur entens proferer à tous momens, me ſemble démontrer qu'ils ont des penſées. Car, encore que je conçoive bien qu'une pure machine pourroit proferer quelques paroles, je connois en même temps que, ſi des reſſorts qui diſtribûroient le vent, ou qui feroient ouvrir les tuyaux, d'où ces voix ſortiroient, avoient un certain ordre entr'eux, jamais

ils ne le pourroient changer : de ſorte que, dés que la premiere voix ſeroit entenduë, celles qui auroient accoûtumé de la ſuivre, le ſeroient neceſſairement auſſi, pourveu que le vent ne manquât pas à la machine; au lieu que les paroles, que j'entens proferer à des corps faits comme le mien, n'ont preſque jamais la même ſuite.

J'obſerve d'ailleurs, que ces paroles ſont les mêmes, dont je me voudrois ſervir pour expliquer mes penſées à d'autres ſujets, qui ſeroient capables de les concevoir. Enfin, plus je prens garde à l'effet que produiſent mes paroles, quand je les profere devant ces corps, plus il me ſemble qu'elles ſont entenduës; & celles qu'ils proferent, répondent ſi parfaitement au ſens des miennes, qu'il ne me paroît plus de ſujet de douter qu'une Ame ne faſſe en eux ce que la mienne fait en moy.

Neanmoins, ſuivant cette ferme reſolution, que j'ay faite de n'admettre rien en ma croyance, que ce qui me paroîtra évidemment, quand je l'auray aſſez conſideré pour ne devoir plus craindre que je me trompe; je veux plus ſerieuſement que jamais réfléchir ſur toutes les choſes qui ſervent à la Parole, puis que c'eſt le plus ſûr moyen que j'aye de connoître ſi tous les corps, qui reſſemblent parfaitement au mien, ſont en effet des hommes comme moy.

La premiere, qui me ſemble digne de conſideration, eſt qu'il y a pluſieurs corps qui peuvent cauſer du bruit en pouſſant l'air; & que ce bruit peut être different, ſelon que ces corps ſe rencontrent

diverſement, ou que leurs parties ſont differentes. Ainſi loin d'avoir beſoin de ſuppoſer qu'il y ait des ames, dans les corps qui produiſent cet effet, je connois au contraire que, le bruit n'arrivant que parce que l'air eſt pouſſé, on ne peut raiſonnablement en attribuer la cauſe, qu'à ce qui eſt capable de pouſſer, c'eſt-à-dire, au Corps.

Je ſçay auſſi que par le ſecours des Mécaniques, on peut ſi bien ajuſter certains corps les uns aux autres, qu'ils pourront compoſer des inſtrumens capables de rendre des ſons agréables, & même d'imiter les chants, que j'ay quelquefois employez pour exprimer de la douleur ou de la joye.

Je connois encore que les rochers & d'autres corps ſemblables peuvent faire entendre, non ſeulement des ſons, comme les inſtrumens de Muſique, mais des paroles bien articulées. Je connois à la verité qu'ils ne les forment pas, & que comme ils repouſſeroient une balle à celuy qui l'auroit pouſſée vers eux, ils ne font que renvoyer les paroles à celuy qui les a proferées; c'eſt-à-dire, qu'ils repouſſent vers luy le même air qu'il a pouſſé vers eux, ſans rien changer à cette impreſſion, qui luy fait porter les paroles ſi loin des lieux où on les prononce, lors que rien ne l'arrête.

Je connois même, ainſi que je l'ay déja dit, que l'art peut aller juſqu'à former une machine qui articuleroit des paroles ſemblables à celles que je prononce. Mais en même temps je conçois qu'elle ne prononceroit que celles qu'on auroit eu deſſein qu'el-

Digitized by Google

le prononçât, & qu'elle les prononceroit toûjours dans le même ordre.

Ainſi je ne dois pas legerement croire que tout ce qui peut faire du bruit, rendre du ſon, former des voix, ou prononcer des paroles, ait des penſées. Sur tout je dois prendre garde que l'Ouvrier admirable, à qui je dois la ſtructure de mon Corps, en a ſi mécaniquement arrangé toutes les parties, & principalement celles qui ſervent à la voix, que pour la former, je n'ay pas beſoin d'avoir une ame. Les ſeuls battemens des muſcles de la poitrine & du diaphragme peuvent faire entrer l'air dans les poulmons, ou l'en faire ſortir; & la ſeule ſituation des cartilages du larinx, diverſement changée par les petits muſcles qui ſervent à les remuër, peut être cauſe de mille ſons aigus ou graves, doux ou aigres, perçans ou foibles, ſelon les differentes fléxions, que reçoit l'air en ce paſſage.

Je dois auſſi conſiderer que, ſi j'articule diverſes paroles, ce n'eſt que parce que cet air déja ſorti de la gorge, eſt diverſement agité, ſelon que les muſcles de ma langue la remuënt en cet inſtant vers le haut ou vers le bas de ma bouche; ou bien, parce qu'étant prés d'échapper, il eſt agité ſuivant les diverſes manieres, dont mes dents ou mes lévres peuvent s'appliquer les unes aux autres, par le mouvement de leurs muſcles.

Outre cela, je dois conſiderer que les muſcles, qui ſervent à remuër toutes ces parties, ne ſe meuvent eux-mêmes, que ſelon que mon cerveau eſt agité, & qu'il

Digitized by Google

le peut être en mille façons differentes par les organes de l'oreille, sans que mon Ame ait autre part à tous ces mouvemens, que d'en appercevoir les effets.

Enfin, je dois considerer qu'il y a tant de communication & de rapport entre les nerfs de l'oreille & ceux du larinx, que dés que quelque son agite le cerveau, il coule aussi-tôt des esprits vers les muscles du larinx, qui les disposent comme il faut qu'ils le soient, pour former un son tout semblable à celuy qui vient de frapper le cerveau. Et, quoy que je conçoive bien qu'il est besoin de quelque temps, pour faciliter ces mouvemens des muscles de la gorge, en sorte que les sons qui excitent le cerveau pour la premiere fois, ne peuvent pas aisément être exprimez par la gorge; néanmoins je conçois bien aussi qu'à force de les repeter, on peut faire que le cerveau, qui en est souvent ébranlé aux mêmes endroits, envoye tant d'esprits par les nerfs inserez aux muscles de la gorge, qu'enfin ils meuvent aisément tous les cartilages qui servent à cette action, comme il est necessaire qu'ils soient remuez, pour former des sons semblables à ceux qui ont ébranlé le cerveau.

Ainsi ce n'est pas assez que les corps rendent des sons, forment des voix, ou même articulent des paroles semblables à celles par lesquelles je dis ce que je pense, pour me persuader qu'ils pensent tout ce qu'ils semblent dire. Par exemple, je ne dois pas légérement croire qu'un perroquet ait aucune pensée, quand il prononce quelques mots. Car, outre que je remarque qu'aprés luy avoir repeté une prodigieuse

quantité

quantité de fois des paroles dans un certain ordre, il ne rend jamais que les mêmes, & dans la même ſuite ; il me ſemble que, ne faiſant point ces redites à propos, il imite moins les hommes, que les échos, qui ne répondent jamais que ce qu'on leur a dit. Et, s'il y a quelque difference entre les perroquets & les échos, c'eſt que les rochers, en repouſſant l'air, ſans rien changer aux impreſſions qu'il a reçûës, rendent les mêmes voix qui les ont frappez, au lieu que les perroquets forment une autre voix ſemblable à celle qui leur a frappé l'oreille, & que ſouvent ils repetent les paroles, qu'on ne leur redit plus. Mais enfin, comme je ne puis dire que les rochers parlent, quand ils renvoyent des paroles, je n'oſe aſſûrer auſſi que les perroquets parlent, quand ils les repetent. Car il me ſemble que *parler* n'eſt pas repeter les mêmes paroles, dont on a eu l'oreille frappée, mais que c'eſt en proferer d'autres à propos de celles-là. Et, comme j'ay raiſon de croire que tous les corps qui font des échos, ne penſent point, quoy que je leur entende redire mes paroles, parce qu'ils ne les rendent jamais que dans l'ordre que je les ay proferées ; je dois juger par la même raiſon, que les perroquets ne penſent point auſſi.

Mais, ſans m'amuſer encore à examiner ce qui regarde les perroquets & tant d'autres corps vivans, dont la figure eſt trés-differente de la mienne, je veux continuer la recherche, dont j'ay beſoin pour connoître l'interieur de ceux qui me reſſemblent ſi parfaitement au dehors ; & pour cela je penſe, aprés

la discussion que je viens de faire de tout ce qui cause le bruit, les sons, les voix, & la parole, pouvoir établir comme un principe certain, que si les corps, qui sont semblables au mien, n'avoient que la facilité de prononcer des paroles, je ne devrois pas croire pour cela qu'ils eussent l'avantage d'être unis à des ames. Mais aussi, si je trouve par toutes les experiences que je suis capable d'en faire, qu'ils usent comme moy de la parole, je croiray avoir une raison infaillible de penser qu'ils ont une ame comme moy.

Ce que c'est que parler. Pour faire cet examen dans un ordre, qui ne me laisse aucun soupçon de m'être trompé, je dois considerer avant tout, ce que j'entens par la parole. *Parler*, à mon avis, n'est autre chose que faire connoître ce que l'on pense, à ce qui est capable de l'entendre; & supposé que les corps, qui ressemblent au mien, ayent des ames, je vois que le seul moyen de nous expliquer les uns aux autres ce que nous pensons, est de nous en donner des signes exterieurs.

Or il me semble avoir reconnu qu'il y a plusieurs signes communs entr'eux & moy, par lesquels nous nous entendons. Car, voyant qu'ils répondent à mes signes par d'autres signes, qui me donnent des idées convenables à ce que je pense, je ne crois pas me tromper, quand je me persuade qu'ils ont compris ma pensée, & que la pensée nouvelle, que leurs signes ont excitée en moy, est en effet celle qu'ils ont.

De plus, je voy que je puis convenir avec quelques-uns d'eux que ce qui signifie ordinairement une chose,

Digitized by Google

en ſignifiera une autre; & que cela reüſſit, de ſorte qu'il n'y a plus que ceux avec qui j'en ſuis convenu, qui me paroiſſent entendre ce que je penſe.

D'où je conçois que ces ſignes ſont d'inſtitution; & comme cette inſtitution ſuppoſe neceſſairement de la raiſon & des penſées en ceux qui ſont capables d'en convenir, je n'avancerois peut-être rien avec temerité, ſi j'aſſûrois dés-à-preſent que ces corps ſont unis à des ames.

Mais ce qui me pourroit troubler en cela, c'eſt que s'il y a des ſignes d'inſtitution, je penſe en reconnoître d'autres qui ſont abſolument naturels: par exemple, tous ceux par leſquels je témoigne mes paſſions ſans en avoir deſſein, certain air riant ou triſte, & certains mouvemens de mes yeux, ou des autres parties de mon viſage, me font ſouvent appercevoir, quand je conſulte le miroir, que ſi dautres me voyoient, ils connoîtroient ma triſteſſe, ma joye, ou les autres paſſions qui m'agitent. Et c'eſt peut-être là, ſi ces corps ſemblables au mien ont des ames, le plus ſeur moyen de leur découvrir les differens états de la mienne.

Toutefois, ſi j'y prens garde de prés, je puis rendre ces ſignes aſſez trompeurs: car je ſens qu'encore que naturellement je paroiſſe au dehors joyeux ou triſte, quand je le ſuis en effet, j'ay pourtant le pouvoir de contraindre les mouvemens de mon viſage & des mes yeux, en ſorte qu'ils ont un air tout different de celuy qu'ils auroient, ſi je laiſſois leurs mouvemens libres. Ce qui me fait connoître que, bien que naturellement certains mouvemens de mon viſage, & même de tout

Digitized by Google

mon corps, ayent été joints à quelques-unes de mes pensées, ce rapport neanmoins n'eſt pas ſi neceſſaire, que je ne le puiſſe quelquefois changer, en joignant ces penſées à d'autres mouvemens tout contraires. Et, quoyqu'à la verité cela me faſſe beaucoup de peine, je conçois pourtant que, comme on peut former une habitude aiſée de tout ce qui paroît d'abord le plus difficile, je pourrois me rendre ces changemens aſſez faciles.

Mais ce que je dois le plus obſerver en cet endroit, eſt qu'encore qu'il ſoit fort convenable que, tandis que mon ame eſt unie à un corps, pour la conſervation duquel elle a diverſes paſſions, ſa joye, ſa triſteſſe, ſes deſirs, ou ſa crainte ſoient toûjours unies aux mouvemens que la bonne ou mauvaiſe diſpoſition de ce corps peut cauſer dans le cerveau; & que ce rapport qu'il y a des parties du cerveau à celles du viſage ou des yeux, & à toutes celles qui ſont exterieures, ſoit cauſe que le dedans ne peut jamais changer, qu'il n'y en ait des marques au dehors: neanmoins, comme ces marques exterieures n'ont une relation neceſſaire qu'avec les changemens du cerveau, & que le ſeul état du corps en peut être la cauſe, il pourroit être, quand les corps qui reſſemblent au mien, ne ſeroient point unis à des ames, qu'ils auroient les mêmes mouvemens d'yeux & de viſage que j'apperçois ſouvent en moy, ſelon qu'ils ſeroient bien ou mal diſpoſez au dedans. Tellement que ces ſignes exterieurs, ſi ſemblables dans ces corps & dans le mien, ne ſont pas tout ſeuls un argument in-

Digitized by Google

faillible que ces corps ayent des ames.

Auſſi, comme ces mouvemens du viſage & des yeux, & même ces cris qui ne manquent jamais, quand rien ne les contraint, de ſuivre les differens états du corps, à cauſe du rapport qu'il y a entre toutes ſes parties, ſe peuvent trés-proprement appeller les ſignes naturels de l'état où eſt le corps; je me garderay bien, quand les yeux & le viſage, ou même les cris de ces corps ne me paroîtront excitez que par les objets qui leur peuvent ſervir ou nuire, de croire que ces mouvemens exterieurs ſoient les ſignes d'aucune penſée. Mais, encore un coup, quand je verray que ces corps feront des ſignes, qui n'auront aucun rapport à l'état où ils ſe trouveront, ni à leur conſervation: quand je verray que ces ſignes conviendront à ceux que j'auray faits pour dire mes penſées; quand je verray qu'ils me donneront des idées que je n'avois pas auparavant, & qui ſe rapporteront à la choſe que j'avois déja dans l'eſprit; enfin quand je verray une grande ſuite entre leurs ſignes & les miens, je ne ſeray pas raiſonnable, ſi je ne crois qu'ils le ſont comme moy.

Ainſi, je n'ay plus à douter ſur ce point: car j'ay fait mille épreuves ſemblables; & non ſeulement j'ay vû une grande liaiſon entre leurs ſignes & mes penſées, mais j'en ay reconnu une ſi grande entre leurs ſignes & les miens, qu'il ne m'eſt plus poſſible de douter de leurs penſées. Et, ſi le pouvoir que j'ay d'empêcher que les mouvemens exterieurs de mon viſage, & les autres ſignes de mes paſſions ne

les expriment, a été une des raisons que j'ay euës pour reconnoître que mes pensées étoient trés-differentes des mouvemens qui ont coûtume de les accompagner; je puis maintenant assûrer, non seulement que ces autres corps, qui ressemblent au mien, ont des pensées, mais encore qu'ils peuvent comme moy, ne les pas toûjours laisser tellement jointes aux mouvemens qui ont coûtume de les signifier, qu'on doive toûjours s'y fier. J'ay reconnu qu'ils sçavoient l'art de se contraindre; & souvent, aprés un grand nombre de signes de leur part & de la mienne, qui me faisoient voir qu'ils entendoient ma pensée, & qui me faisoient croire que j'entendois la leur, je me suis apperçû qu'ils avoient dessein de me tromper.

Maintenant qu'il ne m'est plus permis de douter que les corps qui ressemblent au mien, ne soient unis à des ames, & qu'en un mot, je suis assûré qu'il y a d'autres hommes que moy, je pense devoir rechercher avec soin ce qui me reste à connoître de *la parole*.

Je n'en ay discouru jusqu'icy qu'en general; & j'ay dit seulement que *parler* étoit donner des signes de sa pensée. Mais, puisque le peu de réfléxion que j'ay faite sur ces signes, m'a déja découvert une verité si importante, & que d'ailleurs je voy que ces mêmes signes sont le seul moyen d'entretenir entre les hommes la societé, qui est le plus grand de tous les biens en ce monde; je veux, autant qu'il me sera possible, en observer les differentes especes avec leurs proprietez, & tâcher d'en découvrir toutes les

Digitized by Google

merveilles, pour en reconnoître toutes les utilitez.

Une des principales choſes, que je trouve digne de conſideration touchant ces ſignes, eſt qu'ils n'ont aucune conformité avec les penſées, que l'on y joint par inſtitution. En effet, ſoit que nous exprimions nos penſées par des geſtes, par des diſcours, ou par des caracteres, qui ſont les trois ſortes de ſignes les plus ordinaires, par leſquels nous faſſions connoître nos penſées, nous voyons bien (ſi nous y faiſons un peu de réfléxion) qu'il n'y a rien de moins reſſemblant à nos penſées, que tout ce qui nous ſert à les expliquer. Car enfin, quand un homme, pour me témoigner qu'il n'eſt pas d'accord de quelque choſe, vient à branler la tête: quand, pour me l'expliquer mieux, il remuë la gorge, la lange, les dents & les lévres pour former des paroles, ou bien qu'il prend du papier, & trace avec une plume des caracteres pour me l'écrire, je vois ſi peu de reſſemblance entre tous ces mouvemens de la tête, de la bouche, ou de la main, & tout ce qu'ils m'apprennent, que je ne puis aſſez admirer comment ils me donnent ſi facilement l'intelligence d'une choſe qu'ils repreſentent ſi mal

Mais ce que je trouve de plus admirable en cela, c'eſt que cette extréme difference qu'il y a entre ces ſignes & nos penſées, en nous marquant celle qui eſt entre nôtre corps & nôtre ame, nous donne en même temps à connoître tout le ſecret de leur union. Au moins il me ſemble que cette étroite union, que la ſeule inſtitution des hommes eſt capable de mettre entre certains mouvemens exterieurs, & nos penſées,

Digitized by Google

eſt, à qui veut y prendre garde, le plus beau moyen de concevoir en quoy conſiſte veritablement l'union du corps & de l'ame. Car enfin, ſi l'on conçoit que les hommes puiſſent par inſtitution joindre certains mouvemens à certaines penſées, on ne doit pas avoir de peine à concevoir que l'Auteur de la nature, en formant un homme, uniſſe ſi bien quelques penſées de ſon ame à quelques mouvemens de ſon corps, que ces mouvemens ne puiſſent être excitez dans le corps, qu'auſſi-tôt des penſées ne ſoient excitées en l'ame; & que reciproquement, dés que l'ame veut que le corps ſoit mû d'une certaine façon, il le ſoit en même temps.

Au reſte, il eſt évident que c'eſt de ce raport ſi neceſſaire, que l'Auteur de la nature entretient entre le corps & l'ame, qu'eſt venuë la neceſſité de faire des ſignes pour communiquer ſes penſées. Car, puiſque l'ame ne peut avoir de penſée, à l'occaſion de laquelle il ne ſe faſſe un mouvement dans le corps; & que d'ailleurs elle ne peut recevoir aucune idée de ce qui eſt au dehors, que par les mouvemens qui ſont excitez dans le corps qu'elle anime, il faut neceſſairement que deux ames, unies à deux corps differens, expriment leurs penſées par des mouvemens, ou, ſi vous voulez, par des ſignes exterieurs. Or, pour connoître parfaitemen comment cela ſe fait, il n'eſt beſoin, à mon avis, que de faire un peu de réfléxion à ce que j'ay déja remarqué ſur les principales differences des ſignes, ſur la cauſe particuliere de chacun, & ſur les raiſons qu'on a de s'en ſervir.

Et

Et premierement, s'il eſt vray que certains mouvemens du viſage & certains cris ſuivent naturellement certains états du corps, par le rapport qu'il y a entre ſes parties, il faut croire que les pensées, qui ſont jointes naturellement à ces mouvemens du viſage & à ces cris, ſont les paſſions que l'ame ſouffre à l'occaſion de l'état où eſt le corps. Tellement que, ſi un homme a bien obſervé ſes yeux, ſon viſage, & tout l'exterieur de ſon corps, pendant qu'il a eu certaines paſſions, il a pû, voyant les mêmes mouvemens dans un autre homme, juger que cet homme ſentoit les mêmes paſſions. Veritablement, ſi quelquefois il a ſçû ſe contraindre en de pareils états, il peut avoir appris à ſe défier de ces ſignes. Mais enfin il eſt évident qu'ils ſont naturellement propres à expliquer les paſſions; & que le meilleur moyen de faire entendre ce que l'ame ſouffre, eſt de ne pas contraindre ſon viſage, ſes yeux ou ſa voix. C'eſt la maniere d'exprimer ſes penſées la plus naïve: c'eſt auſſi la premiere de toutes les langues, & la plus univerſelle qui ſoit dans le monde, puis qu'il n'y a point de nation qui ne l'entende.

Il y a deux autres moyens d'exprimer non ſeulement les paſſions de l'ame, mais encore tout ce qu'elle conçoit: ſçavoir ce qu'on appelle ordinairement *Parole*, & ce qu'on appelle *Ecriture*, qui ne ſont à vray dire qu'une même choſe. Car les hommes, ayant obſervé qu'ils pouvoient former differentes voix ou differens caracteres, ſont convenus que les mots ou les caracteres ſignifieroient les choſes; & ſe ſont exprimez

par l'un ou par l'autre de ces moyens, ſelon qu'il a été plus convenable à l'état où ils ſe ſont trouvez. S'ils ont été abſens, les caracteres qui demeurent aprés qu'ils ont été tracez, leur ont été plus commodes, comme pouvant être tranſportez où la voix n'auroit ſçû parvenir. Mais, s'ils ont été preſens, les mots prononcez leur ont ſemblé un moyen plus aiſé de s'exprimer; & enfin, ſi quelqu'un n'a point eu la voix libre, il a pû par les caracteres expoſer aux yeux les ſignes de ſa penſée. De ſorte que, s'il y quelque veritable difference entre *écrire* & *parler*, c'eſt qu'en parlant on ſe ſert de la voix, & en écrivant des caracteres, qui ſont à la verité des ſignes fort differens: mais en tous les deux, on s'exprime par des choſes exterieures & corporelles, auſquelles on fait ſignifier par inſtitution ce que l'on penſe; & c'eſt en general ce qu'on appelle *parler*.

Cela poſé, il n'y a perſonne qui ne conçoive qu'on peut apprendre une langue, ou une maniere d'écrire, & même qu'on en peut inventer. Car il eſt évident que, ſoit qu'on les apprenne, ou qu'on les invente, on ne fait autre choſe que convenir que certains caracteres ſignifieront certaines penſées. On voit auſſi que s'il y a quelque difference entre les apprendre & les inventer, c'eſt qu'en apprenant on s'inſtruit ſeulement des ſignes, dont quelques autres hommes ſont déja convenus, & qu'en inventant on eſt maître de l'inſtitution, qui fait que les mots ou les caracteres ſignifient plûtôt une choſe que l'autre; & c'eſt par ce moyen que preſque toutes les nations ſe ſont fait des langues differentes.

Digitized by Google

Mais, comme il eſt aiſé de concevoir comment des hommes, qui parlent une même langue, peuvent convenir entr'eux des moyens d'en inventer de nouvelles; je m'arrêteray à conſiderer comment une perſonne, qui n'auroit aucune connoiſſance de la langue d'un païs, la pourroit apprendre, quoy que ceux du païs ne ſçûſſent pas la ſienne.

Comment on peut apprendre une langue étrangére.

Pour cela je conçois que, s'appliquant d'abord à ſçavoir le nom des choſes qui luy ſeroient les plus neceſſaires, il écouteroit ſoigneuſement tout ce qui ſe diroit par ceux qui tiendroient, ou qui démontreroient quelqu'une de ces choſes; & le mot, qu'ils repeteroient le plus ſouvent en parlant de cette choſe, devant neceſſairement être ſon nom, il pourroit en prononçant ce mot, uſer en même temps, pour obtenir la choſe, de quelque ſigne qui témoignât le beſoin qu'il en a. Que, ſi en la démontrant, & en faiſant connoître qu'il en a beſoin, il ne la nommoit pas bien, on ne manqueroit pas de luy en dire le veritable nom. De ſorte qu'il pourroit par de ſemblables démonſtrations, ſçavoir en peu de temps le nom de pluſieurs choſes; & pour peu qu'il eût d'eſprit, il obſerveroit ſur tout les mots, qu'on repeteroit le plus de fois, en répondant à ſes diverſes demandes ſur le nom des choſes qu'il démontreroit. Car apparemment les mots, qui ſe trouveroient dans toutes les réponſes les plus proches du nom de chaque choſe, ſignifieroient, *cela s'appelle*, ou *cela ſe nomme*: ſi bien qu'il n'auroit qu'à les repeter, pour faire de nouvelles queſtions.

Digitized by Google

Aprés avoir appris par ce moyen les noms de plusieurs choses, il pourroit, selon qu'elles seroient utiles ou dommageables, observer les mots dont ceux qui témoigneroient en être affectez, se serviroient pour exprimer ce qu'ils en penseroient, & apprendre par ce moyen les mots, qui signifiant les qualitez, sont toûjours ajoûtez à ceux qui signifient les choses, ausquelles ces qualitez conviennent.

Ensuite, voyant faire certaines actions, comme monter, descendre, aller, & venir, il pourroit demander comment cela s'appelle; &, quand il sçauroit assez de mots pour en former des discours, où il pût mêler les verbes aux noms, c'est-à-dire, ce qu'il penseroit touchant les choses & touchant leurs actions, il pourroit se faire entendre, quoy qu'il parlât encore fort improprement pour les mots & pour la construction.

La maniere, dont les enfans apprennent à parler.

Mais, pour connoître que cela n'est pas impossible, il ne faut que considerer que cela doit être souvent arrivé à des voyageurs. Et comment des hommes faits ne trouveroient-ils pas les moyens de se faire entendre dans un païs où ils arrivent, puisque les enfans en trouvent bien pour apprendre la langue du païs où ils naissent? Ils n'apportent, en venant au monde, que ce que la nature donne à tous les hommes, pour exprimer la douleur, la joye, ou les autres passions, cependant cela leur suffit. Et, pour peu qu'ils ayent vécu, ils étudient si bien le visage de leur nourrice, qu'elle peut les faire pleurer ou rire, à les regarder seulement. Ainsi ils connoissent aisément

les passions de ceux qui les approchent, par les mouvemens exterieurs, qui en sont les signes naturels.

Ils sont un peu plus longs à démêler les signes, que les hommes ont institué pour signifier les choses. Mais la necessité qu'ils ont de quelques-unes, les rend si attentifs à tout ce qu'on dit de ces choses, quand ils s'apperçoivent qu'on les touche, ou qu'on les montre de la main, qu'ils en apprennent enfin le nom. Il est vray qu'ordinairement on tâche d'exciter en eux quelque passion (comme la joye) par quelque ery, qui accompagnant la démonstration qu'on leur fait des choses, en même temps qu'on leur en dit les noms, fait qu'ils y sont plus attentifs, & qu'en étant plus affectez par ce moyen, ils les retiennent mieux.

Mais, quelque peine qu'on se donne pour leur apprendre certaines choses, on s'apperçoit souvent qu'ils sçavent les noms de mille autres choses, qu'on n'a point eu dessein de leur montrer. Et ce qu'il y a de plus surprenant en cela, c'est de voir, lors qu'ils ont deux ou trois ans, que par la seule force de leur attention, ils soient capables de démêler dans toutes les constructions qu'on fait en parlant d'une même chose, le nom qu'on donne à cette chose.

Ils apprennent ensuite avec la même application, & le même discernement, les mots qui signifient les qualitez des choses, dont ils sçavent les noms.

Enfin, étendant leur connoissance plus loin, ils remarquent quelques actions ou quelques mouvemens de ces mêmes choses; & observant à même temps ceux qui en parlent, ils distinguent à force

d'être attentifs, & d'entendre répéter les mots qu'on mêle aux noms, qui signifient les choſes ou leurs qualitez, ceux qui ſignifient leur action.

Ainſi un enfant, dont le temperament eſt fort & vigoureux, voyant un cheval qui court, ſemble vouloir voler aprés. Ceux qui le veulent divertir, luy demandent ſouvent, s'il voit le cheval : mais, parce que peut-être ce mot ſeroit difficile à prononcer pour luy, à cauſe que les enfans prononcent mieux tous les mots qui n'ont beſoin que de lévres ou de gencives pour être bien articulez, ils luy donnent un nom convenable à cela. Et, lors que dans les efforts qu'il fait pour ſe joindre au cheval, il a prononcé ce mot, on le méne auprés de cet animal, qu'on luy fait careſſer, en diſant qu'il eſt bon : ce qui ſe repete ſouvent, tandis qu'il le flate. Mais, ſi le cheval vient à faire quelque mouvement ou quelque ſouffle, qui faſſe craindre qu'il ne bleſſe l'enfant, ceux qui le veulent ôter de là, diſent incontinent que le cheval eſt méchant; & ſi cet enfant, lors qu'on l'emporte, témoigne par des cris que cela luy déplaît, ceux qui le tiennent, feignent de la peur, dont l'enfant connoiſſant les ſignes exterieurs ſur leur viſage, ſent incontinent les mêmes mouvemens, ce qui le fait conſentir à s'éloigner du cheval. Et, comme pendant tout cela on repete ſouvent le mot de *méchant*, avec des démonſtrations qui le rendent plus attentif, il conçoit ce que veut dire ce nouveau mot, le retient & ſouvent le repete à ſa maniere. De ſorte que, ſi aprés de ſemblables leçons, ce même enfant voit un cheval, il repetera le mot, qui luy ſigni-

Digitized by Google

fie cet animal ; &, ſi l'en approchant, il le trouve aſſez paiſible pour ſe laiſſer flatter, il dira en même temps le mot, qui ſignifie le cheval, & celuy qui ſignifie ſa douceur. Mais s'il s'agite trop, la peur qu'il en aura, luy faiſant faire effort pour s'en éloigner, luy fera dire à même temps le mot de méchant à ſa maniere, aprés celuy qui ſignifie cheval, ſans lier ces deux mots par aucun verbe, qui déſigne aucune action.

Que les Grammairiens imitent cette maniere.

Je diray en paſſant, qu'il y a bien de l'apparence que ceux qui ont donné les élemens de la Grammaire, ont fait de ſemblables obſervations. Comme tout l'art de leur methode n'a pû être tiré que de la nature même, il faut qu'ils ayent bien conſideré comment les enfans apprennent à parler ; & je vois qu'en effet leurs preceptes ne ſont qu'une imitation de ceux que la nature donne aux enfans.

D'abord les Grammairiens font connoître les noms qui ſignifient les choſes, qu'ils appellent *ſubſtantifs* : puis ils font connoître ceux qui ſignifient les qualitez, qu'ils appellent *adjectifs*. Et ce n'eſt qu'aprés avoir bien diſtingué ces differens noms, qu'ils font connoître les mots qui ſignifient les actions des choſes, qu'ils appellent *verbes* : en quoy ils ſuivent encore les leçons, que la nature donne aux enfans, qui ſelon ce qu'on en peut obſerver, ne ſe rendent attentifs aux mots qui ſignifient les actions d'une choſe, que quand ils en ſçavent déja le nom, & celuy des qualitez par leſquelles cette choſe leur plaît ou leur déplaît. Car c'eſt toûjours ſelon cette convenance

Digitized by Google

qu'ils apprennent plûtôt une choſe que l'autre.

Et, afin que cela s'explique par le même exemple, dont j'ay déja commencé de me ſervir, lors que l'enfant ſçait bien le nom du cheval, & ceux des qualitez qui font qu'il luy plaît ou luy déplaît, le deſir qu'il a naturellement d'étendre ſes connoiſſances, fait qu'il obſerve les actions du cheval, dés qu'il le voit. Et, ſi quelquefois on s'apperçoit que, ſuivant l'impetuoſité de ſon temperament, il donne des ſignes de joye en voyant courir le cheval, on dira alors avec des cris, qui accompagnent ordinairement la joye, & en le remuant d'une façon approchante de celle dont cet animal remuë, que *le cheval court*. Cela repeté pluſieurs fois, luy fera concevoir le mot qui exprime cette action: en ſorte qu'il ne manquera point de joindre le mot, qui ſignifie le cheval, avec celuy qui ſignifie ſon action.

On pourroit, en ſuivant le même exemple, montrer comment un enfant apprend enfin à parler tout-à fait: mais il ſuffit d'en avoir exactement obſervé les commencemens; & l'on en peut comprendre aiſément la ſuite. Ce qu'il y a ſeulement à remarquer, eſt qu'il faut beaucoup plus de temps pour luy apprendre ce que valent les *adverbes*, que les mots qui ſignifient les ſubſtances, les qualitez, & les actions; parce qu'il n'importe pas tant à ſa conſervation de connoître ce plus, ce moins, & cet excez, ou ce défaut, qui s'exprimentpar les adverbes qu'on joint aux choſes, aux qualitez, ou aux actions, que les choſes, les qualitez, ou les actions mêmes.

Il

Il eſt bon auſſi de conſiderer que, quand il commence à s'appercevoir du plus, du moins de l'excez, ou du défaut, il l'exprime ordinairement par quelque mouvement, ou quelque démonſtration de grandeur, ou de petiteſſe, à proportion de ce que les choſes le touchent fortement ou foiblement, par leurs qualitez, ou par leur action.

Il en eſt de même des *conjonctions*, & des autres particules inventées pour lier, ou pour ſeparer les choſes. Un enfant ne les employe que rarement, & aprés un long temps : parce que, ſuivant abſolument la nature, il croit avoir exprimé la choſe & ſa qualité, quand il a mis les deux mots, qui les ſignifient, l'un avec l'autre.

C'eſt ce qu'il fait auſſi pour l'action, qu'il exprime, en mettant le mot qui la ſignifie, proche du nom de la choſe, ſans pouvoir encore diſcerner cette préciſion des temps, ni remarquer cette diverſité de terminaiſons, laquelle appliquant le mot, qui ſignifie une même action, à diverſes perſonnes, & à divers temps, forme la *conjugaiſon*.

On pourroit auſſi montrer comment il vient à connoître le terme des actions ; & l'on pourroit enfin tirer de l'ordre naturel, dans lequel les enfans apprennent à parler, des notions pour juger entre toutes les langues celles qui ſont les plus parfaites. Car ſans doute celles qu'on verroit dans leurs conſtructions ordinaires ſuivre le plus cet ordre naturel, devroient paſſer pour les plus parfaites.

Mais, ne cherchant icy que les principes, je ne

Digitized by Google

dois pas aller jusqu'à ce détail. Je desire seulement qu'on observe une verité trés-importante, que nous découvre évidamment cet exemple des enfans; qui est, que dés la naissance ils ont la raison toute entiere: car enfin cette maniere d'apprendre à parler, est l'effet d'un si grand discernement, & d'une raison si parfaite, qu'il n'est pas possible d'en concevoir un plus merveilleux.

Que, si dans la suite de l'âge ils paroissent sans conduite, & presque sans raison, il faut considerer que c'est la connoissance des affaires & de tous les sujets sur lesquels ils doivent raisonner, qui leur manque plûtôt que la raison. Joint à cela que les coûtumes du monde, qui en font toute la sageſſe, sont souvent si contraires à ce que la nature bien ordonnée exigeroit des hommes, que ceux qui naissent, ont besoin de vivre plusieurs années, pour apprendre des choses si éloignées de ce que la nature enseigne. Mais toûjours il est évident que leur raison est entiere dés le commencement, puis qu'ils apprennent parfaitement la langue du païs où ils naissent, & même en moins de temps, qu'il n'en faudroit à des hommes déja faits, pour apprendre celle d'un païs où ils voyageroient, sans y trouver personne qui sçût la leur.

Il n'est pas difficile maintenant de concevoir, pourquoy nous avons tant de facilité à apprendre une langue étrangere d'une personne qui la sçait, & qui sçait aussi la nôtre: car alors nous pouvons nous enquerir aisément du nom de chaque chose. Nous pouvons aussi par ce moyen apprendre plusieurs lan-

Digitized by Google

gues, étant manifeſte qu'aprés avoir appris le mot, qui ſignifie une choſe en François, on peut apprendre encore par quels mots les Italiens, les Eſpagnols, & d'autres nations expriment cette choſe. Et ce qu'il y a de remarquable eſt, que quand nous ſommes une fois convenus que pluſieurs mots ſignifient une même choſe, nous joignons ſi bien l'idée ou la penſée de cette choſe à chacun de ces mots, que ſouvent nous nous ſouvenons trés-bien qu'on nous en a donné l'idée, ſans nous ſouvenir duquel de tous ces mots on s'eſt ſervi. D'où vient que, quand on ſe trouve avec des perſonnes de differens païs, dont on ſçait les langues, on retient aiſément chaque nouvelle, & tout ce qui a été dit ſur les ſujets dont on a parlé, ſans pouvoir préciſément ſe reſſouvenir des mots ni de la langue dont on s'eſt ſervi, pour nous donner les idées qui nous en reſtent.

Cela fait voir encore bien clairement, ce me ſemble, la diſtinction qu'il y a entre nos penſées, & les mots par leſquels nous les exprimons. Et, comme la principale fin pour laquelle je me ſuis propoſé cet ouvrage, eſt de faire connoître cette diſtinction, je ne crois pas devoir omettre en cet endroit une autre conſideration, qui la rend, à mon avis, ſi évidente, qu'il n'eſt pas poſſible d'en douter.

C'eſt que, lors qu'un homme parle en public, & qu'il eſt écouté de pluſieurs perſonnes de differentes nations, le ſens de ſes paroles n'eſt compris que de ceux qui ſçavent la langue dont il ſe ſert, bien que le ſon de ſes paroles affecte également tous les autres.

Cependant, si l'ame n'étoit pas distincte du corps, & si les pensées n'étoient pas distinctes des mouvemens, il arriveroit que, dés que le cerveau de plusieurs personnes seroit affecté de même façon, ils penseroient tous la même chose en même temps : car ils ont tous également ce qui dépend en cela de l'oreille & du cerveau. Mais, parce que tous ne sont pas convenus que certains mouvemens de ces parties signifieront certaines choses, & qu'ils ne les ont pas joints aux idées qu'ils en ont, il arrive qu'on parle inutilement de ces choses devant eux, & qu'ils ne les comprennent pas, bien que les mots qu'on employe pour les exprimer, frappent leur oreille & leur cerveau, comme elles frappent l'oreille & le cerveau de ceux qui en ont l'intelligence.

La même chose se peut reconnoître encore par ceux qui étudient quelque langue. Ils sçavent souvent en un instant la signification d'un mot, & ne la sçavent plus en un autre. Cependant ils se souviennent bien du mot, & ils ont encore l'idée de la chose qu'il leur doit representer : mais ils n'ont pas encore si bien joint l'une à l'autre, que cette idée revienne à leur esprit, dés qu'on prononce le mot qui la signifie.

Quoy que je sois persuadé que je n'aye rien avancé jusqu'icy, qui ne soit appuyé sur des principes assez clairs, pour ne laisser aucun doute, & que peut-être ils fussent suffisans pour en tirer d'autres consequences, qui nous pourroient encore découvrir quelques veritez assez importantes : neanmoins je croy que, pour donner un entier éclaircissement sur ce qui me

reſte à dire, & même ſur ce que j'ay déja dit, il eſt bon, avant que d'aller plus loin, de bien démêler tout ce qui ſe trouve en la parole dépendant abſolument du corps, d'avec ce qui s'y trouve dépendant de l'ame, & de conſiderer ce qu'elle emprunte de leur union.

Comment ſe forme la voix.

De la part du corps en celuy qui forme la voix, il faut conſiderer qu'il a des poulmons, où l'air entre par la trachée-artére, lors que les muſcles de la poitrine en étendent tous les côtez par leur mouvement, comme il entre dans un ſoufflet par le bout, quand on l'étend en ſéparant ſes deux côtez.

Il faut auſſi concevoir que, comme le vent qui ſort d'un ſoufflet, quand on le referme, pourroit pouſſer l'air d'autant de façons diverſes, qu'on pourroit mettre de differens ſifflets à l'endroit par où ſort le vent; de même l'air qui ſort des poulmons, quand la poitrine s'abaiſſe, eſt diverſement pouſſé, ſelon que l'entrée de la trachée eſt diverſement diſpoſée. Ce que je n'explique pas plus au long: car je ſuppoſe que tout le monde ſçait qu'outre pluſieurs petits anneaux de cartilage, qui ſervent à empêcher que les côtez de la membrane, qui forme le canal par où l'air entre & ſort du poulmon, ne ſe rapprochent trop, il y en a trois conſiderables, dont l'un entr'autres ſe peut ſerrer de ſi prés, que quand il eſt en cet état, l'air ne peut ſortir du poulmon qu'avec un grand effort; & quelquefois auſſi il ſe peut élargir de telle ſorte, que l'air en ſorte fort doucement. Or, comme entre la plus grande & la plus petite ouverture dont il eſt capable, il ſe trouve une diverſité infinie d'autres ouvertures,

dont chacune fait une differente impreſſion à l'air, il ne faut pas s'étonner ſi l'air, qui ſort de la bouche, peut faire tant de differens effets.

Je ſuppoſe auſſi que chacun s'imagine bien que le cartilage, qui ſert à modifier l'air, ne manque pas de tous les muſcles propres à l'ouvrir, à le fermer, & même à le tenir en certains états, autant qu'il eſt beſoin pour la durée d'un même ſon. Ces muſcles ſont arangez avec un ordre ſi merveilleux, qu'il n'eſt pas poſſible de le voir ſans l'admirer. Les deux autres cartilages ont auſſi leurs muſcles; & toutes choſes ſont ſi bien diſpoſées en cet endroit, que l'on peut hauſſer ou baiſſer cette entrée, & l'ouvrir ou la fermer, avec lenteur ou avec avec viteſſe, ſans que jamais le mouvement des petits muſcles, qui ſervent à quelques-unes de ces actions, ſoit empêché par le mouvement de ceux qui ſervent aux autres. Ce qui nous fait connoître que c'eſt de la ſeule diſpoſition de cet endroit de la trachée, que dépend la difference des ſons.

Et il faut remarquer que, s'il n'y avoit que cette partie, il n'y auroit aucune difference entre les ſons qu'elle rendroit, & ceux d'une flûte, c'eſt-à-dire, qu'elle ne rendroit que des ſons vagues, & non pas des voix. Mais, pour leur donner une certaine détermination, la bouche eſt taillée de ſorte, que ces ſons venant à s'y entonner, reçoivent differentes terminaiſons, ſelon les differentes manieres dont elle s'ouvre.

Les voyelles. Si, par exemple, on ouvre la bouche autant qu'on

la peut ouvrir en criant, on ne ſçauroit former qu'une voix en A. Et à cauſe de cela le caractére, qui dans l'écriture déſigne cette voix ou terminaiſon de ſon, eſt appellé A.

Que ſi on ouvre un peu moins la bouche, en avançant la machoire d'enbas vers celle d'enhaut, on formera une autre voix terminée en E.

Et, ſi l'on approche encore un peu davantage les machoires l'une de l'autre, ſans toutefois que les dents ſe touchent, on formera une troiſiéme voix en I.

Mais, ſi au contraire on vient à ouvrir les machoires, & à rapprocher en même temps les lévres par les deux coins, le haut, & le bas, ſans neanmoins les fermer tout-à-fait, on formera une voix en O.

Enfin, ſi on rapproche les dents ſans les joindre entierement, & ſi en même temps on alonge les deux lévres en les rapprochant, ſans les joindre tout-à-fait, on formera une voix en U.

Il eſt ſi aiſé de concevoir comment les mouvemens, qu'on donne à toutes les parties de la bouche en chacune de ces formations de voix, étant mêlez, on pourra former des voix, dont la terminaiſon ſera moyenne entre-deux de ces cinq voix; que je ne m'amuſeray pas à examiner comment ſe forment ces voix moyennes ou compoſées, qu'on appelle *Diphtongues*.

Les conſonnes.

Mais je croy qu'il eſt neceſſaire d'examiner un peu comment ſe font ces battemens de la voix, qui en font les differentes articulations, & que l'on expri-

me dans l'écriture par des caracteres, qu'on appelle *Conſonnes*.

Quelques-unes ſont articulées par les lévres ſeulement : ainſi, quand on a les lévres jointes ſans que les dents le ſoient, on ne ſçauroit former la voix A, qu'en deſſerrant les lévres d'une maniere, qui fait qu'on articule la ſyllabe Ba, dont la derniere lettre, exprimant la terminaiſon du ſon, c'eſt-à-dire la voix, eſt appellée *voyelle*, & la premiere, qui marque la maniere dont cette voix eſt articulée, ſonnant avec elle, eſt appellée *conſonne*. D'où, en paſſant, on peut connoître que ſouvent la voix peut être belle, ſans être bien articulée : car le poulmon qui pouſſe l'air, & l'entrée de la trachée peuvent être en une ſi bonne diſpoſition, que la voix ſoit fort agreable. Mais en la même perſonne qui aura cet avantage, les autres parties de la bouche peuvent être ſi mal diſpoſées, que ne ſe remüant pas aſſez aiſément, & ne ſe rapportant pas les unes aux autres avec une juſteſſe aſſez entiere, la voix ſera mal articulée.

Ce qui eſt dit du B, avec la voix A, ſe peut dire de la même conſonne avec les autres voix, ſans qu'il y ait de difference dans l'articulation, laquelle commençant toûjours par deſſerrer les lévres, eſt toûjours la même, & ne reçoit ſa differente terminaiſon, que de la ſituation differente où les parties de la bouche ſe mettent, pour former ces differentes voix.

Les conſonnes P. & M. ſe forment comme le B. en deſſerrant les lévres : mais il y a cette difference entre ces trois conſonnes, que les lévres doivent être ſimplement

ſimplement jointes, pour prononcer le B. en les ouvrant ; qu'elles doivent être un peu plus ſerrées & retirées en dedans, pour prononcer le P. & qu'elles doivent être encore plus ſerrées & plus retirées, pour bien prononcer l'M.

La lettre F. ſe prononce, quand on joint la lévre de deſſous aux dents de deſſus : au lieu que les conſonnes precedentes ſe forment, en joignant les deux lévres.

La conſonne V. ſe prononce comme la lettre F. avec cette difference, qu'on preſſe plus les dents contre la lévre pour la lettre F. que pour l'V conſonne.

La lettre S. ſe prononce, en approchant les dents de deſſous aſſez prés de celles de deſſus, & la langue aſſez prés du palais, pour ne laiſſer paſſer l'air, qui va ſortir de la bouche, qu'en ſifflant. Le Z. ſe prononce de même, avec cette difference ſeulement, que pour le Z. on laiſſe un peu plus d'eſpace à l'air, en n'approchant pas tant la langue du palais, & en l'étendant d'une maniere, qui l'approche plus prés des dents, que quand on prononce une S.

Le D. ſe prononce, en approchant le bout de la langue au deſſus des dents d'enhaut ; & le T. en frappant du bout de la langue à l'endroit, où ſe joignent les dents d'enhaut & d'enbas. Pour la lettre N. elle ſe forme, en donnant du bout de la langue entre le palais & le haut des dents ; & la lettre R. en portant le bout de la langue juſqu'au haut du palais ; de maniere qu'étant frôlée par l'air qui ſort avec force, elle luy

Digitized by Google

cede, & revient ſouvent au même endroit, tandis que l'on veut que cette prononciation dure. La lettre L. ſe prononce, en portant le bout de la langue entre l'endroit où ſe forme la lettre N. & celuy où ſe forme la lettre R.

Le G. ſe prononce, en approchant doucement le milieu de la langue de l'extrémité interieure du palais; & le K. en l'approchant de cet endroit même, avec un peu plus de force.

Quant à l'X. c'eſt une prononciation compoſée de l'S. & du K. Pour le C. on peut dire qu'il ſe prononce ſouvent comme l'S. & ſouvent comme le K. La lettre Q. ſe prononce auſſi comme le K.

Enfin l'J. conſonne ſe prononce, en portant le milieu de la langue vers l'extrémité interieure du palais, avec moins de force qu'au G. quand il ſe prononce avec un A. un O. ou un U. Pour le CH. c'eſt une prononciation du C. jointe à une aſpiration douce: tellement que la ſyllabe Ga. vient preſque du fond du goſier; la ſyllabe Ka. d'un peu moins avant; la ſyllabe Ja. d'un endroit un peu plus proche du milieu du palais; & la ſyllabe Cha. du milieu du palais.

Je n'examine point pourquoy les uns prononcent mieux certaines conſonnes, que les autres: car on connoît aiſément que la facilité ou la difficulté de prononcer, ne vient que de la diſpoſition, qui ſe rencontre dans les parties de la bouche. En ſorte, que ſi les muſcles de quelques-unes ſont bien diſpoſez, & ceux de quelques autres le ſont mal, on prononcera bien les lettres, où l'on aura beſoin du

Digitized by Google

mouvement des parties qui ſont dans une bonne diſpoſition ; & l'on prononcera mal celles, où l'on aura beſoin du mouvement des parties qui ſont mal diſpoſées. Ainſi les enfans prononceront mieux le B. le P. le D. & quelques autres, où l'on n'a beſoin que des lévres, de quelques dents & du bout de la langue, que les lettres, pour la prononciation deſquelles il ſe faut ſervir du milieu de la langue, ou la replier juſqu'au haut du palais, comme la lettre R. parce que les humiditez de leur cerveau rendent leur langue trop épaiſſe. De là vient qu'on a coûtume, en leur parlant, de changer le nom des choſes qu'ils connoiſſent les premieres, quand il y a des lettres qu'ils ne peuvent prononcer ; & que parmi nous on leur déſigne leur pere & leur mere par des mots, dont les conſonnes ſont aiſées, à cauſe qu'elles ſe prononcent des lévres & des dents, ou du bout de la langue.

Les effets du ſon dans les animaux.

Aprés avoir remarqué, autant qu'il eſt neceſſaire, comment ſe forme le ſon ; comment il ſe termine en voix ; & comment il s'articule en ſyllabes, par celuy qui prononce, à ne conſiderer que le corps, il faut maintenant examiner l'effet que ce même ſon produit dans l'oreille, qu'il frappe & dans le cerveau qu'il ébranle.

Comme on ſçait communément l'anatomie de l'oreille, & même qu'il ſuffit que chacun ſoit perſuadé en general, que c'eſt un organe diſpoſé à recevoir l'air, quand il eſt pouſſé par les corps, qui en ſe touchant le chaſſent d'entr'eux, ou repouſſé par

les corps durs, ou ſortant des poulmons d'un animal; je n'en feray point la deſcription. Je ſouhaite ſeulement qu'on obſerve, que l'air ne peut être diverſement ébranlé par quoy que ce ſoit, qu'il n'entre diverſement dans l'oreille; & que, ſelon ces diverſitez, il ne donne un branle different à la membrane tenduë dans le fond de l'oreille, & aux nerfs qui y répondent.

On peut juger auſſi par ce qu'on ſçait de la conſtruction des animaux, même des bêtes; que ſelon que cet ébranlement des nerfs de l'oreille eſt different, le cerveau doit être ébranlé en differentes parties, & qu'enfin c'eſt toûjours, ſelon que ces differentes parties ſont ébranlées, que les eſprits ſe diſtribuënt diverſement dans les membres.

Or tout cela ſe fait par une ſuite neceſſaire de la diſpoſition mécanique de tout le corps de chaque animal, & même de chaque bête, qui étant d'une certaine eſpece, c'eſt-à-dire, conſtituée pour une choſe ou pour une autre, a juſtement tout ce qu'il faut pour effectuer ce que l'Auteur de la nature s'eſt propoſé en la formant. Elle a le cerveau tellement ajuſté, ſelon ſon temperament, à tout ce qui la peut conſerver, que ſi les objets qui luy peuvent nuire, meuvent ſon cerveau, c'eſt toûjours d'une façon qui le fait ouvrir aux endroits, d'où les eſprits peuvent couler dans les muſcles qui ſervent à la reculer de ces objets; & ſi les objets qui luy peuvent ſervir, meuvent ſon cerveau, c'eſt toûjours d'une façon qui le fait ouvrir aux endroits, d'où les eſprits peuvent couler dans les muſcles, qui ſervent à l'approcher de ces

Digitized by Google

mêmes objets. Tellement que, ſi nous ſuppoſons qu'un même bruit, frappant les oreilles de deux bêtes de differente eſpece, vienne à ébranler en même temps leurs cerveaux, nous devons croire que cet ébranlement ſe faiſant diverſement en chacune, & en differentes parties de leur cerveau, ſelon que ce qui cauſera le bruit, luy ſera convenable ou contraire; il arrivera auſſi que, le cours des eſprits étant neceſſairement different en ces deux bêtes, l'une ſera portée fort loin de l'objet, tandis que l'autre s'en approchera. Ainſi le heurlement d'un loup fera fuïr une brebis, & pourra faire approcher en même temps un autre loup.

Mais il eſt beſoin de remarquer en cet endroit, qu'encore que l'artifice avec lequel le cerveau des animaux eſt compoſé, ſoit infiniment varié, & qu'il ſoit admirable, en ce que, ſuivant leurs differentes conformations, il ſe trouve toûjours ſi artiſtement diſpoſé, qu'ils doivent neceſſairement, & ſelon toutes les regles de la mécanique, être approchez de ce qui leur eſt naturellement bon, ou reculez de ce qui leur eſt naturellement mauvais: toutefois il n'a pas été poſſible que dans la petiteſſe de leur cerveau il y eût tant de reſſorts differens, qu'ils puſſent avoir une proportion neceſſaire, & toûjours bien marquée avec toute ſorte d'objets.

Mais au lieu de cela, leur cerveau a été fait d'une ſubſtance aſſez molle, pour recevoir aiſément de nouvelles impreſſions, & neanmoins aſſez conſiſtante, pour conſerver celles que ſont en quelques endroits

certains objets, qui ne leur étant naturellement ni bons ni mauvais, ne laiſſent pas de leur faire par occaſion un bien ou un mal conſiderable. Et ſouvent ces veſtiges, qui n'étoient pas d'abord dans le cerveau, y demeurent ſi bien marquez, que dés que les objets qui les ont cauſez, ſe preſentent, les endroits qui en conſervent l'impreſſion, en étant plus ébranlez que les autres, laiſſent couler des eſprits dans les muſcles, qui peuvent ſervir à tranſporter l'animal prés ou loin de ces objets, ſelon qu'ils luy ont été utiles ou dommageables.

Au reſte, comme il y a bien plus de peril pour l'animal de ſouffrir l'approche des objets, qui luy peuvent nuire, qu'il n'y en auroit à ne pas approcher de ceux qui pourroient luy être utiles; lors qu'il n'y a encore aucune impreſſion dans ſon cerveau à l'occaſion d'un objet, s'il arrive que ce ſoit par quelque bruit que cet objet commence à ébranler ſon cerveau, il ne manquera jamais de fuïr, ſur tout ſi l'air a été fortement émû, ou d'une maniere qui ait apporté du trouble dans le cerveau.

Je croy qu'il n'y a perſonne qui n'ait ſouvent ſenti en ſoy-même les effets de cette ſurpriſe, & qui n'ait éprouvé combien la volonté, que l'ame a pour lors de retenir le corps en de certains lieux, eſt contrariée par cette diſpoſition naturelle, qui fait que tous les eſprits & les muſcles conſpirent à le tranſporter loin des endroits où ſe fait quelque bruit, ſur tout, quand il eſt ſi grand, que tout le corps ſemble être menacé d'y être détruit.

Digitized by Google

Chacun peut auſſi avoir éprouvé combien l'ébranlement que fait dans le cerveau un bruit, qui n'eſt pas ordinaire, & qui arrive ſubitement, a de force pour faire couler, ſans qu'on y penſe, les eſprits dans les muſcles, qui ſervent à tranſporter le corps hors des lieux où ce bruit arrive.

Mais, comme ce n'eſt pas encore icy le lieu d'examiner ce qu'il y a de la part de l'ame en *la parole*, il faut pour achever de connoître tout ce qu'elle emprunte du corps qui forme la voix, ou de celuy qu'elle affecte, ſe reſſouvenir que les mêmes nerfs, qui répondent aux oreilles, envoyent des rameaux aux dents, à la langue, à l'entrée de la trachée-artere, & generalement à tous les endroits qui ſervent à former ou à modifier la voix. Si bien que, ſuivant l'inſtitution de la nature, le même ébranlement des nerfs de l'oreille, qui fait que le cerveau eſt affecté du mouvement qu'une voix cauſe en l'air, fait auſſi que les eſprits, répandus du cerveau dans les nerfs de toutes les parties propres à former à la voix, en diſpoſent les muſcles d'une façon, qui répondant à l'impreſſion que cette voix a faite dans le cerveau, les met en état d'en former une toute ſemblable. Et, s'il a été neceſſaire que le rapport qu'il y a des nerfs de l'oreille au cerveau, fût tel que, quand il ſeroit émû par les ébranlemens de l'air, ce fût en differens endroits, ſelon la diverſité des bruits, afin que ſuivant cette diverſité, il pût couler des eſprits dans les muſcles, qui peuvent tranſporter ou arrêter l'animal, ſelon que les cauſes de ce bruit ſont utiles ou nuiſibles à tout le

Digitized by Google

corps; il n'a pas été moins neceſſaire qu'il y eût aſſez de rapport entre les nerfs de l'oreille, & ceux des parties qui ſervent à la voix, pourfaire que, dés qu'une voix frapperoit l'oreille, auſſi-tôt les muſcles de ces parties ſe diſpoſaſſent, comme il faut qu'ils le ſoient, pour en former une ſemblable.

Et, pour mieux connoître cette neceſſité, il eſt beſoin de faire deux réfléxions. La premiere, que, s'il importe aux animaux que leur cerveau ſoit ébranlé par le bruit de certains corps, avant qu'ils en ſoient trop proches, afin de les pouvoir éviter; il leur importe auſſi qu'il puiſſe être ébranlé par le bruit de quelques autres corps, afin d'être tranſportez vers eux, quand ils en ſont plus loin qu'il ne faut pour leur conſervation, ou pour leur commodité.

La ſeconde que, comme à ne conſiderer chaque animal que ſelon ſon eſpece, il n'y a rien qui luy ſoit plus nuiſible que ceux qui ſont d'une eſpece contraire; il n'y a rien auſſi qui luy ſoit plus convenable que ceux de ſon eſpece.

Cela poſé, il eſt évident que rien ne pouvoit être ſi utile que cette communication, qui eſt entre les oreilles & les parties qui ſervent à la voix. Car par ce moyen, le cry d'une bête venant à ébranler le cerveau d'une autre bête de ſon eſpece, il arrive auſſitôt qu'elle eſt non ſeulement tranſportée vers celle qui a fait le cry (ſuivant ce qui a été dit) mais outre cela, que les muſcles de ſon goſier ſe diſpoſent de telle ſorte, qu'elle fait en même temps un cry tout

ſemblable

Digitized by Google

ſemblable; & ce nouveau cry, frappant le cerveau de celle qui a crié la premiere, fait qu'il coule neceſſairement des eſprits dans les muſcles qui ſervent à la tranſporter vers la ſeconde: de ſorte qu'elles ſe rencontrent plûtôt, & peuvent, ſelon les cauſes du cry qui les a fait approcher, tirer l'une de l'autre ce qui peut ſervir à leur conſervation.

Je ſçay bien que cette neceſſité de former des cris ou des voix ſemblables à celles qui ont frappé les oreilles, n'eſt pas ſi generale, que cela doive toûjours arriver; & qu'il y a deux cas, où il faut que cela ſoit autrement, même dans les bêtes.

Le premier eſt, lors que celle qui a l'oreille frappée, & le cerveau ébranlé par un cry, n'eſt pas de même eſpece, que celle qui a fait le cry. Car nous ſçavons par ce qui a precedé, non ſeulement que les diſpoſitions des parties qui forment la voix dans les animaux d'eſpece differente, étant toutes diverſes, cela ne peut arriver; mais auſſi que ce qui fait qu'une bête pouſſe un cry ſemblable à celuy que fait une autre bête de ſon eſpece, n'eſt qu'afin qu'elles puiſſent plûtôt être preſentes au beſoin, qu'elles peuvent avoir l'une de l'autre.

Le ſecond cas eſt, qu'il peut ſouvent arriver, même entre les bêtes d'une même eſpece, que le cerveau de l'une ſoit émû par la voix ou le cry de l'autre d'une maniere, ſelon laquelle il ſera plus utile pour celle dont le cerveau aura été frappé de ce cry, que les eſprits coulent en d'autres muſcles, qu'en ceux qui ſervent à former un cry ſemblable. Par exemple, ſi

un coq fait le bruit qu'il a coûtume de faire, lors qu'il rencontre du grain, il pourra être que ce bruit frappant l'oreille des poules, ébranlera leur cerveau d'une maniere à les faire approcher du lieu où est ce grain, sans former une voix semblable à celle qui sera cause qu'elles y seront transportées. Comme aussi il peut arriver qu'une bête crie de telle sorte à l'occasion d'un objet dangereux, qu'elle fasse fuïr toutes les autres bêtes de même espece, sans qu'elles fassent un semblable cry. Mais, toutes les fois qu'une bête n'est pas dans ces pressans besoins, qui sont toûjours ce qui détermine le plus fortement en elle le cours des esprits, dés que son oreille est frappée par un cry, ce rapport qu'il y a des oreilles au larinx, fait que du même endroit, que les nerfs de son oreille ont ébranlé son cerveau, il coule necessairement des esprits dans les muscles du larinx, qui le disposant d'une maniere répondante à l'impression du cerveau, font que la bête pousse un cry tout semblable. De là vient que les oyseaux s'excitent à chanter.

Enfin cette connexité des nerfs de l'oreille, & de ceux des parties qui servent à la voix, est en general tellement la cause du bruit, que font la plûpart des bêtes, que, pourvû qu'elles ne soient pas dans de pressans besoins, dés que leurs oreilles sont excitées par quelque bruit, l'impression qu'il fait dans le cerveau, est cause que les esprits, qui ne sont point divertis ailleurs, coulent vers le larinx, pour le disposer à faire un bruit semblable. Et, comme le bruit qui a ébranlé leur cerveau, ne peut pas toûjours être imité par

Digitized by Google

les voix, qu'ils ſont capables de rendre, ſelon la diſpoſition naturelle de leur goſier, ils en rendent ſouvent de trés-differens. C'eſt ce qui fait que les inſtrumens de muſique excitent les oyſeaux à chanter, & que ce qu'ils chantent, eſt different de ce qu'on jouë ſur ces inſtrumens. Mais, pour faire connoître que ce n'eſt que le peu de rapport, qu'il y a entre les inſtrumens & la diſpoſition de leur goſier, qui empêche qu'ils ne les imitent, c'eſt que toutes les fois qu'il ſe rencontre aſſez de proportion entre leur goſier & les voix qui frappent leur oreille, ils ne manquent point d'en former enfin de ſemblables.

Comment quelques oyſeaux imitent le chant des autres, & mêmes nos paroles.

Ainſi les linottes apprennent avec le temps le chant des roſſignols, celuy des autres oyſeaux, & tout ce qu'on jouë ſur des inſtrumens. Elles apprennent même, comme les perroquets, à prononcer quelques-unes de nos paroles, parce qu'elles ont la langue & le bec diſpoſez à les articuler. Que ſi elles ſont longues à apprendre le chant des autres oyſeaux, ou nos paroles, c'eſt que les nerfs qui répondent de leurs oreilles aux muſcles de leur goſier, de leur langue, & de leur bec, ne ſont pas ſi-tôt ajuſtez à ces nouvelles manieres de voix, qu'elles les puiſſent former tout d'un coup. Mais enfin il paroît que, dés que ces parties ſont capables de former ces voix, elles les forment.

Et nous devons ſur tout remarquer, que le changement qui arrive en elles, quand elles apprennent, eſt que, leur cerveau étant diverſes fois frappé au même endroit des mêmes chants ou des mêmes mots, l'impreſſion en demeure ſi forte en cet endroit, que

les esprits, qui en sortent pour s'écouler dans les muscles de leur gosier, de leur langue, ou de leur bec, les disposent enfin à repeter ces chants, ou ces paroles.

Il est aussi fort à remarquer que jamais elles ne rendent les chants ou les mots qu'elles ont appris, que quand elles n'ont aucun besoin qui divertisse les esprits ailleurs; & que si dans ces occasions elles forment un cry, ou une voix, c'est toûjours le cry ou la voix de leur espece. Si bien qu'elles ne forment ces chants étrangers, ou les paroles humaines, que quand rien ne leur manque, & que les esprits étant en abondance, ou fort échauffez, coulent sans que rien en divertisse le cours, de l'endroit du cerveau que ces chants ou ces paroles ont le plus ébranlé, vers les parties qui servent à la voix: si ce n'est qu'on ait fort observé de ne leur donner toute la nourriture dont elles ont eu besoin, que dans le temps qu'on chantoit ou qu'on parloit auprés d'elles; car alors la presence de la pâture ne manque pas de les exciter à repeter les mêmes chants ou les mêmes paroles.

Et pour bien entendre cela, il faut concevoir que les bêtes apprennent leur cry des autres bêtes de leur espece, & qu'ordinairement la pâture en est cause. Car les petits ayant en même temps l'oreille frappée des cris, que fait toûjours leur mere, en la presence d'une pâture qu'ils ne tiennent pas encore, & les yeux frappez de cette pâture; il doit arriver que l'endroit de leur cerveau, qui reçoit toûjours ces deux ébranlemens à la fois, en ait à la continuë une impression telle, que les esprits venant à couler de cet

endroit vers le gosier & les muscles qui servent à la voix, les doivent necessairement disposer d'une façon, qui répondant à l'impression du cerveau, fasse pousser à ces petites bêtes un cry semblable à celuy de leur mere.

Mais, quand elles sont élevées par des hommes, que les linottes, par exemple, sont nourries dans une cage, & qu'au lieu du cry de leur mere, il arrive qu'en présence de la pâture certains chants étrangers, ou même des paroles humaines frappent leur oreille; il ne faut pas s'étonner si ces paroles ou ces chants, faisant impression au même endroit du cerveau, d'où cette pâture auroit dû faire couler des esprits dans les muscles du gosier & du bec, pour leur faire faire le bruit que font les oyseaux en presence d'une pâture qu'ils ne tiennent pas encore, sont cause que les esprits étant autrement dirigez, disposent autrement les muscles du gosier, de la langue & du bec de ces petits oyseaux, & font qu'au lieu du cry qu'ils auroient poussé, si leurs meres les avoient élevez, ils recitent des chants, ou prononcent des paroles. Cela doit necessairement arriver ainsi; & même ces chants ou ces paroles peuvent alors être appellez leur cry ou leur chant naturel, parce qu'ayant toûjours accompagné une action, qui a fait une si forte impression sur leur cerveau, il n'est pas possible que cette action ébranle leur cerveau, qu'aussi-tôt les esprits ne coulent vers les muscles qui servent à former ces chants, ou à ces paroles. De même, si pour les mieux faire apprendre, on les a mises en un

certain état, ou en un certain lieu, elles répéteront plûtôt ce qu'on leur aura appris, ſi on les remet dans le même état ou dans le même lieu, qu'en tout autre.

Il eſt aiſé auſſi d'entendre pourquoy il eſt quelquefois arrivé qu'un grand bruit, comme celuy d'une trompette, ayant tout d'un coup ébranlé l'oreille d'un oyſeau, a fait une ſi forte impreſſion dans ſon cerveau, qu'ayant effacé toutes les autres, les eſprits n'ont plus coulé vers ſon goſier que d'une façon, qui pût diſpoſer les muſcles du larinx à rendre des ſons tout ſemblables à celuy de la trompette. Et il ne faut pas s'étonner ſi les paſſages, par où ces eſprits coulent vers le goſier, étant plus difficiles à émouvoir que le cerveau à ébranler, l'oyſeau demeure quelquefois pluſieurs jours dans une eſpece de ſilence, avant que de rendre ce ſon; ni même ſi quelquefois ce ſilence eſt perpetuel, quand les parties qui ſervent à la voix, ne ſont pas capables d'en former une ſemblable au ſon, qui a ſi fortement émû le cerveau.

Enfin il n'y a perſonne de bon ſens, qui aprés cette diſcution ne voye pourquoy un animal étant né ſourd, doit neceſſairement être muët.

De tout cela, il reſulte avec aſſez d'évidence à qui le voudra bien conſiderer: Premierement, que c'eſt le poulmon & la conſtruction de la trachée, de la langue, du palais, des dents, & des muſcles de toutes ces parties, qui eſt cauſe en reculant, & en repouſſant, ou en modifiant diverſement l'air, qu'on peut former des voix, & les articuler.

Secondement, que c'eſt à cauſe du rapport qui eſt

entre le cerveau & les autres parties du corps de chaque animal, qu'il eſt diverſement agité de ces voix.

Et en troiſiéme lieu, qu'en tout animal capable de former des voix, il y a une telle communication de l'oreille au cerveau, & du cerveau à toutes les parties propres à la voix, que la même voix qui ébranle le cerveau par l'entremiſe de l'oreille, le diſpoſe à laiſſer couler dans les muſcles de ces parties, des eſprits qui les mettant dans une ſituation répondante à la maniere dont cette voix a frappé le cerveau, font qu'elles forment une voix toute ſemblable, ſi quelque preſſant beſoin de l'animal ne divertît ailleurs le cours des eſprits.

Ce qui étant une fois bien conçû, il ſera facile de connoître mille choſes, qu'on ignore aſſez ordinairement touchant les effets differens du bruit & du cry des animaux, que je n'expliqueray pas neanmoins plus particulierement, parce que tous ceux qui ont aſſez d'attention pour concevoir le peu de principes que j'ay poſez, en tireront tout ce qu'il faut pour cette explication; & que ceux qui ne ſont pas capables d'une telle attention, ne concevroient pas ce que j'en pourrois dire dans un plus grand détail.

Je m'arrêteray ſeulement à faire conſiderer, que ſelon ces principes, les bêtes n'ont pas beſoin d'une ame pour crier, ou pour être émûës par des cris: car ſi on les touche en quelque endroit, où leurs nerfs ſoient atteints avec aſſez de force pour faire que leur cerveau ſoit fort ébranlé, il eſt aſſez aiſé de concevoir que cette action agitant les eſprits, ils doivent couler beaucoup plus vîte dans les muſcles, & qu'ainſi la

Que les bêtes n'ont pas beſoin d'ame pour crier, ou former des paroles.

vîteſſe de ceux qui coulent inceſſamment vers le cœur, augmentant, doit rendre ſes battemens plus précipitez: ce qui fait qu'il pouſſe dans l'artére du poulmon une ſi grande quantité de ſang, que cette artére s'étendant plus qu'à l'ordinaire, preſſe la trachée, & fait que l'air eſt chaſſé du poulmon avec une impetuoſité, qui répond à celle dont le ſang y eſt entré.

Le ſecond effet de cette prompte agitation des eſprits, eſt qu'en même temps qu'il en coule vers le cœur, il en coule auſſi vers tous les autres muſcles qui ſont dans une action continuelle, comme ceux de la poitrine, parce que, comme les chemins qui conduiſent les eſprits en ces ſortes de muſcles, ſont toûjours ouverts, à cauſe de la neceſſité de leur action qui dure toûjours, les eſprits ne peuvent recevoir de nouveau mouvement, ſans le communiquer incontinent à ces muſcles: ce qui fait que ceux du diaphragme & de la poitrine la preſſent de ſorte que l'air en doit ſortir avec effort; & comme les muſcles du larinx ſont auſſi fort agitez, l'air en ſortant, eſt battu d'une maniere qui tient de cette agitation.

Ainſi l'on peut concevoir par la ſeule diſpoſition du corps, pourquoy une bête crie; & pour connoître comment elle peut être émûë par des cris ſans avoir d'ame, il n'eſt beſoin que de ſe reſſouvenir du rapport qui eſt entre le cerveau, les parties qui ſervent à la voix, & toutes les autres parties du corps. Car, ſi ſelon la difference des cris, les cerveaux ſont diverſement ébranlez,

Digitized by Google

ébranlez ; & ſi ſelon cette diverſité des ébranlemens du cerveau, le corps eſt diverſement tranſporté, il ne faut pas chercher ailleurs que dans le corps, pourquoy les bêtes d'une même eſpéce ſont émûës à s'approcher par les cris qu'elles font, & pourquoy leurs cris font ſouvent éloigner celles d'une autre eſpéce. Comme il ne s'agit que de conſerver un corps en elles, & que ce corps eſt ſi mécaniquement diſpoſé, que ſa ſeule conſtruction peut être la cauſe de ce qu'il eſt tranſporté vers les objets qui luy peuvent être utiles, & loin de ceux qui luy pourroient être nuiſibles ; il me ſemble que, quelque merveilleux que nous paroiſſent leurs mouvemens, nous ne pouvons raiſonnablement les atttribuer qu'à la conſtruction de leurs corps, & ſur tout leurs cris, puiſque ſi nous y prenons garde de prés, nous trouverons en nous-mêmes que les cris ne ſe font que par le corps ſeulement. Car enfin, ſi nous crions, ce n'eſt pas parce que nous avons une ame, mais c'eſt parce que nous avons un poulmon & d'autres parties, qui peuvent recevoir & repouſſer l'air avec certaines modifications.

De même, ſi les nerfs de nôtre oreille ſont émûs par une voix, c'eſt-à-dire par un air que d'autres corps ont agité, en ſorte que nôtre cerveau qui en eſt ébranlé, laiſſe couler des eſprits dans les muſcles de toutes les parties, dont le mouvement peut former une voix ſemblable à celle qui l'a émû, c'eſt-à-dire, repouſſer l'air d'une façon répondante à celle qui l'a ébranlé, ce n'eſt que parce que nous avons un corps.

Enfin ſi nôtre cerveau, quand il eſt ébranlé par un

bruit ou par une voix, laisse plûtôt couler les esprits dans les muscles, qui servent à transporter nôtre corps prés ou loin de ceux qui ont causé ce bruit, ou formé cette voix, que dans les muscles du larinx ou des autres parties, qui pourroient servir à former une voix semblable, c'est parce que nous avons un corps.

De sorte que, s'il ne se rencontre dans les bêtes que des effets semblables, nous ne pouvons pas dire raisonnablement qu'elles ayent autre chose que le corps.

Que la parole dans les hommes marque qu'ils ont une ame.

Mais pour nous, il faut avoüer (quoy que nous devions attribuer à nos corps ce qui regarde les causes & les effets de la voix) qu'il y a toûjours quelque chose qui les accompagne, qui ne peut être que de la part de l'ame. Car, s'il est vray en general que les mouvemens, ausquels nôtre corps est propre, & les effets, que font sur luy les divers objets qui agitent son cerveau, suffisent pour le conserver, parce que la proportion que Dieu a mise entre luy & les autres corps de l'univers, luy donne, sans que nous y pensions, tout ce qui le peut entretenir dans un état convenable à sa nature; il est vray aussi que tout cela se passeroit en nous, sans que nous nous en apperçûssions, si nous n'avions que le corps. Cependant, si nous faisons réfléxion sur ce qu'il nous arrive, lors que quelque bruit frappe les nerfs de nôtre oreille, nous reconnoîtrons évidemment qu'outre cet ébranlement des nerfs de l'oreille, qui se continuant jusqu'au dedans du cerveau, y agite les esprits, & les fait couler dans les muscles propres à mouvoir tout nôtre corps prés ou loin de la cause

Digitized by Google

de ce bruit, il y a toûjours une perception jointe à chacun des ébranlemens de nôtre oreille, ou des autres parties de nôtre corps. Nous ſentons même ſouvent une volonté toute contraire aux mouvemens, que ce bruit excite en nôtre corps; & bien que ſouvent l'impetuoſité de ces mouvemens ſoit telle qu'à peine les pouvons-nous arrêter, neanmoins il eſt évident que cette contrarieté ne ſe rencontreroit pas en nous, ſi ce qui nous rend capables de vouloir, n'étoit fort different & tout-à-fait diſtinct de ce qui nous rend capables d'être mûs.

Or de ces deux choſes, que nous reconnoiſſons en nous outre les mouvemens; je veux dire la perception que nous avons, dés que les nerfs de nôtre oreille ſont ébranlez, & la volonté que nous avons enſuite de conſentir au mouvement auquel tout nôtre corps eſt excité, ou de le retenir; il me ſemble que la derniere eſt ſi évidemment diſtincte de nôtre corps, qu'il n'y a que les perſonnes, dont le jugement eſt fort précipité, qui n'en connoiſſent pas la diſtinction.

Pour la perception, que nous avons à l'occaſion de l'ébranlement que la voix cauſe dans les nerfs de l'oreille, bien qu'elle ſoit un peu plus difficile à diſtinguer de cet ébranlement, parce qu'elle l'accompagne toûjours, il eſt aiſé toutefois, à qui s'eſt un peu accoûtumé à juger des effets par leurs cauſes, de reconnoître que l'ébranlement étant un mouvement, ne peut appartenir qu'à nôtre corps, & que la perception étant une penſée, ne peut appartenir qu'à nôtre ame. Et, comme nous avons reconnu par d'autres réfléxions,

que l'union de nôtre ame & de nôtre corps ne consiſte qu'en ce que certaines penſées ſont tellement unies à certains mouvemens, que jamais les uns ne ſont excitez, que les autres ne le ſoient en même temps; nous ne devons plus nous étonner de voir que les nerfs de nôtre oreille ne ſoient jamais ébranlez, que nous n'ayons auſſi-tôt en l'ame une ſenſation, ou ſi vous voulez une perception répondante à la maniere dont ces nerfs ſont ébranlez, ni croire que cet ébranlement & cette perception ſoient une même choſe, bien qu'ils s'accompagnent toûjours.

Il faut donc conſiderer deux choſes, en ce que l'on appelle *ſon*: l'une eſt la façon dont l'air, en frappant le nerf de nôtre oreille, ébranle nôtre cerveau; & l'autre eſt la ſenſation de nôtre ame, à l'occaſion de cet ébatemeent du cerveau.

La premiere appartient neceſſairement au corps, puiſque ce n'eſt qu'un mouvement; & la ſeconde appartient neceſſairement à l'ame, puiſque c'eſt une perception.

De même dans la parole il y a deux choſes, ſçavoir la formation de la voix, qui ne peut venir que du corps, ſuivant tout ce que j'en ay dit; & la ſignification ou l'idée qu'on y joint, qui ne peut être que de la part de l'ame.

De ſorte que *la parole* n'eſt autre choſe qu'une voix, par laquelle on ſignifie ce qu'on penſe. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe (comme je l'ay déja remarqué) joindre ſes penſées à d'autres ſignes qu'à la voix, comme aux caracteres de l'écriture, ou à certains

Digitized by Google

geſtes, & qu'en effet toutes ces manieres de s'exprimer ne ſoient des façons de parler, à prendre le mot de *parler* en general.

Mais enfin, parce que la voix eſt le ſigne le plus facile, on luy a déferé le nom de *Parole*, laiſſant aux caracteres celuy *d'écriture*, & aux autres manieres de s'exprimer le nom de *ſigne*, qui eſt celuy du genre commun à ces trois eſpeces.

La difference des ſignes, dont ſe ſervent les hommes pour ſe faire entendre.

J'en ay peut-être déja dit aſſez de chacune, pour les faire ſuffiſamment diſtinguer. Mais peut-être auſſi que ne les ayant examinées, que par ce qu'elles ont de commun entr'elles, je ne feray rien d'inutile ni d'ennuyeux, ſi j'en parle ſéparément, pour faire obſerver ce qu'elles ont de différent les unes des autres.

Et pour commencer par cette eſpece, à qui l'on a laiſſé le nom du genre, je veux dire par *les ſignes*, il faut pour comprendre en peu de mots ce qu'on en peut ſçavoir, remarquer qu'il y en a qui *ſont naturels*, d'autres qu'on peut appeller *ordinaires*; & d'autres encore qu'on peut appeller *particuliers*.

Les naturels ſont ceux par leſquels, à cauſe du rapport neceſſaire qu'il y a des paſſions de l'ame aux mouvemens du corps, on connoît à l'exterieur les differens états de l'ame. J'ay dit que ces mouvemens ſont les mêmes en tous les hommes. Mais il eſt bon de ſe reſſouvenir, que comme par étude ils les peuvent contraindre, ou les exciter à plaiſir, il ne faut pas trop s'y fier, ni croire qu'ils ſignifient toûjours ce qu'ils doivent ſignifier.

Digitized by Google

Les ſignes, que je nomme ordinaires, ſont ceux par leſquels une grande partie des hommes a coûtume de témoigner certaines choſes ; & ceux-là ſont purement d'inſtitution. Les uns ſont plus univerſels, & d'autres le ſont moins : par exemple, quand on veut, ſans ſe ſervir de la voix, dire que l'on conſent, on fait un ſigne de tête tout different de celuy qu'on feroit, pour montrer qu'on ne conſent pas. De même on fait certains ſignes de la main, pour chaſſer quelqu'un ; & ces ſortes de ſignes ſont aſſez univerſels. Mais ceux par leſquels on témoigne ſon reſpect, quoy qu'ils ſoient ordinairement d'une même façon dans tout un païs, ſont ſouvent trés-differens dans un autre.

Les ſignes, que j'appelle particuliers, ſont ceux dont toute une nation, ou toute une communauté ne convient pas : mais qui ſont inſtituez entre deux perſonnes, ou peu d'autres, pour ſignifier certaines choſes, dont ils ne veulent pas que d'autres s'apperçoivent.

Pour l'Ecriture, il n'y en a point de naturelle ; & ce n'eſt que par art que les hommes en ont trouvé le ſecret. Comme ils ont vû qu'on faiſoit ſignifier tout ce qu'on vouloit aux geſtes & aux voix, ils ont crû que donnant des ſignifications aux caracteres, que la main pouvoit former & qui reſtent, ces ſortes de ſignes pourroient faire ſçavoir nos penſées à ceux qui ſeroient éloignez, ou qui naîtroient long-temps aprés nous.

Et cela s'eſt fait de diverſes manieres. D'abord on

Digitized by Google

a uſé de caracteres, dont chacun ſignifioit une choſe. Mais cette maniere étoit embarraſſante : il falloit connoître trop de caracteres, & retenir trop de ſignifications. D'ailleurs il n'y avoit que les choſes qui pûſſent être ſignifiées : les actions ne le pouvoient être commodement par ce moyen.

Dans la ſuite, comme on a obſervé que toutes les diverſitez de la parole ne venoient que de la differente façon de former les voix, ou de les articuler, & que cinq voix ſeulement, diverſement articulées, ou diverſement aſſemblées, formoient toutes les paroles, on s'eſt aviſé de donner un caractere à chacune de ces voix. Puis on a inſtitué des caracteres, pour marquer leurs articulations; & l'aſſemblage de ces differens caracteres a fait des ſyllabes, qui jointes enſemble ont compoſé des mots entiers. Si bien que, diſpoſant ces caracteres dans un ordre ſemblable à celuy dont on forme la voix ou les articulations qu'ils repreſentent, on ſe ſouvient des paroles ; & ces paroles font ſouvenir des choſes qu'elles ſignifient. Ainſi on voit que l'Ecriture eſt un moyen de parler aux yeux, qui veritablement demande plus de temps pour l'expreſſion, mais qui dure auſſi plus long-temps.

Elle a encore un autre défaut, c'eſt que peu de perſonnes peuvent voir à la fois les penſées de celuy qui s'en ſert. Mais, comme en récompenſe elle a ce merveilleux avantage, de pouvoir apprendre malgré la diſtance des lieux ou des temps, ce que penſent les perſonnes qui écrivent, elle a toûjours pa-

Digitized by Google

ru ſi commode, que cherchant à ſuppléer ce qui luy manquoit, on a enfin trouvé le ſecret de l'Impreſſion. On fait des caracteres de métail ou de bois, qui étant une fois arrangez & chargez des noir ou de couleur, marquent toutes les feüille dont on a beſoin, pourfaire lire en même temps & en divers lieux un même piece à pluſieurs perſonnes.

Je n'explique pas icy qu'il y a des manieres d'écrire ordinaires, & d'autres que l'on appelle *chiffres*, qui ſont particuliers à certaines gens. Je n'explique pas auſſi la maniere, dont on exprime les nombres ſur le papier par des caracteres, qui portent plus communément le nom de *chiffres*, ni comment on exprime les ſons par d'autres caracteres qu'on appelle *notes*, car tout cela s'entend aſſez de ſoy-même.

Quant à la maniere de s'exprimer par la voix, à laquelle on a donné principalement le nom de *Parole*, on peut dire qu'il y a des voix naturelles, comme celles que l'on pouſſe dans la douleur, dans la joye, & dans les autres paſſions. Mais (comme je l'ay déja dit des ſignes naturels) il ne faut pas toûjours ſe fier à ces voix; & l'on peut ſouvent les contraindre, ou les employer pour faire croire qu'on reſſent ce qu'on ne reſſent pas en effet.

Il y a d'autres voix, dont les hommes ſe ſervent pour s'expliquer mutuellement leurs penſées. Les unes ſont plus univerſellement reçûës, comme celles qui compoſent la langue de tout un Peuple; & d'autres ſont particuliéres à des perſonnes, qui conviennent

Digitized by Google

nent entr'elles de mots tous nouveaux, pour ſignifier leurs penſées.

J'ay déja remarqué comment on apprend à parler en naiſſant ; comment on peut apprendre une nouvelle langue ; & s'il me reſte quelque choſe à faire ſur ce ſujet, c'eſt de conſiderer icy comment celuy qui apprend une nouvelle langue, en peut former l'habitude.

Comment on apprend une nouvelle langue.

Pour cela il faut remarquer que nous joignons dés la premiere langue que nous apprenons, l'idée d'une choſe au ſon d'un mot, ce qui eſt entierement de la part de l'ame : car la ſenſation, qu'on appelle ſon, & l'idée de la choſe qu'on luy fait ſignifier, ſont toutes de l'ame, ainſi que nous l'avons déja reconnu. De la part du corps, il y a un mouvement des eſprits & du cerveau, qu'excite chaque voix, & une impreſſion qu'y laiſſe chaque choſe. Or ce mouvement eſt toûjours joint à cette impreſſion, comme la perception de chaque ſon eſt toûjours jointe en l'ame avec l'idée particuliere d'une certaine choſe. Tellement que, quand on veut exprimer l'idée de cette choſe, on conçoit en même temps le ſon de voix qui la ſignifie, puis qu'à l'occaſion de cette idée & de la volonté que l'ame a que le cerveau ſe diſpoſe comme il faut qu'il le ſoit, pour laiſſer couler des eſprits dans les parties qui la doivent former, il arrive qu'il eſt ébranlé à l'endroit où l'impreſſion de cette choſe eſt reſtée, d'où les eſprits coulent dans les muſcles des parties qui ſervent à la voix, pour les diſpoſer à former celle qui ſignifie ce qu'on veut dire.

Digitized by Google

Comme on a appris à joindre toutes ces choſes dés la naiſſance, cela ſuit de ſi prés la volonté qu'on a de parler, que l'on s'imagine que ce qui ſe fait ſi promptement, eſt beaucoup plus ſimple. Et, comme on ne voit aucune machine fort compoſée, qui ne faſſe ſes effets avec beaucoup de difficulté, on a peine à croire, voyant la facilité qu'on a de parler, qu'il ſoit beſoin de faire joüer tant de reſſorts pour cela. Mais il faut s'accoûtumer, en admirant celle de nôtre corps, à conſiderer qu'elle eſt faite par un Ouvrier incomparable, & qu'on ne ſçauroit imiter. D'ailleurs, ſi nous ſommes convaincus que l'union du corps & de l'ame ne vient que de la parfaite correſpondance, que Dieu a miſe entre les divers changemens du cerveau, & les diverſes penſées de l'ame, nous ne devons pas nous étonner que l'un agiſſe ſi aiſément ſur l'autre, & que leurs actions s'accompagnent toûjours ſi bien, tandis que Dieu fait durer leur union.

Mais, parce que c'eſt une des plus importantes veritez qu'on puiſſe conſiderer, il eſt bon pour en démêler toutes les difficultez, de remarquer qu'il y a trois ſortes de correſpondances entre l'ame & le corps.

La premiere eſt naturelle; & c'eſt cette correſpondance neceſſaire, par laquelle certaines ſenſations naiſſent toûjours en l'ame, dés que certains mouvemens ſont excitez dans le cerveau, comme des mouvemens ſont excitez dans le corps, dés que l'ame en a la volonté. Or cette correſpondance ne peut ceſſer abſolument qu'avec la vie; & ce qui la change entierement, donne la mort.

Digitized by Google

Outre cela, il y a une ſeconde correſpondance entre les idées que l'ame a des choſes, & les impreſſions que ces choſes laiſſent dans le cerveau. Cette correſpondance, non plus que la premiere, ne peut changer en ſon tout ; & tandis que l'ame eſt unie aux corps, jamais elle n'a l'idée des choſes corporelles, que leur impreſſion ne ſoit dans le cerveau.

Mais il y a une troiſiéme correſpondance entre le nom de chaque choſe & ſon idée, qui n'étant que d'inſtitution ſe peut changer : neanmoins, comme le ſon du premier nom qu'on donne à une choſe, eſt une ſenſation que l'ame joint étroitement à l'idée de cette choſe, & que d'ailleurs l'impreſſion de ce nom ſe trouve jointe à celle de la choſe dans le cerveau, on a grande peine à les ſeparer. D'où vient que, quand on commence à apprendre une langue, on explique ordinairement par le premier mot dont on nommoit une choſe, le nouveau mot par lequel on ſe propoſe de l'entendre dans la langue qu'on apprend.

Il y en a même dont le cerveau eſt diſpoſé de ſorte, que quand ils apprennent une nouvelle langue, ils joignent toûjours aux mots de celle qu'ils ſçavoient déja, les mots de la ſeconde, pour ſe repreſenter ce qu'ils ſignifient.

D'autres, qui ont une autre diſpoſition du cerveau, joignent ſi aiſément le ſon du nouveau mot par luy-même à l'idée de la choſe, qu'elle leur eſt également repreſentée par les deux mots, ſans qu'ils ſoient obligez de penſer à l'un pour entendre l'autre.

Ainſi l'on peut ſi bien joindre une même penſée

à plusieurs signes, & à des mots de diverses langues, qu'on pourra avec une facilité égale se servir des uns & des autres pour l'exprimer. Mais, pour peu qu'on ait de raisonnement, on pourra facilement juger par les peines qu'on a dans les commencemens à joindre les mots d'une nouvelle langue à l'idée de chaque chose, par la necessité où l'on est de joindre celle du nouveau mot à celle dunom ancien qui la faisoit entendre, & même par la difficulté qu'on a à prononcer ceux que l'on apprend, qu'en effet la parole dépend du rapport de bien des choses; & que si dans la suite elle devient aisée, ce n'est que par l'excellente maniere dont nôtre cerveau est composé, & l'admirable correspondance qui est entre ses mouvemens & nos pensées.

Que l'ame separée du corps, pourroit plus aisément communiquer ses pensées à une autre.

Au reste, il me semble que si l'ame est obligée, tandis qu'elle est unie au corps, de joindre ses pensées à des voix, qui ne se peuvent oüir ni former sans les organes de la langue & de l'oreille; elle pourroit, si cette union cessoit, découvrir bien plus aisément à tout autre esprit ce qu'elle penseroit. Et veritablement, si c'est une peine à qui l'examine, que de concevoir comment la pensée d'un homme qui parle, est jointe au mouvement de son cerveau, & les mouvemens du cerveau à ceux des parties qui servent à la voix; s'il est difficile de comprendre comment cette voix, qui n'est qu'un air agité, frappe l'oreille, & peut, en émouvant le cerveau, exciter en l'ame de celuy qui écoute, le son des mots & l'idée des choses qu'ils signifient; si, dis-je, cela fait tant de peine à concevoir,

Digitized by Google

à cauſe que l'on ſçait qu'il y a une étrange difference entre la nature de l'eſprit & celle du corps, on doit aiſément comprendre que ſi deux eſprits n'étoient point unis à des corps, ils auroient bien moins de difficulté à ſe découvrir leurs penſées, puiſqu'il y a naturellement bien plus de proportion entre les penſées de deux eſprits ſemblables, qu'entre des penſées & les mouvemens de deux corps. Et, pour peu de réfléxion que l'on faſſe ſur la facilité & ſur la netteté, avec laquelle un homme conçoit les penſées d'un autre homme par la parole, on avoüera qu'une ame pourroit concevoir incomparablement plus nettement & plus facilement les penſées d'un autre eſprit, s'ils ne dépendoient ni l'un ni l'autre des organes du corps. Car enfin l'eſprit doit plus aiſément appercevoir une penſée, qui eſt une choſe ſpirituelle, que le ſigne de cette penſée, puiſque ce ſigne eſt une choſe corporelle.

Ainſi j'eſtime qu'il eſt bien plus naturel aux eſprits de ſe manifeſter, c'eſt-à-dire, de ſe communiquer leurs penſées par elles-mêmes & ſans aucuns ſignes, que de ſe parler, c'eſt-à-dire, de ſe communiquer leurs penſées par des ſignes, qui ſont d'une nature ſi differente de celle des penſées. Auſſi la peine que chacun a dans les entretiens & dans toutes les occaſions, où les hommes communiquent leurs penſées par les ſignes ou par les paroles, n'eſt pas de comprendre ce qu'un autre penſe, mais c'eſt de démêler ſa penſée des ſignes ou des mots, qui ſouvent ne luy conviennent pas.

Digitized by Google

C'eſt auſſi l'ignorance des ſignes & des mots, qui fait que des hommes élevez en des païs differens ſont long-temps enſemble, ſans ſe pouvoir entendre. Mais, ſi-tôt que l'habitude leur a donné tout ce qu'il faut pour démêler avec promptitude ce que veut dire chaque ſigne, ou chaque mot, ils n'ont plus de peine à concevoir leurs penſées, de quelque differente nation qu'ils ſoient. Ce qui fait connoître avec évidence que les hommes s'entendent naturellement; que la penſée de l'un eſt toûjours claire à l'autre, dés qu'il la peut appercevoir; & que s'il y a des hommes qui conçoivent mieux que d'autres ce que l'on dit, cette facilité d'entendre ne leur vient que de la conſtruction de leur cerveau, qui étant diſpoſé de ſorte que les impreſſions, dont j'ay parlé, y ſont plus aiſément reçûës, mieux arrangées, & plus diſtinctement marquées, fait que les penſées qui y répondent, ſont auſſi plus faciles, plus ſuivies, & plus claires. Au lieu que ceux qui n'ont pas le cerveau ſi bien diſpoſé, doivent être plus lents à concevoir, à cauſe de ce rapport neceſſaire, qui eſt entre les mouvemens du cerveau & les penſées de l'ame, tandis qu'elle demeure unie au corps: mais qui ne voit que cet embarras ceſſeroit, ſi elle en étoit ſéparée?

C'eſt auſſi de la diſpoſition du cerveau & des autres parties qui ſervent à la voix, que vient la facilité ou la difficulté de l'expreſſion. Et la peine que pluſieurs ont à parler, procéde ſeulement de ce que les parties de leur cerveau, qui répondent aux penſées de l'ame, ou celles qui ſervent à la voix, ſont mal

Digitized by Google

diſpoſées, mais non pas de leurs penſées qui s'expliquent toûjours clairement par elles-mêmes, & ne ſeroient jamais obſcures, ſi elles étoient ſéparées des ſignes, ou des voix, qu'on employe pour les faire entendre, & qui ſouvent ne leur conviennent pas.

Les cauſes phyſiques de l'Eloquence.

Enfin cette neceſſité indiſpenſable, où l'on eſt pendant la vie, de s'exprimer par les paroles, eſt cauſe que ceux qui ont naturellement le cerveau le mieux diſpoſé en tout ce qui peut ſervir aux operations de l'ame, qui ont les impreſſions les plus vives de chaque choſe, qui les ſçavent le mieux diſpoſer, & qui ſe ſont accoûtumez à les exprimer par les mots les plus propres, ſont toûjours ceux qui parlent avec le plus de facilité, le plus d'agrément, & le plus de ſuccez. Tellement que, ſi l'on veut rechercher les cauſes phyſiques de l'Eloquence, on les trouvera toutes dans cette heureuſe diſpoſition de cerveau.

En quoy elle conſiſte.

En effet, on ſçait que la premiere partie d'un excellent Orateur, eſt de pouvoir aiſément diſcerner, entre toutes les choſes, qui ſe preſentent à ſon eſprit ſur le ſujet qu'il traite, ce que les auditeurs en doivent ſçavoir, pour ne leur dire préciſément que cela. Et il eſt évident qu'à moins que d'avoir un cerveau diſpoſé à conſerver des impreſſions bien diſtinctes de chacune de ces choſes, il n'en peut pas faire un juſte diſcernement.

La ſeconde conſiſte à bien arranger tout ce qui peut faire concevoir ce qu'il a deſſein d'expliquer: en ſorte que ce qui eſt le plus ſimple, le plus clair, & le premier dans l'ordre naturel, ſerve comme de lu-

Digitized by Google

ſecret de bien exprimer une paſſion pour l'émouvoir dans les autres, eſt de la reſſentir en ſoy-même, on eſt obligé d'avoüer, que pour y bien réüſſir, les parties du cerveau ſemblent ne pouvoir être trop agitées, ni le cours des eſprits trop impetueux.

Veritablement, ſi l'on parloit à des gens qui ne fuſſent ſujets qu'à l'erreur, & qui ne le fuſſent point aux paſſions, il ſuffiroit de dire les choſes d'ordre, de les expoſer nettement, & de les prouver pour les perſuader; & pour cela, il ſuffiroit d'avoir les parties du cerveau bien ordonnées, & d'un temperament à nêtre pas facilement émûës.

Mais ordinairement on parle à des perſonnes, qui outre leurs erreurs, ſont ſi ſujettes aux paſſions, qu'on ne les perſuade point, à moins que d'avoir également ce qu'il faut & pour inſtruire, & pour émouvoir. Or ces deux choſes dépendent de deux diſpoſitions ſi oppoſées, qu'il eſt difficile de trouver des hommes, dont le cerveau ait ce juſte temperament, qui peut donner l'un & l'autre de ces talens.

Auſſi voyons-nous, que pour l'ordinaire tous ceux qui ſont propres à inſtruire, ont une froideur, qui fait languir, quand ils veulent émouvoir; & que ceux qui ſont fort propres à émouvoir, ont un feu qui fait qu'on ne peut concevoir qu'à peine ce qu'ils diſent pour inſtruire: à quoy l'exemple que Ciceron rapporte de deux Orateurs, revient merveilleuſement. Il dit que l'un avoit beaucoup de netteté d'eſprit: mais il étoit froid; & voyant qu'il avoit deux fois eſſayé de faire ab-

ſoudre des accuſez, ſans y avoir pû reſoudre leurs Juges, qu'il avoit parfaitement inſtruits, il pria l'autre, dont le génie étoit tout different, de parler pour eux: ce qui réüſſit. Et Ciceron remarque que ce vehement Orateur, voyant qu'il ne luy reſtoit plus qu'à émouvoir des Juges déja inſtruits, ſe mit quelques heures, avant que d'aller à l'audience, à parler de l'affaire dans une chambre avec tant de vivacité, qu'il étoit déja en ſueur, quand il ſe preſenta aux Juges, qu'il força par la vehemence de ſon action, à luy accorder ce que le premier n'avoit pû obtenir d'eux par ſes raiſons.

Toutes les fois que je penſe à cet évenement, je ne puis m'empêcher d'admirer les avantages, que celuy qui le rapporte, avoit dans l'une & dans l'autre partie de l'Eloquence. Et, quoy que je le regarde comme le modéle, que tous ceux qui veulent réüſſir en cet art, ſe doivent propoſer, j'avouë qu'il me paroît inimitable: mais il peut ſervir d'exemple, pour montrer qu'une même perſonne ſe peut rendre capable d'émouvoir & d'inſtruire. Je dis s'en rendre capable: car je n'eſtime pas qu'on puiſſe naître propre à ces deux choſes, à ne conſiderer que ce qui ſe rencontre naturellement en chacun; & je penſe que des deux talens, qui ſervent à rendre un homme parfaitement éloquent, il y en a un qui ſe peut ſuppléer par l'étude, quand on a l'autre naturellement, mais cela n'eſt pas reciproque.

Et, afin de mieux examiner cette difficulté, il faut remarquer que ceux qui ont la conception vive, ont

Digitized by Google

ordinairement les passions violentes, parce qu' ils ont toutes les parties du cerveau fort déliées, & fort mobiles : mais ordinairement ils ont peu de mémoire ; & s'ils trouvent aisément les choses, ils s'en souviennent fort difficilement. Au contraire ceux qui ont les parties du cerveau plus grosses & plus fixes, conçoivent moins de choses & moins aisément. D'ailleurs ils n'ont pas les passions si promptes : mais en récompense ils retiennent plus long-temps & les choses & les passions.

Or il est aisé de voir, que ces derniers sont capables de parler, quand il ne s'agit simplement que d'instruire. Mais, s'il faut ménager les esprits, & ne leur faire sçavoir certaines choses, qu'aprés leur avoir inspiré certaines passions, ils n'en viendront jamais à bout. Que si quelquefois, à force d'observer d'autres Orateurs, ou en lisant leurs ouvrages, ou en les écoutant, ils en reconnoissent les adresses; ils ne les peuvent imiter, qu'en les copiant dans des sujets tous semblables à ceux que ces Orateurs ont traité, sans jamais rien produire qui soit original. Quelquefois même, comme la mémoire est toute leur force, ils empruntent jusqu'aux paroles de ceux qu'ils copient, & souvent ils nomment leurs Auteurs pour donner quelque poids aux choses, qu'ils débitent ordinairement si mal à propos, & toûjours si froidement, qu'elles seroient insupportables, si elles n'étoient soûtenuës de quelques noms révérez entre les grands hommes.

Des Orateurs de cette espece ont beau s'exercer,

ils ne pourront tout au plus être que de bons copiſtes d'une piece toute entiere : mais ils n'auront jamais l'adreſſe de réünir pluſieurs traits de differens deſſeins, & moins encore celle d'en faire de nouveaux.

Au lieu que ceux qui ſont du temperament contraire, ayant une imagination vive & prompte, connoiſſent aiſément ce qu'il y a de fort & de foible dans un ſujet. Ils diſcernent facilement ce qu'il faut expoſer, ou ce qu'il faut cacher. S'ils ſont obligez de tout dire, ils ſçavent prévenir les eſprits, avant que de propoſer ce qui pourroit nuire à leur party, ou déplaire à l'auditeur; & quand ils forment le deſſein de leurs diſcours, s'ils imitent d'autres Orateurs, ce n'eſt qu'autant que cela convient à leur ſujet; & à vray dire, un homme de génie tombe plûtôt dans les penſées des grands hommes qui l'ont precedé, parce que la raiſon luy ſuggere ce qu'elle leur a ſuggeré, que parce qu'il a lû leurs ouvrages.

Il eſt vray que cette fecondité d'eſprit, qui le fait aiſément concevoir & produire, peut-être cauſe qu'il s'emporte trop en certaines choſes, ou qu'il les arrange mal, ou enfin qu'il ne les puiſſe retenir: mais ces défauts ne ſont pas ſans remedes.

On peut ſuppléer au premier, en s'exerçant ſouvent à parler ſur les ſujets, où l'on ſent qu'on s'emporte le plus aiſément, & en s'accoûtumant à ne point paſſer certaines bornes qu'on ſe preſcrit à ſoy-même, ou qu'on ſe fait preſcrire par ſes amis; & il n'eſt pas difficile de ſe donner ce frein, depuis qu'une fois on connoît ſon emportement.

Digitized by Google

Pour remedier au ſecond inconvenient, il faut s'accoûtumer à démêler ſes penſées, & à les bien ordonner ſur tous les ſujets qu'on ſe propoſe, de quelque nature qu'ils ſoient. Et, comme le biais de les expoſer eſt tres-different de celuy dont on les çonçoit, il faut auſſi, pour s'accoûtumer à bien dire ce que l'on ſçait, ſe demander ſouvent à ſoy-même comment on expoſeroit une choſe ou une autre, ſi on y étoit obligé; de quelle maniere on traiteroit le même ſujet devant un grand peuple, ou devant une aſſemblée moins tumultueuſe; ce que l'on en diroit devant des perſonnes puiſſantes & de reſpect, ou devant ſes égaux; de quelle figure on ſe ſerviroit ſelon les temps & les lieux. Mais, pour rendre cette pratique plus utile, il faut encore examiner, quand d'autres ont parlé en public, en quoy ils ont bien réüſſi, & en quoy ils ont manqué: tâcher même, aprés avoir trouvé la raiſon de leur manquement, à refaire les mêmes diſcours mieux qu'ils ne les ont faits; & continuer ces exercices juſqu'à ce qu'on ait accoûtumé ſon eſprit à bien digérer toutes ſortes de ſujets.

Quant au troiſiéme inconvenient, qui eſt celuy de la memoire, elle ne peut être fautive, que parce qu'elle ne repreſente pas dans l'occaſion les choſes, ou les mots. On peut remedier au premier défaut, en mettant les choſes dans un ordre ſi naturel, que l'une faſſe neceſſairement ſouvenir de l'autre par la liaiſon qu'elles auront enſemble. D'ailleurs, aprés avoir formé le deſſein, & ordonné toutes les parties d'un diſcours, il faudra le rebattre ſouvent, afin de s'y accoûtumer.

Digitized by Google

Pour les mots, il ne faut pas craindre qu'ils ne viennent aiſément à la bouche, quand on aura les choſes preſentes à l'eſprit, pourvû qu'on ait fait habitude de parler. Et pour cela il faut s'impoſer la neceſſité de parler ſur toutes choſes, s'accoûtumer en écrivant à les bien tourner, & choiſir toûjours les matieres les plus difficiles ou les plus abſtraites. Car, lors qu'à force de chercher, on peut trouver des biais pour les faire entendre, on n'a preſque pas de peine à trouver des paroles & des expreſſions dans tous les autres ſujets plus ordinaires, & que les differentes neceſſitez de la vie rendent plus communs.

Que le menſonge eſt oppoſé à la veritable Eloquence.

Aprés avoir examiné combien l'Eloquence dépend du temperament, & comment on peut le corriger ou le perfectionner par l'exercice, il eſt bon, ce me ſemble, de conſiderer qu'il n'y a rien de plus ennemy de la veritable Eloquence, que le menſonge. En effet, comme l'Eloquence eſt un moyen, non ſeulement d'exprimer ce que nous penſons, mais auſſi d'obliger les autres à penſer comme nous, elle ne doit jamais être employée qu'à faire connoître la verité, ou à la faire ſuivre. Et celuy qui s'en ſert, pour exciter dans les autres des ſentimens injuſtes, ou pour leur faire croire des choſes fauſſes, commet la plus indigne de toutes les trahiſons. Car enfin, ſi la ſocieté ne s'entretient que par la parole, n'eſt-ce pas violer le droit le plus ſaint qui ſoit entre les hommes, que d'employer pour les jetter dans l'erreur, ou pour leur perſuader le mal, des talens qui ne doivent ſervir qu'à leur faire connoître ce qui eſt veritable ou ce qui

Digitized by Google

eſt juſte ? Si l'on y penſoit bien, on auroit plus de ſincerité, ſur tout quand on parle en public, où les moindres déguiſemens peuvent toûjours avoir de perilleuſes conſequences.

Au reſte, il me ſemble que, pour s'accoûtumer à ne dire que la verité, c'eſt un puiſſant motif que de ſe repreſenter ſouvent que nous n'avons la facilité de nous expliquer, que parce que Dieu, à qui nous devons nos penſées, & les mouvemens de nôtre langue, veut bien exciter les uns, dés que nous voulons faire entendre les autres. Il me ſemble comme impoſſible à qui fait ſouvent cette réfléxion, de mentir : car enfin, ſi nous ſommes convaincus, que Dieu n'eſt ſujet ni à l'erreur, ni au menſonge, ni à l'iniquité qui le ſuit toûjours de ſi prés, comment oſerons-nous employer des ſignes & des voix, qui ne ſe forment que par ſa puiſſance, à faire ce qui luy déplaît le plus ? J'admire qu'un Payen ait pû connoître cette verité, juſqu'à dire qu'un homme ne pouvoit être éloquent ſans être homme de bien, & que nous ayons des ſentimens ſi contraires.

Mais, pour ne mêler icy la Morale, qu'autant qu'elle convient à un diſcours de Phyſique, il eſt à propos d'examiner en cet endroit, d'où vient que non ſeulement l'Orateur doit être homme de bien, mais même qu'il ne peut être parfaitement éloquent, s'il n'a cette qualité. Et cela n'eſt pas difficile à concevoir : car, ſi l'on convient que pour être parfaitement éloquent, il faut ſçavoir l'art d'inſtruire les auditeurs, & celuy de reprimer ou d'exciter leurs paſſions, ſelon

Digitized by Google

qu'il eſt utile pour la fin qu'on ſe propoſe ; il faut auſſi convenir qu'un Orateur, qui dit le contraire de ce qu'il ſçait, ne doit pas trouver ſi aiſément des paroles pour l'exprimer, que s'il diſoit la verité. Et, ſi pour ne ſe point méprendre, il étudie ce qu'il doit dire, il faut avouër que ſon diſcours, qui ne ſera que de mémoire, ne pourra jamais avoir la grace ni la force, qu'a toûjours celuy d'un homme, qui ayant appris à bien parler, & diſant ce qu'il penſe, ne craint pas de ſe tromper.

D'ailleurs, il faut demeurer d'accord que, ſi celuy qui n'eſt pas homme de bien, veut exciter dans les autres des mouvemens & des paſſions, qui ne ſont pas veritablement en luy, ce ſera toûjours froidement qu'il exprimera ces paſſions étudiées. Ou ſi, pour ſurmonter l'effet de cette contrainte (qui paroît toujours quand on veut retenir ſes mouvemens pour en feindre d'autres) il veut effacer tous les traits & les petits mouvemens, par leſquels ſon viſage, ſes yeux & ſes geſtes diroient le contraire de ce que ſes paroles expriment, il faut qu'il faſſe de ſi grands efforts, que non ſeulement il perd cette grace, ſans laquelle on ne ſçauroit plaire ni perſuader, mais encore il ſe rend odieux. Et, loin d'exciter dans les autres les mouvemens qu'il n'a pas en luy-même, il fait horreur à tous ceux qui ſe perſuadent qu'il reſſent en effet la violence des paſſions, dont il paroît agité.

En un mot, il eſt évident, qu'il y a naturellement un tel rapport entre les ſentimens des hommes, & les ſignes ou les paroles, dont ils ſe ſervent pour les exprimer,

exprimer, que jamais une même perſonne ne ſçauroit de ſi bonne grace dire un menſonge qu'une verité. Et, comme on ne peut être bien éloquent, lors qu'on ſe contraint à dire ce qu'on ne penſe pas, ou à témoigner ce qu'on ne reſſent point; il eſt impoſſible d'être fort éloquent, qu'on ne ſoit fort homme de bien, puis qu'il n'appartient qu'à l'homme de bien de dire naïvement ce qu'il penſe. Ses mouvemens ſont ſi juſtes, qu'il n'eſt point obligé de les contraindre. D'ailleurs la verité, qui accompagne toutes ſes paroles, & cet amour de juſtice, qui anime tous ſes mouvemens, donnent tant de poids & de grace à ſon action, qu'il eſt comme impoſſible d'y reſiſter. Sur tout on ſe laiſſe facilement emporter aux mouvemens d'un homme que l'on croit vertueux; & dés que celuy qui parle, a l'avantage d'exciter dans les autres les mêmes paſſions qu'il reſſent, comme il eſt bien-tôt le maître de leur penſée, il rend bien-tôt leur jugement favorable à ſes prétentions. Et, puis que nous voyons que ceux qu'une ſemblable diſpoſition de corps rend ſujets à des mouvemens ſemblables, ont ordinairement les mêmes ſentimens ſur les mêmes choſes, il faut croire que le plus beau moyen de faire que les autres ayent des ſentimens conformes à ceux que nous avons, eſt d'exciter en eux des mouvemens tout ſemblables aux nôtres. Car enfin (& cela ne ſe peut trop repeter) tandis que nos ames demeureront unies à nos corps, tous nos mouvemens ſeront ſi bien d'accord avec

Digitized by Google

nos sentimens, que jamais nous ne pourrons inspirer les uns que par les autres.

Quelle peut être l'Eloquence des purs Esprits.

Cette réflexion me fait penser que, comme l'on peut concevoir des esprits, qui ne soient pas unis à des corps, s'il y a de l'éloquence entr'eux, ce ne peut être par le moyen des mouvemens, puis qu'ils n'en sont pas capables. Mais, si l'on suppose que ces esprits soient dans cet état de liberté, qui fait qu'on peut se déterminer à une chose ou à l'autre, il est aisé de concevoir que si l'un d'eux étant plus éclairé, a quelque desir pour une chose, qu'un pur Esprit soit capable de vouloir; par exemple, pour sa propre gloire; il pourra mettre les pensées, qu'il manifestera aux autres sur ce sujet, dans un ordre qui leur paroîtra si beau, qu'il excitera en quelques-uns le même desir qu'il ressent. D'ailleurs (pour suivre le même exemple) un Esprit encore plus éclairé & mieux intentionné que le premier, pourra faire concevoir à ceux qui auroient pû tomber dans cette erreur, que la gloire ne pouvant appartenir qu'à la souveraine puissance, c'est une folie d'y pretendre, quand on n'est pas Dieu.

On pourroit concevoir de même, comment de purs Esprits se pourroient inspirer divers sentimens sur toutes les choses, pour lesquelles ils seroient capables d'avoir des desirs, supposé, comme je l'ay dit, qu'ils fussent en état de choisir l'un des deux partis.

Comment ils se peu-

Mais, pour ne tirer de cette notion que ce qui peut

ſervir à mon deſſein, il faut conſiderer, que ſi un homme a beſoin pour parler, du mouvement des parties qui ſervent à la voix, & un autre pour écouter, de l'ébranlement de celles qui ſervent à l'ouïe; deux eſprits n'ont beſoin, pour ſe communiquer leurs penſées, que de le vouloir. Et, comme on reconnoît que la penſée d'un homme ſe conçoit aiſément par un autre homme, dés que le premier a parlé, c'eſt-à-dire, dés que par des mouvemens qui ſervent à battre l'air, il a remué l'oreille de celuy auquel il veut que ſa penſée ſoit connuë; il eſt aiſé auſſi de reconnoître que, ſi deux Eſprits qui ne dépendent point du corps dans leurs operations, ſe veulent découvrir leurs penſées, ils n'ont qu'à le vouloir. *vent découvrir leurs penſées.*

Il y a, ce me ſemble, bien moins de peine à concevoir l'un que l'autre, coume je l'ay déja remarqué: car dans la parole il y a deux choſes, ſçavoir la volonté de communiquer ſes penſées, & les mouvemens par leſquels on les communique. Or ces mouvemens ont ſi peu de rapport par eux-mêmes avec les penſées, qu'il eſt étonnant de voir comment la penſée peut être ſi bien unie au mouvement, que l'un ſoit une occaſion de connoître l'autre. Au lieu que dans la manifeſtation, que deux Eſprits ſe font de leurs penſées, il n'eſt beſoin que de la volonté de les communiquer; & les eſprits étant de même nature, il eſt évident qu'une penſée peut être plus aiſément l'occaſion d'une autre penſée, que le mouvement.

Au reſte, ce qui ſe dit de la communication de deux purs Eſprits, ſe doit dire de celle qui peut *comment un pur Eſprit ſe peut*

Faire entendre à un esprit uni à un corps.

être entre un esprit uni à un corps, & un esprit qui n'y est pas uni. Car enfin ce qui fait que deux hommes ne se peuvent communiquer leurs pensées sans mouvemens, c'est qu'ils ont des corps, & que l'un ne peut être averti par l'autre, qu'à l'occasion des mouvemens du corps, auquel son ame est unie. Mais, si l'on suppose que l'un des esprits n'ait point de corps, il pourra se rendre present par ses pensées mêmes à celuy qui aura un corps, comme à celuy qui n'en aura pas; & reciproquement l'esprit qui sera uni à un corps, pourra sans le secours de la voix, exprimer ses pensées à tout esprit, qui n'aura point de corps.

Cependant nous sommes si accoûtumez à juger de toutes choses, par celles que nous voyons, que voyant les hommes user de la voix, & s'entendre fort aisément, nous jugeons temerairement qu'il seroit bien difficile à deux esprits de se communiquer leurs pensées. Quelques-uns mêmes estiment qu'il est impossible qu'un esprit qui n'a point de corps (par exemple un Ange) communique avec nous. Mais il est évident que cela ne vient que de la précipitation de nôtre esprit, qui ne réfléchit point sur ce qui luy arrive dans la communication qu'il a avec celuy d'un autre homme. Car, s'il consideroit que le battement de l'air & les autres choses, qui servent à luy faire concevoir la pensée de celuy qu'il entretient, n'ont rien de semblable à cette pensée; il s'étonneroit plus de ce qu'il l'entend, qu'il ne s'étonne, quand on luy veut persuader que deux Anges se par-

Digitized by Google

lent, ou même qu'un Ange peut communiquer avec nous, sans le secours de la voix.

Je ne puis en cet endroit m'empêcher de faire remarquer, combien la réflexion que nous faisons sur ce qui se passe en nous, est capable de nous faire bien juger de ce qui se fait ailleurs, ou du moins de ce qui s'y peut faire. L'exemple, que je tire de la maniere dont nous communiquons avec les hommes, est si propre à faire concevoir ce qui se pourroit passer entre les esprits qui n'auroient pas de corps, comme nous en avons, & même entre ces esprits & nous; que si l'on examine bien la chose, on ne trouvera point d'autre difference entre l'une de ces communications & l'autre, sinon que la communication qui est entre les hommes, est la plus mal-aisée à concevoir, à cause qu'elle se fait par le moyen des mouvemens, qui sont tout-à-fait differens des pensées; & que celle que nous pouvons avoir avec de purs Esprits, est moins sensible, parce qu'elle se fait sans aucun de ces mouvemens, qui nous rendent comme sensibles les pensées des hommes, dont la voix frappe nos oreilles.

Pourquoy les Anges ont quelquefois emprunté des corps, pour parler aux hommes.

Aussi est-ce peut-être la cause pour laquelle nous apprenons que, quand des Esprits ont voulu donner des avis importans à quelques hommes, ils ont emprunté des corps, & qu'ils ont formé des voix semblables à celles des hommes. Mais ces choses extraordinaires ne doivent pas empêcher de concevoir que naturellement nous pouvons communiquer avec de purs Esprits, plus facilement qu'avec les hommes. De

ſorte que, ſi la Foy nous propoſe qu'il y a des Eſprits qui ne ſont point unis à des corps, & que celuy qui les a créez comme nous, leur ayant commis le ſoin de nôtre conduite, ils ſont toûjours preſens à nôtre eſprit pour le diriger ſans le contraindre, il n'y a rien en cela qui ſoit au deſſus des choſes que nous penſons le mieux ſçavoir. Car enfin, comme nous concevons que la communication entre deux hommes ſe fait par *la parole*, c'eſt-à-dire, par une volonté d'exprimer ce qu'ils penſent, & par des mouvemens qui répondent à cette volonté, nous pouvons auſſi concevoir, ce me ſemble, que celle de deux eſprits ſe peut faire par la ſeule volonté de ſe manifeſter; & que ſi un pur Eſprit communique avec un homme, encore que ce ſoit d'une façon moins ſenſible que ne ſont les paroles ordinaires, c'eſt toutefois d'une maniere intelligible, qui peut luy donner inſenſiblement les penſées, dont il a beſoin pour ſa conduite, & en un mot l'inſpirer. De même nous concevons aiſément que Dieu, qui fait que nos eſprits agitent des corps, peut (s'il eſt neceſſaire) donner à un Ange le même pouvoir, pour ſe faire entendre par *la parole*.

Enfin, pour peu que nous examinions les penſées de ces grands Perſonnages admirez dans l'Égliſe, pour la ſainteté de leur vie, & pour la pureté de leur doctrine, nous en trouverons tant au de-là de celles que l'entretien des hommes leur a pû donner; & nous verrons qu'ils ſçavoient des choſes tellement au deſſus de la nature, qu'il ne nous eſt pas permis de dou-

Digitized by Google

ter qu'ils n'ayent eu communication avec d'autres esprits, qu'avec les hommes qui nous parlent tous les jours. Et, comme on ne sçauroit trop faire de réflexion sur de semblables sujets, je crois ne me pouvoir trop repeter à moy-même ces dernieres veritez.

Ce que c'est qu'inspiration.

Je vois maintenant, ce me semble, ce que l'on doit entendre proprement par le mot *d'inspiration*; & je crois ne me point tromper, quand je dis que c'est par ce moyen seulement, que nous peuvent venir ces pensées, qui n'ont point de rapport à toutes celles qui ne sont naturellement en nôtre ame, que parce que nous avons un corps.

Secondement, je vois que nous ne connoissons pas plus les esprits de tous les hommes qui nous parlent, quand ils nous inspirent leurs sentimens, que ces purs Esprits que je tiens capables de nous en inspirer de meilleurs. Et, comme les nouvelles pensées, qui nous viennent par l'entretien que nous avons avec les hommes, sont un témoignage assuré à chacun de nous, qu'ils ont un esprit comme le nôtre, nous devons prendre les nouvelles pensées qui nous viennent, sans que nous en puissions trouver la cause en nous-mêmes, ni l'attribuer à l'entretien des hommes, pour une certitude qu'il y a encore d'autres esprits, qui nous les peuvent inspirer.

Je connois même que la coûtume de concevoir les pensées des autres hommes par les gestes & par la voix, fait que cette maniere nous affecte davantage, que les choses qui nous sont inspirées sans cela. Mais, quand j'y prens garde de prés, je vois que nous

Digitized by Google

ne connoiſſons pas davantage l'eſprit des hommes qui nous parlent, que les Eſprits qui nous inſpirent. Un peu d'air pouſſé par les poulmons de celuy qui nous entretient, frappant nos oreilles, excite à l'occaſion de l'ébranlement du cerveau, des ſons en nôtre ame, & en même temps les idées que nous avons jointes à ces ſons. Mais en verité ni cet air pouſſé, ni tout ce qui paſſe dans le corps de celuy qui nous parle, n'eſt ſa penſée; & ſi nous avons quelque raiſon de croire qu'il ait des penſées, c'eſt à cauſe ſeulement que nous éprouvons qu'il en excite en nous de nouvelles. Or, ſi toute la raiſon que nous avons de croire qu'il y a des eſprits unis aux corps des hommes qui nous parlent, eſt qu'ils nous donnent ſouvent de nouvelles penſées que nous n'avions pas, ou qu'ils nous obligent à changer celles que nous avions, pouvons-nous douter, lors qu'il nous vient de nouvelles penſées qui ſont audeſſus de nos lumieres naturelles, & contraires aux ſentimens que le corps peut exciter en nous; pouvons-nous, dis-je, lors que des hommes ne nous les inſpirent pas, douter qu'elles ne nous ſoient inſpirées par d'autres eſprits? Encore un coup, je n'eſtime pas que cela ſe puiſſe raiſonnablement; & la coûtume que nous avons d'en recevoir par l'entremiſe de la parole, qui eſt une maniere ſenſible, ne nous doit point faire méconnoître celles qui nous ſont inſpirées par une voye differente de celle des ſens.

Je connois auſſi que, s'il nous eſt libre de cacher nos penſées, tandis que nôtre ame eſt unie à un corps, nous

nous aurions la même liberté, si elles en étoient séparées, & qu'en quelque façon elle seroit plus grande encore, puisque souvent, lors que nous parlons à une personne, les signes & les voix par lesquels nous nous exprimons, peuvent être apperçûs ou entendus par un tiers, à qui nous ne voulons pas découvrir nos pensées : au lieu qu'un pur Esprit, qui n'est point obligé de se servir de ces moyens exterieurs, peut manifester ses pensées à l'esprit qu'il en veut informer, sans qu'un autre les connoisse.

En effet, en l'état où nous sommes maintenant, pour découvrir nos pensées, nous ne faisons autre chose que de le vouloir; & bien que ce vouloir soit joint à des mouvemens, qui ne manquent point d'être en certaines parties de nôtre corps, si-tôt que nous en avons besoin, pour signifier nos pensées, neanmoins nos ames ne sont pas cause de ces mouvemens (suivant ce qui est démontré dans le quatriéme Discours) & elles ne font autre chose pour s'exprimer, que de le vouloir. De sorte que, si tandis qu'elles sont unies à nos corps, nous ne pouvons exprimer les pensées qui nous viennent, qu'en remuant la langue, le gosier, & la bouche, c'est par la necessité que cette union nous impose. Mais, si-tôt qu'il n'y auroit plus une semblable necessité d'emprunter des mouvemens pour exprimer ce qu'on pense, on n'auroit plus, pour le faire concevoir à d'autres esprits, qu'à vouloir qu'ils le connussent; & pour le cacher, on n'auroit qu'à ne vouloir pas qu'il leur fût connu.

Cy dessus IV. Disc. de la 1. part. p. 64. & suiv.

J'ay expliqué ailleurs les raisons, par lesquelles il

Cy dessus VI. Disc.

p. 88. & cy après 11 Trait Metaphyſ. paroît que toute l'action de l'ame conſiſte *à vouloir*; & je penſe avoir aſſez montré que tout ce qui dépend d'elle, eſt de ſe déterminer à une choſe ou à l'autre, pour n'avoir pas beſoin de rien répéter icy de tout ce que j'ay dit ſur ce ſujet.

Que nous n'avons pas d'idée claire de l'ame. Mais il eſt bon de remarquer en cet endroit que, bien que Dieu ne nous faſſe pas concevoir la ſubſtance de nos eſprits mêmes, ni comment ils veulent, c'eſt-à-dire, comment ils ſe déterminent; neanmoins nous connoiſſons clairement que nous avons un eſprit, & que nôtre eſprit a le pouvoir de ſe déterminer. Or, comme nous ſommes aſſurez que nous ne diſons nos penſées, que quand il nous plaît, nous devons croire que, ſi nous étions en état de n'avoir plus beſoin des ſignes ni de la voix, nous pourrions par nôtre ſeule volonté découvrir ou cacher nos penſées.

Nous devons auſſi nous reſſouvenir qu'il n'eſt pas plus difficile de concevoir que nous fiſſions alors appercevoir nos penſées à d'autres eſprits, que de concevoir que l'eſprit d'un autre homme apperçoive dans l'état preſent ce que nous penſons, quand nous l'exprimons par la voix, ou par les ſignes.

Au reſte, quand je dis que des ames affranchies du corps, pourroient ſe cacher ou ſe manifeſter leurs penſées, cela ſe doit entendre, ſi elles avoient le même ſujet de les cacher, qu'elles ont en l'état preſent. Mais il eſt apparent, que ſi elles doivent être bienheureuſes, comme elles n'auront de penſées que pour la gloire de leur Auteur, elles vou-

Digitized by Google

dront que tous les esprits les connoissent; & que si elles perdent pour jamais sa grace, elles n'auront que des pensées, qui devant servir à publier les effets de sa justice, seront connuës à tous les esprits.

Enfin, nous devons nous ressouvenir que, suivant ce que j'ay expliqué de l'action des ames & des corps dans le cinquiéme Discours de la premiere Partie, nous disons qu'une ame agit sur une autre ame, toutes les fois que l'une a des pensées nouvelles à l'occasion de l'autre; de même que nous disons qu'un corps agit sur un autre corps, toutes les fois que cet autre corps reçoit quelque changement à son occasion. *Cy dessus V. Disc. p. 77.*

Et, comme j'ay montré qu'un corps ne donne jamais le mouvement à un corps, mais seulement que leur rencontre est une occasion à la Puissance divine, qui mouvoit l'un, de s'appliquer à l'autre; il faut concevoir aussi, que dés qu'une ame veut faire connoître à une autre ame ce qu'elle pense, cela arrive, parce que Dieu fait que, suivant cette volonté de la premiere, la seconde le connoît. Et de même que la volonté que nous avons, que nôtre corps soit mû, ne le fait pas mouvoir, mais est seulement une occasion à la premiere Puissance de le mouvoir au sens que nous desirons qu'il soit mû; aussi la volonté que nous avons qu'un esprit connoisse ce que nous pensons, est une occasion à cette Puissance de faire que cet esprit l'apperçoive. *Là-même p. 60 & suiv.*

De là il resulte necessairement, qu'il est aussi impossible à nos ames d'avoir de nouvelles perceptions sans Dieu, qu'il est impossible au corps d'avoir

de nouveaux mouvemens ſans luy.

D'ailleurs, il eſt évident qu'il laiſſe à nos ames la détermination toute libre de leur volonté. J'oſe même avancer (& la choſe paroîtra manifeſte à tout homme de bon ſens, qui ſa voudra conſiderer avec attention) que comme le corps eſt une ſubſtance à qui l'étenduë convient de ſorte, qu'il ceſſeroit d'être corps, s'il ceſſoit d'être étendu; de même l'eſprit eſt une ſubſtance, à qui le pouvoir de ſe déterminer de ſoy-même convient ſi naturellement, qu'il ceſſeroit d'être eſprit, s'il ceſſoit de vouloir.

Dieu l'a fait ainſi, pour en être aimé. Ce qui paroit ſi évidemment que, quand il ne l'auroit pas déclaré par tant de témoignages miraculeux de ſa tendreſſe, qui va juſqu'à nous demander nôtre cœur, c'eſt-à-dire nôtre amour; nous dévrions être trés-perſuadez qu'il a voulu être l'objet de nôtre volonté dés ce monde, par cette ſeule conſideration, qu'il n'y a point d'objet ſi grand, qu'elle ne puiſſe embraſſer.

Quant au pouvoir de connoître, peut-être ne nous l'a-t'il pas donné auſſi grand, du moins en ce monde. Mais il eſt certain que nous avons aſſez de connoiſſance, pour ne pouvoir manquer, ſi nous uſons bien de nos lumieres, & du pouvoir que nous avons de ne juger de rien, qu'aprés l'avoir bien connu. Car enfin, Dieu nous donne toutes les lumieres dont nous avons beſoin. Nous avons des idées trés-diſtinctes, pour connoître les choſes de la nature, autant qu'il eſt utile de les connoître, puiſque nous pou-

Digitized by Google

vons, lors que nous uſons de prudence, diſcerner en quoy chacune nous eſt utile ou dommageable. Et, quoy qu'il ne nous donne pas l'avantage de connoître ce que * ſont ces choſes, cependant il nous découvre ſi bien en quoy elles nous peuvent nuire ou profiter, que pour en bien uſer, nous n'avons qu'à le vouloir.

* C'eſt-à-dire, quelle eſt la figure, la ſituation, ou le mouvement de leurs parties inſenſibles.

Pour celles qui ſont audeſſus de la nature, bien qu'elles ſurpaſſent infiniment nôtre connoiſſance; neanmoins nous avons des notions fort diſtinctes, des raiſons pour leſquelles nous ne ſçaurions les concevoir, & de celles qui nous obligent à les croire. Car, ſi d'un côté dans ce que la foy nous enſeigne, il ſe trouve des choſes audeſſus de nos lumieres naturelles; nous avons d'ailleurs des marques trés-évidentes de l'obligation, où nous ſommes de ſoûmettre nôtre eſprit à l'autorité qui nous les propoſe, & de prendre tout ce qui nous vient de cette part pour des veritez infaillibles, ou pour des notions, que nous tenons de la Grace, & deſquelles, auſſi bien que de celles que nous tenons de la nature, nous pouvons tirer toutes les concluſions, qui peuvent ſervir à regler nôtre croyance, & la conduite de nôtre vie. Si bien que nous ſommes coupables, lors que par précipitation ou par opiniâtreté, nous nous écartons de ces regles.

Mais, ſans m'appliquer à la conſideration de toutes les grandes veritez, qu'on pourroit déduire de ce Diſcours, je penſe le devoir finir, puiſque j'ay

conſideré toutes les diverſes manieres, dont les penſées ſe peuvent communiquer, qui eſt proprement ce qu'on appelle *parler*; & ce que je m'étois propoſé d'examiner.

Digitized by Google

LETTRE
ECRITE
AU
R. P. COSSART
DE LA COMPAGNIE
DE JESUS,
POUR MONTRER

Que tout ce que Monſieur Deſcartes à écrit du Syſtéme du Monde, & de l'ame des Bêtes, ſemble être tiré du premier Chapitre de la Geneſe.

MON REVEREND PERE

Je ſçay bien que Moïſe n'a pas écrit la Geneſe, dans le deſſein d'expliquer aux hommes les ſecrets

Digitized by Google

de la Nature : mais je ſçay bien auſſi , qu'étant inſpiré de Dieu comme il l'étoit , il ne luy a pas été poſſible de rien dire touchant la formation de cet Univers, qui ne ſoit veritable. Ainſi j'eſtime que, pour trouver les principes d'une Phyſique infaillible, il ne ne les faut chercher que dans l'hiſtoire qu'il nous a donnée de la création du Monde ; ou du moins, qu'on doit regarder comme faux, tout ce qui ſe dit de la nature, quand il ne peut convenir avec les circonſtances de cette hiſtoire.

Ne vous étonnez donc pas, ſi je vous renvoye ſi ſouvent à la Geneſe, & ſi je défere tant aux principes de Monſieur Deſcartes. La plûpart de ſes ſentimens ſont ſi conformes à ce que Moïſe a dit, qu'il ſemble n'être devenu Philoſophe que par la lecture de ce Prophéte. Mais, afin que vous connoiſſiez plus aiſément combien il y a de rapport entre l'Ecriture & ſa Philoſophie, j'ay deſſein de vous expliquer le premier Chapitre de la Geneſe à la lettre ; & vous verrez que pour cela , je vous diray preſque les mêmes choſes, que je vous diſois dernierement, en vous expoſant les principes de Monſieur Deſcartes.

La ſeule difference que vous y trouverez , c'eſt que Monſieur Deſcartes écrit les choſes plus particulierement , & dans le deſſein de les faire connoître en elles-mêmes : au lieu que Moïſe écrit comme un hiſtorien , qui ne parle de la Nature , qu'autant qu'il le faut, pour nous faire admirer la puiſſance de ſon Auteur. Ainſi , l'un ne dit que les principales choſes ,

Digitized by Google

choſes ; & l'autre va dans un plus grand détail. Mais enfin, tout ce détail n'eſt viſiblement qu'une explication plus étenduë, & une ſuite de ces choſes principales, dont Moïſe a fait le recit d'une maniere ſi belle, ſi conciſe, ſi hardie, & ſi veritable.

Je vous diſois l'autre jour que Monſieur Deſcartes dans le commencement de ſes principes uſe de beaucoup de raiſonnemens, pour montrer qu'il y a un Dieu ; Que tout ce qui eſt n'eſt que par luy ; Qu'il a commencé ce grand Ouvrage, que nous appellons le Monde, en créant les corps ; Qu'il les a mûs déslors, & qu'il continuë toûjours de les mouvoir. Je vous diſois auſſi, que parmi tant de differences que les figures peuvent mettre entre les corps, Monſieur Deſcartes en fait remarquer trois principales. Qu'il démontre qu'il y en a une tres-grande quantité qui ſont ronds comme des petites boules : d'autres aſſez ſubtils pour remplir les eſpaces que ces boules laiſſent entr'elles ; & d'autres encore que leurs figures irrégulieres embarraſſent de ſorte les uns dans les autres, qu'ils peuvent compoſer les plus grandes maſſes.

J'ajoûtois à cela, qu'examinant les divers changemens, que peut avoir ſouffert ſucceſſivement la matiere ou l'aſſemblage de tous ces corps, Monſieur Deſcartes montre qu'il ſe peut être formé pluſieurs maſſes de differentes grandeurs d'une figure approchante de celle de la terre, audeſſus deſquelles il fait voir qu'il a dû reſter quantité de particules, les unes ſemblables à celles qui compoſent l'eau, & les autres ſemblables à celles qui compoſent l'air. Que cet amas

Digitized by Google

de terre, d'eau, & d'air, a dû être mêlé & entouré d'un nombre presque infini de ces petits corps faits en globules, & de ces autres plus subtils, qui en doivent remplir les intervales. Et qu'enfin Monsieur Descartes répéte souvent que Dieu entretient dans un mouvement continuel cette matiere subtile, qui autrement ne pourroit être mûë.

Or tout cela, si vous y prenez garde, n'est autre chose que décrire philosophiquement, & avec assez d'exactitude, pour en faire connoître les moindres circonstances, les mêmes merveilles que Moïse a décrites historiquement en ces quatre lignes. *Dieu créa d'abord le Ciel, & la Terre. Or la Terre étoit inutile, & ne rapportoit rien, parce qu'elle étoit toute couverte d'eaux profondes. Les tenebres étoient sur toute la face de cet abîme, & le Seigneur agitoit une matiere subtile au dessus des eaux.*

Création.

Premier jour.

Si on veut suivre l'un dans le progrés de ses raisonnemens, & l'autre dans le progrés de son histoire; on pourra juger que c'est de Moïse que Monsieur Descartes avoit appris, que la lumiere avoit été faite avant le Soleil: du moins on verra que cet endroit de la Genese, qui depuis tant de siecles a mis tous les esprits à la torture, se trouve heureusement expliqué, & suivant la lettre, par les principes de Monsieur Descartes.

Moïse ayant fait voir la Terre infertile, à cause des eaux qui l'environnoient, & la matiere celeste inutile, parce que les mouvemens n'en étoient pas reglez; fait voir ensuite que Dieu, qui ne fait rien en vain, commença par ordonner toutes ces cho-

Digitized by Google

ſes ; en créant la lumiere. Il s'explique magnifiquement à ſon ordinaire, & fait parler le Seigneur d'une façon, qui eſt capable toute ſeule de perſuader que c'eſt le Seigneur même, qui le fait parler ainſi.

Voicy ſes termes : *Dieu dit que la lumiere ſoit, & la lumiere fut.* Il ajoûte, que le Seigneur trouva ſon Ouvrage excellent ; qu'il diviſa la lumiere des tenebres ; & qu'il donna le nom de *jour* à la lumiere, & celuy de *nuit* aux tenebres.

Il n'y a perſonne de bon ſens qui ne voye, que Moïſe ayant expoſé que d'abord Dieu créa le Ciel & la Terre, & que des corps aſſez ſubtils pour être appellez *Eſprits*, étoient portez çà & là, ne comprenne que tous les corps étoient déja créez : Qu'il entretenoit dés-lors dans toute la matiere autant de mouvement qu'il en conſerve maintenant ; & que ce qu'il a fait dans toute la ſuite de ſix jours, n'a été que pour ordonner ces corps déja créez, & pour en regler tous les mouvemens.

De ſorte que, ſi en parlant comme un hiſtorien, Moïſe a marqué le premier Jour de cette ordonnance admirable par la formation de la lumiere ; cela nous ſignifie ſeulement que Dieu diſpoſa les corps, comme il faloit qu'ils le fuſſent, pour produire ce merveilleux effet. Ce qui ſuffiſoit à l'Hiſtorien : mais le Philoſophe a dû expliquer, comment ces corps ont dû être diſpoſez pour cela.

C'eſt pourquoy, choiſiſſant entre toutes les figures celles qui pouvoient le mieux convenir aux pe-

tits corps qui cauſent la lumiere ; & voyant que ceux qu'il avoit dépeints comme des globules, étant mûs en certain ſens, ſatisferoient neceſſairement à tout ce qu'on a reconnu des rayons que fait la lumiere ; Monſieur Deſcartes a ſuppoſé qu'il s'étoit formé differens tourbillons de ces petits corps ronds, & que pluſieurs tournant autour d'un même centre ; une partie de la matiere, qui remplit leurs intervales, s'étoit raſſemblée vers le centre, d'où elle avoit pouſſé les globules qui l'environnoient ; en ſorte que ce preſſement des globules avoit fait de la lumiere en tous les endroits, où il s'étoit trouvé un ſuffiſant amas de matiere ſubtile.

Mais il ajoûte que, comme en ce commencement il n'y avoit pas encore un grand nombre de ces plus ſubtiles parties dans les centres des tourbillons, l'action qui preſſoit les globules, ne s'étendoit pas loin : ainſi les endroits, où ſon effet ne pouvoit parvenir, demeuroient en tenebres, tandis que les autres étoient déja éclairez. Ce qui convient merveilleuſement à l'effet, que Moïſe donne à la premiere parole du Seigneur, laquelle ſepara la lumiere des tenebres, dés qu'elle commença de la former. Par là auſſi on peut dire, ſuivant la Geneſe, que la nuit étoit où les tenebres étoient reſtées, & le jour, où la lumiere avoit commencé.

Il eſt à propos, M. R. P. que vous obſerviez que par ce mot de *lumiere*, on ne doit entendre icy que ce qui eſt cauſe que les corps, qu'on nomme lumineux, excitent en nous le ſentiment qui nous les fait

Digitized by Google

appercevoir, & non pas le ſentiment même.

On confond ſouvent ces deux choſes; & c'eſt aſſurément de là, que viennent tous les doutes qu'on a ſur ce ſujet. Mais il me ſemble, qu'en ce que Moïſe a écrit de la lumiere, il eſt évident qu'il n'a voulu parler que de ce qui ſe rencontre de la part des corps, & non pas de l'effet qu'elle produit dans les ſujets capables d'en avoir le ſentiment; puiſqu'il eſt certain, ſelon ce Prophete, que lors que ce qu'il appelle *lumiere*, fut créé, il n'y avoit encore aucune de toutes les créatures capables de ſentir.

Je vous prie d'obſerver en paſſant une ſeconde choſe, qui eſt, que ce ſentiment que nous avons à l'occaſion des corps lumineux, eſt tellement de la part de nôtre ame, & ſe rapporte ſi neceſſairement au mouvement de certaines parties de nôtre cerveau, que bien ſouvent, ſans que les nerfs de nos yeux ſoient excitez par aucun corps lumineux, nous avons le ſentiment de la lumiere. Ainſi dans les ſonges, le cours fortuit des eſprits, émouvant ces parties de nôtre cerveau, dont l'ébranlement eſt inſtitué pour exciter en nous ce ſentiment, nous fait voir clairement des objets qui ne ſont pas preſens. Et par la même raiſon ceux, qui marchant dans un lieu bien ſombre, ſe heurtent la tête contre le mur, ſont ſujets à voir mille feux. D'où nous devons conclure, que ces mouvemens du cerveau, qui n'ont rien de ſemblable aux penſées qui viennent en l'ame à leur occaſion, peuvent être excitez par d'autres corps, que par ceux qu'on appelle lumineux. Mais il a été fort à propos

de ne donner ce nom qu'à des corps, dont la figure & le mouvement fussent si proportionnez à la délicatesse de nos yeux, que leurs nerfs pussent en être ébranlez sans douleur, & sans danger pour les autres parties de nôtre corps. En quoy il me semble que Monsieur Descartes a merveilleusement bien réüssi, n'étant pas possible d'assigner aux corps lumineux de figure plus propre que celle qu'il leur donnne, ni de mouvement plus convenable que celuy qu'il leur attribuë.

Second jour. Moïse, rapportant ce qui se passa dans le second Jour, pour la formation du Firmament, s'exprime en ces termes: *Dieu dit, que le Firmament soit au milieu des eaux, & qu'il les sépare les unes des autres.* Il ajoûte qu'aussi-tôt le Firmament fut fait, & que les eaux furent séparées des eaux, en sorte qu'il y en eut au-dessus & au-dessous du Firmament, qu'il appella LE CIEL.

Pour entendre comment les eaux ont été séparées les unes des autres par la formation du Firmament, suivant la pensée de Monsieur Descartes, il ne faut que dire ce qu'il croit des eaux, & ce qu'il croit du Firmament.

Ceux qui ont un peu lû ce qu'il en a écrit, sçavent qu'aprés avoir consideré tous les effets de l'eau, il a pensé que les particules qui la composent devoient être unies, longues, & pliantes; & que par cette seule supposition, il a rendu raison de tout ce qui arrive à l'eau, soit qu'elle coule, soit qu'elle s'étende dans un vase, soit qu'on la voye en gouttes, soit

Digitized by Google

qu'elle forme de l'écume, ſoit qu'elle s'éleve en vapeurs, ou que reſtée ſans mouvement, elle paroiſſe en glace, ou en neige.

On ſçait auſſi qu'il ſuppoſe qu'il y a eu un grand nombre de ces particules, fort unies, & fort pliantes, mêlées à d'autres particules, dont la plûpart avoient des figures ſi embarraſſantes, que leur aſſemblage ne pouvoit former que des maſſes dures.

Enfin, on ſçait qu'il ſuppoſe que ces dernieres particules ont été la matiere de pluſieurs maſſes à peu prés ſemblables à la terre; & comme ces maſſes n'ont pû être bien ſolides & bien dures, que par un extrême preſſement des particules rameuſes qui les compoſent, il eſt évident que les particules d'eau, qui y étoient mêlées, en ont été chaſſées, & qu'ainſi les ſuperficies de ces grandes maſſes en ont dû être toutes couvertes.

Cela poſé, il faut maintenant obſerver, que ſelon Monſieur Deſcartes, la formation du Firmament n'eſt autre choſe que le parfait arrangement de tous les tourbillons, dont j'ay déja parlé au ſujet de la Lumiere. Leur nombre eſt ſi grand, & l'eſpace qu'ils rempliſſent ſi immenſe, que ſi le mot de *Firmament*, ſelon la plus veritable interpretation, ſignifie une vaſte étenduë, rien ne merite mieux ce nom que leur aſſemblage. Mais, comme on ne doit marquer le temps de la formation de chaque choſe, que par le moment qui luy donne ſa perfection, Monſieur Deſcartes ayant ſuppoſé que l'aſſemblage de tous les tourbillons n'étoit pas encore bien ordonné, lors

Digitized by Google

que la lumiere commença, ni leur mouvement bien libre, ne marque le temps de la formation du Firmament, qu'au moment qu'ils ont été ſi bien ajuſtez, que l'écliptique des uns répondant aux poles des autres, ils ont commencé à ſe mouvoir entr'eux d'un mouvement tout-à-fait libre, & tellement concerté, que pas un n'a reçû d'obſtacle de tous ceux qui l'environnoient.

C'eſt en cet inſtant que, ſuivant ſon hypotheſe, les maſſes qui ſe ſont rencontrées dans le même tourbillon où étoit la terre, ont commencé d'en être ſéparées par la matiere du tourbillon, qui s'eſt coulée entr'elles, & qui les a tenuës plus ou moins éloignées du centre, ſelon la difference de leur groſſeur, ou de leur ſolidité. Or, comme nous avons remarqué, qu'elles étoient toutes couvertes de leurs eaux, & que la matiere des tourbillons, qui ſelon cette doctrine, eſt la matiere du Firmament, les a ſéparées de la terre, on a pû dire, ſuivant la même doctrine, auſſi-bien que, ſuivant la Geneſe, que les eaux ont été ſéparées des eaux par la formation du Firmament.

Ainſi, Monſieur Deſcartes, qui ſemble toûjours ſuivre Moïſe, diſpoſe les eaux de ſorte, qu'il y en a audeſſus & audeſſous du Firmament : car on ſçait que ce que le Prophete appelle en cet endroit le deſſous, eſt la terre que nous habitons, & que tout ce qui en eſt ſéparé par la matiere celeſte, ſe peut dire à nôtre égard, être audeſſus du Firmament.

Je n'explique pas cela plus au long, & je n'examine

mine point combien ces differens reſervoirs d'eaux, que Monſieur Deſcartes met en differentes parties du Ciel, repreſentent bien ces *cataractes*, dont le Seigneur tira, dans les jours de ſa colere, dequoy inonder toute la terre.

Je ne fais point auſſi de réfléxion ſur les changemens, qui ſont arrivez à la terre par cette prodigieuſe quantité d'eaux. C'eſt peut-être la cauſe * des differentes ſaiſons, des nuages, des pluyes, & de la premiere apparition de cet admirable Phenomene, dont le Seigneur ſe ſervit, pour aſſurer Noé contre les frayeurs d'un nouveau Déluge, lors qu'il luy promit de fermer pour jamais les cataractes, qu'il avoit ouvertes pour ſa vengeance : mais cela nous meneroit trop loin.

* En effet l'Ecriture ne parle de la difference des ſaiſons, qu'aprés le Deluge, qui en a pû être la cauſe, en faiſant prendre à la terre une autre ſituation, qu'elle n'avoit auparavant, à l'égard du Soleil.

Au troiſiéme jour, Moïſe remarque que les eaux couvrant tout le rond de la terre, il fut à propos de les aſſembler en certains lieux, afin que les autres demeurant à découvert, elle pût produire des herbes, des plantes & des arbres de tout genre. Il dit que la même parole, qui avoit operé les merveilles des jours précédens, opera encore celle-là. A quoy il ajoûte que ce qui parut à ſec, fut appellé *Terre*, & que l'aſſemblage des eaux fut appellé *Mer*. *Troiſiéme jour.*

Or il eſt évident que, ſi la Terre fût demeurée parfaitement ronde, les eaux n'auroient pû être aſſemblées en des endroits, pour en laiſſer d'autres à ſec. Ainſi il faut croire que le même jour, qui vit la ſéparation des eaux ſur la terre, vit auſſi la formation des

collines & des montagnes ; & que certaines parties de la terre, s'élevant audeſſus des autres, laiſſerent des vallées entr'elles pour lit aux eaux, & des creux audeſſous de leurs élevations, pour recevoir une quantité d'eau, approchante de celle qui ne devoit plus paroître. C'eſt ainſi que Monſieur Deſcartes explique la choſe. Il explique auſſi comment la Terre a pû produire les herbes, les plantes & les arbres, & comment les differens ſucs, qui ſont agitez dans le ſein de la terre, s'inſinuënt dans les diverſes ſemences, dont les pores ſont ajuſtez à leur figure.

Je vous prie en cet endroit, M. R. P. de remarquer que Moïſe ne dit point que Dieu ait fait d'ame pour les plantes. Il dit ſeulement que la terre, renduë feconde par la parole du Seigneur, les a produites. Cependant les Philoſophes, qui ont toûjours eu recours à des ames, quand ils ont voulu expliquer les effets de certains corps organiques, dont ils ne pouvoient démêler les reſſorts, en ont donné une à chaque plante. Ils ont crû qu'il étoit impoſſible d'expliquer la végétation ſans cela.

Mais Monſieur Deſcartes, n'ajoûtant rien à l'Ecriture, où Moïſe a parlé des plantes, de leurs ſemences, de leur accroiſſement & de leurs fruits, ſans y parler d'ame, a crû qu'il n'en faloit point ſuppoſer, pour rendre raiſon de leur nourriture. Il a encore montré ſi clairement que la végétation ſe faiſoit par le mouvement local des parties, qui arrivent de nouveau, & par le rapport de leur figure avec les pores de la plante, à l'accroiſſement de laquelle

elles ſont propres ; qu'il n'y a aucune perſonne un peu accoûtumée au raiſonnement, qui n'avouë, aprés avoir examiné ce qu'il dit ſur ce ſujet, qu'il ne reſte pas la moindre apparence que les plantes ayent des ames.

Vous ſçavez pourtant que quelques-uns veulent encore ſoûtenir qu'il y a des ames végétatives. Mais enfin, M. R. P. qui les peut autoriſer ? ce n'eſt pas la raiſon. Elle perſuade à tous qu'il ne faut point multiplier les eſtres ſans neceſſité ; & puiſque l'on reconnoît manifeſtement que la figure & le mouvement peuvent être les cauſes entieres de la végétation, il ne faut pas inutilement recourir à des ames.

Ce ne peut être auſſi l'autorité, ni des hommes, ni de l'Ecriture ſainte. Celle des hommes ne peut être conſiderable contre l'évidence des notions naturelles, & contre les experiences par leſquelles cette erreur eſt convaincuë. Pour celle de l'Ecriture ſainte, il eſt manifeſte qu'elle n'eſt pas pour eux : car on n'y voit rien qui approche de ce qu'ils veulent attribuer aux plantes, ni de cette ame, qu'ils appellent *végétative*.

La quatriéme parole forma deux grands luminaires dans le Firmament, pour diviſer entierement le jour de la nuit, & marquer la difference des jours, & des années. La même parole forma auſſi les Etoiles, ſuivant l'hiſtoire de Moïſe. *Quatriéme jour.*

Monſieur Deſcartes, expliquant cela par les moyens naturels, dit que les differens tourbillons, qui s'étoient formez de toute la matiere celeſte, ayant été ajuſtez

les uns aux autres, comme il étoit plus commode pour la continuation de leurs mouvemens, il coula une si grande quantité de la matiere la plus subtile vers leurs centres, par le pressement des globus qui tendoient à s'en éloigner, qu'elle fut capable de repousser ces globules jusqu'aux extrêmitez de chaque tourbillon; & former ainsi des rayons, comme ceux dont l'effort nous fait voir le soleil si brillant.

Il ajoûte que cette matiere subtile assemblée au centre de chaque tourbillon, put avoir assez de force pour pousser les globules des tourbillons voisins, & pour y rendre son action sensible. Si bien que, selon cet Auteur, cet amas de matiére subtile, qui se forma dans le centre du tourbillon, où étoit la terre, fut à son égard le plus grand luminaire, ou si vous voulez, le Soleil. Les amas qui se formerent dans les autres tourbillons, furent les Etoiles; & celle de toutes les grandes masses, qui se trouva la plus proche de la terre, & la mieux disposée à repousser vers elle la lumiere du Soleil, fut le moindre Luminaire, ou si vous voulez, la Lune. Je n'en dis pas davantage. On sçait si communément que la difference des jours, des nuits, des saisons, ou des éclypses vient de la differente situation, où se rencontrent la Terre, le Soleil, & la Lune, que je serois ennuyeux de répéter icy ce que Monsieur Descartes écrit sur ce sujet.

Cinquiéme & sixiéme jour. Le cinquiéme Jour, Dieu dit: *Que les eaux produisent tout Reptile ayant ame vivante, & tout Volatile.* Et le

ſixiéme il dit : *Que la Terre produiſe ame vivante, ſelon ſon genre, Reptiles & Bêtes.* Je n'ajoûte pas le reſte, car il ſuffit de dire que Dieu le voulut, pour faire entendre que cela fut ainſi.

Cet endroit nous apprenant que, ſi l'on peut dire, que les poiſſons & les autres Bêtes ayent des ames, ces ames ſont produites par les eaux ou par la terre : Monſieur Deſcartes a crû, avec raiſon, que ce qu'on appelle *ame* icy, n'eſt autre choſe, que des petits corps ajuſtez de ſorte aux organes des poiſſons & des autres bêtes, qu'ils les font croître, vivre & mouvoir.

Il a merveilleuſement bien expliqué à ce ſujet la circulation du ſang, la maniere dont il s'échauffe dans le cœur : comment il coule dans les artéres, dont les pores differens laiſſent échapper des particules, que leur figure rend propres à la nourriture des membres ; & comment les plus délicates parties ſe développent des autres pour monter au cerveau, d'où elles ſe diſtribuënt dans les muſcles, & vont ſervir au mouvement de tout le corps.

Il explique ſi nettement toutes ces choſes par la ſeule figure, & le mouvement des petits corps, & par la diſpoſition des organes, qu'il n'en peut reſter aucun doute. Et, afin que l'on ne s'étonne pas de ce qu'il dit de la ferveur du ſang, dont il fait le reſſort principal de toutes ces fonctions, qu'on appelle ordinairement *vitales* ou *animales* ; il prouve que cela doit neceſſairement arriver par les corps, ſans qu'il ſoit beſoin d'aucune ame, ajoûtant à ſes raiſonne-

mens l'exemple de certaines liqueurs, qui ſont froides au toucher, quand elles ſont ſeparées, & qu'on voit s'échauffer tout d'un coup juſqu'à boüillir, dés qu'elles ſont mêlées enſemble. Comme cette ferveur arrive aux liqueurs qu'on ne ſoupçonne pas d'avoir des ames, Monſieur Deſcartes n'a (ce me ſemble) rien établi que de raiſonnable, quand il a dit que la ferveur du ſang, jointe à la diſpoſition & au rapport des organes, pouvoit ſans ame cauſer la nourriture & le mouvement des bêtes.

Il me ſemble même qu'il a eu raiſon (voyant que ce que la Vulgate appelle *ame vivante*, étoit produit par les eaux, ou par la terre) de croire que ces ſortes d'ames n'étoient que des corps. Et veritablement il y a tant de paſſages, par où l'on peut connoître que ç'a été la penſée de Moïſe, qu'il eſt étonnant de voir que quelques-uns en doutent encore.

Je vous fatiguerois, M. R. P. de vous les rapporter tous: mais je vous ſupplie de faire un peu de réflexion ſur le dix-ſeptiéme Chapitre du Levitique: vous y verrez parfaitement ce qui anime la chair & les bêtes. *Anima omnis carnis in ſanguine eſt.* Le Prophete dit, que *l'ame de toute chair eſt dans le ſang*; & c'eſt ce que dit Monſieur Deſcartes. Mais dans le Chapitre douziéme du Deuteronome, Moïſe uſe d'un autre tour, pour faire entendre que les bêtes n'ont point d'autre ame que le ſang. *Hoc ſolùm cave, ne ſanguinem comedas; ſanguis enim eorum pro animâ eſt. Prenez garde*, dit-il, *de n'en pas manger le ſang, car leur ſang eſt leur ame.* Et, afin qu'on l'entende mieux encore, il

Digitized by Google

ajoûte : *Et idcircò non debes animam comedere cum carnibus, ſed ſuper terram fundes quaſi aquam. Et cela étant*, dit-il, *vous n'en devez pas manger l'ame avec les chairs, mais vous la verſerez en terre comme de l'eau.* N'eſt-il pas vray, M. R. P. que ces ames que la terre produit, que l'on peut manger, & que l'on peut répandre ſur la terre comme de l'eau, ont grand droit d'être comptées entre les corps ?

Je demeure bien d'accord que le ſang, quand il eſt échauffé, s'exhale en parties fort délicates, & que ceſont ces parties, qui font la nourriture & le mouvement. Mais quelques délicates qu'elles ſoient, ce ſont des corps ; & elles ne tiennent pas plus du ſpirituel, que la flamme qui eſt compoſée de parties encore plus ſubtiles, & qu'on ne s'eſt jamais aviſé d'appeller ſpirituelle.

Je m'étonne de ce que ceux qui ont donné des ames à tout ce qui ſe nourrit, n'en ont pas donné à la flamme, qui convertit en elle tous les corps auſquels elle s'attache. Et, pour mieux dire, je m'étonne comment on a pû attribuer à des ames, la cauſe de la nourriture & du mouvement, veu qu'on ne voit que les corps capables d'être mûs, & que la nourriture n'eſt qu'une addition de corps à d'autres corps. Mais, ſans donner tant au raiſonnement, n'eſt-il pas viſible, M. R. P. que Moïſe, qui en doit être crû, ne reconnoît pour cauſe du mouvement & de la nourriture des bêtes, que le ſang ? Je ne penſe pas que cela ſe puiſſe conteſter par ceux qui voudront prendre la peine de l'examiner.

Digitized by Google

Mais, afin que vous connoiſſiez mieux la force de tous ces paſſages, que je n'ay pris juſqu'icy que ſelon la Vulgate, & qui, ſuivant cette verſion, ne laiſſent aucune difficulté, bien qu'on y ait employé le mot d'*ame*; je me veux ſervir d'un moyen, qui ſera puiſſant ſur vôtre eſprit, & qui vous pourra perſuader mieux que tout autre.

Vous ſçavez plus d'une langue, M. R. P. & entr'autres vous ſçavez l'Hebreu que je ne ſçay pas, Cependant je vous diray qu'il y a quelque temps, que faiſant réfléxion ſur cet endroit de l'Ecriture, où il eſt parlé de l'ouvrage du cinquiéme Jour, & de celuy du ſixiéme; il me parut tant de difference, entre la maniere dont la formation des brutes & celle de l'homme a été faite, que je crûs (quelque mot dont on ſe ſoit ſervi dans la Vulgate) qu'il faloit qu'on eût employé dans l'Hebreu des termes fort differens.

Je voyois que la Vulgate dit que les brutes ont *une ame vivante*, & qu'elle employe le même mot pour ſignifier la vie de l'homme. Mais je voyois qu'outre cette ame vivante, que la Vulgate attribuë à l'homme comme aux brutes, elle ajoûte qu'il a été fait à l'image de ſon Auteur, que je ſçavois être un pur Eſprit. D'où je concluois que, cette reſſemblance ne ſe pouvant tirer du corps, puiſque ſon Auteur n'en a point, il faloit neceſſairement qu'elle ſe tirât de quelque choſe d'un ordre ſuperieur, en un mot, de l'Eſprit. A cela je joignois ce que la Vulgate exprime, en parlant de l'homme au ſecond Chapitre de

la

Digitized by Google

la Geneſe, où je voyois que le Seigneur, qui l'avoit fait vivant comme les bêtes, luy avoit inſpiré quelque choſe que les bêtes n'avoient pas, & qui me ſembloit devoir être en luy le principe d'une vie toute differente de la leur, & la cauſe de cette avantageuſe reſſemblance, qu'il devoit avoir avec ſon Auteur.

Toutes ces choſes me perſuadoient déja beaucoup à l'avantage de l'homme : mais, croyant que je pourrois mieux découvrir le ſens de ces paſſages, en me les faiſant expliquer ſur l'Hebreu, j'eus recours à Monſieur de Compiégne, que l'on connoît pour le plus habile que nous ayons en cette langue. Je le priay de me faire la verſion du premier & du ſecond Chapitre de la Geneſe ; & dans cette verſion j'ay trouvé la preuve entiere de ce que j'ay toûjours penſé, & de ce que Monſieur Deſcartes avoit écrit ſur ce ſujet. Car j'ay vû qu'à l'endroit de la generation des poiſſons, & des autres brutes, où la Vulgate dit que l'eau & la terre ont produit *des ames vivantes*, mon Traducteur dit que la terre & l'eau ont produit *des individus vivans*. Ce qui porte un beau ſens, & fait que la choſe s'exprime d'une maniere bien plus concevable : car il eſt fort intelligible que la terre & l'eau ayent produit des individus vivans, c'eſt-à-dire, qu'elles ayent été ajuſtées de ſorte, par la main puiſſante du Seigneur, qu'elles ayent formé des corps organiques, qui étant propres à la nourriture & au mouvement, en quoy conſiſte toute la vie des corps, ont dû être appellez vivans ; mais qui ne pouvant

être diviſez, ſans être entierement détruits, ont dû être appellez *individus*.

En ſecond lieu, je vois à l'endroit, où il eſt parlé de la formation de l'homme, que non ſeulement il a été formé de bouë par les mains du Seigneur, & qu'il eſt devenu par ce moyen un *Individu* vivant comme les bêtes : mais outre cela je vois qu'avec cet Individu, ou corps organique qui le fait nourrir & mouvoir comme les bêtes, il a reçû une autre choſe que mon Interpréte appelle *Mentem*, & que j'appelle *Eſprit*, ou *Penſée*.

Tellement que, comme il n'eſt point parlé d'ame pour les plantes dans la verſion Vulgate, ainſi que je l'ay remarqué, il n'en eſt point auſſi parlé dans l'Hebreu pour les brutes. Il n'eſt point dit non plus qu'elles ayent de ſentiment (ce que je vous prie d'obſerver) mais ſeulement il eſt dit qu'elles ont la vie & le mouvement. Et, parce que cette vie & ce mouvement dépendent de l'arrangement & de la correſpondance de pluſieurs organes, dont la diviſion empêcheroit l'effet, Moïſe, pour ſignifier cet aſſemblage par un ſeul mot, uſe de celuy de נפש, qui veut dire *Individu*.

Mais ce que nous devons ſur tout conſiderer, c'eſt que le même Prophéte veut ſi bien faire entendre que l'homme a un corps organiſé comme les brutes, & que ce corps vit par les mêmes principes qui les font vivre, qu'aprés avoir dit que l'individu de chaque bête fut produit par l'eau ou par la terre, il dit que celuy de l'homme fut auſſi formé

Digitized by Google

de bouë. Et, pour nous faire concevoir que cette bouë, qui étoit auparavant diviſible ſans peril, fut arrangée de ſorte qu'elle devint un individu, comme chacun des autres corps vivans; il s'exprime par le même mot, dont il s'eſt ſervi en parlant des bêtes. Mais en même temps il ajoûte que le Seigneur inſpira à cet individu vivant, dont il vouloit faire un homme, une choſe qu'il exprime par le mot de נפש, qui veut dire *Eſprit* ou *Penſée*.

Cela me paroît ſi fort, M. R. P. qu'il ne me ſemble pas qu'il puiſſe reſter aucun ſcrupule ſur ce point, touchant ce que nous avons à croire d'oreſnavant des brutes & de l'homme. Moïſe nous fait connoître clairement que les brutes vivent & ſe meuvent, parce que le ſang & l'arrangement de leurs organes ſont de chacune d'elles un corps individu, qui demeure propre à ces deux effets, tandis que cet arrangement dure. Pourquoy donc leur attribuer autre choſe que ce corps individu, qui peut rendre raiſon de leur vie, & de leur mouvement?

D'ailleurs, le Prophéte ne dit point qu'elles ayent de ſentiment. Pourquoy feignons-nous qu'elles en ayent? ou du moins quel danger y a-t-il d'aſſurer qu'elles n'en ont pas?

Enfin cet homme inſpiré de Dieu pour nôtre inſtruction, nous apprend que les brutes n'ont que ce que le corps peut avoir, & que nous avons un corps comme elles. Mais il ajoûte qu'avec cela nous avons un Eſprit, ou ſi vous voulez, une ame, que l'on ſçait être ſeule capable de ſentir, de juger, de vouloir, &

de toutes les autres façons de penſer. Pourquoy donc n'aſſurerons-nous pas que les brutes n'ont que le corps, & qu'elles ne ſentent point ? Et pourquoy ne dirons-nous pas qu'avec un corps ſemblable à celuy qu'elles ont, qui ne nous fait point reſſembler à nôtre Auteur, nous avons une ame, qui nous donne le merveilleux avantage de luy reſſembler, autant que cela peut convenir à des creatures.

Aprés cela, M. R. P. ſi vous me voulez dire encore que l'opinion de Monſieur Deſcartes eſt dangereuſe, en ce qu'elle fait vivre & mouvoir les brutes ſans ame ; je vous répondray que l'hiſtoire de Moïſe eſt donc bien dangereuſe, puis qu'elle nous apprend la même choſe.

Mais, ſi aprés avoir vû combien Moïſe ſepare en l'homme ce qui le fait vivre & mouvoir, d'avec ce qui le fait penſer, vous examinez comment le Symbole de ſaint Athanaſe, que nous liſons tous les jours, comme la regle de nôtre Foy, définit l'homme, vous verrez qu'il dit que la chair & l'ame raiſonnable le font tout ce qu'il eſt. Il ajoûte que, comme ces deux ſubſtances, toutes differentes qu'elles ſoient, ne font qu'un même homme ; ainſi Dieu & l'Homme ne fait qu'une même Chriſt. Mais, comme en JESUS-CHRIST il n'eſt pas permis, quel que ſoit l'union de ces deux natures, de les confondre, pour attribuer à l'une ce qui vient de l'autre ; il y a toûjours un extrême danger de confondre dans l'homme les deux ſubſtances qui le compoſent, & les fonctions qui dépendent de chacune d'elles.

Digitized by Google

Ceux qui donnent au corps le ſentiment, ou d'autres perceptions qui ne peuvent convenir qu'à l'ame, ſont ſujets à croire que l'homme, comme les bêtes, n'a que le corps. D'autre côté ceux qui penſent que l'ame eſt ce qui cauſe la nourriture & les mouvemens en l'homme, ſont ſujets à croire que les bêtes, qui ſe nouriſſent & ſe meuvent, ont une ame comme luy; & quand il n'y a plus de difference entre les ames que du plus au moins, il y a un Axiome, qui diſant que le plus & le moins ne changent pas l'eſſence, fait qu'on s'accoûtume bien-tôt à croire, que ſi tout perit en la bête par la mort, il ne reſte rien auſſi de l'homme, quand il a perdu la vie.

Pour moy, M. R. P. je ne doute nullement que ce qui s'eſt dit des ames ſenſitives, qu'on attribuë aux plantes & aux bêtes, n'ait fait croire aux Impies, que celles qu'on attribuë aux hommes, pouvoient être de même nature.

Si ma Lettre n'étoit déja trop longue, je pourois vous expliquer les plus étonnantes fonctions des brutes, par la ſeule conſtruction de leurs organes, comme on vous explique toutes les opérations d'une montre, par l'arrangement de ſes parties. Je pourois vous faire voir qu'il n'y a de difference entre les machines artificielles & les naturelles, qu'en ce que l'Auteur de la nature eſt plus grand ouvrier que les hommes; & qu'il a ſçû appliquer enſemble des parties plus délicates & plus mobiles, que ne ſont celles dont nous compoſons ordinairement nos machines. Je pourois auſſi vous démontrer qu'il n'y a

rien qui nous ſoit connu dans les brutes, même dans le ſinge, qu'on ne puiſſe expliquer par le corps, & qu'en l'homme il y a des penſées, que toutes les diverſitez qu'on peut imaginer dans les figures & les mouvemens, ne peuvent expliquer. Mais je paſſerois les bornes, que je me ſuis preſcrites; & il me ſuffit de vous avoir fait voir que Monſieur Deſcartes a toûjours ſuivi Moïſe, pour vous faire avoüer, que ſa philoſophie n'a rien de dangereux.

Je veux pourtant bien vous avoüer que la formation du Monde, ſelon Monſieur Deſcartes, ſemble avoir quelque choſe de different de celle de Moïſe. Mais, quand vous aurez conſideré le deſſein du Prophete, & celuy du Philoſophe; vous avoüerez que cette difference ne doit pas faire dire que l'un ſe ſoit détaché de l'autre.

Moïſe a ſans doute expliqué la choſe comme elle s'eſt faite. Il a fait créer la Terre, les eaux, les parties celeſtes, puis la lumiere, & le reſte. En ſorte que, quand le Soleil a été formé, la Terre étoit déja enrichie de fruits, & parée de fleurs. Au lieu que Monſieur Deſcartes fait le Soleil cauſe, non ſeulement des fruits & des fleurs, mais encore de l'aſſemblage de pluſieurs parties aſſez interieures de la Terre. Il ne la fait même former que long-temps aprés le Soleil, bien que l'Ecriture marque, qu'elle a été créée auparavant.

Mais il faut prendre garde à deux choſes. La premiere, que Monſieur Deſcartes luy-même a dit que ſon hypotheſe étoit fauſſe, en ce qu'il ſuppoſe que

la formation de chacun des Eſtres s'eſt faite ſucceſſivement; & qu'il aſſure que cette maniere étant peu convenable à Dieu, il faut croire que ſa toute-puiſſance a mis chaque choſe dans l'état le plus parfait où elle pouvoit être, dés le premier moment de ſa production.

La ſeconde, que Monſieur Deſcartes n'a dû, comme Philoſophe, expliquer que la raiſon pour laquelle les choſes ſe conſervent comme elles ſont, & les effet differens que nous admirons maintenant en la nature. Or, comme il eſt certain que les choſes ſe conſervent naturellement par le même moyen qui les a produites; il étoit neceſſaire, pour éprouver ſi les loix qu'il ſuppoſe que la nature ſuit pour ſe conſerver, ſont veritables, qu'il examinât ſi ces mêmes loix euſſent pû la diſpoſer comme elle eſt. Et trouvant que, ſelon l'hiſtoire de Moïſe même, bien que le Soleil ait été formé depuis la terre, c'eſt neanmoins par le Soleil que Dieu conſerve la Terre comme elle eſt maintenant, puiſque ſa chaleur eſt cauſe de toutes les productions, & de tous les changemens qui arrivent en elle; il faloit que Monſieur Deſcartes montrât que ce même Soleil auroit pû la mettre en l'état où nous la voyons, ſi Dieu ne l'y avoit miſe en un inſtant par ſa toute-puiſſance.

A la verité, la maniere dont Monſieur Deſcartes décrit que le Soleil a diſpoſé la terre, eſt ſucceſſive; ce qu'il avouë, ainſi que je l'ay déja remarqué, être peu convenable à Dieu quand il produit. Mais enfin, comme ce que Dieu fait en conſervant le mon-

Digitized by Google

de, eſt ſucceſſif, & qu'il le doit être, afin que chaque choſe ait une certaine durée ; il a été à propos que nôtre philoſophe examinât ſi les principes, qu'il établiſſoit pour rendre raiſon de la durée de tous les êtres naturels, auroient pû les produire par ſucceſſion de temps : ce qu'il a executé avec une juſteſſe, qui me paroît incomparable. Ainſi Monſieur Deſcartes n'a rien fait en cela qui ſoit contraire au deſſein de Moïſe.

Ce Prophete ſçavoit que c'eſt par le Soleil que Dieu conſerve la terre, & les êtres naturels, du moins ceux qui ſont les plus proches de nous. Mais, de peur qu'on ne crût que cette aſtre fût la cauſe de tout ; Moïſe a voulu préciſément que l'on ſçût que la lumiere, qui eſt celle de toutes les creatures qui dépend le plus du Soleil, a été faite avant luy. Et cela étoit neceſſaire, pour marquer à ceux qui ſçauroient ces merveilles, que Dieu les a toutes operées par ſa ſeule volonté ; & que, s'il les conſerve maintenant avec une eſpéce de dépendance entr'elles, neanmoins elles ne ſe doivent ni l'être ni la conſervation les unes aux autres, mais à Dieu ſeul.

De ſon côté Monſieur Deſcartes, qui avoit à expliquer cette correſpondance, que Dieu a miſe entre les êtres naturels, & qui devoit rendre raiſon par le Soleil, de tout ce qui ſe fait dans la partie du monde qui nous eſt la plus connuë, ne pouvoit mieux nous faire entendre combien le Soleil eſt bien diſpoſé par la premiere puiſſance à entretenir l'état naturel de tout ce que nous voyons, qu'en montrant

que

Digitized by Google

que, ſuivant cette même diſpoſition, le Soleil auroit pû mettre par ſucceſſion de temps nôtre monde en l'état où il eſt, s'il n'avoit été plus à propos de former toutes les créatures dans un ordre contraire à celuy qu'exigeoit la dépendance qui eſt maintenant entr'elles, & de former chacun des êtres d'une maniere, qui fît connoître que, comme l'Auteur du monde n'avoit eu beſoin de rien pour tout faire, il n'avoit pas beſoin de temps pour produire aucune des choſes que nous admirons.

Enfin, M. R. P. ſi vous conſiderez que la même ſageſſe, qui mit le premier homme en l'état le plus parfait dés le moment de ſa production, ſoûmit ſa conſervation aux mêmes loix, dont il a fait dépendre la formation de ceux qui ſont nez de luy; & que pour bien connoître la nature de l'homme, il ſeroit plus commode d'examiner les differens changemens qui arrivent à la ſemence, depuis la conception juſqu'à la naiſſance de ceux qui ſont engendrez, que d'examiner la formation, miraculeuſe de celuy que la toute-puiſſance acheva en le commençant: Vous trouverez ſans doute, que pour bien ſçavoir ſi ce qu'on penſe des loix qui conſervent l'ordre de la nature, eſt veritable; il n'y a point de meilleur moyen, que de voir ſi elles auroient pû le produire.

Je n'examine pas icy, M. R. P. ſi ce que l'on croit communément de la ſtabilité de la terre, s'explique mieux par l'hypotheſe de Monſieur Deſcartes, que par celles qui l'ont precedée.

Je n'examine pas non plus, ſi elle eſt plus vraye que les autres. Il a dit luy-même comme je l'ay déja remarqué, qu'elle pouvoit être fauſſe. Et veritablement entre une infinité de moyens, dont Dieu ſe peut ſervir pour faire une même choſe, il eſt difficile d'aſſurer duquel il s'eſt en effet ſervi. Mais il me ſemble que les hommes ont ſujet d'être contens, quand ils en ont trouvé un qui peut expliquer tous les phénoménes, & qui n'eſt pas contraire à ce que l'Ecriture ou l'Egliſe nous propoſe. Monſieur Deſcartes a eu ſi peur de rien avancer qui ne fût pas conforme à ce qu'elles nous preſcrivent, qu'il a ſoûmis expreſſément au jugement de l'une, ce qu'il ſemble avoir entierement tiré de l'autre.

Princip. de Descartes IV. part. n. CCXII.

Ainſi, quiconque lira ſes Ecrits dans le même eſprit qu'il avoit en les faiſant, ne ſera point en danger de ſe tromper juſqu'à l'hereſie, & ſera toûjours prêt à reconnoître ſes erreurs, ſi-tôt que ceux qui ſont prépoſez pour diriger ſa croyance, l'en feront appercevoir. Pour moy, je ſuis perſuadé que, ſi l'on condamnoit ce que Monſieur Deſcartes a écrit de la maniere, dont ſe font les divers aſpects du Soleil & de la terre; & que, ſi jugeant que ce n'eſt pas aſſez de ſtabilité pour elle, que d'être toûjours au milieu de toute la matiere celeſte qui ſe trouve entre le corps de la Lune & le ſien, on venoit à décider que le cercle, que Monſieur Deſcartes fait parcourir à toute cette matiere en un an autour du Soleil, eſt oppoſé à ce qu'on doit croire du repos de la terre; ſes plus grands ſectateurs, imitant

Digitized by Google

ſa ſoûmiſſion, ſe ſoûmettroient les premiers. Car enfin, comme ils ſçavent, par des démonſtrations évidentes, non ſeulement que c'eſt Dieu qui eſt cauſe du mouvement de la moindre portion de matiere, mais encore que c'eſt ſa main tout-puiſſante qui la conduit par tout; il leur ſeroit bien plus aiſé qu'à d'autres, de concevoir que cette même main peut diriger les mouvemens du Soleil & de toute la matiere celeſte autour de la terre, ſans qu'elle en reçoive le moindre ébranlement.

Au reſte, je crois ne pouvoir trop répéter que Monſieur Deſcartes n'a pas pretendu que ſon hypotheſe fût veritable en general, & même qu'il a reconnu qu'elle étoit fauſſe en certaines choſes. Mais, encore un coup, j'eſtime qu'il a eu raiſon de penſer, qu'il étoit permis aux hommes de faire des ſuppoſitions, & qu'elles étoient toutes recevables, pourvû qu'elles ſatisfiſſent à toutes les apparences, & qu'elles ne fuſſent pas contraires à la Religion.

Vous trouverez, M. R. P. en quelqu'une de ſes Lettres, qu'il s'eſt mis fort en peine, lors qu'il a voulu avancer certaines propoſitions, de ſçavoir ſi elles n'avoient pas été condamnées par la Chambre de l'Inquiſition de Rome. C'eſt par les motifs de cette pieuſe crainte, qu'il dédia ſes Méditations à Meſſieurs de Sorbonne. Et enfin il paroît dans toute ſa conduite qu'il n'eût pas voulu pour toute la ſcience du monde, & pour toute la gloire qui en peut revenir, courir le hazard, je ne dis pas d'un anathême, mais de la moindre cenſure. Je vous diray encore que je

Tom. 2. des Lettr. p. 352. 358. 359. & Diſc. de la Method. p. 60.

penſe connoître une partie des meilleurs eſprits, qui ſont le plus attachez à ſes ſentimens ; & je n'en connois point qui n'abandonnât ſa doctrine, ſi elle étoit cenſurée. Je ne ſçay s'il en arriveroit de même à ceux qui ſuivent Ariſtote, ſi l'on condamnoit ſes opinions de nouveau : je dis de nouveau, car vous ſçavez, M. R. P. qu'elles l'ont été par les Loix, & même par un Concile. Cependant, quoy que depuis on n'ait rien changé aux Canons ſur cette matiere, pluſieurs s'imaginent le pouvoir ſuivre de bonne foy. Mais inſenſiblement je paſſerois les bornes que je me ſuis preſcrites. Mon principal deſſein n'eſt pas de blâmer Ariſtote : je veux ſeulement juſtifier Monſieur Deſcartes ; & je penſe l'avoir fait ſuffiſamment. Je ſuis

M. de Launoy de variâ Ariſtotelis fortunâ.

Conc. Senon. an. M. CCLX.

MON REVEREND PERE,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur,
DE CORDEMOY.

De Paris le 5. Novembre 1667.

Digitized by Google

I. TRAITÉ DE METAPHYSIQUE.

Ce qui fait le bonheur, ou le malheur des eſprits.

I. DIEU a créé les eſprits pour être heureux: ils ne le peuvent être, s'ils ne connoiſſent en quoy conſiſte le bonheur, s'ils ne le veulent, & s'ils n'y ſont ſenſibles.

II. Ils ne peuvent entendre ni vouloir, ſans être affectez auparavant; c'eſt-à-dire, ſans éprouver en eux-mêmes quelque changement à l'occaſion des objets, qui ſont ou ſpirituels ou corporels.

III. Si le changement, qu'un eſprit éprouve à l'occaſion des objets, ne ſert qu'à les luy faire apperce-

Digitized by Google

voir, c'eſt une ſimple perception ou ſenſation.

Si la ſeule perception eſt agreable ou déſagreable, c'eſt un ſimple attrait, ou une ſimple averſion.

Mais, ſi l'objet affecte l'eſprit d'une maniere, qui le faſſe ſouffrir, cet état eſt la douleur; l'état contraire eſt le plaiſir.

IV. La ſimple ſenſation l'incline à vouloir connoître.

L'agrément l'incline à ſe vouloir unir; & l'averſion à vouloir le contraire.

Le plaiſir l'incline à ſe vouloir tenir uni; & la douleur à ſe vouloir déſunir.

V. Comme il eſt créé pour être heureux, il tend inceſſamment à le devenir : cette pente eſt cauſe de toutes ſes actions; & il cherche ſans ceſſe les moyens, qui le peuvent faire arriver à cette fin.

Dés le moindre changement, qui arrive en luy à l'occaſion d'un objet, il le veut connoître, pour ſçavoir ſi ce n'eſt point ce qu'il deſire, ou du moins quelque choſe de propre à luy procurer ce qu'il deſire.

Dés qu'il apperçoit cet objet avec quelque agrément, il incline à s'y unir.

Et, dés qu'il ſent du plaiſir par cette union, il ne s'en veut plus ſéparer, du moins tant que ce plaiſir dure.

VI. Il eſt dangereux mêmes qu'il ne prenne le plaiſir, qu'il trouve dans les moyens, pour le veritable bonheur, qui ne ſe peut trouver que dans la fin pour laquelle il eſt créé.

Digitized by Google

Plus il tend à cette fin, quand il ne la connoît pas, plus il eſt ſujet à perdre ſon bonheur. Ainſi il luy importe d'uſer de toutes ſes lumieres, pour diſcerner ce qui doit faire ce bonheur, d'avec tout le reſte.

Il eſt capable de diſcerner la fin des moyens, & de faire un juſte choix de ces moyens.

VII. Il ne peut faire ce choix, s'il n'eſt libre: comme il ne peut être libre, s'il n'a la force d'examiner ſes ſenſations, celle de reſiſter à ſes inclinations, celle de s'appliquer à connoître; & enfin celle de donner ou retenir ſon conſentement.

VIII. Il doit ſur tout prendre garde à deux choſes. L'une, que s'il a été fait ſenſible au bonheur, il a auſſi été fait ſenſible aux moyens d'y parvenir: mais que cette ſenſibilité pour les moyens ne luy a été donnée, que pour les luy faire ſouhaiter par rapport à cette fin. L'autre, que quand il arrive que, faute d'examiner, il prend les moyens pour la fin, il les pourſuit avec toute l'ardeur & toute la pente, qu'il a naturellement pour la fin même.

Ainſi les mauvais Anges, conſiderant la beauté de leur être avec plaiſir, & prenant ce plaiſir (qui ne devoit ſervir qu'à les exciter à aimer le Createur) pour leur plus grand bien, ils s'y ſont arrêtez comme à leur fin, & ſe ſont perdus. Il leur étoit bon qu'ils fuſſent ſenſibles au plaiſir de ſe voir ſi parfaits. Mais il n'étoit pas bon qu'ils s'arrêtaſſent à ce plaiſir, parce que n'en pouvant être ſatisfaits, & le voulant être par leur nature, le défaut de cette ſatisfaction a été le plus ſenſible mal, qu'il leur pût arriver.

Digitized by Google

Il eſt évident même que, plus cette pente qu'ils ont au bonheur eſt grande, plus ils s'attachent & ſe rendent ſenſibles au plaiſir imparfait, où ils veulent faire conſiſter tout leur bonheur. Mais en même temps il eſt évident que, plus ils s'attachent à ce plaiſir imparfait, & plus ils ſouffrent de ne pas trouver de ſatisfaction en la ſeule choſe, pour laquelle ils ayent de la ſenſibilité.

IX. Il n'y a que les eſprits, qui puiſſent être ſenſibles, comme il n'y a que les corps, qui puiſſent être mûs.

X. Les bêtes ne ſont que des corps capables de tous les mouvemens, qui ſervent à la végétation & à la progreſſion.

XI. Les hommes ont auſſi un corps capable de tous les mouvemens neceſſaires à la végétation & à progreſſion : mais avec cela ils ont un eſprit fait pour être heureux, & conſéquemment cet eſprit eſt connoiſſant, voulant & ſenſible.

XII. Le corps du premier homme a été formé avant que l'eſprit y fût uni ; & comme ce corps auroit pû ſe nourrir & être mû diverſement, ſelon la proportion, qui eſt entre ſes organes & les autres corps, cet eſprit auroit pû connoître, vouloir & ſentir avant leur union.

La ſeule choſe, que Dieu fit pour unir ce corps & cet eſprit, fut de faire mouvoir ce corps, non ſeulement à l'occaſion des autres corps, comme il fait mouvoir celuy des bêtes, mais encore à l'occaſion des volontez de cet eſprit ; & de donner des ſenſations & des

des inclinations à cet esprit à l'occasion des mouvemens de ce corps.

XIII. Il suffisoit que cet esprit eût à l'occasion du corps auquel il fut uni, des sensations, que les autres esprits n'eussent pas, pour le rendre different des autres esprits, & propre à informer ce corps: Comme il suffisoit que ce corps eût des mouvemens a l'occasion des volontez de cet esprit, pour le rendre different des corps de toutes les bêtes, & propre à cet esprit.

XIV. Il faut sur tout considerer que cet esprit & ce corps furent faits, afin qu'en s'unissant, il en resultât un homme; & si dans cette union de deux parties qui paroissent si differentes, on veut regarder le corps comme la matiere, & l'esprit comme la forme de ce tout physique, on le pourra avec beaucoup de raison. Car il est visible que l'esprit est cause de la plus essentielle difference, qui soit non seulement entre l'homme & les bêtes, mais entre le corps de l'homme & tous les autres corps de l'univers.

XV. Si le principe, qui fait mouvoir les corps des bêtes, se peut appeller *ame*; l'esprit qui est uni à un corps, doit être appellé *ame* avec bien plus de raison. Mais, si l'esprit peut être appellé *forme* ou *ame*, parce qu'en effet il anime & qu'il informe; il ne faut pas regarder cette ame ou cette forme comme les autres ames ou les autres formes, qui ne sont pas des substances separables des sujets, qu'elles animent ou qu'elles informent.

XVI. Comme ce que Dieu fait, est toûjours le

mieux qu'il puiſſe être, l'ame du premier homme étoit maîtreſſe des mouvemens de ſon corps; & toutes choſes étoient ſi bien diſpoſées dans ce corps & dans tout le reſte de la nature, qu'elle n'en pouvoit recevoir que des ſenſations agreables.

Ce n'eſt pas que dés lors cette ame ne fût capable de douleur, puis qu'elle étoit ſenſible; & ſi le corps, auquel elle étoit unie, eût été violemment frappé, elle eût dû en reſſentir du mal. Mais cette bonne diſpoſition du corps & de toute la nature jointe aux connoiſſances claires & diſtinctes qu'elle avoit de tout ce qui pouvoit ſervir au corps, ne le laiſſoit point ſujet aux accidens, qui peuvent cauſer la douleur.

Lors que Dieu eut formé le corps de la premiere femme, d'une portion de celuy du premier homme, il y unit auſſi un eſprit ou une ame; & en leur ordonnant de croître & de multiplier, il poſa une eſpéce de loy entre luy & eux, par laquelle il s'obligea de diſpoſer la matiére, pour former des corps ſemblables aux leurs, & de créer des ames comme la leur, toutes les fois qu'ils voudroient avoir des enfans.

Il ne leur fit connoître ni les divers mouvemens, qu'il donneroit à la matiére pour en former ces corps, ni comment il créeroit ces ames: il fit ſeulement dépendre cette formation & cette creation d'une action, qu'il remit à leur volonté.

Il leur promit un bonheur éternel, s'ils uſoient bien de tout ce qu'il avoit créé pour eux, & ne leur fit qu'une ſeule défenſe, qui fut de manger un fruit, qui ne leur étoit pas néceſſaire.

Digitized by Google

Il fit dépendre d'eux non ſeulement leur propre bonheur, mais encore celuy de tous ceux qui devoient naître d'eux ; & c'étoit les rendre parfaitement heureux, que de leur promettre une grande poſterité, & de les rendre maîtres de ſon bonheur.

En cet état rien ne leur manquoit : leur corps étoit bien diſpoſé ; leur ame en étoit abſolument la maîtreſſe ; leurs ſens n'étoient point trompeurs ; leurs inclinations n'étoient point violentes ; leur entendement étoit éclairé ; leur volonté étoit droite. Ils connoiſſoient toutes les creatures : ils ſçavoient comment ils en devoient uſer ; & la ſeule choſe qu'ils ne connoiſſoient pas, étoit le fruit dont l'uſage leur avoit été défendu.

Ils n'avoient qu'à bien uſer de leurs ſens, de leurs inclinations, & de leurs connoiſſances. Leurs ſens leur faiſoient appercevoir les objets : ils en connoiſſoient les proprietez ; & n'avoient à l'occaſion de leurs ſens aucuns mouvemens déreglez, qui leur fît ſouhaiter autre choſe que ce qu'ils ſçavoient leur être propre. Il leur étoit même aiſé de ſuivre l'ordre de leur Auteur, puiſque la vûë du ſeul fruit, qu'il leur avoit défendu, ne leur cauſoit aucun appétit déreglé. Veritablement il leur paroiſſoit agreable aux yeux : mais toute la nature avoit le même agrément pour eux ; & ils n'avoient pas beſoin de toute la lumiere, que Dieu leur avoit donnée pour concevoir, que celuy qui avoit tout formé, les ayant menacé de mort, s'ils en mangeoient, la choſe arriveroit infailliblement comme il l'avoit prédite.

Cependant, dés que la femme entend dire qu'ils ſeront comme Dieu même, s'ils en mangent, elle le ſuggere à l'homme; & pour ſe reſoudre en cette occaſion, il n'examinent ni qui eſt celuy qui leur a donné le conſeil de manger de ce fruit, ni qui eſt celuy qui leur en a fait la défenſe. Ils s'arrêtent ſeulement à penſer qu'il étoit bon d'être comme Dieu; & ſe rapportant plus à leurs ſens, qu'à ce que leur Auteur leur avoit dit de ce fruit, ils trouvent ce fruit agreable aux yeux, ils y portent la main, ils le trouvent agreable au goût, ils en mangent.

Ainſi leur ame ſe déregla d'elle-même; & le déreglement de leur corps ſuivit avec celuy de toute la nature. Ils connurent le mal: ils devinrent ſujets à la douleur, à la mort, & tellement aſſujettis à leur corps, qu'il ne leur reſta plus de liberté qu'autant qu'il en faloit, pour achever de ſe perdre comme les démons.

Le Fils de Dieu par ſon Incarnation & par ſa mort a réparé avantageuſement ce mal. Mais ce remede, qui eſt d'un ordre ſuperieur à la nature, eſt tel, qu'encore qu'il éleve les hommes à des choſes, qui paſſent tout ce qu'Adam auroit pû faire en l'état parfait où Dieu l'avoit mis, il laiſſe pourtant encore ſentir à ceux qui y ont participé, tous les deſordres, que la nature a ſoufferts par le peché du premier homme. Leur ame eſt déreglée, leur corps l'eſt auſſi; & ce déreglement a paſſé de l'ame du premier homme à leur ame, comme il a paſſé de ſon corps au leur.

Digitized by Google

II. TRAITÉ DE METAPHYSIQUE.

Que Dieu fait tout ce qu'il y a de réel dans nos actions, ſans nous ôter la liberté.

I. DIeu eſt cauſe de tout ce qui eſt : il eſt cauſe que les ſubſtances corporelles ſont, & qu'elles ſont capables d'être étenduës. Ainſi tous les corps tiennent leur être, & leur étenduë de luy : il les a créez, il les conſerve.

De même il eſt cauſe que les ſubſtances ſpirituelles ſont, & qu'elles ſont capables de penſer, c'eſt-à-dire, d'entendre, de vouloir, *&c.* Ainſi tous les eſprits tiennent leur être & leurs penſées de luy : il les a créez, il les conſerve.

II. Il n'a fait les corps capables que de paſſions : ils ſont étendus, ils ſont figurez, ils ſont ſituez, ils ſont mûs ; mais ils ſont incapables d'action.

Digitized by Google

De même il a fait les esprits capables de passions. Ils ont des sensations, des perceptions, & sont affectez d'une infinité de manieres differentes : mais ils sont aussi capables d'action ; ils veulent.

III. Quoique Dieu fasse tous les corps & leur étenduë, & qu'ils ne subsistent que par luy, on ne dit pas qu'il soit corps, ni qu'il soit étendu ; & l'extension appartient au corps, comme sa substance luy appartient, quoy que Dieu l'ait faite.

De même, quoique Dieu fasse les esprits & leurs pensées, il n'est ni leur être, ni leurs pensées. Dieu n'est pas ce qu'ils sont, leur substance est à eux : c'est bien luy qui les fait penser, mais c'est eux qui pensent.

Enfin Dieu cause les passions des esprits, mais elles sont differentes de luy ; & de même il cause les actions des esprits, mais elles sont differentes de luy. Et, comme on ne peut pas dire que les passions des esprits soient ses passions, mais seulement que ce sont les passions des esprits, on ne peut pas dire que les actions des esprits soient ses actions, mais seulement que ce sont les actions des esprits.

IV. Si Dieu a fait tous les êtres, parce qu'il est tout-puissant, il est visible qu'étant tout sage, il les a faits pour la plus belle fin, c'est-à-dire, pour luy-même. Et les êtres corporels ne connoissant pas cette fin, n'ont pas besoin d'action pour s'y porter, il suffit qu'ils soient capables de passion, & d'être dans tous les differens états, qui conviennent à cette fin. Mais les esprits, qui connoissent cette fin, ont besoin d'action pour y aller.

Digitized by Google

V. Dieu les y pouſſe inceſſamment. Ils en ont un deſir continuel : ils ne peuvent même s'empêcher de ſouhaiter d'y arriver ; & c'eſt pour cela que, tandis que rien ne leur obſcurcit l'entendement, & qu'ils connoiſſent parfaitement les moyens d'y parvenir, toute l'action de leur volonté y tend. Mais, dés que leur entendement eſt obſcurci, & qu'il ſe préſente diverſes choſes à eux, dont l'apparence eſt telle, qu'ils ne ſçachent encore que choiſir, c'eſt alors qu'ils ſuſpendent cette action. Et, bien que Dieu les pouſſe inceſſamment à leur fin, & même qu'il les pouſſe à choiſir quelqu'un des moyens, qui ſe preſentent pour aller à cette fin, comme ils ne ſçavent ſouvent que choiſir, ils demeurent en ſuſpens ; & cela eſt une action. Car ils reſolvent de ne point choiſir ; & cette reſolution eſt une action, qui veritablement ne ſeroit pas en eux ſans Dieu, mais qui eſt leur action, & non celle de Dieu.

VI. Dans la ſuite, lors qu'ayant deliberé, ils ſe déterminent à un moyen plûtôt qu'à l'autre, il eſt encore vray que ſans Dieu cette détermination, qui eſt une action, ne ſeroit pas en eux : mais il eſt viſible auſſi que cette action n'eſt point celle de Dieu, & que c'eſt la leur.

VII. Enfin, quand ils choiſiſſent bien, ils meritent récompenſe ; & quand ils choiſiſſent mal, ils meritent punition. Dans le premier cas, il eſt viſible que Dieu a tout fait, & tout fait faire. Il a continué de les porter vers la fin, & vers les moyens d'y parvenir. Sans luy l'action de ſuſpendre, pour déliberer

ſur le choix de ces moyens n'auroit point été en eux, ni celle de ſe déterminer aprés avoir deliberé; & conſequemment il a tout fait, ou tout fait faire. De même dans le ſecond cas, il eſt viſible qu'il a fait, ou fait faire tout ce qui s'y trouve de réel, car il a porté les eſprits à leur fin: il les a portez au choix des moyens d'y parvenir; & ſans luy, ils n'auroient ni déliberé, ni choiſi. Ainſi il a fait ou fait faire tout ce qu'il y a de réel; & ſi les eſprits ont mal choiſi, c'eſt un défaut, dont ils ſont ſeuls coupables. Dieu avoit fait ce qui étoit de luy, & ce qui ſuffiſoit pour bien agir; & les eſprits n'ont pas uſé du pouvoir, qu'il avoit mis en eux.

VIII. Suivant ces principes, un homme peut avec les mêmes diſpoſitions interieures, à la vûë des mêmes objets, & dans des circonſtances toutes ſemblables, choiſir tantôt ce qui méne à ſa fin derniere, & tantôt ce qui en détourne. Par exemple, un homme avec une grande faim, peut rencontrer un jour de jeûne un repas bien apprêté; penſer qu'il luy eſt défendu d'y toucher juſques à ce que l'heure de manger ſoit venuë, & attendre en effet que cette heure ſoit venuë pour manger. Et le même homme peut un autre jour de jeûne avec la même faim, à la vûë d'un repas ſemblable, & aprés une auſſi forte reflexion ſur la défenſe de manger avant l'heure, n'attendre pas qu'elle ſoit venuë, & manger.

Cela ſuit de ſa liberté; & Dieu fait également dans les deux cas tout ce qu'il y a de réel. Car dans l'un & dans l'autre, il porte l'ame de cet homme neceſſairement à ſon bonheur: il la porte auſſi, mais ſans neceſſité

ceſſité, à manger, comme à un bien, qui eſt auſſi deſtiné à cette fin en certaine circonſtance. Enfin il luy donne le pouvoir de réfléchir ſur ce qui eſt le mieux, & celuy de choiſir.

Or il eſt évident que, quand cet homme choiſit de paſſer juſqu'à l'heure où il eſt permis de manger, il eſt porté par Dieu à cela, comme à un moyen de parvenir au bonheur parfait; & il eſt certain qu'il laiſſe tout faire à Dieu en ce cas, puiſque Dieu le porte au bonheur; qu'il luy fait voir le moyen qui convient à cette fin, & qu'il le porte à ce moyen. Mais, quand cet homme choiſit de manger avant l'heure, il eſt évident qu'encore que Dieu faſſe tout ce qu'il faut, c'eſt-à-dire, encore qu'il le porte au bonheur; qu'il luy faſſe conſiderer auſſi fortement que dans l'autre cas, qu'il ne convient pas à cette fin de manger avant certaine heure, & qu'il le porte à attendre cette heure, neanmoins parce qu'en même temps il le porte vers le repas, comme vers un objet, qui naturellement eſt convenable à ſon bonheur, cet homme au lieu de laiſſer faire à Dieu qui le porte à attendre l'heure de manger, & luy fait conſiderer que c'eſt le meilleur party, aime mieux ſe laiſſer aller à l'autre mouvement, & ſe tient au repas.

Certainement tout ce qu'il y a de réel en cela, Dieu le fait: car il le porte au repas, mais en même temps il le porte à attendre l'heure; & pour le mettre en état de mériter, il luy donne le pouvoir de choiſir, c'eſt-à-dire, d'attendre l'heure, ou de manger avant l'heure. Et cet homme, au lieu de ſe laiſſer aller au

premier, qu'il voit le plus conforme à la volonté de Dieu, c'eſt-à-dire au bien, demeure au dernier, ne voulant pas uſer de tout le pouvoir qu'il a d'aller au premier, ni laiſſer faire à Dieu qui l'y porte. Si bien que ce qu'il y a en cela de mal ou de défectueux, vient purement de l'homme, & non de Dieu.

Des ſenſations, qui regardent les corps; & d'où vient que l'ame confond ces ſenſations avec leurs objets.

I. LEs ſenſations ſont données à l'ame, pour appercevoir ou l'état de ſon corps, ou les corps qui le touchent immediatement, ou les effets des corps éloignez, ou enfin les corps mêmes.

II. L'ame rapporte chaque ſenſation à la choſe, pour laquelle elle luy eſt donnée. Ainſi elle rapporte aux parties de ſon corps la douleur, le plaiſir, *&c.* parce que la douleur & le plaiſir ſont des ſenſations, qui luy ſont données, pour appercevoir l'état de ſon corps.

III. De même elle rapporte aux corps, qui affectent immediatement le ſien, la ſenſation du toucher & du goût, parce que ces deux ſenſations luy ſont données, pour appercevoir les differences des corps, qui touchent immédiatement le ſien.

IV. Elle rapporte auſſi aux corps éloignez les ſenſations de l'oüie & de l'odorat, parce que ces deux ſenſations luy ſont données, pour appercevoir les effets des corps éloignez.

Digitized by Google

V. Enfin elle rapporte aux corps mêmes toutes les ſenſations de la vûë, parce que cette ſenſation luy eſt donnée pour les appercevoir.

VI. De ſorte que, l'ame appliquant toûjours ſa ſenſation à la choſe, pour la perception de laquelle elle luy eſt donnée, il luy arrive ordinairement de la confondre avec cette choſe.

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÉME PARTIE.

CONTENANT

Divers petits Traitez ſur l'Hiſtoire & la Politique.

Digitized by Google

Digitized by Google

OBSERVATIONS SUR L'HISTOIRE D'HERODOTE.

LA premiere choſe, qui me paroît de cet Hiſtorien, eſt qu'il a bien connu ce qui doit ſervir de ſujet à l'Hiſtoire. Il n'a fait la vie d'aucun Prince en particulier, & ne s'eſt arrêté qu'aux choſes principales, qui ont ſervi aux changemens notables des Etats, dont il s'eſt propoſé de parler. Il déclare d'abord qu'il veut écrire les grandes & merveilleuſes entrepriſes des Grecs & des Barbares. Il ne dit pas qu'il va écrire la vie de Crœſus, celle de Cyrus, ou celle de quelque autre Prince; & s'il en releve quelques circonſtances, ce n'eſt préciſément que celles qui ont ſervi à l'établiſſement ou à la ruine de quelque Empire. Par cette

Digitized by Google

raiſon, il ne dit pas un mot de l'enfance, ni de l'éducation de Creſus, parce qu'elles ne ſervent de rien à l'hiſtoire de Lydie, par laquelle il commence ſon premier Livre. Mais dans la ſuite du même Livre, en écrivant l'hiſtoire d'Aſie, il parle fort de la naiſſance de Cyrus, & releve entr'autres une action, que ce Prince fit étant encore enfant, parce qu'elle ſervit à à le faire reconnoître d'Aſtiages, & donna commencement à cette puiſſance, qui rendit enfin les Perſes vainqueurs des Medes & de toute l'Aſie.

II. En ſecond lieu, je trouve ſa maniere de reciter tout à fait agreable. Ciceron dit quelque part qu'elle luy plaît infiniment; & bien qu'il eût un avantage que je n'ay point, en ce qu'il ſçavoit parfaitement le grec, je ne laiſſe pas de prendre un extrême plaiſir aux recits, que fait Herodote. Et ce grand agrément, que ſon Ouvrage conſerve même dans les verſions qu'on en a faites, vient ſans doute de ce qu'il ne raconte que des choſes dignes de memoire, & qu'il ne les a dites qu'à propos des ſujets qu'il traitoit. De ſorte que ceux qui le liſent, ont le plaiſir d'apprendre à chaque moment des choſes extraordinaires, & de voir qu'elles ſervent toutes à l'Hiſtoire, dont le fil n'eſt jamais interrompu. Par exemple, s'il parle de la Pithie, & des richeſſes de ſon Temple, c'eſt à propos des Oracles qui tromperent Creſus, & des magnifiques preſens, que ce Prince avoit envoyez à Delphes.

Si quelquefois il ſe donne la liberté de reciter un évenement, qui ne ſerve pas tout à fait à ſon Hiſtoire,

re, ce qui arrive tres-rarement, il prend toûjours garde à deux choſes. L'une, que cet évenement ſoit rare, afin qu'il divertiſſe : l'autre, qu'il ait aſſez de rapport aux choſes dont il traite, pour faire qu'on n'en perde pas le ſouvenir ; ſur tout il obſerve de le raconter en peu de mots. C'eſt ainſi qu'il rapporte en douze lignes l'avanture d'Arion, parce que cet excellent Muſicien arriva à la Cour de Périandre dans le temps qu'il moyennoit un accord entre les Mileſiens & les Lydiens. Au reſte, cette aventure auroit paru agreable, quand elle auroit eu moins de liaiſon à l'hiſtoire de Lydie. Ciceron dans le ſecond Livre de l'Orateur, dit qu'encore qu'un Hiſtorien ne doive reciter exactement que ce qui ſert aux grands changemens des Etats, il ne faut pas neanmoins qu'il oublie les perſonnes illuſtres, qui ont vêcu dans les temps dont il écrit l'hiſtoire, quoy qu'ils n'ayent point eu de part aux affaires, principalement lors qu'ils ont été excellens en quelque art, ou qu'on leur eſt redevable de quelque rare invention. Et c'eſt peut-être pour cela qu'Herodote, en parlant d'Arion, le vante comme le premier Muſicien de ſon temps, & l'Inventeur du *Dithyrambe*.

III. La troiſiéme choſe qu'on doit remarquer dans Herodote, eſt que jamais il ne deſcend dans un trop grand détail des choſes communes : ce qui rend ſon recit merveilleuſement intelligible & ſuccint. Les Hiſtoires embarraſſées de mille petits évenemens, comme des amours, ou des autres paſſions particulieres des Princes, dont le ſuccés n'a point apporté de

notable changement dans un Etat, ſont toûjours fort deſagreables. Car, outre qu'on n'en ſçauroit appercevoir la ſuite, il eſt certain qu'on lit toûjours avec quelque eſpece d'ennuy, ce qui n'a rien de remarquable, ou n'a point de rapport aux grands évenemens qui ſont le principal, & à vray dire, le ſeul ſujet de l'Hiſtoire. Herodote me paroît avoir évité ce défaut avec beaucoup de ſoin; & l'on ne voit pas qu'il ait parlé d'aucune paſſion, que de celles qui ont cauſé de grands changemens. On ne ſçait, par exemple, ſi Creſus aimoit ſa femme, ou s'il ne l'aimoit pas. Mais on voit que Candaules aima ſi fottement la ſienne, que cela fit paſſer la Couronne de Lydie dans la Maiſon de Creſus: auſſi importoit-il de ſçavoir l'un; & l'autre ne pouvoit ſervir de rien.

IV. Il me ſemble encore que ce qui a beaucoup ſervi à la netteté de ſon Hiſtoire, eſt qu'il n'apporte que rarement les preuves de ce qu'il dit. Veritablement il arrive peu que les preuves ſoient neceſſaires; & comme elles interompent toûjours la narration, elles ſont toûjours fort deſagreables. Cependant c'eſt de quoy l'on remplit maintenant toutes nos Hiſtoires. On y tranſcrit des memoires, des contrats, & d'autres pieces entieres, qui prouvent ſouvent ce qu'on pourroit omettre ſans faire tort à l'Hiſtoire, & ce qu'on n'y ſçauroit jamais inſerer ſans l'embarraſſer. Au reſte, quand on ſe contente d'écrire les choſes principales, on n'a pas beſoin de tant de preuves: les cauſes des grands évenemens ſont d'ordinaire aſſez connuës, ou ſi quelquefois on ne ſçait pas les

Digitized by Google

veritables, il y en a toûjours que l'on croit communément, auſquelles il eſt bon de s'arrêter. Et il n'en eſt pas, à mon ſens, de l'Hiſtoire comme des negociations: car en effet, on s'acquitte mal d'une negociation, quand on ne ſçait que ce qui paroît des choſes que l'on negocie, & ce que le peuple en croit. Mais on écrit toûjours bien l'Hiſtoire, quand on écrit agreablement & nettement ce que des peuples entiers ont crû des choſes paſſées.

Je ſçay que l'intereſt que chacun prend aux affaires de ſon temps, luy faiſant rechercher tout ce qui l'en peut inſtruire dans le détail, accoûtume inſenſiblement, lors qu'on eſt un peu dans le commerce des nouvelles & du monde, à ne rien croire que ce qui eſt prouvé par de bonnes pieces. Et c'eſt peut-être de là que vient cette curioſité de rechercher des memoires, & la mauvaiſe coûtume de les inſerer dans nos Hiſtoires. Mais il ſemble qu'on doit prendre garde que n'ayant pas le même interêt de ſçavoir ſi exactement ce qui s'eſt fait autrefois, que l'on a de ſçavoir ce qui ſe fait à preſent; on ne doit pas apporter le même ſoin pour le découvrir. Il ſuffit pour la foy des choſes paſſées, que celuy qui les écrit, ſoit en reputation d'homme de bien. Du reſte, il faut croire qu'étant homme d'eſprit, il a démêlé autant qu'il étoit poſſible, les cauſes de tous les évenemens qu'il raconte, & que ce qu'il en dit, eſt tout ce qu'on peut tirer des memoires ou des pieces qu'il a recouvrées, ou des opinions les plus communes qu'on avoit du

temps qu'il a écrit ; que ſi quelquefois elles ſont partagées, il le doit dire de bonne foy. Mais, s'il eſt obligé de les examiner, avant que de ſuivre l'une plûtôt que l'autre, il n'eſt pas obligé de faire un procés verbal de ſes motifs, ni des recherches qu'il a faites pour cela. C'eſt par cette raiſon qu'Herodote, examinant le motif des guerres des Perſes & des Grecs, recite bien ce que les uns & les autres diſent à leur avantage, mais, ſans alleguer ſes auteurs. Il dit tout court : *Voilà ce qu'ils diſent de part & d'autre : je n'ay pas reſolu de rechercher plus exactement cette verité ; & je me contenteray de reciter le premier ſujet des guerres, qui m'eſt bien connu.* En quoy certainement je trouve deux choſes bien remarquables.

La premiere, que recitant ce que l'on dit de part & d'autre, il ne laiſſe rien ignorer de tout ce qu'on a jamais dit de vray ou de fabuleux touchant les cauſes de la guerre des Perſes, & de celle des Grecs.

La ſeconde, qu'aprés avoir dit qu'il importe peu de ſçavoir ce qui en eſt, & qu'il ne s'arrêtera qu'au premier ſujet de guerre qu'il ſçait avoir été entre les Perſes & les Grecs, il dit que c'eſt Creſus qui en a été la cauſe, ſans en rapporter de preuve. Et tout ce qui peut faire croire qu'il le ſçavoit, eſt qu'il aſſûre qu'il le ſçait, aprés avoir ingenuëment avoüé qu'il ne ſçait ſi les autres ſujets qu'on donne à cette guerre, ſont comme les Grecs, ou comme les Pheniciens l'aſſûrent.

Il peut arriver toutefois qu'un Hiſtorien ſoit ob-

gé de rendre raiſon du parti qu'il prend. Quand il voit, par exemple, que tout le monde eſt prévenu d'une opinion, dont il reconnoît la fauſſeté, il doit expoſer les motifs qu'il a de ne pas ſuivre cette opinion. Et, s'il ſe contentoit de reciter les choſes comme il les ſçait, ſans montrer qu'elles ne peuvent être comme on les croit communément, ceux qui les liroient étant tout à fait prévenus, n'y ajoûteroient point de foy, & n'auroient plus aucune confiance au reſte de l'Hiſtoire. Mais la difficulté en ces occaſions, eſt de faire entendre ſans interrompre le fil de l'Hiſtoire, pourquoy on n'eſt pas de l'opinion commune; & cette difficulté augmente bien, quand il y a pluſieurs faits de ſuite ſur leſquels il faut prendre un ſentiment oppoſé à celuy qui a été ſuivi juſques alors. Herodote néanmoins fait connoître en quelques endroits de ſon Hiſtoire, que cela ſe peut faire ſans ennuyer les lecteurs, & ſans faire oublier la ſuite des choſes dont il fait le recit.

V. Je trouve encore une choſe dans l'Hiſtoire d'Herodote, qui la rend bien differente des nôtres. Elles ſont toutes pleines de ce qur n'y devroit pas être, & ne ſont preſque pas mention de ce qu'elles nous devroient principalement apprendre. Elles ne parlent ni du naturel des païs, ni de celuy des peuples, ni de la Religion, ni des mœurs; & c'eſt ce qu'Herodote fait avec une exactitude, un ordre, & une briéveté que je trouve admirable, quand je conſidere la prodigieuſe quantité des évenemens, qui

composent ſon Hiſtoire.

Dans le peu d'étenduë qu'il donne au premier Livre, il fait voir d'où venoient les Lydiens; comment la Couronne avoit paſſé de la Maiſon des Heraclides, dans celle des Mermnades, dont Creſus étoit iſſu. On voit la deſcription exacte de tous les païs qu'il gouvernoit, ou qu'il avoit rendu tributaires, avec une Chronologie qui fait connoître la ſuite des Rois; & tout cela ſans interrompre le recit qu'il fait des proſperitez & des diſgraces de ce Prince. A quoy il mêle ſi bien les cauſes de tous ces grands évenemens, ſoit celles qu'on attribuë à la Religion, ſoit celles qui peuvent venir du naturel de ces peuples, ou de leurs coûtumes, qu'on n'ignore rien de toutes ces choſes en achevant l'Hiſtoire de Creſus, bien que l'on n'ait penſé qu'à luy pendant l'agreable recit, qu'Herodote fait de ſa fortune.

Il a eu l'adreſſe même de faire connoître les Lacedemoniens & les Atheniens, par une alliance que Cyrus rechercha vainement, & que Creſus fit avec eux pour leur malheur. Il décrit le naturel de ces deux Peuples, les terres qu'ils habitoient, la forme de leur gouvernement, la ſuite de ceux qui les ont gouvernez ſous divers titres, leurs differentes guerres, & l'état où étoient leurs affaires au temps de cette alliance. Cette deſcription eſt ſi courte, qu'elle ne fait point oublier Creſus; & toutefois elle eſt ſi claire, qu'on ſçait l'Hiſtoire de ces deux Peuples alliez de Creſus, comme celle de Creſus même.

Digitized by Google

Enſuite, parlant de la reſolution que ce Prince fit de declarer la guerre à Cyrus, il en explique les cauſes, entre leſquelles il en marque deux comme les principales. La détention que Cyrus faiſoit d'Aſtiage ayeul maternel de Creſus, & le droit de bienſeance qui luy faiſoit croire qu'il pouvoit envahir la Capadoce, parce qu'elle eſt proche de la Lydie, & que c'eſt un païs fertile. Il décrit ce païs, & recite en peu de mots la genealogie d'Aſtiage: ſi bien que l'on connoît tous les ſujets de cette guerre. Il en fait voir le commencement douteux, & la ſuite funeſte à Creſus, qui eſt enfin pris dans Sardis, expoſé ſur un bûcher, & puis ſauvé par un prodige, pour demeurer dans une captivité auſſy longue que ſa vie.

Herodote n'obmet en ce recit aucune des choſes, qui ont pû cauſer un ſi grand changement, comme les Oracles, les ſonges, les conſeils, les ſacrifices, & les combats.

Aprés avoir fait voir les Lydiens, & leur dernier Roy ſubjuguez par les Perſes, il commence à reciter la maniere dont ces derniers ſubjuguerent encore l'Aſie ſous la conduite du même Cyrus.

Et d'abord il donne à connoître qu'on avoit déja écrit cet exploit de Cyrus en trois manieres; Que quelques-uns l'avoient flatté; Que d'autres avoient diminué de ſa gloire: mais qu'il vouloit ſuivre ceux qui en avoient parlé veritablement, & ſans paſſion.

Enſuite, pour mieux expliquer les conquêtes & la naiſſance de Cyrus, il fait une deſcription gene-

Digitized by Google

rale de l'Asie; montre combien de temps elle a été gouvernée par les Assyriens; comment les Medes se revolterent, & comment Dejocez l'un des Medes, se fit Roy de Medie.

Jamais Histoire n'a raconté rien de plus beau; ni de plus adroit que le moyen dont ce Dejocez se servit, pour monter au trône & pour s'y conserver.

Herodote explique aussi comment le fils de ce Dejocez & Ciaxare son petit fils se rendirent maîtres de l'Asie & de l'Assyrie; & enfin comment Astiage fils de Ciaxare, donnant sa fille Mandane en mariage à Cambyse qui étoit de Perse, pour éviter l'effet d'un songe, fit arriver ce qu'il avoit songé, parce que Cyrus étant venu de ce mariage, soûmit la Medie à la Perse, & chassa du trône Astiage, qui l'avoit voulu faire mourir.

Une chose que j'ay trouvée fort adroite dans le recit, qu'Herodote fait des affaires de Lydie & de Cresus, est que pour ne le pas interrompre, il parle de Cyrus comme étant Roy de Perse, sans dire autrement d'où il vient. Il ajoûte que ce Prince tenoit Astiage en captivité: mais il ne parle en cet endroit d'Astiage, que comme étant ayeul maternel de Cresus, sans dire qu'il l'étoit aussi de Cyrus. Et pour ne pas embarasser deux histoires ensemble, il reserve la genealogie de Cyrus au commencement de celle d'Asie, où il dit tout ce qui peut faire connoître les Assyriens, les Medes, & sur tout les Perses, qu'il vouloit representer comme vainqueurs de l'Asie sous la conduite de Cyrus.

Il

Il fait voir comment Cyrus pour achever cette entrepriſe, alla dans la haute Aſie, & envoya dans la baſſe Harpage, qui avoit ſervi à le venger d'Aſtiage, & qui s'en étoit vengé lui-même. Dans le cours des victoires d'Harpage, Herodote fait voir le malheur & la retraite des Phocéens, celle des Teïens, celle des Cariens & leurs loix, & celle de pluſieurs autres peuples.

Puis, venant aux Conquêtes que Cyrus fit en perſonne, il recite la priſe de Babylone, les merveilles de cette ville, les coûtumes des Babyloniens, leur Religion, la fertilité du païs, ce que leurs Rois avoient fait de grand: & tout cela à propos de Cyrus, & ſans diſcontinuer le recit de ſes exploits.

Enfin il acheve ſon I. Livre par la guerre, que Cyrus fait contre les Maſſagetes. Il en fait avec la même adreſſe connoître le païs, les coûtumes, & la Religion. Et, aprés avoir expoſé les ſujets & la ſuite de cette guerre, il la finit par la mort de Cyrus, & la vengeance de Thomiris Reine des Maſſagetes. Il laiſſe même par un ſonge que fait Cyrus avant ſa mort, le pronoſtique de l'élevation de Darius, qu'il recite dans le troiſiéme Livre, aprés avoir écrit dans le ſecond les merveilles d'Egypte, & le ſujet de la guerre, que Cambyſe fils de Cyrus y porta.

Voyla bien des choſes en un ſeul Livre: cependant ce Livre n'eſt pas long; & ces choſes ne ſont pas preſſées: elles ſont toutes en leurs places. Et, comme je l'ay déja remarqué, elles ſont dites tellement à propos de Creſus & de Cyrus, qu'on penſe n'avoir

lû que leur hiſtoire, bien que l'Auteur n'ait parlé d'eux, que pour faire connoître les changemens conſiderables de la Lydie & de l'Aſie.

Une ſi merveilleuſe façon d'écrire l'Hiſtoire, & ſi differente de celle dont on l'a écrite depuis, m'a fait penſer à rechercher les cauſes d'une ſi notable difference.

Et la premiere penſée, qui m'eſt venuë en faiſant cette recherche, eſt qu'on n'a jamais ſi bien réüſſi en toute ſorte d'Ouvrages, & principalement en ceux de l'eſprit, que dans le temps, où l'on ne s'étoit pas encore aviſé d'en donner des regles.

Je voy, par exemple, tous les Sçavans aſſûrer qu'Homere, Pindare, Eſchyle, Sophocle, Euripide & d'autres encore, ont eu mille fois plus d'agrément & de force que tous ceux qui ſont venus depuis; & j'obſerve que dans le temps qu'ils ont écrit, on n'avoit point encore fait de regles pour les Poëmes.

Je remarque la même choſe pour les Hiſtoriens: nous n'en voyons point égaler Herodote, Tucidide, & ceux qui ont écrit, avant qu'on ſe fût imaginé que l'hiſtoire étoit ſujette à certaines loix, qu'on ne pouvoit jamais enfreindre.

Quelques-uns croyent avoir trouvé ces loix dans Ciceron: d'autres les ont cherchées ailleurs; & quelques mots rencontrez en differens Auteurs, leur ont été comme autant de preceptes, qu'ils ont crû devoir obſerver ſcrupuleuſement, ſans y rien ajoûter ou diminuer. Cependant ils n'ont pas conſideré que Ciceron n'a pas prétendu établir des regles; qu'il a tout

Digitized by Google

au plus obſervé les differentes manieres d'écrire l'hiſtoire ; & que bien loin d'en donner des preceptes qui ſe dûſſent toûjours pratiquer de la même façon, il a donné beaucoup de loüanges à des Hiſtoriens, qui avoient ſuivi des manieres tout à fait differentes. Ce qui me fait croire qu'on pourroit mieux écrire l'hiſtoire qu'on ne l'écrit de nos jours, ſi l'on pouvoit ſe défaire de deux penſées que l'on a communément, & que j'eſtime deux grandes erreurs.

Les uns ſe perſuadent qu'il faut ſervilement imiter ceux qui ont eu grande réputation dans les temps paſſez, ſans prendre garde que ces anciens Auteurs n'ont merité toute la gloire qu'ils ont euë de leur vivant, & qu'ils conſervent encore, que parce qu'ils n'ont imité perſonne, & n'ont ſuivi que leur génie. Je ſçay bien qu'il faut lire les anciens : mais il les faut lire comme on frequente les Sages, pour apprendre à diſcerner ce qui eſt bien d'avec ce qui eſt mal, ſans s'amuſer à les copier. Car il eſt certain que chacun étant propre à quelque choſe, la fera toûjours bien, pourvû qu'il ne contraigne pas ſon génie en la faiſant.

La ſeconde erreur où d'autres ſont tombez, eſt qu'ils ont crû que Ciceron, & d'autres grands hommes ont donné pour loix ce qu'ils ont dit de l'hiſtoire. Mais pour ne m'arrêter qu'à Ciceron, il me paroît que ce n'a pas été ſa penſée : car encore qu'il diſe au ſecond livre de l'Orateur, que la premiere loy de l'hiſtoire eſt de ne jamais rien avancer que l'on connoiſſe faux, & de ne rien cacher de ce que l'on

ſçait être vray, parce qu'on ne doit ni flatter, ni diſſimuler, il eſt viſible qu'il ne prétend pas donner de loy. Car il ajoûte qu'il n'y a perſonne qui ne ſçache bien que la verité eſt le fondement de l'hiſtoire. Tellement que c'eſt une loy du bon ſens & de la raiſon, qui ne permet pas que celuy qui veut apprendre de grands évenemens à tout le monde, uſe de flatterie ou de menſonge. Mais ce n'eſt pas une loy que Ciceron ait faite, puiſque luy-même dit que c'eſt une verité, que tout le monde ſçait.

Il eſt vray que dans la ſuite il dit que, pour bien écrire l'hiſtoire, il faut ſçavoir bien arranger les choſes, & les paroles; qu'en recitant les choſes, on doit conſiderer l'ordre des temps, décrire bien les païs, propoſer clairement les deſſeins, reciter nettement les actions, & bien expoſer ce que la ſageſſe, la témerité, ou le hazard ont de part aux grands évenemens, qui ſont le principal ſujet de l'hiſtoire. Enfin il dit que le ſtile de l'Hiſtorien doit être fort different de celuy du barreau.

Mais en verité, dire qu'il faut écrire nettement, ſçavoir la Geographie, ſuivre la Chronologie, remarquer les choſes memorables, & qu'un Hiſtorien doit écrire autrement qu'un Avocat ne plaide, qui ſont toutes choſes, que la droite raiſon perſuade également à tout le monde; ce n'eſt pas propoſer des loix, ni preſcrire la maniere préciſe dont on doit faire toutes ces choſes: & loin d'en avoir eu la penſée, Ciceron dans le même endroit vante parmi les Grecs des Auteurs, dont les manieres ont été abſolument differentes.

Digitized by Google

On peut voir comme il parle d'Herodote, de Tucidide, de Theopompe, & de quelques autres, qui tous avoient bien écrit à son gré, quoy qu'ils eussent écrit tout à fait diversement. Entr'autres il en remarque deux, dont l'un avoit écrit d'une façon approchante de celle des Retheurs, & l'autre d'une maniere plus douce & moins élevée. Ce qui donne à connoître que Ciceron, aprés avoir exposé ce que la raison veut qu'un homme de bien & de bon sens observe en écrivant l'histoire, ne propose l'exemple de plusieurs excellens Historiens qui ont écrit tres-diversement, qu'afin que chacun connoisse qu'il doit suivre son génie, & que c'est la seule regle qu'il se doit prescrire quant à la maniere.

Pour moy, comme je ne sçaurois me persuader qu'il y eût parmi les Grecs ou les Romains de plus grands esprits que parmi nous, je croi qu'ils ne nous ont surpassez, que parce qu'ils se sont moins embarrassez que nous de ces choses inutiles. Ils suivoient en chaque chose la droite raison, c'est-à-dire, ce que le sens commun y fait connoître à tout le monde, & du reste leur génie. Ainsi, ne contraignant point leur naturel, ils faisoient tout avec plus de grace, & d'une façon plus originale: au lieu que nos Auteurs se contraignent par de fausses regles, ou veulent copier trop servilement. Encore s'ils sçavoient discerner entre les differentes observations, que de grands hommes ont faites sur les Poëtes ou sur les Historiens, celles qui leur peuvent convenir, pour ne suivre que les maximes, & n'imiter que les Auteurs qui approchent

le plus de leur génie, comme Ciceron remarque que Philiſtus avoit imité Thucidide ; cela ſeroit ſupportable : car enfin, ſi nous n'avions point d'originaux, nous aurions au moins de bonnes copies.

Mais chacun veut indiſcretement imiter l'Hiſtorien, ou le Poëte, qu'il croit le meilleur, ſans examiner s'il a des talens qui répondent à ceux de l'Auteur qu'il ſe propoſe pour modele. Souvent même on s'en propoſe trois ou quatre à la fois, croyant raſſembler en un ſeul ouvrage les graces de pluſieurs, ſans conſiderer que jamais certaines beautez ne conviennent avec d'autres, & que ce rapport de tant de choſes qui ſont belles chacune à part, fait ordinairement un compoſé, qui ne laiſſe à pas une l'agrément qu'elle auroit hors de ce mélange. Joint que, ſi l'on a du talent pour les uns, on n'en a pas toûjours pour les autres : ſi bien qu'on ne ſçauroit faire un Ouvrage que fort inégal, quand on veut imiter à la fois tant de differens Auteurs.

Enfin, l'exemple d'Herodote doit convaincre ſur ce point : je ne me ſouviens pas d'avoir oüi dire à perſonne que cet Auteur luy déplût. Ciceron dit qu'il luy plaît infiniment. Quelques-uns doutent de ce qu'il a dit : Plutarque qui aime trop les Grecs, l'accuſe d'avoir écrit malicieuſement leur hiſtoire. Mais tous conviennent qu'il a écrit nettement, agréablement, & avec une briéveté, qui ne l'a pas empêché de dire tout ce qu'il devoit dire des lieux, des temps, & des perſonnes. Or il eſt évident qu'il n'a paru ſi original, que parce qu'il a ſuivi ſon génie : juſques à

Digitized by Google

luy ceux qui avoient écrit l'hiſtoire, avoient raconté les choſes ſans ornement, & ſans aucune liaiſon que celle que le temps mettoit entre elles. Mais Ciceron remarque que cet Auteur a été le premier qui ait orné ce genre d'écrire, & dit qu'il y trouve tant d'éloquence, qu'il ne le ſçauroit lire qu'avec un extrême plaiſir. Et il eſt évident que, ſi Herodote eût contraint ce beau génie, en ſe faiſant une loy de la maniere, dont ceux qui le précedoient ont écrit, il n'auroit été tout au plus qu'un bon gazetier. Ses Ouvrages ſeroient demeurez enſevelis dans le même oubli, qui nous a dérobé les écrits de ceux qui l'ont précedé. Et Ciceron qui pouvoit en avoir lû quelques-uns, ne l'auroit pas mis au deſſus d'eux, s'il n'avoit oſé faire que ce qu'ils avoient fait.

De même, ſi Thucidide qui a écrit quelque temps aprés, l'avoit ſervilement imité, il n'auroit tout au plus que la réputation d'un fidéle copiſte; & ſes ouvrages auroient peut-être péri comme ceux de Philiſtus, qui l'avoit ſi bien imité. Mais, parce qu'étant d'un autre génie qu'Herodote: il a écrit d'une autre maniere & d'un autre ſtile, il a merité les éloges que luy donne Ciceron, & que tant d'autres luy ont donnez avant, & depuis. Enfin, nous n'avons que les Hiſtoires qui ont paru originales, qui ſe ſoient conſervées juſques à nous; & il ne faut pas pretendre écrire pour la poſterité, ſi l'on contraint ſon génie, ou ſi l'on s'amuſe à copier les autres.

Digitized by Google

CE QU'ON DOIT OBSERVER en écrivant l'Hiſtoire.

I. MArquer autant qu'on le peut, les temps & les lieux.

II. Marquer dés les premiers Regnes, & ſous chacun, l'état des païs, qui compoſent maintenant la France, & de ceux qui ont rapport à ce royaume.

III. La maniere, dont on vivoit en chacun de ces païs.

IV. Les differentes Religions, les progrés de la Chrétienté, & les héréſies.

V. Marquer tout cela à propos de ce qui s'eſt paſſé à l'égard des François, en quelque païs qu'ils ayent été.

VI. Ne raconter que les grands évenemens, & n'écrire rien en détail que les cauſes des grands changemens.

VII. N'oublier ni les femmes, ni les enfans des Rois: mais ne parler des Rois mêmes qu'à propos des affaires; & ne relever aucune circonſtance de leur vie, que celles qui ont ſervi aux grands changemens.

VIII. Songer bien que les Rois ſont à la verité les plus remarquables perſonnes de l'hiſtoire, mais que les grands changemens en ſont le veritable ſujet; Que, comme ſouvent un miniſtre, & quelquefois une femme y a plus de part que les Rois, on eſt obligé

obligé en plusieurs endroits de donner plus de place, & de relief à ce qu'a fait ce Ministre, ou cette femme, qu'à ce que le Roy de leur temps a fait.

IX. Que, quand les affaires publiques font le fil de l'histoire, il est toûjours suivi; & que, quand les Rois ou les Princes n'y sont considerez qu'autant qu'ils ont servi à les faire changer, on les y fait entrer avec bien plus d'agrément, que lors qu'on se met en tête de ne parler des affaires, que selon qu'elles servent à relever, ou à diminuer la gloire des Rois ou des Princes.

X. Qu'il n'est permis de suivre toutes les années d'un Prince, & toutes ses actions en détail, que quand on entreprend d'écrire sa vie en particulier; & qu'alors on peut ne parler des affaires, que pour le faire paroître tel qu'il a été: mais qu'en écrivant l'histoire generale, il ne faut parler des Princes, que que pour faire paroître quels ont été les differens mouvemens de l'Etat.

XI. Les vies particulieres doivent tenir du Roman pour être agreables; & en ce cas elles sont ordinairement tres dangereuses: car les choses, qui doivent servir de sujet au Roman, sont si extraordinaires, ou si passionnées, qu'elles ne peuvent être imitées par les Princes sans exposer tout.

XII. A cause de cela, il faut éviter d'entrer trop dans le détail de ces choses, lors même qu'elles servent à expliquer les grands changemens dans une Histoire generale: & il en faut toûjours parler d'une maniere qui les fasse voir telles qu'en effet elles sont, c'est à dire, souvent tres-mépriſables.

Digitized by Google

XIII. Quand on rapporte tout à une perſonne, les lecteurs n'y prennent jamais tant d'interêt, que quand on rapporte tout au public.

XIV. Il faut inſinuer dans l'Hiſtoire un amour de vertu, & de quoy donner un honnête deſir de gloire; & ſur tout faire connoître avec adreſſe en quoy conſiſte la veritable gloire.

XV. On ne le peut mieux faire, qu'en reglant le prix des actions, par la conformité qu'elles ont au devoir, & en faiſant penſer qu'il eſt plus loüable de faire pour le bien public quelque choſe, qui paroiſſe ordinaire & mediocre, que de faire quelque choſe de fort éclatant, qui ne luy ſerve de rien, ou qui luy coûte trop.

XVI. Si la matiere principale de l'hiſtoire n'eſt pas la vie des Princes, le but principal qu'on doit avoir en l'écrivant, eſt de les inſtruire. Et c'eſt encore une raiſon de rapporter tout aux affaires publiques, & de leur faire connoître qu'il n'y a rien de beau ou de bon à faire, que ce qui va à empêcher un mal, ou à procurer un bien public.

XVII. Qu'il faut éviter la critique en écrivant l'Hiſtoire; Qu'en dreſſant ſes memoires, il ne faut pas trop ſe perdre dans les recherches de la verité de certains faits; & que depuis que la verité des choſes eſt trop difficile à démêler, il ſuffit de les écrire comme on les a cruës le plus communément, à moins qu'elles ne choquaſſent le ſens commun, & ne puſſent convenir avec quelque fait, dont on a la preuve.

XVIII. Ces grandes recherches ſont cauſe, ou

Digitized by Google

que les Hiſtoires ſont trop longues, ou qu'elles ſont trop embarraſſées, & par conſequent deſagreables.

XIX. Il vaut mieux employer le temps à la compoſition, & à arranger les faits de l'Hiſtoire, qu'à les rechercher. Il vaut mieux auſſi ſonger à la beauté, à la force, à la netteté, & à la briéveté du ſtile, qu'à paroître infaillible dans tout ce qu'on écrit.

XX. Pourvû qu'on ſuive la vray-ſemblance dans les choſes douteuſes, on inſtruit autant ceux qui liſent l'Hiſtoire, que ſi l'on diſoit la verité; & c'eſt en cela que l'Hiſtoire eſt tres-differente de la negociation. En l'une il faut tout ſçavoir, de peur de faire une méchante affaire : mais en l'autre il ſuffit, quand on ne peut mieux, de ſuivre l'apparence, qui inſtruit toûjours aſſez.

DE LA NECESSITE' DE L'HISTOIRE, de ſon uſage; & de la maniere, dont il y faut mêler les autres ſciences, en la faiſant lire à un Prince.

I. UN Prince ne doit pas s'attacher à l'Hiſtoire pour s'en entretenir ſimplement, ni ſe perſuader qu'il en merite plus de gloire, pour ſçavoir tous les faits d'Alexandre, de Ceſar, ou de Charlemagne, & de tant d'autres, dont on a fait des Heros. Il ne doit lire la vie de ces grands hommes, que pour imiter ce qu'ils ont eu de bon; & s'il veut ſe propoſer quelque choſe d'excellent, c'eſt de les ſurpaſſer. Il y a toûjours je ne ſçay quoy de bas à n'é-

tudier que pour paroître docte; & si quelquefois cela se peut souffrir, ce n'est que dans les personnes, qui pour soulager leur fortune, sont obligez de donner bonne opinion de leur sçavoir. Mais on ne peut supporter qu'un Prince fasse le docteur; &, comme il seroit honteux que ceux qui sçavent l'Histoire, s'apperçussent qu'il ne la sçût pas, on trouveroit ridicule qu'il fît vanité de la sçavoir. Toute la gloire qu'il peut tirer de cette lecture, est de montrer par ses actions qu'il en a bien profité. C'est, à mon avis, la premiere pensée qu'il luy faut donner sur ce sujet.

II. Il est bon de luy faire considerer, qu'on ne met les autres hommes dans l'Histoire, que quand ils se sont rendus remarquables par quelques actions extraordinaires: mais que les Princes y sont mis necessairement, quelque bien ou quelque mal qu'ils fassent, & même qu'on en a mis dans l'Histoire sous le titre de Fainéants. De sorte qu'un Prince, qui veut éviter l'ignominie, doit prendre garde non seulement à ne rien faire qui soit indigne de son rang, mais encore à montrer par de belles actions, qu'il meritoit de commander aux autres.

III. Quand on luy fait lire les vies des personnes, qui se sont fait remarquer par de grandes actions, il faut luy demander quel sentiment il en a, pour connoître s'il en juge bien, & corriger ses jugemens, s'il en juge mal. Mais, afin qu'il sçache de bonne heure les principes, sur lesquels ces sortes de jugemens doivent être fondez, il est necessaire de luy faire souvent considerer que ce qu'il y a de bon en chaque action, n'est pas toûjours ce qu'elle a de plus écla-

Digitized by Google

tant, & que la veritable gloire ne consiste pas à faire des actions extraordinaires, mais à faire toûjours celles que nôtre devoir exige, quelque pénibles qu'elles soient, & quelque petites qu'elles paroissent.

IV. On ne peut trop-tôt luy apprendre à bien distinguer ce que le grand courage luy fait faire, d'avec ce que les grandes passions produisent, & à connoître la foiblesse qu'il y a dans toutes les actions d'emportement, quoyque souvent elles ayent un bon succés, & qu'elles fassent un grand éclat dans le monde.

V. Une autre chose, dont il importe qu'il soit souvent averti, est qu'on change ordinairement le nom de certains crimes dans l'Histoire : l'usurpation d'un païs voisin, s'appelle souvent droit de bienséance ; & l'on donne le titre de Conquerans à ceux qui renversent plusieurs trônes, pour se soûmettre plusieurs Nations. Il faut qu'un jeune Prince sçache bien que ce qu'on nomme Bienséance n'est pas un droit, mais un vol d'autant plus dangereux, qu'il expose toutes les Couronnes au plus fort ; & que ce qu'on nomme souvent Conquête, est en effet la plus grande & la plus détestable de toutes les tyrannies.

VI. Il concevra aisément, que le moyen le plus sûr qu'ayent les Souverains de parvenir à la gloire, est de travailler incessamment à rendre leurs sujets heureux, si l'on est soigneux de luy faire remarquer que les Princes, dont la memoire est le plus en vénération dans l'Histoire, sont ceux qui ont le plus aimé les peuples, que Dieu avoit commis à leur conduite.

VII. On ne luy ſçauroit trop repeter, qu'un Prince doit plus à ſes peuples qu'à ſoy-même; & les endroits de l'Hiſtoire qu'il luy faut le plus faire remarquer, ſont ceux qui font voir que Dieu même (à qui ſeul il eſt reſervé de juger les Rois) les punit ſouvent dés ce monde, de l'abus qu'ils font de leur puiſſance. Il faut même qu'il ſçache que ces punitions viſibles ne ſont pas les plus terribles jugemens de Dieu contre les Souverains, & que les Princes dont il reſerve la punition aprés leur mort, ſont les plus à plaindre, quoyque ſouvent ils paroiſſent tres-heureux pendant leur vie.

VIII. Une des plus utiles réfléxions qu'on le puiſſe obliger de faire, eſt qu'il ſe voit peu de Regnes, qui paſſent trente ou quarante années; & que pendant qu'elles s'écoulent, le Prince qui regne, eſt perpetuellement obſedé de mille perſonnes, qui tâchent à luy faire paroître toutes choſes autrement qu'elles ne ſont. Si-bien qu'aprés avoir paſſé ce peu de temps avec une apparence de gloire, qui n'a ſouvent été que dans ſon imagination, il meurt, & ne laiſſe dans l'Hiſtoire qu'un monument de ſes foibleſſes.

IX. Comme l'Hiſtoire bien priſe, eſt ce qui peut le plus ſervir à l'inſtruction d'un Prince, il ne luy faut preſque parler des autres ſciences humaines, qu'à l'occaſion de celle-là. On les y peut mêler avec tant d'adreſſe, qu'il ſçache tout ce qu'il en doit ſçavoir, avant même qu'il s'apperçoive de les avoir étudiées; & cette methode a ſans doute de grands avantages. Car, outre qu'elle eſt plus agréable que celle d'exa-

Digitized by Google

miner les sciences par certains principes propres à chacune, il est certain qu'il y a bien de la peine & du dégoût à les apprendre l'une aprés l'autre, sans voir de quel usage elles sont dans le monde. Au lieu que les rapportant toutes à l'histoire, & ne disant de chacune que ce qui peut être dit à propos des lieux, des temps, des personnes, ou des choses qui servent de sujet à l'histoire, on est toûjours en état de les bien entendre; & comme on en connoît l'utilité, on s'y applique sans peine.

X. Ainsi, en commençant l'histoire par la Genese, un Precepteur qui sçaura bien mettre en usage la Philosophie, & même la Theologie, pourra sans cet embarras de principes & de syllogismes, dont on fatigue les jeunes esprits dans l'école, faire entendre au Prince ce qu'on est obligé de sçavoir touchant la Création, en expliquant ce mot, & en exposant sommairement la meilleure raison, qu'on ait de croire que le monde n'a pû être de toute éternité. Il pourra faire en même temps admirer à son disciple la beauté de l'Univers, l'ordre de sa création, l'excellence d'un si grand ouvrage, & luy donner par ce seul entretien une plus haute idée de de la puissance, de la sagesse, & de la bonté de Dieu, que ne pourroient faire deux années de Philosophie, & trois années de Théologie.

XI. La Religion même, & tous ses devoirs peuvent être enseignez & démontrez avec une évidence toute entiere, en examinant l'histoire. La maniere dont le premier homme a été formé, & la difference que la Genese met entre luy & les bêtes, donne lieu

de faire connoître à un Prince en quoy consiste la dignité de l'homme, & combien son ame est differente de son corps.

XII. On luy peut aussi faire connoître en quoy consistoit le bonheur du premier homme & de la premiere femme. Un Prince, quelque jeune qu'il soit, est capable d'entendre que Dieu, puissant & sage comme il est, les avoit créez dans un état plus parfait que celuy où nous sommes. Et, quand on luy fera lire dans la suite, comment ils sont devenus avec toute leur race, sujets aux passions, à la douleur, & même à la mort, il sera capable de ces hautes leçons, & les entendra bien mieux à propos de l'Histoire, que si on luy en faisoit des discours separez.

XIII. On pourra de même luy faire observer dans la suite, que Dieu s'est comme reservé certains hommes, qu'il a distinguez de ceux qui ne suivant que leurs passions, avoient perdu toute connoissance de la veritable Divinité. On luy fera remarquer, que parmy tant d'Empires, qui ont partagé le monde, Dieu s'est toûjours conservé les descendans de ces hommes choisis, comme le peuple qui devoit servir un jour à le faire connoître de tous les autres peuples de la terre. Il verra ce qu'un homme, & grand Prophete & grand Capitaine, a fait pour ce peuple par l'ordre de Dieu même; quelles ont été les loix qu'il a établies; & ce que ce peuple a toûjours crû de celuy qui devoit venir, pour sauver le monde.

XIV. On luy fera voir comment cette merveille s'est accomplie; & les exemples qu'on sçaura placer

à

à propos dans la ſuite de l'Hiſtoire, luy feront connoître combien la grace, que JESUS-CHRIST nous a meritée par ſa mort, repare avantageuſement le mal, que le premier homme a fait à tous les autres.

XV. Enfin, par la comparaiſon de ce que les Payens croyoient de leurs Dieux, & de ce que les Juifs croyoient du leur, on pourra luy faire évidemment connoître l'erreur des premiers. Et en comparant ce qui s'eſt fait par les Chrétiens depuis l'Evangile, avec ce qui s'eſt fait par les Juifs ſous la Loy de Moïſe, on luy fera connoître que l'une n'étoit que l'ombre de l'autre.

XVI. Il ne faudra pas manquer, à l'occaſion de la création generale, de luy faire concevoir ſur une ſphere, comment l'Univers eſt fait, du moins, ce qui nous en paroît. Et, pour luy faire connoître en particulier comment eſt diviſée la terre que nous habitons, on pourra luy faire conſiderer ſur un globe les deux Poles, l'Ecliptique, le Meridien, & les autres cercles principaux. On luy marquera ſimplement les quatre parties du Monde; & ſans l'obliger à retenir les noms des differens endroits de la terre, on commencera par luy marquer celuy où l'on croit que le premier homme a été créé, par les fleuves qui portent encore le nom que la Geneſe leur donne. On ne ſçauroit croire combien il ſe rendra attentif à toutes ces choſes, quand elles feront parties de l'hiſtoire qu'on luy recitera le plus agreablement qu'il ſera poſſible. Et, comme dans la ſuite de l'hiſtoire, on aura ſouvent à luy montrer divers lieux qui ſeront, ou plus prés, ou plus loin les uns que les autres, de tous

les differens points des cercles marquez sur le globe, il les entendra tant de fois nommer, qu'il les retiendra sans peine.

XVII. Pour la Chronologie, qui est la science des temps, elle est si necessairement de l'histoire, qu'on ne peut sçavoir l'une, sans l'autre; & comme il faut être fort soigneux de marquer sur le globe les lieux où les choses, dont il apprend l'histoire, se sont passées, il faut être fort soigneux aussi de luy faire marquer le temps que ces choses ont duré. Ainsi à la fin de chaque chapitre de la Genese, on luy fera compter les années de la vie des personnes qui y sont nommées, ou de la durée des choses qui y sont racontées. Et, lors qu'on viendra aux chapitres, qui font mention des temps où il y a eu d'autres peuples que celuy, dont la Bible décrit principalement les actions, il faudra faire remarquer au Prince, que pendant ce temps un tel Empire commença, ou qu'un tel Prince commença à faire grand bruit dans une telle partie du monde, afin que liant ainsi par le temps tous les differens évenemens, il puisse dans la suite mieux juger de chacun.

XVIII. La Morale ne convient pas moins à l'histoire; & à vray dire, on ne doit lire l'histoire, que pour apprendre à regler ses mœurs; & comme il n'y a principalement que les hommes qui sont dans les premieres places, qui puissent y trouver beaucoup d'exemples pour eux, il n'y a aussi que ces personnes pour qui l'on puisse dire que l'histoire soit faite. C'est une science purement speculative pour les hommes du commun; & c'est de là sans doute

Digitized by Google

qu'il arrive que les particuliers qui s'y donnent tout entiers, se perdent en tant de recherches vaines qui paroissent curieuses, & qui, pour les bien nommer, sont tres-souvent aussi impertinentes, qu'elles sont inutiles. Mais les Princes y trouvent quantité d'exemples pour eux-mêmes : tout leur represente ce qu'ils sont, ce qu'ils peuvent devenir, ce que certains vices leur peuvent causer de mal, & ce que certaines vertus leur peuvent causer de bien. Ainsi, ceux qui les conduisent en cette lecture, peuvent selon les occurrences, les entretenir, tantôt d'une passion, & tantôt de l'autre : leur faire concevoir le naturel de chacune, ses effets ordinaires, le profit qu'on en peut tirer par le bon usage qu'on en peut faire, les maux qu'elles causent, quand elles sont les maîtresses; & enfin comment il les faut gouverner en soy-même, ou dans les autres.

XIX. Quant à la Politique, qui est la veritable science des Rois, elle s'apprend mieux dans l'Histoire, en examinant en quoy chaque Prince a bien, ou mal fait, en disant pourquoy il est loüable, & en démêlant les causes des bons ou des mauvais succés de toutes les entrepriſes qu'il a faites, qu'en rafinant, comme ont fait certains Auteurs, que le commun des hommes estime les plus habiles en ces matieres.

XX. Pour les Mathematiques, elles y peuvent entrer jusques à certain point, & autant qu'un Prince les doit sçavoir. Il importe peu qu'il y rafine : on trouveroit même ridicule qu'il voulût paroître y rafiner. Il doit exercer sa raison sur d'autres choses, que sur la nature & les proprietez des triangles,

ou des autres figures; & s'il en doit connoître quelque choſe, ce ne doit être qu'autant que cela ſe rapporte aux fortifications. Pour les fortifications, on peut luy faire voir des Forts de carton, luy en faire remarquer le fort, & le foible, luy en expliquer les raiſons, ſans trop le peiner d'abord à les retenir: luy parler toûjours proprement de ces choſes; & ſans doute il en ſçaura ce qu'il en faut ſçavoir, pourvû que cet exercice ſe renouvelle ſouvent, & qu'à propos des ſieges, ou des campemens, dont il ſera fait mention dans l'hiſtoire, on luy faſſe des cartes où ils ſoient repreſentez, & qu'on luy en faſſe obſerver toutes les particularitez.

XXI. On peut auſſi luy donner le diſcernement des ſtiles, en luy faiſant remarquer dans l'hiſtoire ſainte la magnificence, & la naïveté des expreſſions; que cette hiſtoire ne contient que de grandes choſes, & celles qu'il importe de ſçavoir; qu'elle eſt écrite d'une maniere, qui fait ſentir qu'elle eſt veritable, *&c.* Et cela, bien obſervé, luy formera tellement le goût, qu'on le verra bien-tôt en état de remarquer de luy-même la foibleſſe du ſtile des autres hiſtoires. Cela luy donnera auſſi beaucoup de facilité à concevoir ce que c'eſt que la veritable éloquence, dont un Prince a tant à faire en toute occaſion.

XXII. Il ne faut pas oublier de faire remarquer au Prince, la difference des coûtumes dans les differens païs. Il faut luy faire des caracteres, des Juifs par exemple, des Grecs, des Romains, & des au-

Digitized by Google

tres peuples. Il faut même luy faire obſerver, que le naturel des peuples tient du naturel des païs, & que ſouvent ce qui plaît aux uns, déplaît aux autres.

XXIII. Il importe ſur tout, de luy rendre l'hiſtoire agréable : c'eſt pourquoy il ſe faut bien garder de luy faire paroître cette étude fâcheuſe, en l'obligeant à retenir ſi exactement les noms, les temps, & les choſes. Et cependant, comme on luy parleroit en vain de l'hiſtoire, s'il ne la retenoit, le moyen dont on ſe doit ſervir, eſt de recapituler chaque jour pendant une demie heure le plus qu'on pourra, de la lecture des jours précédens, avant que de lire un nouvel endroit de l'hiſtoire, & d'employer un des jours de la ſemaine à ne parler que des choſes, qu'on verra qu'il aura le moins retenuës. L'hiſtoire eſt agréable d'elle même; ſur tout, quand elle eſt racontée par un homme, qui parle avec aiſance & avec agrément : mais elle eſt inſupportable à un jeune eſprit, que l'on contraint de retenir tout ce qu'on luy dit. Au lieu que, quand il ſemble qu'on ne le veüille obliger qu'à écouter, il s'y attache avec plaiſir. Et quand on eſt aſſez patient pour luy repeter ſouvent ce qu'on voit qu'il n'a pas retenu, cette repetition luy rend les choſes familieres; & ſon eſprit ne ſe trouve pas fatigué, comme quand on l'oblige d'enfiler des noms & des dattes, par la crainte d'être reprimandé, s'il les oublie. Ce qu'il y a d'avantageux à ſuivre cette methode, c'eſt que celuy qui luy repete ſouvent les mêmes choſes, uſant de termes differens, & prenant differens tours, apprend enfin

au Prince à parler de ces matieres avec beaucoup d'agrément & de facilité.

XXIV. Avant que de commencer ce cours d'hiſtoire, qui doit être en même temps celuy de toutes les ſciences que le Prince doit cultiver ; il eſt bon de luy faire un abregé de l'hiſtoire, qui luy puiſſe donner une idée aſſez claire de la ſuite des temps, de la naiſſance de chaque Empire ; & qui marquant les differentes époques, faſſe aſſez connoître ce qui s'eſt paſſé de l'une à l'autre, pour en faire une liaiſon continuë.

XXV. Il ne faut pas neanmoins dans cet abregé de l'hiſtoire, parler de la periode Julienne, ni de toutes les autres manieres de compter les années. Il ſuffira de les compter à l'ordinaire : on attendra que le Prince ſoit déja aſſez avancé dans la connoiſſance de la Sphere, pour luy expliquer la période Julienne. Et, à propos de ce qui a donné occaſion à chacune des autres façons de compter les années, il pourra les apprendre toutes dans le cours de l'Hiſtoire plus agreablement, & avec moins de peine, que ſi on luy faiſoit un traité ſeparé des manieres differentes de compter les années.

XXVI. Quand on verra qu'il aura pris par ce moyen quelque teinture de l'hiſtoire univerſelle, il ſera bon de luy faire lire la Bible. Aprés quoy on luy fera lire les Hiſtoriens, qui ont écrit du reſte du monde ; & lors qu'on en viendra aux chapitres, qui font mention d'un temps dans lequel il y a eu d'autres peuples que celuy, dont la Bible contient principalement l'hiſtoire, on ſera ſoigneux de le faire ſou-

Digitized by Google

venir de ce qu'il aura déja ſçû de ces autres peuples, par ſon abregé de l'hiſtoire univerſelle. On ſera ſoigneux auſſi, quand il lira les autres hiſtoires, de le faire ſouvenir de ce qui eſt arrivé au peuple ſaint dans le temps, dont ces hiſtoires font mention. Cette pratique eſt d'autant meilleure, que le Prince ſçaura par ce moyen, quel a été l'état de tout le monde en chaque temps, & pourra bien mieux entendre les raiſons de tous les grands changemens qui y ſont arrivez.

XXVII. On voit par toutes ces obſervations, combien de choſes celuy qui enſeigne l'hiſtoire à un Prince, doit faire à la fois; de quelle adreſſe il a beſoin, pour leur donner leur place à toutes; & quelle facilité d'expreſſion eſt requiſe pour reſtreindre chacune dans les courtes limites que preſcrit l'hiſtoire, dont le recit n'eſt jamais agreable, quand il eſt trop interrompu. Auſſi quelque grands que ſoient les talens de celuy qui conduira un Prince en cette étude, il faudra qu'il médite long-temps ſur chaque leçon avant que la faire, pour y mêler utilement & agréablement toutes les autres ſciences.

XXVIII. On a ſi peu accoûtumé d'élever ainſi les Princes, que peut-être trouvera-t-on cette maniere de leur apprendre l'hiſtoire, entierement impoſſible; cependant elle eſt la plus naturelle de toutes. Et, ſi l'on conſidere que les enfans qui viennent de naître, ont déja tant l'uſage de la raiſon, qu'ils apprennent en ſi peu de temps à parler; on pourra aiſément ſe perſuader qu'il ſera facile, en exerçant cette raiſon par la conſideration de tout ce qui regarde la vie, & la conduite des hommes, de la ren-

Digitized by Google

dre bien-tôt capable des choſes les plus ſerieuſes.

Enfin, ſi l'on examine la difference qu'il y a entre les enfans des artiſans, & ceux qu'on éleve avec un peu plus de ſoin, on connoîtra qu'elle ne vient que de ce que les uns converſent avec des perſonnes qui raiſonnent plus juſte, & ſur de meilleurs ſujets, que les gens avec qui les autres ſe trouvent ordinairement. Si-bien que, quand on raiſonnera de tout avec un jeune Prince, on rendra ſa raiſon maîtreſſe de tout, & même des paſſions les plus ordinaires à la jeuneſſe. Cyrus, qu'on avoit accoûtumé tout jeune à raiſonner ſur tout, & à qui l'on avoit fait comprendre de bonne heure, que peu de choſe ſuffit pour ſoûtenir la vie, en ſorte qu'il ne mangeoit ſouvent que du creſſon & du pain, s'étonna chez Aſtiages ſon ayeul, lorſqu'il vit tout l'appareil d'un grand repas. Il demanda ce que c'étoit; & quand il eut appris que tout cet apprêt ſe faiſoit pour dîner: *Pourquoy*, dit-il, *prendre cette peine? Et d'où vient que l'on s'embarraſſe tant d'une choſe, qui ſe peut faire ſi aiſement, & à ſi peu de frais?* Un enfant qui raiſonne ainſi ſur le manger, marque bien que, quand la raiſon eſt exercée dès le premier âge, elle en devient bien plus forte.

Au reſte, il faut conſiderer que, s'il eſt utile à chaque particulier d'apprendre de bonne heure à ſe ſervir de ſa raiſon, il eſt de l'utilité de tout le monde, que ceux qui doivent commander aux autres, ſçachent mieux que les autres, comment il ſe faut ſervir de la raiſon.

DE

Digitized by Google

DE LA RÉFORMATION D'UN ÉTAT.

Que la réformation d'un Etat dépend de l'éducation des enfans ; & comment il les faut élever.

A Mr* FLEURY.

* C'eſt le Sous-Precepteur du Roy d'Eſpagne, de Monſeigneur le Duc de Bourgogne ; & de Monſeigneur le Duc de Berry.

MONSIEUR,

Ceſt un merveilleux ſecret pour faire de beaux ſonges, que de s'entretenir le ſoir de belles choſes, & de s'aller coucher ſans ſouper. J'en ay fait l'épreuve cette nuit ; & je vous en ay l'obligation. Vous ſçavez que nous parlâmes hier de la modeſtie des premiers Romains, & du nombre d'Ambaſſadeurs, qu'ils envoyoient fort honnêtement à pied. Vous vous

ſouvenez bien auſſi que, recherchant les honnêtes gens de nôtre ſiécle, qui pouvoient reſſembler à ceux de l'antiquité, nous demeurâmes aſſez long-temps ſur le chapitre de Monſieur Conrart; & qu'examinant dans la ſuite, s'il y avoit des perſonnes à la Cour, qui ayant été élevez dans les armes, s'exerçaſſent dans les lettres, comme avoient fait pluſieurs d'entre les Grecs & les Romains; le premier qui nous vint en l'eſprit, fut Monſieur le Duc de Montauſier: de ſorte que nous le nommâmes tous deux en même temps. Vous ſçavez auſſi, qu'aprés avoir loüé le choix, que le Roy venoit de faire d'un ſi digne Gouverneur pour MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, nous parlâmes long-temps de l'éducation des enfans, dont nous crûmes que dépendoit tout le bonheur des Etats; que cela nous donna occaſion de parler de quelques loix de Platon; & que dans la liberté de cet entretien que rien ne contraignoit, nous parlâmes fort de la Réformation d'un Etat. Enfin vous ſçavez qu'il étoit bien tard, quand nous nous quittâmes: mais vous ne ſçavez pas que contre mon ordinaire je ne voulus point manger.

En cet état je me couchay, je m'endormis; & je ſongeay que j'étois en voyage avec Monſieur Conrart. Je ne ſçay où nous allions, ni d'où nous étions partis: mais il m'a ſemblé que la chaleur nous avoit fait deſcendre de ſon caroſſe, pour nous mettre ſous des arbres que nous avons trouvez ſur nôtre route; & que preſque en même temps nous avons vû arriver à l'endroit, où nous étions, douze vieillards à

pied, ſuivis de ſix valets, qui portoient leurs hardes. Cet équipage, tout petit qu'il étoit, m'a paru ſi rare, & la mine de ces vieillards ſi relevée, que j'ay eu une extréme curioſité de ſçavoir qui ils étoient; & il m'a ſemblé que Monſieur Conrart, qui voyoit la peine où j'étois, m'a dit, comme ſi j'euſſe dû les connoître: *Demandez-vous cela? Ce ſont les douze Ambaſſadeurs de l'Etat reformé.* Enſuite je me ſuis imaginé que, marchant un peu mieux que ſon incommodité ordinaire ne ſembloit luy devoir permettre, il s'eſt approché de l'un d'eux, qui l'a reçû fort civilement; & que s'étant aſſis l'un auprés de l'autre, ils ont commmencé un entretien, que l'Ambaſſadeur a trouvé ſi agreable, qu'il n'a pû s'empêcher de dire à Monſieur Conrart: Voulez-vous bien, Monſieur, que je vous diſe que vous êtes le premier homme raiſonnable que j'aye rencontré, depuis que je ſuis hors de l'Etat réformé. Je ne ſçay ſi vous y avez fait quelque ſéjour, ou ſi quelqu'un des nôtres a vécu long-temps avec vous: mais encore un coup, vous êtes le premier avec qui j'aye converſé avec plaiſir.

J'aurois de la peine à me ſouvenir de la réponſe de Monſieur Conrart: mais, comme j'avois un extréme deſir de ſçavoir ce que c'étoit que *l'Etat réformé*, & pourquoy des Ambaſſadeurs alloient de la ſorte, je me ſuis imaginé que Monſieur Conrart luy ayant dit, qu'on étoit fort étonné parmy nous de voir des Ambaſſadeurs à pied, il luy a répondu, qu'on s'étonneroit bien davantage parmy eux, ſi des hommes, pour vieux qu'ils fuſſent, avoient beſoin d'être traî-

nez par des chevaux, ou portez par d'autres hommes; qu'ils n'auroient garde de choisir pour une ambassade des personnes qui ne pûssent marcher, parce que dans l'Etat réformé, c'étoit un signe de n'avoir pas bonne tête, que d'avoir de mauvaises jambes; & que tout homme, qui avoit sçû exercer son corps, & vivre sobrement, n'avoit jamais de peine à marcher, même dans le plus grand âge.

Je vous avouë que cela me paroissoit de grand sens: mais j'étois, ce me semble, fâché de ce qu'il parloit de la sorte à Monsieur Conrart, qui a la meilleure tête, & les plus mauvaises jambes du monde. Comme j'étois en cette peine, j'ay crû que l'Ambassadeur ayant remarqué que Monsieur Conrart avoit marché avec assez de difficulté pour l'aborder, a incontinent ajoûté. Cela, Monsieur, n'est pas dit pour » vous blâmer, car vous n'avez pas été élevé dans les » exercices que nous sommes obligez de faire dans les » premieres années de nôtre vie: & tout moderé que » vous êtes, vous pouvez être sujet à des maux que » ceux de nôtre païs ne sçauroient avoir, que par un » défaut de leur conduite. Comme l'on songe fort à » leur rendre la santé parfaite, on les accoûtume dés » la jeunesse à un grand exercice; & on leur fait considerer comme de grands excés mille choses, qui sont » si ordinaires parmy nous, que la plûpart même des » plus honnêtes gens, qui ne veulent pas manquer à » ce qu'ils doivent à la societé, ne s'en peuvent dispenser. Je ne me remets pas bien toute la suite de ce discours, ni ce qu'a répondu Monsieur Conrart: mais

il m'a ſemblé qu'en ce moment je me ſuis mêlé à leur entretien, & qu'ayant dit que je n'étois pas ſurpris de voir appeller un païs, où l'on vit ſi regulierement, l'Etat réformé, mais que je l'étois fort, de voir qu'on eût pû reformer ainſi tout un Royaume; l'Ambaſſadeur m'avoit répondu par ce diſcours, dont je me ſouviens mot pour mot, moy qui n'ay jamais pû retenir une ligne de ce que j'ay compoſé avec le plus de temps & de peine.

Je ſuis aſſûré, Meſſieurs, que vous aimeriez à faire voyage, ſi tous les païs reſſembloient au nôtre. Il ny a point de ville dont les bourgeois ne ſoient auſſi ſages & auſſi ſçavans que ceux de Rome étoient riches, & puiſſans. La Religion y eſt pure, & s'obſerve à peu prés comme dans les premiers ſiecles de l'Egliſe: les ſoldats y vivent auſſi regulierement que des Chartreux; & le moindre d'eux eſt toûjours prêt à mourir pour ſon païs. On y rend la juſtice de ſorte, que les plus grands chicaneurs n'y ſçauroient faire de procés, qui dure plus de trois jours. On y paye volontiers les tributs; & ceux qui manient les finances, n'en ſçauroient divertir un denier. Ces choſes ſont étonnantes à qui ſçait comme on vit ordinairement dans le reſte du monde. Cependant, Meſſieurs, un jeune Prince a été l'auteur de toutes ces merveilles. Il étoit né dans les troubles: il étoit venu à la ſouveraineté dés ſon bas âge, il ſembloit que pluſieurs luy vouluſſent d'abord diſputer la premiere place; & le deſordre étoit venu à tel point, qu'il n'y avoit preſque plus de Religion qu'en apparence.

» La justice s'y vendoit, les finances étoient dissipées, » les peuples gemissoient, les sciences étoient mépri- » sées, & les beaux Arts entierement abandonnez. Au » milieu d'une si étrange confusion, ce jeune Prince » qui sembloit devoir ceder à l'infortune de son Etat, » le rendit le plus heureux du monde : & il usa de » tant de conduite en toutes choses, qu'en moins de » six ans, il répara tous les desordres d'un siécle en- » tier. Enfin, ayant consideré que les differentes parties » de l'Etat étoient sujettes à des loix, la plûpart con- » traires entr'elles, & toutes faites, ou par hazard, » ou par caprice, ou par interêt, il crut en devoir fai- » re qui fussent universellement observées, & qui » n'eussent pour fin que le bonheur des peuples.

» L'histoire remarque que, pour les faire meilleures, » ce jeune Prince s'étoit proposé comme un principe » infaillible en matiere de loix, qu'elles sont toutes jus- » tes quand elles vont à entretenir la paix & l'abon- » dance ; & que dans un si grand dessein, on ne doit » considerer les particuliers, ni même l'interêt des fa- » milles, qu'autant qu'il est conforme au bien de l'E- » tat. Aussi disons-nous que, quoy qu'il n'eût pas en- » core trente ans, lorsque ses loix furent publiées, el- » les parurent si justes, que dans les siécles qui » l'ont suivi, jamais aucune n'a été abrogée. Sa poste- » rité n'a pas même souhaité d'y rien changer ; & » dés son temps il a joüi de la gloire d'avoir achevé » le plus grand ouvrage, que jamais Souverain se soit » proposé.

» Ce qui semble plus étrange en cela, c'est que se-

lon toutes les apparences, il n'en devoit pas même
concevoir le deſſein. Car ce jeune Heros, dont la
memoire ſera toûjours precieuſe aux peuples qu'il a
rendu ſi fortunez, vint au monde, quand on n'eſ-
peroit plus que la Princeſſe ſa mere pût avoir d'en-
fans. Il commença à paroître puiſſant & redouta-
ble à ſes voiſins, dans un temps où l'on croyoit
qu'il en devoit être opprimé. Il fit la paix avec eux,
quand il les eut tous abbatus; & il travailla ſans rela-
che à reformer l'Etat, lors que le repos, qu'il s'étoit
acquis par tant de pénibles victoires, ſembloit ne le
devoir ſolliciter qu'aux plaiſirs. Que vous diray-je?
Il aima tant le repos de ſes peuples, & tout vaillant
qu'il étoit, il aima ſi peu ces conquêtes, qui n'ont
point d'autre fondement que la force & le droit de
bienſéance, que pour aſſûrer ſes frontieres, il acheta
des places, dont il auroit pû ſe rendre maître. Enfin,
ce Prince tout jeune encore, eut dans ſes propres in-
terêts tant de moderation & de juſtice, qu'étant ſur
le point de ſe mettre en poſſeſſion de certaines Pro-
vinces, que le droit d'une ſucceſſion legitime défe-
roit à la Reine ſon épouſe, il voulut expliquer ſes
raiſons aux peuples, dont il demandoit l'obéïſſance,
avant que de leur faire éprouver la force de ſes ar-
mes. C'étoit pour un Souverain, qui pouvoit exiger
cette obéïſſance d'une autre ſorte, la demander d'u-
ne façon aſſez touchante: & veritablement il y a de
l'apparence qu'ils ſe ſeroient ſoûmis, s'ils avoient ſui-
vi leurs inclinations, mais elles furent contrariées
par une injuſte puiſſance, qui les obligea de ſe revol-

» ter. Nos Hiſtoriens nous apprennent qu'il fit des
» choſes incroyables en cette guerre ; & néanmoins
» je vous avouëray que, comme ils ne ſçavent point
» flatter parmi nous, ils l'ont repris de s'être trop ex-
» poſé ; & ſans doute il auroit été blâmable à jamais,
» ſi l'excés de ſon courage l'avoit fait périr dans une
» occaſion comme celle-là.

Il m'a ſemblé qu'en cet endroit M. Conrart l'a inter-
» rompu, en luy diſant : Je penſe en effet, qu'un Prince
» n'eſt pas tant à luy-même, que pluſieurs ſe l'imaginent;
» & s'il eſt vray que celuy-là ait porté ſi haut la félicité de
» vôtre Etat, par une conduite qu'on n'auroit jamais pû
» attendre de tout autre, il faut demeurer d'acord que, ſi
» ſa perte eût prévenu par ſa faute l'éxécution de ſes deſ-
» ſeins, il auroit été reſponſable de tous les maux, qu'u-
» ne ſi grande perte auroit cauſé, & comptable de tous
» les biens qu'elle auroit empêchés. A quoy j'ay crû que
» l'Ambaſſadeur avoit reparti. Dieu nous le conſer-
» va ; & cette bonté infinie ne voulut pas terminer ain-
» ſi une vie, qu'elle vouloit rendre illuſtre par tant de
» merveilles, ni ôter ſi-tôt à la terre un Heros, à qui
» l'on peut dire que rien ne manquoit de ce qu'il
» faut pour concevoir, & pour achever de grands deſ-
» ſeins. Mais, pour vous faire bien voir juſqu'où il por-
» ta celuy de la réformation, qui eſt principalement
» ce que vous deſirez de ſçavoir, je n'ay qu'à vous dire
» de quelle maniere nous vivons.

» Il me ſeroit facile de vous reciter toutes les loix,
» que ce jeune réformateur nous a laiſſées : car nous ſom-
» mes obligez de les ſçavoir par cœur. Mais il me ſem-
ble

ble, que vous en comprendrez mieux le ſens, quand je vous expoſeray en general le bel ordre qu'elles conſervent dans nôtre Etat, que ſi je vous repetois les paroles de chacune en particulier.

Vous ſçaurez donc, Meſſieurs, que nous avons un Roy ſi ſouverain dans l'Etat, que pour témoigner quelle eſt ſa puiſſance, nous avons coûtume de dire, qu'il ne doit rendre compte qu'à Dieu.

Il a trois Conſeils: l'un eſt pour la Guerre, l'autre pour la Juſtice, & le troiſiéme pour les Finances. On nomme trois Officiers generaux, pour préſider à ces trois Conſeils. Le premier fait en guerre à peu prés la même fonction, que les Connétables de France faiſoient autrefois, ſelon que vôtre hiſtoire nous l'apprend. Le ſecond fait à peu prés la même fonction que vôtre Chancelier. Et, pour prendre toutes mes comparaiſons chez vous, afin que cela vous ſoit plus intelligible; le troiſiéme fait à peu prés la fonction de Sur-Intendant.

Ainſi le Roy a toûjours trois Conſeils à ſa ſuite, & trois Officiers generaux. Outre cela, il envoye tous les deux ans en chaque Province un Gouverneur, un Preſident, & un Intendant.

Il me ſeroit difficile de vous expliquer le détail de la Guerre, de la Juſtice, & des Finances. Mais je vous puis dire en gros le principal de chacune de ces trois choſes. Et, ſi en vous parlant de la maniere, dont vivent tous ceux qui y ſont employez, elle vous paroît extraordinaire, & même impoſſible à juger de nous, par ce qui ſe fait chez tous les

» autres peuples; je vous prie ſuſpendez vos eſprits, &
» ne jugez de la verité de mes paroles, que quand vous
» aurez ſçû comment on éleve les enfans qu'on deſti-
» ne à l'épée, à la Robe, ou au maniment des deniers
» publics. Car je prétens qu'alors vous ne pourrez trou-
» ver étrange que nos ſoldats ſoient auſſi ſages, nos
» Juges auſſi ſçavans, & nos Financiers auſſi deſintereſ-
» ſez, que vous me l'allez entendre dire, en vous ex-
» pliquant ces trois ordres.

» Pour commencer par les Milices, outre celles de
» la Maiſon du Prince, qui comprend tous ſes Offi-
» ciers & ſes Gardes, il y a auſſi celle de la guerre, & la
» Milice bourgeoiſe.

» La premiere eſt gouvernée diverſement, en divers
» temps, & toûjours ſelon qu'il plaît au Roy.

» Les deux autres ont pour chef l'Officier general,
» dont je vous ay dit que la fonction eſt à peu prés
» ſemblable à celle de vos Connétables; & vous pou-
» vez concevoir ſans que je vous l'explique, par quelle
» relation l'une & l'autre dépendent neceſſairement de
» cet Officier, qui leur fait éxécuter tous les ordres du
» Roy.

» Une des principales choſes, que j'ay à vous faire ob-
» ſerver dans les armées de terre, eſt qu'elles ſont toû-
» jours ſur pied, & qu'elles campent perpetuellement,
» ſoit en paix, ſoit en guerre. Pour cet effet, on a choſi
» differens endroits de l'Etat, les plus propres à camper,
» & que les ſoldats ajuſtent diverſement, ſelon qu'il
» leur eſt ordonné. Ils font inceſſamment la garde du
» camp, & tous les autres exercices qui peuvent les

rendre aguerris, & les accoûtumer aux fatigues inſeparables de leur profeſſion.

Sur mer dans chaque vaiſſeau, on obſerve une diſcipline, qui n'eſt pas moins reguliere; & ſi quelquefois les vaiſſeaux ceſſent de voguer, en ſorte que les ſoldats mettent pied à terre, ils campent ſur les côtes, ou dans les camps qui ſont preparez auprés des villes, ſans jamais entrer dans aucune.

Pour les campemens, & les voyages de terre ou de mer, les armées en reçoivent l'ordre de leurs Commandans, qui les reçoivent du Roy, ou de l'Officier general.

Mais pour les marches, les munitions, les vivres, & les autres choſes concernant l'entretien des troupes, le Gouverneur envoyé dans chaque Province, en a le ſoin. Outre cela, il a le ſoin de la milice bourgeoiſe, & nomme tous les ans pour chaque ville, un Capitaine de deux qui luy ſont preſentez par le Procureur General que la Province élit tous les deux ans. Vous voyez que par ce moyen le crédit du Gouverneur eſt grand; & c'eſt pour cela que le Roy n'en laiſſe jamais un plus de deux ans dans la même Province.

Le Capitaine envoyé dans chaque ville, fait aſſembler quatre fois pendant ſon année les bourgeois de chaque quartier, pour élire entr'eux un Tribun, dont la fonction conſiſte à faire éxécuter les ordres du Capitaine par les bourgeois, & les commander lors qu'il faut prendre les armes.

Il ne me reſte plus rien, pour vous faire con-

" noître quel eſt l'ordre general de nos Milices, que de
" vous dire que les Tribuns peuvent être accuſez de ne-
" gligence ou de malverſation devant les Capitai-
" nes ; Qu'en même façon les Capitaines peuvent être
" accuſez devant les Gouverneurs : & qu'enfin tous
" les deux ans le Roy tire du Conſeil de guerre des
" Commiſſaires, pour examiner la geſtion des Gou-
" verneurs.

" Que ſi, comme il arrive ordinairement aprés l'exa-
" men, ils ſont trouvez innocens, ils ſont envoyez,
" ou chez eux, ou dans une autre province, ou ad-
" mis au Conſeil de guerre, dans lequel on n'admet
" jamais que ceux qui ont été au moins deux fois Gou-
" verneurs de province.

" De même, on ne fait jamais Gouverneur, que ce-
" luy qui a été quatre fois Capitaine.

" Enfin, on ne peut être Capitaine, ſi l'on n'a ſer-
" vi pendant dix années dans les milices de la Mai-
" ſon du Roy, ou dans les armées : & l'on n'y ſçau-
" roit être admis, ſi les grands Maîtres de l'Acade-
" mie, dont je vous parleray dans la ſuite, ne cer-
" tifient qu'on y a été durant tout le temps requis
" par les loix, c'eſt à dire, depuis cinq ans juſqu'à
" vingt.

" Je ne vous dis pas touchant les Milices, cent cho-
" ſes particulieres, qui m'écarteroient du deſſein, que
" j'ay de ne vous donner qu'une idée generale de tous
" les ordres de l'Etat reformé. Quand vous y ſerez (car
" je ſuppoſe, vous ayant trouvé ſur cette route, que
" vous y allez) vous les apprendrez avec plus de plai-

Digitized by Google

fir, en visitant les camps, que si je vous en disois davantage.

Il ma semblé que l'Ambassadeur a fait une petite pose en cet endroit, & que Monsieur Conrart, ayant pris ce temps pour luy dire que nous n'étions pas partis pour aller si loin: mais qu'on ne pouvoit trop faire de chemin, pour avoir le plaisir de voir une terre aussi heureuse que celle dont il nous entretenoit, & que le peu qu'il sçavoit des milices, luy donnoit une étrange curiosité d'entendre ce qui se pratiquoit dans les autres ordres; l'Ambassadeur luy a répondu:

Quelque créance qu'il me semble que vous donniez à ce que je raconte, je n'oserois vous dire certaines particularitez touchant nos soldats: il faut pourtant, avant que de vous parler de la Justice, & de la maniere dont elle se rend prmi nous, que je vous dise deux choses, dont il me souvient.

La premiere, que quand les Officiers quittent l'armée, ils ne portent jamais aucunes armes, non pas même l'épée, parce que cela est défendu sur peine de la vie, & n'est permis aux gens de guerre, que lors qu'ils sont en fonction. Mais, au lieu de les faire distinguer de ceux qui ne sont pas de leur profession par des armes qui ne servent de rien pour lors au Roy, ni à l'Etat, on leur donne d'autres marques, dont on vous expliquera les differences dans le païs.

La seconde, qu'aprés que chaque soldat a fait ce que son devoir exige necessairement de luy, on luy permet durant quelques heures de s'appliquer aux cho-

» ſes auſquelles ſon génie le porte. Et, comme on leur » fait continuer tous les beaux exercices qu'ils ont com- » mencé dans les Académies publiques, il y a certains » jours où ils font des combats de barriere, des courſes, » des revûës, & ſouvent même des attaques, ce qui eſt un » merveilleux divertiſſement pour les villes voiſines. En- » fin, comme on les a tous élevez aux beaux Arts, il n'y » en a point qui ne les cultivent; & ce qui vous plaira, » ſans doute, plus que tout, c'eſt que jamais ils ne par- » lent entr'eux de faire fortune, de ſe vanger, de faire » un grand repas, ou de ſe procurer d'autres plaiſirs. » Ils s'entretiennent de l'hiſtoire, qu'ils ſçavent tous » parfaitement dés l'Académie; des moyens de ſe vain- » cre ſoy-même; de vaincre les ennemis de la patrie, » ſans les haïr; de ce qu'il faut faire pour arriver à la » perfection des Arts, ou des ſciences, & du ſecret de » les appliquer au bien des autres hommes.

» Je ne vous aurois pas relevé cecy, ſi je n'étois ja- » mais ſorti de l'Etat reformé, & ſans cela je n'aurois » pas ſujet d'admirer que des ſoldats vécuſſent de la » ſorte. Car, étant accoûtumé dés ma jeuneſſe à voir » chacun bien inſtruit de ce qu'il doit à ſa profeſſion, » & à croire que celle des armes ſe peut accommoder » à la vertu la plus ſevere; je n'aurois pas regardé celle » de nos ſoldats comme une choſe extraordinaire. Mais » ce que j'ay vû dans mon voyage, me fait mieux con- » cevoir que je n'avois fait, les obligations que nous » avons à nôtre ſage Reformateur, de nous avoir ou- » vert par ſon inſtitution une voye ſi aiſée à certaines » vertus, dont la pratique ſemble ſi difficile à ceux qui

n'ont pas eu une éducation comme la nôtre. Et d'ailleurs, je connois que, ſi en parlant aux étrangers du bonheur de nôtre Etat, je leur en dois relever quelque circonſtance, c'eſt principalement celle-là. Il peut être pourtant que j'aye été plus avant que je ne m'étois propoſé : mais pardonnez ce petit écart à un homme, qui croit ne pouvoir trop loüer les ſoldats de ſon païs, aprés ce qu'il vient de voir chez les étrangers Je me perſuade que je ne vous ay pas déplû, & que vous avez été bien aiſe de voir par nos gens de guerre, qu'il n'y a point de profeſſion, dans laquelle on ne puiſſe vivre regulierement, quand on y eſt bien inſtitué. Vous allez voir la même choſe dans les deux ordres de la Juſtice & des Finances, dont j'ay encore à vous parler.

LA JUSTICE.

LE chef de la Juſtice, aprés le Roy, eſt cet Officier general, dont je vous ay dit que la fonction approche de celle du Chancelier de France.

A ce premier Officier, ſont ſoûmis les Preſidens que le Roy envoye de deux en deux ans dans les provinces ; & chaque Preſident nomme pour chaque ville un Magiſtrat, de deux qui luy ſont preſentez par le Procureur general de la province.

Avec ce Magiſtrat, le Roy envoye ſix Aſſeſſeurs en chaque ville ; & vous pouvez comprendre par ce que je vous ay dit, que ſi le Preſident n'eſt que pour deux ans dans la province, le Magiſtrat & tous les

procés. Auſſi de temps en temps on a propoſé des loix, pour diminuer le nombre des Juges, parce qu'on ne voyoit preſque plus de differends entre les particuliers. En effet, il ſemble qu'il y avoit grande raiſon à faire ce retranchement, & même que cela n'auroit pas été contraire à l'intention du premier reformateur, qui ayant trouvé beaucoup de deſordres, avoit été obligé d'établir beaucoup de Juges en chaque province, & en chaque ville. Neanmoins on a eu tant de reſpect dans tous les temps pour les moindres choſes qui ſont de ſon inſtitution, qu'on n'a jamais voulu changer celle-là.

Voilà un bel exemple, dis-je, à tous les Princes qui ſont jaloux de leur puiſſance : ils n'ont qu'à en uſer pendant leur vie, comme vôtre illuſtre réformateur ; & ils en joüiront long-temps aprés leur mort. A quoy l'Ambaſſadeur répondit : Ce que vous dites, eſt vray. Car enfin, l'on peut dire que nôtre ſage réformateur regne encore ſur nous, puiſque nous obéïſſons à ſes loix, & qu'on les garde plus ſcrupuleuſement, qu'au temps même qu'il les a faites. Mais outre que l'on croiroit expoſer l'Etat, ſi on changeoit la moindre choſe à ſes Ordonnances, je vous diray, pour reprendre nôtre diſcours, qu'on a toûjours crû qu'il valoit mieux avoir des Juges ſans procés, que des procés ſans Juges. Ainſi on n'a rien retranché, ni du nombre des Magiſtrats, ni du nombre des Juges, que nôtre ſage réformateur avoit inſtitué.

Suivant cette inſtitution, il y en a un en chaque quartier de la ville, qui eſt nommé par le Roy. Il ju-

ge avec deux Asſeſſeurs nommez par le Préſident de la Province; & l'un de ſes principaux ſoins, eſt de faire executer les ordres que le Magiſtrat donne pour la police. étant certain que ce qui regarde le public, eſt preſque toute l'occupation des gens de Juſtice.

Il ne me reſte plus rien à vous dire en particulier des Juges des quartiers, ſinon qu'ils peuvent eux, & leurs Officiers être accuſez par qui que ce ſoit du peuple devant le Magiſtrat, pourvû que l'accuſateur tienne priſon, afin d'être puni, s'il eſt évidemment calomniateur.

De même, le Magiſtrat & les Officiers de la Magiſtrature peuvent être accuſez devant le Preſident.

Pour la geſtion des Preſidens, elle eſt examinée par des Commiſſaires que le Roy tire du Conſeil de Juſtice, dans lequel on n'admet jamais que ceux qui ont été deux fois Preſidens dans les provinces: & ces perſonnes ne peuvent manquer d'être fort experimentées, puiſque nul ne peut être Preſident, qu'il n'ait été en quatre magiſtratures.

On ne peut auſſi arriver à la magiſtrature, ſi l'on n'a été Aſſeſſeur pendant ſix années; & l'on ne ſçauriot être Aſſeſſeur, qu'aprés qu'on a été Avocat durant quatre années devant les Juges, & ſix années devant les Magiſtrats.

Enfin, on ne reçoit point d'Avocat, qui ne ſçache par cœur toutes les loix, & qui ne ſoit capable d'expliquer ſur le champ avec netteté un fait, dés qu'on luy en a fait la propoſition.

Et, afin qu'on puiſſe connoître s'il a cette capaci-

té, il en fait quatre épreuves en public devant le Magiſtrat & les Aſſeſſeurs, qui luy font repeter les deux premieres fois toutes les loix. Les deux autres fois, ils luy propoſent des faits ſur leſquels il eſt obligé de parler, pour le parti que le premier venu des aſſiſtans luy marque; & il faut avant tout cela, qu'il ait été dans l'Académie tout le temps que l'on y doit être, & qu'il ait le moyen de vivre honnêtement.

Je croy qu'il eſt bon de vous faire obſerver, qu'on porte par quartier, & par avance aux Officiers de la Magiſtrature, la penſion qui leur eſt deſtinée.

On en porte auſſi une au Juge, & aux Aſſeſſeurs de chaque quartier: mais les Avocats ne commencent d'être penſionnaires, que quand ils ſont admis à plaider devant le Magiſtrat.

Il eſt bon encore de vous dire, avant que de vous parler des finances, que ceux qui ſont Avocats, n'étant pas toûjorus occupez par les affaires des particuliers, s'éxercent en public certain jour de la ſemaiſur de grands ſujets qu'on leur donne, pour leſquels ils n'ont jamais plus de deux jours pour ſe preparer. Outre que cela divertit le peuple, (dont on ne ſçauroit que trop conſiderer, ni choiſir les divertiſſemens) cela l'inſtruit; & les Avocats ſe mettent en état par ces épreuves, non ſeulement de bien parler des affaires des particuliers, mais de traiter les affaires publiques, & d'être envoyez en ambaſſade, lors qu'ils ont atteint l'âge, & qu'ils ont ſervi dans les emplois, par où il faut avoir paſſé, pour être ad-

mis au Conſeil de Juſtice, duquel on tire toûjours ceux des Ambaſſadeurs, qui doivent porter la parole, ce qui fait que leurs negociations avec les étrangers réüſſiſſent ſi bien. Il eſt vray que l'eſtime qu'on a par tout de leur probité, la coûtume qu'ils ont de ne rien prétendre que de raiſonnable, & la fermeté avec laquelle on ſçait que le moindre d'eux eſt capable de ſoûtenir la cauſe publique, peut beaucoup, pour obliger ceux avec qui ils traitent, à ne leur rien refuſer. Mais avec tout cela; vous ſçavez que tous les voiſins d'un Etat ne ſont pas également raiſonnables, & que ſouvent il y en a que leur paſſion ou leur ignorance, qui eſt toûjours mêlée de ſoupçon, rend difficiles à perſuader; & c'eſt en ces occaſions, que la grande habitude que ces Ambaſſadeurs ont à parler, ſert merveilleuſement. Car je vous laiſſe à penſer quels doivent être des Orateurs, que l'on choiſit entre des vieillards exercez à parler en public, dés qu'ils ont l'uſage de la parole. Mais je m'apperçois que malgré moy, je vous en dis plus de chacun des ordres, que je ne voudrois: ainſi je finiray tout court ce qui regarde la Juſtice, & ceux qui l'adminiſtrent, pour vous parler des finances.

LES FINANCES.

IL y a des Royaumes, où le nombre des Officiers de finance eſt exceſſif, & où tout le monde doit être deſtiné à cet employ. Mais dans le bienheureux païs dont je vous parle, il n'y a rien de ſi bien re-

glé, ni qui occupe moins de perſonnes; & pour vous faire comprendre quel en eſt le regime, il eſt à propos de vous dire d'abord, qu'il n'y a que trois ſortes de deniers qui ſe levent au nom du Roy, ſçavoir le revenu de ſon domaine, les capitations, & les amendes.

Je ne vous explique pas ce que c'eſt que le domaine & les amendes: car vous avez, ce me ſemble, quelque choſe de ſemblable en France. Mais je croy vous devoir expliquer plus préciſément ce que c'eſt que *les capitations.* C'eſt ce que paye chaque perſonne pour les charges, & les neceſſitez de l'Etat. Les moindres perſonnes payent autant que les plus riches: mais ceux qui en ont d'autres ſous leur puiſſance, payent pour eux; & s'il y a des pauvres en un Dioceſe, ils ſont comptez; & leurs capitations ſont rejettées ſur les Beneficiers, qui payent outre cela, la nouriture, & l'entretien des Invalides. Que s'il y a des pauvres qui puiſſent travailler, & qui n'ayent pas eu aſſez d'induſtrie pour apprendre un métier, les Beneficiers, ainſi que je l'ay dit, ſont chargez de leur nouriture, & de leur capitation. Mais on employe ces pauvres, qui peuvent travailler, aux ouvrages publics: ainſi il n'y a point de mendians. Ceux qui ont le plus grand train, payent le plus; & le revenu des Benefices eſt le mieux employé, qu'il le puiſſe être.

Un des plus grands biens qui arrivent de lever par capitation égale, eſt qu'il n'y a ni taxe, ni recouvrement: car chacun eſt obligé de porter les capita-

tions de ſa famille; & il le fait d'autant plus volontiers, que pour peu de choſe il eſt quitte de tous les autres droits. Par exemple, un bourgeois qui aura cent têtes ſous ſon obéïſſance, payera cent écus: la capitation étant, à la reduire ſuivant vos monnoyes, environ d'un écu par tête; & moyennant cela, il n'a point à payer de droit d'entrée, pour toutes les denrées qui ſe conſomment chez luy. Il a chaque choſe pour ce qu'elle vaut; & je pourrois vous dire cent autres utilitez que l'on retire de cette ſorte de levée: mais vous les concevez mieux, que je ne pourrois vous les exprimer.

Je vous feray ſeulement obſerver que le Roy fait peu de dépenſe, pour recüeillir de ſi grands deniers, & qu'ils paſſent par peu de mains, avant que d'être portez à l'Epargne: car l'Intendant, qui eſt envoyé par le Roy dans chaque province, nomme pour chaque ville un Treſorier. Ce Treſorier fait choiſir de trois mois en trois mois un bourgeois de chaque quartier, qu'on appelle à cauſe de cela, Elû, lequel a ſoin de recevoir les capitations de chaque habitant, ou des Beneficiers, tant pour eux que pour les pauvres. Outre cela, il reçoit les deniers du domaine, & les amendes qu'il porte au Treſorier de la ville, aprés qu'il a payé les Officiers qui ont penſion dans le quartier, & les charges particulieres. Ce Treſorier fait porter les deniers qu'il reçoit, à l'Intendant de la province, aprés avoir payé les penſions des Officiers de la Magiſtrature, & les charges generales de la ville; & l'Intendant aprés avoir fait

payer les Officiers, la Milice, & les charges de la province, fait porter les deniers à l'Epargne. Que s'il arrive quelques conteſtations pour les capitations (ce qu'on n'a preſque jamais vû) l'Elû de chaque quartier les juge avec deux bourgeois, qui ſont tenus d'accepter la charge, quand ils ſont appellez.

Enfin les Elûs peuvent être accuſez devant le Treſorier: de même, le Treſorier peut être condamné par l'Intendant; & le Roy donne tous les ans des Commiſſaires aux Intendans, comme on en donne aux Preſidens & aux Gouverneurs en pareil nombre, & tirez du Conſeil des Finances. Vous concevez bien par ce que je vous ay obſervé des autres Conſeils, qu'on n'admet perſonne en celuy-cy, qu'il n'ait été quatre fois Treſorier: mais on obſerve de ne jamais faire Treſoriers que ceux qui ont au moins cent mille écus de bien.

Je paſſe ſous ſilence les peines que la loy prononce contre l'infidelité de ceux qui manient les deniers publics: le moindre divertiſſement doit être puni de mort. Mais depuis la reformation, l'hiſtoire n'en marque point d'exemple; & veritablement il ſeroit difficile qu'il arrivât du deſordre dans les Finances par les Officiers. On les choiſit ſi à leur aiſe, & ils ſont tellement élevez dans la créance que chaque Citoyen n'a rien qui ne ſoit au public, qu'ils ne s'aviſent jamais de le voler pour s'enrichir. Pour les particuliers, ils ſont tres-ſoigneux de porter leurs capitations: car ils ſçavent par l'experience de leurs ancêtres & par celle des peuples voiſins, que quand

on ne fait pas les levées par tête, on leve une si grande quantité de droits sur tant de differentes choses, si inégalement, eu égard aux personnes, ou aux biens, par tant de mains differentes, & par consequent avec si peu d'ordre, que le peuple est toûjours opprimé; les fripons toûjours riches; & le Prince toûjours si incommodé, que ne pouvant rien entreprendre, l'Etat est toûjours en proye. Comme ces peuples sont accoûtumez à raisonner de bonne heure, ces veritez leur paroissent si évidentes, qu'ils seroient affligez si on ôtoit les capitations; & jamais on ne les voit murmurer, quand on les augmente. Ils sçavent que le Souverain doit toûjours avoir un grand fonds, pour les besoins presens de l'Etat, & qu'il y a certaines occasions dont on perdroit les avantages, s'il faloit attendre les moyens d'en profiter. C'est dans ce même esprit, qu'ils sont ravis de voir toûjours sur pied de grandes armées durant la plus profonde paix. Comme ils aiment mieux les Juges que les procés, ils aiment mieux aussi les soldats que la guerre; & sont persuadez, qu'il vaut mieux que l'Epargne soit trop pleine, que de voir les desseins du Roy retardez, faute d'argent. C'est pourquoy l'on ne s'étonne point parmi nous de voir hausser, ou diminuer les capitations: on est assûré que tous les deniers vont à l'Epargne; & l'on croit que le Roy, qui est le seul qui en dispose, n'a jamais intention de ruiner l'Etat, dont il est le Souverain.

L'EGLISE.

Digitized by Google

L'EGLISE.

VOus pouvez concevoir par ce que je vous ay déja dit, que ce païs doit être bienheureux: mais ce qui fait durer ſon bonheur plus que toute autre choſe, eſt ſa Religion. Sans elle, on a beau faire des loix pour regler la Juſtice, la Guerre, & les Finances, il n'y en a point que l'on ne puiſſe enfreindre. Mais, quand la Religion ſoûtient les loix, & que c'eſt elle qui ménage les forces & les finances d'un Etat, il ſubſiſte toûjours en repos. Auſſi n'y a-t'il rien de ſi exactement obſervé dans celuy-cy, que ce qui concerne la Religion. Elle y eſt bonne par tout, & elle y eſt ſi univerſellement la même en tous les endroits, qu'il n'y a pas une ſeule perſonne, qui ait la moindre créance differente de celle de toute l'Egliſe. On ne ſouffre pas qu'aucun Hérétique en approche; & pour cela on fait faire à qui que ce ſoit une profeſſion de foy, en y entrant.

Les Evêques reſident indiſpenſablement; & ſi le Roy en appelle quelques-uns auprés de luy, ils ſont obligez de ſe défaire de leurs Evêchez.

Les autres Beneficiers, quels qu'ils ſoient, ſont obligez auſſi à la reſidence: en ſorte que, s'ils ſont abſens durant un mois, ſans congé de leur Superieur, leur benefice eſt vacant, ſans qu'il ſoit beſoin de le faire ordonner; & quand le Superieur diſpenſe ſans cauſe, il perd luy-même ſon benefice. Enfin, la reſidence eſt d'une neceſſité ſi abſoluë, que quel-

que juſte que ſoit le ſujet d'une abſence, & quelque autoriſée qu'elle ſoit par le Superieur, on compte tous les jours qu'elle dure; & le Beneficier abſent, en perd à proportion les fruits de ſon benefice. Pour cela il y a un Tarif de chaque benefice, par lequel les journées ſont évaluées; & celuy qui eſt prepoſé pour la levée des capitations, prend des Superieurs la liſte de ceux qui ont été abſens, & les fait payer ce qu'ils doivent pour leur abſence, outre ce qu'ils doivent pour la capitation; & ce qu'il y a pour les abſences, ſe diminuë ſur ce qu'il faudroit pour les capitations, ou l'entretien des pauvres.

Tous les Evêques n'ont qu'un même revenu avec les Chanoines.

Quant aux Abbez & aux Prieurs, ils ſont tous obligez de vivre regulierement avec leurs Religieux, ſuivant la premiere inſtitution de leur Ordre.

De même, les Curez vivent en commun avec les Prêtres de leur Paroiſſe, c'eſt-à-dire, qu'on les entretient, & qu'on les nourrit chacun chez eux du revenu de la Cure.

Il y a autant de Cures en chaque ville, que de quartiers; & nôtre ſage réformateur avoit ordonné, qu'autant qu'on le pourroit, les Religieux qui avoient des Monaſteres dans l'enceinte des villes, ſeroient mis dans les quartiers de la campagne, parce que cela convient mieux à la ſolitude, dont ils font profeſſion. D'ailleurs, le ſecours qu'ils peuvent rendre aux Chrétiens, ſe reſſent mieux dans les champs, qu'à la ville, où il eſt difficile que tous les laboureurs & les autres perſonnes qui ſervent à la culture des terres,

Digitized by Google

s'assemblent si précisément à certaines heures dans une même Paroisse : & cette loy qui n'a pû s'executer dés qu'elle a été faite, a été trouvée si juste, que comme on a tenu la main à la faire observer, enfin les choses sont en tel état, qu'il n'y a plus aucuns Convens dans les villes.

Vous concevez bien qu'ayant remis toutes choses dans la pureté des premiers siecles, on ne reçoit aucune personne dans le Clergé, qui n'ait une fonction necessaire dans quelque Eglise; & cela s'observe si regulierement, que jamais on ne fait un Clerc, que quand il y a une place vacante qu'il puisse remplir.

DISPOSITION DE CHAQUE VILLE.

JE pense vous en avoir assez dit, pour vous faire connoître la disposition generale de cet Etat, & même pour vous faire concevoir en particulier celle de chaque ville. Il n'y en a point, dont le territoire ne soit divisé en differens quartiers, qu'on a fait les plus égaux, qu'il a été possible. Les uns sont compris dans les murs; & les autres, pour être hors l'enceinte, n'en sont pas moins de la ville. Il y a dans chacune un château capable de loger le Capitaine, & les Officiers de la Capitainerie: il y a même en toutes un appartement pour le Gouverneur de la Province, lors qu'il fait sa visite.

Il y a aussi un Palais, qu'on nomme le Palais de la Ville, où loge le Magistrat, avec tous les Officiers de la Magistrature: on y reserve toûjours un

appartement pour le Préſident, quand il va par les villes.

Enfin, il y a en chaque ville un hôtel, où loge le Treſorier avec les Officiers de la Treſorerie, & dans lequel on laiſſe un appartement pour l'Intendant, & un autre pour les aſſemblées des Notables. Outre cela, chaque ville a ſon Académie pour la Religion, pour les loix, pour l'éloquence, pour les ſciences, & pour les beaux arts.

Je vous ay dit auſſi, que chaque ville a un auditoire pour ſon Magiſtrat; & chaque quartier un pour ſon Juge.

Mais je croy vous devoir obſerver deux choſes, qui ſont aſſez belles, & que vous ne devineriez pas, à juger de ce qui ſe fait au païs dont je vous parle, par ce qui ſe fait dans les autres royaumes.

La premiere, que tous les ouvriers d'un quartier, & de même métier, travaillent ſous un ſeul maître, qui les loge, & les nourrit tous avec leurs femmes & leurs enfans. Il les paye ſuivant leur convention, en ſorte que chacun paye ſa capitation; & lors que le maître vient à mourir, les ouvriers en éliſent entr'eux le plus capable, en preſence du Juge du quartier, & par l'avis de tous les autres maîtres des autres quartiers.

Il en eſt de même des Marchands en détail, qui dans chaque quartier ſont tous en un même endroit; & ceux de même marchandiſe ſont aſſociez: ce qui ne peut faire craindre de monopole, attendu que l'on met toûjours le taux aux denrées.

Digitized by Google

Mais afin qu'en chaque quartier ni les ouvriers, ni les marchands en détail ne ſe mêlent point trop avec les bourgeois, tous les ouvriers & les marchands en détail d'un quartier, ſont en des endroits ſeparez & fermez.

La derniere choſe que je voulois vous dire, eſt qu'en chaque quartier il y a un, ou pluſieurs hoſpices, pour recevoir les voyageurs, où tout eſt vendu par un Officier prépoſé par le Magiſtrat. On attache un tarif à la porte de l'hoſpice, où le prix de chaque choſe eſt écrit; & ſi l'Officier en prend davantage, qu'il n'eſt taxé, ou s'il falſifie le tarif, il eſt puni de mort. Quant à la maiſon & aux meubles, ils appartiennent aux bourgeois proprietaires des maiſons du quartier, qui ſont obligez de bien entretenir l'hoſpice de tous les meubles neceſſaires, ſans que cela augmente le prix des vivres qui s'y débitent. Vous pouvez croire que les bourgeois en ſont fort ſoigneux, parce que cela leur rend à eux-mêmes la commodité de voyager plus grande.

Vous pouvez bien juger auſſi, que l'on ne ſouffre pas qu'aucune perſonne reçoive les bourgeois, ou les artiſans chez ſoy, pour ſe faire traiter, pour joüer, ou pour d'autres débauches: ces choſes ſont défenduës, à peine de la vie.

Je ne vous explique pas en cet endroit mille choſes, qui s'obſervent exactement en chaque quartier, ſoit pour l'honnêteté, ſoit pour la ſûreté, ſoit pour l'ornement des Egliſes, des places publiques, des maiſons, des ruës, & des chemins. Et, quoy que ce détail

fût capable de vous faire admirer l'esprit de nôtre sage Réformateur, sa prévoyance, & son exactitude; neanmoins; pour ne vous pas retenir trop longtemps, je croy ne vous devoir plus expliquer en particulier, touchant la disposition de nos villes, que ce qui concerne les Académies publiques.

ACADEMIES PUBLIQUES.

IE suis obligé de vous dire en commençant, qu'il y a toûjours sur la principale porte de chacune des Académies, un buste du Prince, qui réforma le païs, & qui le mit par ses sages loix, dans le repos où il a duré depuis. On a voulu par-là perpetuer la mémoire de ce jeune Heros; & l'on a crû que c'étoit sur tout en ce lieu, qu'il en falloit laisser des monumens. En effet, c'est par l'institution des Académies, qu'il a trouvé le secret de faire de bons citoyens; & c'est la belle éducation qu'on y donne à tous les enfans, qui nous a si bien accoûtumé à toutes les vertus, sans lesquelles on ne sçauroit aimer, ni conserver le repos de la patrie. Je ne vous parle ni des differentes deviſes, ni des ornemens qui accompagnent pour l'ordinaire le buste de ce Prince, afin que vous ayez plus de plaisir à les voir; & puis n'ayant que peu de temps à vous entretenir, j'aime mieux l'employer à vous dire les choses à quoy m'engage necessairement le recit, que je vous fais de nos Académies.

Il y a ordinairement trois courts en chacune.

Digitized by Google

La premiere eſt pour les Officiers.

La ſeconde eſt deſtinée aux Maîtres de l'Académie.

Et la troiſiéme, aux jeunes gens qui y doivent être inſtruits.

Je ne vous diray rien en particulier de tous les divers appartemens. Mais je dois vous faire remarquer (pour être plus intelligible dans la ſuite) qu'on met en differens endroits les enfans, ſelon la difference de leur âge, & qu'il y a pour leurs exercices trois grandes ſalles, dont chacune a toutes ſes fenêtres ſur une lice, autour de laquelle ſont des galeries, où des Statuaires & des Peintres travaillent ordinairement, & où des Architectes deſſignent.

Au delà des lices, il y a des jardins differens pour les fleurs, les fruits & les plantes : au bout deſquels il y a divers logemens pour des Chirurgiens, & des Chimiſtes, avec tous les appartemens, & toutes les choſes neceſſaires aux expériences qu'ils ſont obligez de faire. Il y a auſſi pour loger le Maître des jardins, les laboureurs, & toutes les autres perſonnes qui ſervent au jardinage, à la culture, ou au pâturage. Car vous concevez bien que l'on a donné à chacune des Académies le plus d'étenduë que l'on a pû, & qu'il n'y en a point qui n'ait un parc aſſez conſiderable, pour en tirer toutes les commoditez de la vie. C'eſt pour cela qu'elles ont preſque toutes été bâties aux extrémitez des villes : l'on a même recherché avec ſoin, les endroits où il y avoit des eaux en abondance, on a eu ſoin d'y faire des plants d'arbres ; & enfin,

Digitized by Google

il n'y en a aucune que l'on n'ait mis en état de servir, non seulement à l'éducation des jeunes gens, mais encore au divertissement des citoyens de chaque ville.

Dés que les enfans ont cinq ans accomplis, on les méne au Magistrat, pour les faire presenter au grand Maître de l'Académie. Ils y demeurent necessairement jusqu'à vingt ans, si quelques notables incommoditez ne les en empêchent; & ils ne peuvent (comme je pense vous l'avoir déja dit) entrer en aucune charge de l'Epée, de la Robe ou des Finances, ni dans aucune fonction Ecclesiastique, qu'ils n'ayent fait ce temps d'exercice.

Il me semble que Monsieur Conrart faisant reflexion sur ce que nous disoit l'Ambassadeur, n'a pû s'empêcher de l'interrompre, pour luy dire, qu'il trouvoit bien rude d'enlever des enfans si jeunes à leurs meres, & que c'étoit les rendre bien étrangers à leur famille, que de les en ôter si-tôt, & pour un si long-temps.

Vous trouveriez donc bien plus rude encore, (a répondu l'Ambassadeur) si je vous disois, qu'il n'y a point de mere qui ne nourrisse elle-même ses enfans: mais on est persuadé parmi nous, que la tendresse des meres ne peut que rarement s'accorder avec les bonnes habitudes, que les honnêtes gens doivent prendre dés la jeunesse, sur tout aux choses pénibles.

D'ailleurs on craint que les domestiques ne leur donnent de fausses impressions, & leur gâtent l'imagination par de mauvais contes.

Enfin,

Enfin, nous croyons qu'il faut élever les enfans pour le bonheur de la patrie, & non pas pour le plaisir de leurs familles; & en cela, je suis assûré que nous ne nous trompons pas. Car on voit que quand les jeunes gens sont élevez dans la pensée de ne servir que le public, il arrive toûjours qu'ils rendent leurs familles heureuses, par l'honneur & le crédit qu'ils acquierent entre leurs citoyens. Au lieu que les enfans élevez délicatement, & pour le plaisir de leurs parens, s'emportent à leurs passions, & deviennent souvent l'opprobre de leurs familles. Mais, sans examiner cette question, qui me feroit passer les bornes d'un simple recit, & pour vous faire trouver bon que l'on ôte si-tôt chaque enfant à sa famille, je n'ay qu'à vous dire succintement ce qu'on leur fait faire dans le lieu d'Exercices que je vous ay décrit; & vous avouërez que, quand ils y ont demeuré jusqu'à vingt ans, ils sont plus propres à leurs familles, que s'ils n'en étoient jamais sortis.

EXERCICE DES ENFANS depuis cinq ans jusqu'à dix.

DEs six heures du matin, ils commencent leurs exercices par la priere, & puis on les instruit des choses qui concernent la Religion.

Ensuite, on leur fait reciter les loix, qu'ils ont apprises le soir précédent. *Les loix*, a dit, ce me semble Monsieur Conrart, *& pourquoy si jeunes? Afin qu'ils*

les ſçachent plûtôt, a répondu l'Ambaſſadeur. Et ſi la premiere heure ſe doit employer au premier devoir de l'homme, qui eſt de connoître Dieu, la ſeconde ſe doit employer au ſecond devoir, qui eſt de connoître ce qu'on eſt obligé de faire pour l'Etat; & je vous diray une choſe qui m'a ſurpris dans les païs où j'ay paſſé, que de voir punir, ſuivant la rigueur des loix, des perſonnes qui n'en avoient jamais oüi parler.

Car, quand il faudroit ſuppoſer que l'on connoît toûjours aſſez les crimes, & la punition que chacun merite, il faut avoüer qu'il y a mille choſes pour le regime univerſel de l'Etat, de la police, & des familles, ou pour le regime particulier de ſon propre bien, auſquelles on peut manquer bien dangereuſement, faute de ſçavoir les loix de ſon païs, & auſquelles on ne manqueroit pas, ſi on les apprenoit de bonne heure. Mais permettez-moy de vous dire ce qui ſe fait dans l'Académie, ſans m'obliger à vous expliquer les raiſons pour leſquelles on le fait.

Aprés que les enfans ont recité les loix, on leur enſeigne à parler correctement leur langue; & tout cela ſans les preſſer, parce qu'ils ont cinq ans entiers pour apprendre les parties d'oraiſon, qui ſont les élemens des langues. S'il m'étoit permis de vous interrompre, a repris Monſieur Conrart, non pour improuver la methode, que vous avez de donner des leçons de vôtre langue même, mais pour en loüer la coûtume, je le ferois avec plaiſir. J'ay toute ma

Digitized by Google

vie aimé la langue de mon païs ; & je n'ay preſque cultivé que celle-là, croyant qu'il ſuffiſoit à tout honnête homme de ſçavoir bien celle de ſa patrie, mais qu'il n'étoit pas permis à un homme qui eſt un peu du monde, de ne la ſçavoir que mediocrement. Ainſi, l'on ne peut aſſez approuver le ſoin que l'on prend chez vous, de montrer aux plus jeunes enfans la langue du païs. Je voy bien que cette connoiſſance jointe à celle des loix, que vous leur faites apprendre de ſi bonne heure, en fait bien-tôt des hommes parfaits ; & je ne doute point que ceux qu'on a tant admirez à Rome & en Grece, n'ayent ſuivi cette voye, pour arriver aux grandes choſes, qu'on leur a vû faire dés leur premiere jeuneſſe.

Ce que l'hiſtoire m'en apprend, a répondu l'Ambaſſadeur, m'en donne les mêmes idées qu'à vous, mais il me ſemble qu'il leur manquoit bien des vertus, que le Chriſtianiſme nous a découvertes, & dont vous verrez qu'on a mêlé bien utilement les inſtructions à l'éducation des enfans de nôtre Etat. Mais, pour ne pas interrompre l'ordre de leur exercice journalier ; je vous diray ſommairement, comme j'ay commencé, que pour ne rien negliger de toutes les choſes neceſſaires durant l'heure, qui ſuit celle, où on leur a donné quelques leçons touchant leur langue, on leur explique les figures de la Bible, & de l'hiſtoire univerſelle.

Aprés cela, on les fait lire & écrire ; & l'on a grand ſoin de former leur prononciation en liſant.

On employe la derniere heure du matin à les faire danſer. *Oſerois-je prendre la liberté de vous faire encore une queſtion*, a dit, ce me ſemble, Monſieur Conrart; *Hé! n'eſt-ce point fatiguer de ſi jeunes enfans, que de les obliger à un travail ſi aſſidu, & à une attention ſi continuelle? Je voy que ceux dont vous nous parlez, ſont occupez depuis ſix heures du matin juſqu'à midy ſans aucun relâche, & à des choſes qui me paroiſſent, ou tres-ſerieuſes, ou tres-penibles.* Cependant, Monſieur, a répondu l'Ambaſſadeur, ſi vous y prenez garde, ces choſes ſont ſi bien mêlées, que l'une divertit de l'autre. En la premiere heure, ils n'ont qu'à écouter; en la ſeconde ils recitent; en la troiſiéme, on ne leur parle que de leur langue; ce qu'on leur propoſe en la quatriéme heure, les divertit, parce qu'on leur montre les figures, ou de la Bible, ou des autres Hiſtoires. Enſuite ils liſent, puis ils danſent: cette diverſité fait qu'aucune de ces occupations ne les ennuye; &, comme les mêmes exercices durent pendant cinq années, on les preſſe ſi peu ſur chacun, qu'ils n'ont preſque pas de peine à les apprendre, & néanmoins ils ſe les rendent familiers, à force de les repeter.

A midy, ils font un repas de peu de mets, & pendant lequel on obſerve fort leur contenance. On reprend ceux qui mangent trop vîte, parce que cela eſt mal ſain & malhonnête: ont veut qu'ils ſoient tres-propres en cette action; & on les accoûtume à ne manger préciſément que de ce qui ſe rencontre devant eux.

Aprés le dîner, qui ne dure jamais plus de trois

Digitized by Google

quarts d'heure, ils vont dans les jardins, & dans les galeries des Arts. Là, ſans les obliger à retenir le nom des ſimples, des fleurs ou des arbres, il y a toûjours quelqu'un de qui ils les peuvent apprendre; & les Artiſans leur répondent ſur tout ce qu'ils leur demandent touchant les Arts.

A deux heures, ils ſont l'exercice dans la lice, avec de petites armes. Aprés quoy on leur montre la Geographie dans des Cartes extrémement grandes, & des globes où les montagnes, & les autres élevations ſont en relief. Alors on leur donne quelque temps pour faire colation, & puis on les fait compoſer en leur langue, & en latin.

Enſuite ils apprennent par cœur les choſes qui concernent les langues; & ſelon les ſaiſons, ils retournent dans les jardins, ou dans les galeries des Arts, ou dans l'appartement des Chymiſtes & des Chirurgiens, où quelqu'un leur répond ſur ce qu'ils demandent.

Aprés ſouper, ils s'entretiennent en ſe promenant doucement juſqu'à huit heures. Alors ils apprennent les loix par cœur; & à neuf heures on les fait coucher, aprés une priere qu'ils font en commun.

Pendant tous leurs exercices, on leur fait garder un grand ſilence. On punit ceux qui frappent, ou qui diſent des injures: mais on punit bien plus ſeverement ceux qui diſent une injure pour une injure, ou qui rendent un coup pour un coup; & on leur fait demander pardon aux Maîtres, d'avoir entrepris de faire ce qui n'appartient qu'à eux. On leur apprend

ſur tout, à ne point mentir; à ſe garder les paroles qu'ils ſe donnent, & à ne les pas donner legerement; à n'être point jaloux les uns des autres; à ſe contenter de leurs talens; à reconnoître qu'ils ne les ont pas d'eux-mêmes, & qu'ils en doivent toûjours uſer le mieux qu'il eſt poſſible.

Vous trouverez peut-être, ces leçons un peu ſerieuſes pour des enfans, & peut-être même les jugerez-vous aſſez inutiles. Mais, ſi vous faites un peu de reflexion ſur la difference qu'il y a pour l'ordinaire entre les enfans de vos Princes, & ceux de vos artiſans, vous concevrez aiſément, qu'on n'eſt jamais ſi ſuſceptible des bonnes, ou des mauvaiſes impreſſions, que dans la plus tendre jeuneſſe, & que s'il y a quelque temps, où l'on doive parler fort ſerieuſement avec les enfans, c'eſt dans le premier âge. Je n'entens pas, quand je dis qu'il leur faut parler ſerieuſement, qu'il ne faille jamais rire avec eux, ni les laiſſer divertir: au contraire, j'eſtime que cela eſt abſolument neceſſaire. Mais on croit parmi nous, qu'on doit examiner leurs moindres actions, & leur faire remarquer en chacune, ce qu'il y a veritablement de bon ou de mauvais; & c'eſt ce que j'appelle leur parler ſerieuſement. Ainſi, lorſqu'il arrive quelque querelle entr'eux, on ſe mocque du plus emporté, comme du plus lâche; & en toutes les occaſions où cela ſe peut faire à propos, on leur repete qu'il y à plus de cœur à pardonner, qu'à ſe venger, & qu'un homme doit plus à Dieu, à ſon Prince, & à ſon païs, qu'à ſoy-même. Par ce moyen, on leur apprend de

bonne heure à connoître en quoy consiste le veritable honneur.

Au reste, on se garde bien, quand on les veut loüer d'avoir bien fait, de leur dire qu'ils sont de beaux garçons, ni de les dégoûter de faire quelque chose, en leur disant qu'ils sont plus laids aprés l'avoir faite. On tient que cette maniere de les exciter, ne leur inspire que de la vanité, & que cette fausse gloire ne sçauroit jamais produire de veritables biens. On ne leur promet point non plus de beaux habits, ni de bijoux; & souvent on pare de petits singes, dont on se mocque, pour leur donner du mépris de ces bagatelles. Enfin, on ne leur propose jamais de prix, ni pour les exercices du corps, ni pour ceux de l'esprit, croyant que cela ne peut servir qu'à les rendre jaloux ou envieux. Et, comme on doit tout faire par raison, & que les premieres pensées qu'on a de chaque chose, demeurant toûjours les plus fortes dans l'esprit, on tâche de ne leur en donner dans ce bas âge, que de tres-raisonnables. C'est une chose étrange, que dans tous les autres païs, on ne gouverne les enfans que par leurs passions, comme par le manger, par les beaux habits, par les joüets, ou bien en leur donnant des loüanges, en les mépriſant, ou en leur promettant des recompenses; & dans celuy-cy, on ne les gouverne que par raison. Aussi arrive-t'il que les passions sont si fortes dans les enfans, qui sont élevez à l'ordinaire, qu'à peine s'apperçoit-on dans toute la suite de leur vie, qu'ils ayent de la raison. Au lieu que

parmi nous on exerce la raiſon de ſi bonne heure, que devenant bien-tôt la plus forte en eux, à peine s'apperçoit-on, quand ils ſont un peu avancez en âge, qu'ils ayent des paſſions.

Il m'a ſemblé qu'à la fin de ce raiſonnement, Monſieur Conrart prenant la parole, a dit à l'Ambaſſadeur en me regardant; *Vous luy faites bien du plaiſir de parler ainſi; & je m'aſſure que s'il vous a tant écouté ſans parler, il ne vous interrompra pas pour vous contredire en cet endroit.* Mais ſouffrez, a-t-il ajoûté, l'un & l'autre, que pour reſoudre une difficulté qui me vient ſur ce que vous dites, je vous demande comment on pourra exciter les enfans, ſi jamais on ne leur propoſe de recompenſe? Il me ſemble que cela eſt impoſſible; & peut-être même que les paſſions leur ayant été données pour les regir, juſqu'à ce qu'ils ayent l'uſage entier de la raiſon, c'eſt les expoſer beaucoup, que de ne ſe pas ſervir de leurs paſſions pour leur avancement. A cela, il m'a ſemblé que Monſieur Conrart continuant de me regarder, comme attendant la réponſe de moy, je luy ay répondu, que ſi on vouloit examiner l'origine des paſſions, on trouveroit peut-être qu'elles viennent toutes en l'ame à l'occaſion du corps; & qu'ainſi on pourroit conclurre, que n'étant utiles que pour luy, il n'y a pas grand ſujet d'eſperer de nous avancer beaucoup dans la vertu, qui ne regarde que l'ame, en nous excitant par les paſſions, qui ne regardent que le corps. Mais que le temps de nôtre entretien ne permettant pas d'examiner toutes

toutes ces queſtions, je le ſuppliois de conſiderer ſeulement deux choſes. L'une, que la raiſon étant auſſi entiere dans les enfans, que dans les hommes parfaits, ils n'ont beſoin que d'expérience, c'eſt à dire, de connoître les choſes ſur leſquelles ils doivent exercer leur raiſon; & que cela étant, il ſe faloit bien garder de leur propoſer d'abord les moindres choſes, telles que ſont les objets des paſſions, comme ſi elles étoient les meilleures, & dignes de leurs ſouhaits.

La ſeconde, que les enfans ſe gouvernant aiſément par l'exemple (ce qui marque qu'ils refléchiſſent beaucoup ſur tout ce qu'ils voyent) il ſuffit de leur en donner de bons, pour les exciter à bien faire. Que cela me faiſoit regarder comme un grand trait de ſageſſe, la coûtume qu'on a dans l'Etat reformé, d'ôter de bonne heure les enfans à leurs meres, & aux domeſtiques, pour les mettre dans un lieu, où n'ayant que de bons exemples, ils n'ont que faire d'être excitez par d'autres moyens. Qu'au reſte, s'il étoit bon de ſe ſervir de de quelque paſſion, pour exciter un enfant, dont le temperament rendoit le naturel un peu dur, c'étoit de la crainte, parce que cette paſſion étant en nous pour nous faire fuir ce qui nous eſt mauvais, il n'étoit pas dangereux que les perſonnes qui élevent des enfans, aprés leur avoir dit inutilement beaucoup de fois qu'une choſe eſt mauvaiſe, les fiſſent punir, quand ils s'obſtinent à la faire. Car alors les enfans, joignant à l'idée de cette choſe,

le mal qu'elle leur cauſe, en peuvent concevoir une ſalutaire averſion, qui les fait ſages. Auſſi a-t'il été dit que la crainte *eſt le commencement de la ſageſſe*, mais cela ne peut être dit des autres paſſions. Car, encore que dans la ſuite de la vie, on les puiſſe toutes éprouver ſalutairement à l'égard de certaines choſes, néanmoins il eſt veritable que dans la premiere jeuneſſe, on ne les peut exciter que dangereuſement, parce que cela les rend trop fortes, & que ne pouvant être excitées que par des objets qui plaiſent, à cauſe du bien qu'ils font au corps, on s'accoûtume à n'aimer que ce qui luy eſt bon. Si d'ailleurs on leur propoſe quelque prix, en leur inſpirant comme un bon ſentiment, qu'il eſt honnête de vouloir vaincre ſes camarades pour l'obtenir, on leur ouvre l'eſprit à mille mauvaiſes penſées, qui peuvent quelquefois donner du divertiſſement dans leur jeuneſſe, parce qu'elles ne produiſent que de petits maux, qu'on ne regarde pour lors que comme des gentilleſſes. Au lieu que dans la ſuite de la vie, on voit que tel qui ne haïſſoit dans le College que celuy qui avoit emporté le prix ſur luy, eſt un ambitieux lors qu'il eſt dans le monde, & croit pouvoir haïr tous ceux qui ſont au deſſus de luy.

J'étois, comme vous voyez, en belle humeur; & il ne faut pas s'étonner de ces effets d'imagination dans un ſonge, où l'on croit parler des choſes auſquelles on penſe aſſez ſouvent. Mais néanmoins il m'a ſemblé que ne voulant pas parler plus

long-temps devant deux perſonnes auſſi ſages, que celles devant qui je croyois être, j'ay laiſſé continuer le vieil Ambaſſadeur en ces termes. Je ſuis dans les mêmes ſentimens où je vous voy ; & je penſe que nous n'avons de tyrans au monde, que parce qu'on ne ſçait pas ce que c'eſt que la veritable gloire. Mais je m'amuſerois vainement à des reflexions qui vous ſont, à ce que je voy, auſſi familieres qu'à moy ; & je dois ſonger que vous aimeriez peut-être mieux ſçavoir comment on continuë l'éducation de la jeuneſſe parmi nous.

POUR LES JEUNES GENS, DEPUIS DIX ans juſqu'à quinze.

SI-tôt que les enfans ont atteint dix ans, on les met juſqu'à quinze dans la ſeconde ſalle. Déz cinq heures du matin, aprés qu'ils ont ſatisfait au devoir de la Religion, on les fait compoſer en leur langue, & en latin. Enſuite on leur fait lire les vies des perſonnes, qui ſe ſont renduës illuſtres par leurs bonnes mœurs, ou par de grandes actions. On leur demande le ſentiment qu'ils en ont : on leur fait ſouvent conſiderer que ce qu'il y a de bon en chacune, n'eſt pas toûjours le plus éclatant, & que le veritable honneur ne conſiſte pas à rechercher de faire des actions extraordinaires, mais ſeulement à faire toûjours celles que nôtre devoir éxige de nous, quelque pénibles qu'elles ſoient, ou quelque baſſes

qu'elles paroiſſent. On prend garde ſur tout à les rendre plus ſçavans dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, & dans celle du dernier ſiécle de leur païs, qu'en tout le reſte.

Cette lecture étant finie, on commence à leur faire juger les differens de leurs camarades, ſuivant les loix qu'ils ont appriſes par cœur, & qu'on leur explique mieux par des exemples qu'ils ont devant leurs yeux, que par de longs diſcours. On corrige leurs jugemens; & l'on obſerve toûjours de faire opiner les plus jeunes les premiers: on leur fait expliquer leurs ſentimens, le plus nettement qu'il eſt poſſible. Les plus âgez parlent enſuitte; & les Maîtres les reprennent s'ils ont manqué.

Deux heures entieres étant conſommées en cet exercice, qui eſt l'un des plus honnêtes, & des plus utiles où l'on puiſſe les appliquer, on les fait monter à cheval, ou s'exercer à la courſe, à la lutte, ou à nager, ſelon le temps, juſques à midy. Et, quoy qu'il ſemble que cette heure ſoit mal-propre à des exercices ſi violens, on croit toutefois qu'il eſt bon d'en uſer ainſi, pour les accoûtumer au travail. On obſerve ſeulement de ne les mettre aux grands exercices, que ſur les deux ou trois dernieres années du ſecond âge.

Ils dînent à midy, & s'en vont juſques à une heure dans les jardins, & dans les galeries, pour expliquer à de plus jeunes, ce qu'ils ont ſçû des Arts & des plantes.

Depuis une heure juſques à deux, ils appren-

Digitized by Google

nent la muſique. A deux heures on leur montre les Mathematiques & l'Aſtronomie, autant que ces ſciences ſont utiles communément : car ceux que leur génie y porte, s'y peuvent adonner aprés les années d'exercices finies.

On leur apprend particulierement l'Arithmétique, les fortifications, les principes des Méchaniques, l'uſage de la Bouſſole, & tout ce qui concerne la Marine.

On employe l'heure ſuivante aux grands exercices des armes. Ils font collation ; & puis on leur explique l'Anatomie, les Cartes, les cauſes de la nourriture, du mouvement, & de tout ce qui ſe fait en eux par le corps, qu'on leur fait diſtinguer de l'ame, d'une maniere d'autant plus aiſée, qu'on ne ſe ſert que de termes communs, & que des lumieres que chacun a naturellement de ces deux choſes. On leur explique auſſi l'accroiſſement des plantes, les divers effets des figures & du mouvement, & generalement toutes les choſes qui concernent la ſcience naturelle.

Vers la fin du ſecond exercice, on leur fait faire en ces mêmes heures un cours de Chymie. Aprés quoy, ils apprennent les loix, s'ils ne les ſçavent pas bien encore, ou autres choſes, ſuivant leur génie. Enfin, ils ſoupent : ils vont aux galeries ou aux jardins, d'où ils ſe retirent, pour faire reflexion ſur ce qu'ils ont fait le jour, & ſur ce qu'ils ont appris de nouveau ; & ſe couchent comme les autres.

POUR LES JEUNES HOMMES DEPUIS quinze ans juſqu'à vingt.

ILs ſe lévent à quatre heures : ils étudient le latin dans les meilleurs Auteurs ; & ceux qui ont du génie pour les autres langues, les étudient juſqu'à ſept heures. On employe l'heure qui ſuit, à la lecture de l'Hiſtoire ; & depuis huit heures juſqu'à dix, on les exerce à l'éloquence, en les faiſant parler ſur divers ſujets, & ſur tous les differens qui ſont à decider entr'eux, ſur leſquels ils plaident devant d'autres qui jugent. Par les plaidoieries, on connoît s'ils ſont propres à inſtruire, & à émouvoir ; & dans les délibérations, on connoît le fort & le foible de leurs raiſonnemens. On dit à chacun ce qu'il faut qu'il pratique, pour rendre ſa prononciation plus nette, plus forte, plus agréable, ou plus hardie ; ce qu'il faut faire pour fléchir la voix, pour rendre les mouvemens du corps plus ſouples & plus reglez. On leur apprend la proprieté des termes, l'arrangement des choſes ; ce qui ſe doit dire avec chaleur, ou ſans mouvement : ſur tout, on tâche de leur inſpirer l'amour de verité, le mépris du gain, & de la fauſſe gloire ; & on les avertit ſouvent que le vray bien, même de ce monde, conſiſte en l'innocence, & en l'intention de n'employer tous les talens que l'on acquiert, ou qu'on a de la naiſſance, & ſur tout celuy de la parole, qu'à faire juſtice, ou à procurer qu'elle ſe faſſe.

Digitized by Google

Aprés cela, on les fait monter à cheval, courir & luiter. On les fait ſouvent nager tous vêtus, & quelquefois tous armez : car nous eſtimons qu'il eſt inutile de ſçavoir nager, ſi ce n'eſt pour ſe ſauver en tout état, & pour paſſer facilement des rivieres, dont la profondeur fait croire aux ennemis, qu'ils ſont en ſûreté.

Dés qu'ils ont dîné, ils vont dans les jardins, dans les galeries, & dans les endroits où l'on labour̃e, pour entendre parler des plantes, des arbres, des fleurs, des manieres de labourer & de cultiver; des ſaiſons qui y ſont propres, & generalement de tout ce qui concerne les jardins, le labour, & le pâturage. Ou bien, ils vont dans les écuries, & entendent parler des chevaux, de leurs maladies, & des remedes qui s'y peuvent appliquer : ils apprennent à les brider, à les ſeller, & toutes les choſes qu'un bon Cavalier doit ſçavoir.

A deux heures, on leur fait une leçon de l'éloquence, & de ſes cauſes. Ils s'exercent enſuite aux armes, ſoit à pied, ſoit à cheval, & quelquefois ſur l'eau.

Aprés cet exercice, on leur fait une leçon de morale, qui conſiſte principalement à leur faire connoître l'ame & ſes paſſions; le profit qu'on en peut tirer, par le bon uſage qu'on en peut faire; les maux qu'elles cauſent, quand elles ſont les maîtreſſes; & enfin comment il les faut gouverner en ſoy-même, & dans les autres.

Dés que cette leçon eſt achevée, ils retournent

aux jardins, aux galeries, aux écuries, aux laboratoires, & par tout où leur génie les mene.

Ils reviennent pour ſouper, & retournent encore à la promenade, ou aux galeries.

Enfin, ils ſe retirent pour faire reflexion ſur ce qu'ils ont fait le jour, & ſur ce qu'ils ont appris de nouveau, finiſſant la journée comme les autres.

Il eſt bon que vous ſçachiez que les plus habiles artiſans de l'Académie donnent aux ouvriers, qui travaillent pour les bourgeois, deux heures par jour, dans leſquelles ils leur apprennent la raiſon des choſes qu'ils font tous les jours, & les redreſſent ſouvent dans leurs mauvaiſes pratiques.

De même, les jardiniers & les laboureurs de l'Académie, inſtruiſent les jardiniers & les laboureurs des particuliers; & ces inſtructions ſe donnent aux heures que les enfans de l'Académie ne ſont, ni dans les jardins, ni dans les galeries.

Les jours de Fêtes, on fait le matin des actions publiques ſur des ſujets que le Magiſtrat envoye: tous les habitans, même les femmes de la ville, y aſſiſtent.

L'aprés-dînée, on fait des courſes, & des combats dans les lices, ou ſur l'eau; & quand il n'y a point de fêtes dans la ſemaine, on fait ces exercices publics le Jeudy.

Je penſe vous en avoir aſſez dit, pour vous faire concevoir que les jeunes hommes qui ſortent de cette Académie, ſont d'honnêtes gens, & de bons citoyens. Ils ſçavent la Religion, & la loy de leurs païs

païs. Ils se connoissent eux-mêmes : ils sçavent, autant que cela est necessaire, comment est faite la terre qu'ils habitent, & comment est fait le reste du monde, du moins selon qu'il nous paroît. Enfin, ils sont capables de se gouverner eux-mêmes, de conduire leurs familles, & même de servir l'Etat, quand ils y sont appellez. Et vous voyez que, comme ces Académies sont établies depuis long-temps, il ne doit y avoir parmi nous, que d'honnêtes bourgeois. Aussi vous puis-je dire que tous les Etrangers, qui entrent dans l'Etat reformé, sans sçavoir comment tout le monde y est instruit, s'imaginent toûjours que le premier habitant qu'ils rencontrent, est le plus honnête homme du païs. Comme il est difficile d'en entretenir aucun des choses ordinaires, qu'il ne les sçache tres-bien, & qu'il en sçait beaucoup que l'on ignore communément ailleurs, ceux qui l'en entendent parler, ne sçachant pas d'où cela vient, le regardent comme un prodige. Mais, quand on a un peu demeuré parmi nous, & qu'on a connu plusieurs de nos citoyens, on voit qu'ils sont tous sçavans en tout ce que les hommes doivent sçavoir. Et ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'ils sont si accoûtumez à la science, qu'ils ne s'apperçoivent point qu'ils en ayent, quand ils ne voyent pas les étrangers. Mais quand il leur arrive d'en recevoir chez eux, ou de faire voyage, c'est alors que par la difference qu'il y a d'eux aux autres hommes, ils sentent ce que peut l'éducation, & l'obligation qu'ils ont à leur sage Réformateur.

Je ſuis fort trompé, ſi la longueur de mon recit ne vous a fatiguez. J'ay dit pourtant le moins de choſes inutiles, qu'il m'a été poſſible ; & peut-être que, ſi j'euſſe voulu retrancher de mon diſcours, j'aurois eu peine à vous faire comprendre la diſpoſition generale de l'Etat reformé.

Pendant que je croyois entendre tout cecy, il m'a ſemblé que le temps ſe couvroit, & que juſtement comme l'Ambaſſadeur finiſſoit, la pluye eſt tombée ſi abondamment, que je ne pouvois pas me tirer du lieu où j'étois.

En cet état, j'ay perdu de vûe M. Conrart, & les douze Ambaſſadeurs : & aprés d'autres peines, que je ne pourrois expliquer, j'ay crû vous avoir rencontré, liſant un rouleau de parchemin gâté en pluſieurs endroits, & que vous me diſiez : C'eſt grand dommage, les douze Ambaſſadeurs qui viennent de partir, m'ont dit que le torrent des eaux qui ſont tombées tout à coup en ces lieux, avoient emporté avec une partie de leurs hardes, pluſieurs rouleaux où leurs loix ſont écrites ; & je viens de trouver autour d'un arbre celui-cy, qui nous apprendroit de belles choſes, s'il étoit entier, mais par malheur il n'y a qu'une partie des loix de l'Etat reformé.

Admirez, je vous prie, juſqu'où va la force de l'imagination ! & combien ce ſonge eſt ſuivi ! Monſieur Conrart s'eſt retrouvé : nous ſommes remontez dans ſon carroſſe ; nous y avons lû vingt-deux loix, qui comprennent toute la conduite des familles, & trente-deux autres pour la punition

des crimes. Il m'a ſemblé même qu'aprés les avoir lûës, Monſieur Conrart nous diſoit ; Que j'ay de regret, Meſſieurs, de ne pouvoir entrer dans cette heureuſe terre ! Et que je vous exhorte de bon cœur, vous qui le pouvez, d'y aller apprendre les autres loix qui nous manquent. Il y auroit veritablement de la difficulté à introduire dans des Royaumes fort corrompus, un ordre auſſi grand & auſſi merveilleux, que celuy de l'Etat reformé : mais enfin, cela n'eſt pas impoſſible.

Un jeune Prince dont l'eſprit eſt grand, dont la volonté eſt droite, & dont les reſolutions ſont fermes ; en un mot, un Prince comme le nôtre, peut aiſément faire obſerver toutes ces choſes ; & tout de bon, il me paroît qu'il s'y prend comme il faut. Sa naiſſance, & les ſuites de ſa vie ſont auſſi pleines de merveilles, & le font reſſembler parfaitement au Heros de l'Etat reformé. Il a fait la paix auſſi jeune : il uſe de ſon repos encore plus glorieuſement, qu'il n'a fait de ſes armes ; il a déja corrigé des abus qu'on croyoit ſans remede ; il fait des loix, & il n'a pas encore trente ans.

Je penſe méme qu'avant cet âge, il aura fait d'auſſi grandes choſes pour nous, & ſelon nos manieres, que celuy dont la memoire eſt en ſi grande benediction dans l'Etat reformé. Je voy d'ailleurs, qu'il fait élever Monſeigneur le Dauphin, d'une maniere à nous faire tout eſperer. Vous en pouvez bien préſumer par ce que tout le monde publie du cœur & de l'eſprit de Monſieur le Duc de Montauſier. Mais, comme dans

la bonté particuliere, qu'il a toûjours euë pour moy, il m'a découvert une grande partie de ſes penſées, je vous puis aſſûrer, qu'il ne laiſſera point prendre de fauſſes idées au jeune Prince, dont il luy a confié la conduite. Il a toute la force qu'il faut pour reſiſter à ce torrent, qui emporte la plûpart du monde, & ſur tout les jeunes Princes, à ſuivre plûtôt une mauvaiſe coûtume, que la raiſon; & ſi quelqu'un peut trouver de grands moyens pour rendre la France heureuſe, par l'éducation de toutes les perſonnes qui la doivent ſoûtenir un jour, c'eſt de luy ſans doute, qu'on doit attendre ce ſecours.

J'étois rempli de ces penſées, lorſque, ſuivant la la coûtume, que j'ay de refléchir ſur tout ce qui me vient en l'eſprit, il m'a ſemblé fort étrange, & même impoſſible qu'il fût né en divers temps deux Heros ſi ſemblables en tant de choſes ſi extraordinaires, que le Roy, & le Prince dont je croyois avoir oüi raconter de ſi grandes merveilles.

Cette reflexion a commencé à me faire ſoupçonner, que je révois; & puis m'appercevant que je ne ſçavois pas même l'endroit du monde, où étoit ſcitué l'Etat reformé, & que cet Ambaſſadeur qui devoit être d'un païs fort éloigné du mien, ne parloit pas neanmoins une autre langue que la mienne; j'ay reconnu, voyant que tout cela n'avoit aucune liaiſon avec le reſte de ma vie, que j'avois fait un ſonge, & non pas un voyage. Et, comme on ne fait en dormant, des reflexions de la nature de celle-là, que lorſque le ſommeil étant

prés de ſa fin, n'eſt plus ſi peſant, je me ſuis incontinent éveillé. Si-tôt que j'ay pû être en état, j'ay écrit avec toute la vîteſſe, dont je ſuis capable, les loix que je croyois avoir lûës avec vous, de peur de les oublier. Et voyant avec combien de facilité je m'en étois ſouvenu, j'ay fait deſſein de vous en écrire tout le ſonge.

Nous examinerons enſemble, comment on peut imaginer pendant le ſommeil, tant de choſes en ſi peu de momens; comment elles ſe peuvent ſuivre avec tant d'ordre; & d'où vient qu'il faut enſuite tant de temps pour les mettre ſur le papier. Si certaines gens ſçavoient que j'en euſſe tant perdu à écrire une viſionnaire (car ſi jamais lettre a merité ce nom, c'eſt celle-cy) ils me blâmeroient.

Pour vous, Monſieur, je ſçay que vous en aurez d'autres penſées, & que pluſieurs endroits de mon ſonge, vous feront faire d'utiles reflexions. Quand ma lettre ne ſerviroit qu'à vous divertir, je ne tiendrois pas mes peines perduës; & j'en ſerois trop payé, ſi elle avoit fait rire Monſieur Conrart.

juſques dans le principe, ce qui peut rendre un Etat parfaitement heureux, il faut voir ce qui rend une famille heureuſe.

Une famille ſe peut prendre de deux manieres; ou comme elle devroit être dans le pur état de la nature; ou comme elle peut être, quand il y a du mélange. J'appelle état naturel de la famille, celuy où elle eſt, quand elle n'eſt compoſée que de celuy qui en eſt le chef, & de ceux qui ſont deſcendus de luy. Et je dis qu'il y a du mélange, lorſque d'autres perſonnes y ſont admiſes, ou par hoſpitalité, ou pour y rendre ſervice.

Dans le premier état, une famille eſt heureuſe, lors qu'il s'y trouve quatre choſes. La premiere, quand la puiſſance n'y eſt pas diviſée, & que tous les deſcendans de celuy qui en eſt le chef, luy ſont parfaitement ſoûmis. La ſeconde, lors que chaque particulier de la famille traite les autres particuliers, comme il veut en être traité, & qu'il aime beaucoup plus la commodité de toute la famille, que la ſienne. La troiſiéme, lors que le chef eſt bien perſuadé qu'il n'eſt puiſſant ſur ſa famille, que pour la rendre parfaitement heureuſe, & non pas pour en faire tout ce qu'il luy plaît. La quatriéme, lors que pour regle de ſa conduite, il n'a que l'Evangile, & qu'il le fait garder exactement.

Dans le ſecond état, la famille eſt heureuſe. Premierement, lors qu'on y traite les étrangers ou les voiſins, comme on voudroit en être traité: en un mot, quand on leur témoigne autant d'a-

mitié, que s'ils étoient de la Famille. Secondement, lors qu'on traite les ſerviteurs, comme ayant compaſſion de leur état, & comme on voudroit être traité dans une ſemblable ſervitude. En troiſiéme lieu, lors que les ſerviteurs ont une entiere ſoûmiſſion au chef, & un grand reſpect pourtous ceux de la famille.

Dans ces deux états, tandis que tout va de la ſorte, la famille eſt heureuſe : le chef n'a pas même beſoin de ſe ſervir de ſa puiſſance. Mais, comme il n'y a point d'homme parfait, & qu'il manque toûjours quelque choſe à chacune des perſonnes qui la compoſent, il faut que chaque particulier veille toûjours ſur ſoy-même pour ſe corriger, & que le chef, outre cette exactitude à veiller ſur ſoy-même, veille ſans ceſſe ſur les autres.

Tellement que le chef doit avoir de grandes qualitez naturelles, & pratiquer continuellement toutes les vertus. Mais celles qui luy ſont le plus neceſſaires, ſont

Le diſcernement, pour connoître à quoy chaque perſonne de la famille doit être employée, & comment elle peut être conduite.

La prévoyance, pour prévenir les troubles.

La juſtice, pour regler les differends, & pour pour punir le mal.

La douceur, pour ſupporter les défauts.

Le bon ménage, pour conſerver les biens.

Et l'adreſſe, pour en acquerir par les voyes legitimes.

Il

Il ne peut exercer ces choſes, s'il n'a puiſſance ſur tous les particuliers ; & ſi la famille eſt fort grande, il faut que, ſans diminuer cette puiſſance, il la communique ſelon certaines limites, & avec ſubordination. Il pourra, par exemple, choiſir entre ſes enfans ceux qui auront le plus de talent pour la culture des terres, & les pâturages ; leur donner un certain nombre ſuffiſant de ſerviteurs ; & mettre encore entre ſes enfans ou ſes ſerviteurs, certains degrez de ſubordination, qu'il reglera par l'âge & la ſuffiſance.

Il en employera d'autres au commerce ; d'autres à faire les affaires du dedans ; d'autres à celles du dehors ; d'autres, à manier les deniers, que le pâturage, le labeur, & le commerce produiſent ; d'autres à inſtruire les jeunes aux choſes, auſquelles ils ſont propres, & ſur toutes à la Religion ; d'autres à regler les differends, qui arrivent entre les enfans ou les ſerviteurs, par querelles ou par interêt ; & d'autres, à défendre les biens, & les perſonnes de la famille. Mais il doit être fort ſoigneux d'examiner la conduite de ceux à qui il commet celle des autres, en ſe faiſant rendre compte de l'état des terres, & du pâturage, du commerce, des affaires du dedans, & du dehors ; de la recepte, & de l'employ de l'argent ; de l'inſtruction des jeunes gens ; de la juſtice qu'on rend dans la famille, & de la bonne garde qu'on y fait. Il doit même ſouvent écouter les plaintes qu'on luy fait contre ceux, qui ont les principales adminiſtrations.

Si plusieurs familles semblables se joignant, viennent à composer une ville, chaque chef de famille retenant la puissance dans sa famille, sera soûmis à celuy qui aura le gouvernement de toute la ville; & chaque famille devenant alors, à l'égard de la ville, ce que chaque particulier est à l'égard de la famille, il faudra que chacune contribuë à maintenir la ville, & qu'il y ait des Juges, des soldats, des biens, & des écoles pour le public. Tout cela sera soûmis au Gouverneur, qui examinera la gestion des principaux, comme chaque chef de famille examine celle des administrateurs de sa famille. Mais, comme chaque particulier de famille deviendra sujet à la puissance publique de la ville, il aura deux sortes de devoirs: la premiere regardera les devoirs de la famille; la seconde, ceux des citoyens. Et, comme chaque famille doit plus à la ville qu'à soy-même, chaque particulier doit plus aussi à la ville, qu'à sa famille.

Enfin, si plusieurs villes se joignant, viennent à composer un Etat ou Royaume, chaque Gouverneur sera soûmis à celuy qui aura la conduite de tout le Royaume: & il faudra que chaque ville contribuë à maintenir cette puissance royale, qui sera absoluë pour faire garder les loix, pour faire la geurre, pour ordonner les levées, &c.

Chaque ville doit plus au salut du Royaume, qu'à soy-même. Et ainsi chaque particulier du Royaume a trois devoirs. Ceux de la famille, qui sont préferables à sa commodité particuliere; ceux de la

Digitized by Google

cité, qui ſont préferables à ceux de famille ; & ceux du Royaume, qui ſont préferables à tous les autres.

Celuy qui, à cauſe du gouvernement de tout le Royaume, portera le nom de *Roy*, ſe regardera comme obligé à remplir differens devoirs. Premierement, celuy de particulier, c'eſt-à-dire, d'homme qui, comme tous les autres, doit plus au Royaume qu'à ſoi-même. Celuy de chef de famille, qu'il doit moins conſiderer, que le ſalut du Royaume. Et celuy de Roy, qui l'oblige à faire tout ce qui dépend de luy, pour rendre le Royaume heureux. Le Roy.

Pour cela, il doit prendre garde à deux choſes principalement. La premiere, à donner toûjours bon exemple, en ce qui regarde ſa vie particuliere, & le regime de ſa famille : car de là dépend la bonne vie de tous ceux qui ſont ſoûmis à ſa conduite, & le bon regime de leurs familles ; joint qu'à peine oſera-t'il punir le mal dans les autres, s'il le commet luy-même. Ses Mœurs.

La deuxiéme, de ne faire aucune dépenſe pour luy-même, ou pour ſa famille, ou pour les choſes qui regardent ſa dignité, que ſur le bien domanial de ſa Couronne. L'uſage de ſes biens.

Quant aux biens des villes, & des particuliers, il en eſt le maître abſolu, non pour en faire ce qu'il luy plaît, mais pour en faire tout ce qui eſt utile, ou neceſſaire au bien du Royaume. Et, bien qu'on doive aveuglément luy en laiſſer la diſpoſition, il ne doit en uſer que pour la commodité, l'utilité, ou la neceſſité publique. De même, il eſt maître des parti-

culiers, c'eſt à dire, qu'il les peut employer à tout ce qu'il luy plaît, & même les envoyer à la guerre. Mais il ne les doit expoſer, que quand il s'agit du bien de l'Etat.

Il peut auſſi faire des loix, des levées, des guerres & des traitez.

Il ne peut neanmoins aliéner ſa Couronne.

JUSTICE.

IL peut faire de nouvelles loix: mais, comme il ne pourroit aliéner ſa couronne, c'eſt à dire, ſoûmettre le royaume à la puiſſance d'un autre, ſans le conſentement de tous les ordres du royaume; il n'en peut auſſi changer l'ancien droit, ſi tous les ordres ne le veulent conjointement avec luy.

Il doit la juſtice au public & aux particuliers, par luy immediatement, ou par les Juges qu'il prépoſe.

Ces Juges ne ſe peuvent diſpenſer de garder les loix; & le principal ſoin du Roy eſt de ſçavoir ſi la Juſtice eſt bien adminiſtrée, en écoutant ſérieuſement les plaintes de tout le monde, & en faiſant ſeverement punir, ou le Juge qui a malverſé, ou celuy qui s'en eſt plaint mal à propos. Il doit prendre garde de ne faire pas toûjours examiner ces plaintes par les mêmes perſonnes, de peur qu'elles ne s'entendent, pour le tromper.

Il eſt bon que des perſonnes choiſies, aillent tous les ans dans les Provinces, pour oüir les plaintes: mais il ne faut pas que le même aille deux années de

Digitized by Google

ſuite dans la même province, ni qu'il y mene ſa famille ; & il faut qu'on écoute les plaintes qu'on feroit contre luy, s'il avoit mal-verſé.

Le Roy doit toûjours entendre par luy-même le rapport de ceux qu'il envoye dans les Provinces, & les plaintes qu'on fait contre eux.

FINANCES.

IL a ſon revenu pour ſa famille.

Le domaine de la Couronne, pour ſoûtenir l'éclat de ſa dignité.

Les levées, pour ſoûtenir les dépenſes ordinaires, comme de payer ceux qui ſervent à rendre la juſtice, qui doit être gratuitement faite aux particuliers, & les ſoldats des garniſons, ou les troupes qu'on doit toûjours tenir prêtes pour les occaſions preſſantes ; d'entretenir les ponts, les chauſſées, &c.

Et les dépenſes extraordinaires, comme les guerres, les travaux publics, &c.

Il faut qu'il y ait toûjours un grand fonds tout prêt, parce que les occaſions peuvent être preſſantes, & qu'il y va ſouvent du ſalut de l'Etat : joint que quand on fait des levées à la hâte, on ne le peut jamais faire avec cette juſtice, qui veut qu'on épargne les foibles, & que d'ailleurs on uſe de ſeveres contraintes, qui font ſouvent plus de tort aux Provinces, que la levée même.

Il faut que les levées ſe faſſent ſur les particuliers, par les perſonnes que le peuple même élit, & que

les Officiers, que le Roy prépose dans les villes, les reçoivent des élûs, pour les porter aux Receveurs generaux des Provinces, & de là au tresor.

Il faut que les Envoyez dans les Provinces, écoutent les plaintes contre les Receveurs, & celles des Receveurs contre les élûs ; & que le Roy soit exact à entendre le rappport des Envoyez; qu'il fasse compter tous les ans le Gardedu Tresor, & que les Envoyez fassent compter les Receveurs tous les ans.

Il faut punir de mort tout vol de finance, & toute exaction.

GUERRE.

LE Roy la doit faire justement ; & dés qu'il la fait, les peuples la doivent croire juste.

Une guerre ne peut être juste, que quand l'interêt qui l'a fait entreprendre, est important à l'Etat; quand les ennemis doivent y satisfaire; quand on ne peut les y obliger autrement, que par les armes ; quand on voit qu'ils se préparent à entrer dans le royaume;qu'ils font des ligues, & qu'ils se feront trop forts,si on ne les prévient; qu'ils ont enfraint les traitez &c.

Les soldats doivent être bien payez & suffisamment, pour ne point être obligez à faire des desordres, qui ruinent plus une Province en un mois, que si on faisoit sur elle dix fois plus de levée; & que les soldats ne tirent de profit de leurs violences.

Il faut punir de mort ces exactions.

Digitized by Google

Il faut que les ſoldats campent toûjours, & qu'ils s'accoûtument à porter ce qu'il faut pour camper, ſur tout dans le royaume, pour ne pas incommoder les villes.

PAIX.

LE Roy peut faire la paix : mais il la doit inviolablement garder, aprés l'avoir jurée.

S'IL EST PLUS RAISONNABLE de partager le Royaume entre les freres, que de le laiſſer à l'un d'eux.

I.

LEs freres étant nez d'un même pere, doivent avoir mêmes droits à la ſucceſſion.

II.

Il n'y a rien de ſi injuſte, que de rendre des fils de Souverain, ſujets de leur frere.

III.

Une Puiſſance balancée, n'eſt pas ſi ſujette à ſe tourner en tyrannie.

I.

IL ne faut pas regarder en matiere d'Etat, ce qui eſt le plus convenable aux enfans d'un même Roy, mais ce qui eſt convenable au royaume.

II

En ce cas, les freres ne deviennent pas ſujets : ils l'étoient de leur pere ? & l'un d'eux ceſſe de l'être.

III.

Il vaut mieux ſouffrir d'un ſeul ; que de pluſieurs.

Digitized by Google

SUPPOSE' QU'IL N'EN FALÛT QU'UN pour commander à tous, n'eſt-il pas mieux de choiſir le plus capable des freres, que l'aîné, ſuppoſé qu'il ne ſoit pas le plus capable?

I.

S'Il faut ſe ſoûmettre, on ſe doit ſoûmettre au plus raiſonnable, & non au plus vieil.

I.

LE plus vieil doit être le plus raiſonnable; & ſi cela n'eſt pas, on le doit regarder comme celuy à qui Dieu donne le premier un droit, qui ne peut dépendre de l'élection des hommes, ſans les expoſer à mille guerres.

SUPPOSE' QU'IL FAILLE, POUR EVITER les guerres, ſe ſoûmettre à l'aîné, faut-il qu'il ſoit tout-puiſſant?

I.

ON ne peut manquer d'être malheureux ſous un Prince tout-puiſſant, s'il arrive qu'il ſoit ou mêchant, ou inſenſé.

I.

ON ne ſçauroit manquer d'être mal-heureux ſous un Prince, fût-il tout bon & tout ſage, quand il n'eſt pas tout-puiſſant. Il empêchera bien les maux qu'il pourra empêcher, mais ceux auſquels il ne pourra rien, deviendront extrêmes.

II.

On n'a jamais été ſi malheureux, que ſous les ty-

II.

Quand un Prince voit que rien ne luy reſiſte, il ne fait

rans,

rans, parce qu'ils ne vouloient pas que rien leur resistât.

plus de ſi grands maux ; & les plus grands qu'on faſſe, ſont ceux qu'on fait pour regner.

TOUT CELA EST VRAY.

Par les exemples, & par les raiſons.

I

Auguſte, ce qu'il a fait pour regner.

Ce qu'il a fait étant établi.

Il faut toûjours établir la Royauté ſur des raiſons generales ; & le bien public veut que, ſans conſiderer ce qui eſt, on ſuive ce qui doit être.

II.

L'aîné n'eſt pas toûjours le plus ſage : mais il le doit être ; & c'eſt toûjours luy qui étant né le premier, a eu le premier droit à l'Empire.

III.

Si l'on donnoit au plus ſage, le plus fol ſouvent le pretendroit être : cela feroit une guerre civile ; & c'eſt le plus grand mal d'un Etat. Au lieu que déferant à l'aîné, on n'a plus à conteſter.

IV.

Si l'on partageoit, la puiſſance s'affoibliroit ; & outre que les freres ſe font la guerre, chacun d'eux eſt plus foible contre l'étranger, & contre ceux des ſujets qui ſe veulent revolter.

V.

Si le Prince n'eſt tout-puiſſant ſur ſes ſujets, ils

font des resistances qui causent des guerres.

VI.

Si le tout puissant est tres-méchant, il ne se peut emporter qu'à des débauches, & à quelques cruautez contre des particuliers : mais jamais il n'a la pensée de détruire tout l'Etat.

MAXIMES
TIREES
DE L'HISTOIRE.

I

Un Prince doit toûjours reſpecter la memoire de ſon Pere, la bien-ſeance le veut, & ſouvent l'interêt.

PHilippes Roy d'Eſpagne, aprés avoir fait brûler le phantôme de Conſtance Ponce, Confeſſeur de Charles-Quint ſon pere, voulut auſſi faire faire le procés à la memoire de ce Prince pour hereſie. Mais on luy repreſenta qu'il n'auroit aucun droit à la Couronne, s'il ſe trouvoit que ſon pere fût mort hérétique ; & qu'en ce cas, la

reſignation qu'il luy avoit fait de ſes Etats, ſeroit nulle : cela ſeul l'empécha de faire condamner la memoire de ſon pere.

II

C'eſt une faute que de prendre pour ſûreté, la parole d'une perſonne, qui n'eſt pas maîtreſſe de la tenir.

En mil cinq cens ſoixante, Caſtelnau, & les autres conjurez contre les Guiſes, furent aſſiegez dans Nozé, par Jacques de Savoye Duc de Nemours, qui ne pouvant les avoir de force, les en tira par belles promeſſes, leur diſant qu'il les meneroit au Roy même, & qu'ils ne ſeroient point mis priſonniers. Ils devoient prendre garde que François II. ne ſuivant que les mouvemens des Guiſes, ne tiendroit jamais cette promeſſe. En effet, dés que Caſtelnau, & ſes compagnons furent arrivez, les Guiſes les firent empriſonner ; & le Duc de Nemours crut en être quitte, en diſant, *je n'y puis rien.* Il ne devoit donc pas promettre.

Cet exemple fait voir auſſi, que tout eſt expoſé, quand un Prince a la foibleſſe de ſe laiſſer gouverner en tout.

III.

Un Prince, quelque jeune, & quelque mal-habile qu'il ſoit, obtient toûjours quelque titre honorable, quand il eſt de bonnes mœurs.

François II. s'il n'eut de grande vertus, merita au moins d'être appellé *le Roy ſans vice.*

IV.

Il eſt difficile d'uſer de beaucoup d'artifices, lors qu'on gouverne, ſans être ſoupçonné de bien des crimes, que ſouvent on ne commet pas.

Catherine, mere de François II. avoit tant employé d'artifices, pour ſe maintenir dans le gouvernement contre les Guiſes, & les Princes de France, en favoriſant toûjours le parti le plus foible, pour le mettre en état de balancer l'autre; que la plûpart, voyant les Guiſes au deſſus de tout, ſi le Prince de Condé eût été décapité, & que cette éxécution avoit été empêchée par la mort ſubite de François II; crûrent que Catherine avoit avancé la mort du Roy, pour ſauver le Prince de Condé; & qu'elle n'avoit ſauvé ce Prince, que pour balancer le crédit des Guiſes.

V.

Les Princes croyent trop legerement ceux qui s'empreſſent autour d'eux, pendant qu'ils regnent; & s'ils regardoient ce qui eſt toûjours arrivé aprés la mort de leurs ſemblables, ils ne croiroient pas ſi legerement toutes les proteſtations, qu'on leur fait pendant qu'ils vivent.

De tant de grands Seigneurs, qui étoient à la Cour de François II. quand il mourut, il n'y eut que Sauſac, & la Broſſe qui avoient été ſes gouverneurs, & l'Evêque de Senlis, qui priſſent ſoin de ſes funerailles. Jamais les Guiſes, eux qui avoient fait ſonner ſi haut leur zele pour le ſervice de ce Prince, & qui étoient redevables de tant de biens à ſa bonté, ne ſongerent à luy rendre ces derniers devoirs. Cela leur fut reproché; & l'on trouva ſur le poëlle,

qui couvroit le corps du Roy, un billet, avec ces mots ; *Tanneguy du Caſtel, où es-tu?* Ce Tanneguy eſt celuy, qui revint pour faire les funerailles de Charles VII. ſon bien-faicteur, ſans craindre le reſſentiment de Louis XI.

VI.

Il n'y a point de maux, que ne cauſe l'ambition d'une perſonne, qui veut toûjours gouverner, parce qu'elle a commencé à gouverner.

Catherine ſe ſervoit tantôt du parti hugenot, & tantôt du parti Catholique, ne favoriſant l'un & l'autre, qu'autant que les Chefs luy ſembloient utiles à ſon deſſein. Cependant les choſes vinrent à tel point, qu'ayant ſervi à fortifier peu à peu tous les deux, ils furent en état d'éclater, & ſe rendirent maîtres de tant de places, que partageant toute la France, elle ſe vit preſque en état de n'avoir aucune retraite ſûre ni pour ſon fils, ni pour elle. En d'autres occaſions, elle ne voulut jamais conſentir à terminer les differens, par la priſe du Prince de Condé. Il s'étoit rendu legerement dans un endroit, où elle étoit en puiſſance de l'arrêter: cependant elle le laiſſa aller. Et, aprés la priſe de Bourges par le Roy, & le Duc de Guiſe, on n'avoit qu'à enveloper le Prince dans Orleans: mais elle n'y voulut jamais conſentir, & fit reſoudre qu'on iroit à Roüen.

VII.

On ne doit pas croire qu'on ſoit fort aimé, pour avoir une groſſe Cour dans la proſperité.

Lors qu'on donna la bataille de Dreux, les huguenots eurent d'abord tant d'avantage, que pluſieurs des Catholiques croyant leur parti défait, en apporterent la nouvelle juſqu'à Paris; & dés ce moment la Ducheſſe de Guiſe qui avoit une groſſe Cour, ſe vit abandonnée de tout le monde. Comment ceux qui l'avoient ſi-tôt abandonnée, pûrent-ils ſe montrer à elle le lendemain, qu'on apprit que les Catholiques avoient gagné la bataille?

VIII.

Avec la reſolution qu'il faut avoir, lors qu'on veut ſe maintenir entre deux partis puiſſans, il faut avoir bien de la ſoupleſſe dans les changemens; & ſouvent cette ſoupleſſe eſt un grand mal.

Quand la fauſſe nouvelle de la défaite des Catholiques vint à Paris, la Reine Catherine, ſans s'émouvoir, dit à ceux qui ſe trouvérent preſens, quand elle la reçût, *Hé bien, il faudra donc prier Dieu en François!* & ſe mit à carreſſer les amis du Prince, & des nouvelles opinions. Le lendemain ſçachant la verité, elle fit faire des feux de joye, & envoya (à regret, diſoit-on, mais pourtant de la meilleure grace du monde) le commandement de l'armée au Duc de Guiſe.

Digitized by Google

IX.

Le zele qui porte à mal faire, ne peut venir que d'une fauſſe Religion.

Ce que fit Poltrot de Meré, lors qu'il tua le Duc de Guiſe, pour ſauver le parti huguenot, le montre bien. Le Duc avoit pardonné à un autre, qu'un ſemblable zele avoit porté à un pareil attentat; & ce Prince voulut, en luy pardonnant, montrer la difference qu'il y avoit entre ſa Religion, & celle de ce huguenot.

X.

Il y a de l'injuſtice à faire de mauvais jugemens ſur des apparences, pour fortes qu'elles ſoient.

On avoit crû que le Duc de Guiſe étoit cauſe du déſordre de Vaſſy; & il y avoit quelques apparences, qui ſembloient favoriſer cette croyance. Cependant, ce Prince aſsûra en mourant, que cela n'étoit point; & ce qui fait croire qu'il diſoit la verité, c'eſt qu'il mouroit ſi chrétiénnement, que pour empêcher qu'on ne vengeât ſa mort, il conſeilloit la paix avec l'Admiral, qu'on ſoupçonnoit d'avoir été l'auteur de ſa mort.

XI.

Il faut, tout au plus, quand une extrême neceſſité le veut, tolerer l'exercice d'une fauſſe Religion: mais il ne faut, pour quoy que ce ſoit, accorder des privileges, ou des exemptions à ceux qui la profeſſent.

Auſſi, lors qu'on fut contraint de tolérer la Religion prétenduë reformée en France, ne voulut-on jamais ſouffrir que les Prétendus Reformez fuſ-

ſent

ſent exempts de dixmes. Si cela eût été, la pluſpart des gens de la campagne ſe fuſſent mis de leur parti, pour épargner la dixiéme partie de leur revenu.

XII.

Il ne ſuffit pas de preparer du ſecours à des aſſiegez, mais il faut leur faire ſçavoir par des voyes promptes, qu'on leur en a preparé, afin qu'ils ne ſe découragent pas, avant que le ſecours ſoit arrivé.

Elizabeth Reine d'Angleterre, qui avoit ſurpris le Havre, & qui ſçut que le Roy de France l'aſſiégeoit, ſe contenta de faire preparer une flotte de ſoixante gros vaiſſeaux, & d'en envoyer les nouvelles par dix-huit cens hommes, qui ne pûrent arriver à la vûë du Havre, que le lendemain de la compoſition, qu'en avoit fait l'Admiral d'Angleterre. Si on luy eût envoyé quelques barques, dés qu'on prit le deſſein de le ſecourir, il n'auroit pas rendu cette place.

XIII.

Il ne faut jamais ſe fier aux traitez qu'on fait, à condition de rendre des places quelque temps aprés, parce qu'on trouve toûjours de quoy les éluder, & que ce qu'on a accordé pour y parvenir, eſt autant de perdu.

Ainſi, Henry II. promit par le traité de mil cinq cens cinquante-neuf, fait avec l'Angleterre, de rendre Calais dans huit ans. On s'en mocqua ſous Charles IX. & l'on prétendit que les Anglois avoient fait des entrepriſes ſur les François contre la foy du traité, par lequel on avoit promis de ne rien entreprendre, de part ni d'autre.

XIV.

Il eſt dangereux de permettre aux Seigneurs particuliers d'être armez.

Le Cardinal de Lorraine avoit obtenu de Charles IX. permiſſion d'avoir des gardes, dans un temps où il étoit défendu à tous les particuliers d'aller armez. Le Maréchal de Montmorency Gouverneur de Paris, ne le put ſouffrir; & luy ayant fait dire, de faire mettre à ſes gardes les armes bas, ſans qu'il voulût déferer à cet ordre, le chargea en paſſant dans la ruë S. Denis: ce qui penſa ſoûlever tout Paris, & renouveller la guerre.

XV.

Il n'y a rien de plus propre à cacher les grands deſſeins, que d'en faire le projet dans des occaſions, où il ſemble qu'on ne penſe qu'à ſe divertir.

Catherine fit croire à tout le monde, qu'elle n'avoit fait le voyage de Bayonne, que pour voir Iſabelle ſa fille; & l'on crut par tant de bals, de carrouſels, & de divertiſſemens qu'on donna à cette Princeſſe, que Catherine ne penſoit qu'à la divertir. Mais, pendant que toute la Cour ne penſoit qu'à ces divertiſſemens, & que les Proteſtans, auſſi-bien que les Catholiques, en prenoient leur part, Catherine méditoit avec le Duc d'Albes, une ſecrette alliance entre la France & l'Eſpagne, pour ruiner les Proteſtans.

Digitized by Google

XVI.

Souvent, aprés avoir fait ſecretement un grand projet, on en ruine l'execution en lâchant quelque mot, qu'on croit n'être pas entendu.

Ainſi le Duc d'Albes, aprés les conferences qu'il avoit euës avec la Reine, dit, à une occaſion, que *la tête d'un ſaumon valoit mieux que toutes les grenoüilles d'un marais* : ce qui réveilla les Proteſtans, & leur fit croire qu'il avoit conſeillé à Catherine, de ſe ſaiſir de leur chef. Et depuis ce temps, ils ſe défiérent tellement d'elle, qu'elle ne put prendre aucune meſure avec eux.

XVII.

La Religion eſt le plus odieux pretexte, qu'on puiſſe donner à une cruauté.

En mil cinq cens ſoixante-huit, les Eſpagnols jaloux de l'établiſſement des François dans la Floride, prirent le fort-Charles, qu'on y avoit fait bâtir, & déchirerent tous les François par morceaux, aprés leur avoir crevé les yeux, diſant qu'ils les traitoient ainſi, non comme François, mais comme Lutheriens.

XVIII.

Dieu permet ordinairement, que les grandes cruautez ſoient ſeverement punies.

Dés que les Eſpagnols ſe furent rendus maîtres de la Floride, quelques barbares du païs, qui gemiſſoient ſous leur tyrannie, s'étant joints à une troupe de François étrangement reſolus, entrerent du premier aſſaut dans le Fort. Tout ce qui s'y trouva

d'Eſpagnols, furent aſſommez ou pendus, avec cet écriteau qu'on mit au deſſus de la potence, *non comme Eſpagnols, mais comme Corſaires.*

XIX.

Souvent Dieu permet qu'un particulier ſoit offenſé, & fait ſervir ſon reſſentiment à une vengeance publique.

Le Conſeil de Charles IX. n'étoit pas d'avis de venger le maſſacre fait des François dans la Floride; & ce fut un Gaſcon nommé Dominique de Bourges, qui offenſé de ce que les Eſpagnols l'ayant pris autrefois dans les guerres d'Italie, l'avoient mis en galere, vendit ſon bien, & mena deux cens François à ſes dépens juſqu'à la Floride, où ſe joignant aux barbares, il vengea ſon affront, & celuy de ſa patrie.

XX.

On ne viole point impunément une alliance; & il n'y a point d'interêt qui puiſſe autoriſer ce qu'on fait contre le droit des gens.

Les Portugais ſçachant que Bertrand, fils de Montluc, étoit en mer pour aller faire des forts dans le Royaume de Navicongo, où l'on vouloit établir un commerce qui leur feroit tort; & voyant qu'il faiſoit deſcendre quelques-uns des ſiens en l'iſle de Madere, pour faire de l'eau, les repouſſerent à grands coups de canon, ſans conſiderer l'alliance qui étoit entr'eux & les François. Bertrand, indigné d'un traitement qu'il devoit ſi peu attendre, mit huit cens hommes à terre, alla droit à eux, tandis que ſon frere les coupoit par derriere, les enveloppa, & les tua tous: il marcha juſqu'à la ville, qui donne le nom à toute l'iſle, & la ſaccagea.

Digitized by Google

XXI.

Il ne faut pas toûjours porter ſa vengeance à l'excez, ſur tout, quand on peut faire autrement, ou que le lieu, où l'on l'exerce, eſt ſaint.

Montluc ſe devoit contenter d'avoir pris la ville, & donner lieu à quelque reſte de garniſon, retirée dans la grande Egliſe, de demander compoſition. Il fut impatient, & les voulut forcer dans cette Egliſe; il y reçut un coup, dont il mourut.

XXII.

Il ne faut pas appeller miracle, ce qui eſt extraordinaire, & qui arrive à propos, pour ſauver de quelque peril.

Quand le Prince de Condé, chef des huguenots, ſe ſauva de Noyon en Bourgogne, il eut à peine paſſé la riviere à gué vis-à-vis de Sanſerre, que les troupes du Roy parurent ſur le bord qu'il venoit de quitter, & ſe preparoient à paſſer par le même gué le lendemain matin: mais elles en furent empêchées par une cruë d'eau, qui ſurvint ſubitement pendant la nuit. Les huguenots dirent, que c'étoit un miracle.

XXIII.

C'eſt rendre un grand ſervice à l'Etat, que de tuer en guerre celuy qui s'éleve contre le Prince legitime, ſous quelque pretexte que ce ſoit. Mais c'eſt commettre un meurtre execrable, que de tuer un chef de party qui s'eſt rendu, & qui ne combat plus.

Ainſi, Monteſquiou, Capitaine des gardes du Duc d'Anjou, eût fait une belle action, s'il eût tué le Prince de Condé, chef du party huguenot, dans un combat: mais il commit une lâcheté, en

tuant ce Prince, assis prés d'un buisson, tout blessé, & se confiant en la parole de deux gentilshommes, ausquels il s'étoit rendu.

XXIV.

Quelque excellent que soit un sujet, il déplaît à son Roy, quand il pense à s'en allier de trop prés.

Charles IX. aimoit le jeune Duc de Guise, & le consideroit comme un Prince de grande valeur: mais, si-tôt qu'il s'apperçût que ce Prince aimoit Marguerite de France sa sœur, il commanda à Henry d'Angoulesme, son frere bâtard, de le tuer. Ce que le Duc évita, en épousant Catherine de Cleves.

XXV.

C'est abuser de l'autorité, que de donner des ordres pareils.

Un Roy peut empêcher, que sa sœur n'épouse un de ses sujets: mais il ne doit pas se porter à une si étrange extremité.

XXVI.

Il ne faut jamais proposer que des affaires faisables; & la chose du monde qu'il faut le moins faire servir à l'ambition, est un mariage, où l'âge est disproportionné.

Catherine avoit envie de faire Charles IX. Roy d'Angleterre, en luy faisant épouser Elisabeth. Elisabeth, sur la proposition qu'on luy en fit, dit que Charles IX. étoit trop grand, & trop petit: trop grand Roy, pour aller dans un autre Royaume; & trop jeune, pour épouser une femme de trente-huit ans, lors qu'il n'en avoit que vingt-un.

Il épousa une autre Elisabeth, fille de l'Empereur Maximilien II.

Digitized by Google

XXVII.

Il ne faut pas, aprés avoir fait connoître qu'on ſçait qu'une affaire n'eſt pas ſortable, en écouter une qui l'eſt moins.

Eliſabeth Reine d'Angleterre, aprés avoir témoigné qu'elle ne pouvoit écouter les propoſitions de mariage de Charles IX. écouta celles qu'on luy fit pour le Duc d'Anjou, qui étant ſon puîné, étoit d'un âge plus diſproportionné à celuy de cette Reine; & ce mariage ne fut rompu que par le maſſacre de la S. Barthelemy. Il eſt vray qu'on peut dire, que ſi le Duc d'Anjou étoit plus jeune Charles IX, il n'étoit pas Roy de France; & c'étoit politiquement le plus grand empêchement qu'il y eût au mariage de luy & de la Reine d'Angleterre.

XXVIII.

Les pretextes de la guerre, n'en ſont preſque jamais les veritables motifs.

Selim, aprés la mort de Soliman ſon pere, fit deſſein ſur l'Iſle de Chypre. Il diſoit que c'étoit pour bâtir des Moſquées, & que le Mufphty luy avoit fait connoître, qu'il n'en pouvoit faire que dans un païs conquis ſur les Chrétiens. Cependant il ne conſideroit l'iſle de Chypre, que parce qu'il y croiſſoit d'excellent vin; & faiſoit en effet, quand il conquit cette iſle, une action contraire à ſa Religion, qui défend l'uſage du vin.

Il voulut encore pretexter la rupture qu'il faiſoit avec les Venitiens, en diſant que Chypre étoit une dépendance de l'Egypte, que ſes predeceſſeurs avoient conquis ſur les Mamelus: comme ſi la violence avec

laquelle ils avoient usurpé une partie des Etats des Mamelus, étoit un titre pour conquerir l'autre.

XXIX.

La perfidie des Turcs, est une des causes de leurs conquêtes ; & comme ils en font un acte de Religion, on ne doit jamais s'y fier.

L'exemple de Selim, qui rompit sans cause l'alliance qu'il avoit avec les Venitiens, en disant que Chypre étoit une dépendance de l'Egypte, le montre ; & Mustapha qui commandoit son armée en Chypre, trouvant que la Capitale avoit trop resisté, ne feignit pas, aprés avoir reçû Bragadin, qui en étoit Gouverneur, à composition, de le faire écorcher tout vif. Il faut, aprés de semblables traitemens, que des Gouverneurs de place, soient bien zelez, pour faire de longues resistances.

XXX.

Celuy qui a assez de cœur & de Religion, pour défendre une place jusques à l'extrémité contre des infideles, dont il connoît la cruauté, en a toûjours assez, pour souffrir le martyre le plus cruel.

Ce même Bragadin, qui s'exposa tant de fois pour défendre la Capitale de Chypre, souffrit avec tant de constance tous les tourmens que Mustapha luy fit endurer, qu'on peut dire qu'il triompha de de la perfidie, & de la cruauté de cet ennemi.

XXXI.

XXXI.

Une autre cauſe de la facilité, que les Turcs ont de conquerir & de conſerver leurs conquêtes, eſt le peu d'intelligence des Princes Chrétiens.

Famagouſte fut priſe preſque à la vûë de deux cens vingt-cinq galeres, de ſix galeaſſes, & de vingt-cinq gros navires de Chrétiens, dont les Chefs, au lieu de ſecourir cette place, s'amuſoient à conteſter pour les rangs.

XXXII.

Quand les Chrétiens ſe ſont entendus, les Turcs ont toûjours été battus.

Cela ſe voit en cette même guerre, où, dés que Dom Joüan d'Auſtriche, qui commandoit l'armée Eſpagnole, Marc Antoine Colonne qui commandoit celle du Pape, & Sebaſtien Venier, qui commandoit celle des Venitiens, furent d'accord, ils gagnerent cette victoire ſi memorable de Lepente, où les Infideles furent entierement vaincus; cent dix-ſept de leurs galeres priſes, plus de vingt coulées à fonds, vingt-cinq ou trente mille de leurs ſoldats noyez, prés de quatre mille faits priſonniers, & tous leurs chefs tuez, à la reſerve du Baſſa Porthau, qui ſe ſauva dans un eſquif à Lepente, & d'un vieux Capitaine, qui ſauva trente-deux galeres de tout ce prodigieux armement des Turcs.

Cependant, la mes-intelligence des Chrétiens remit les affaires en tel état, qu'aprés un ſi grand ſuccés, les Venitiens furent contraints à demander la paix.

Digitized by Google

XXXIII.

Il n'y a rien qu'on doive tant apprehender, que le changement ſubit d'un Prince, qui fait tout d'un coup de grands avantages, des careſſes, & même des confidences à ceux qui ont porté les armes contre luy.

L'Amiral, & tous ceux de ſon parti ſe laiſſerent ſurprendre aux bons traitemens que Charles IX. & la Reine ſa mere leur fit. L'Amiral crut que le Roy l'avoit tout à fait remis en grace, voyant qu'il avoit rendu Brange au Prince Ludovic de Naſſau, & qu'il luy avoit fait une fauſſe confidence du deſſein qu'il feignit d'avoir, de ſe retirer de la captivité où il ſe plaignoit, que Catherine ſa mere, & le Duc d'Anjou ſon frere, le tenoient.

XXXIV.

Quelque précaution qu'on ait, il eſt difficile de ſe défendre des ruſes d'un Prince, qui non ſeulement promet, mais fait toutes les choſes qu'on peut ſouhaitter de luy.

L'Amiral crut aſſez, par les démonſtrations de bien-veillance que luy donnoit Charles IX. qu'il étoit bien dans ſon eſprit; mais il ne put en douter, lors qu'il vit faire à Charles IX. les deux choſes qui ſembloient être les plus difficiles à croire, & les plus propres au deſſein des huguenots. L'une, étoit le mariage du Prince de Navarre, avec Marguerite de France ſa ſœur, dans le temps que le Pape negocioit, pour la faire épouſer au Roy de Portugal. L'autre, étoit la guerre de Flandre. Cependant, ce mariage & cette guerre ne ſervirent que de couverture au maſſacre de la S. Barthelemy.

Digitized by Google

XXXV.

Il eſt dangereux, lors qu'on veut ſurprendre un party, en careſſant ceux qui en ſont les chefs, de leur faire des biens qui paroiſſent trop effectifs, parce que cela donne ſoupçon à ceux d'un party contraire, & leur fait craindre que l'on ne les veüille perdre, en leur faiſant croire qu'on ne careſſe les autres, que pour les détruire.

Ainſi, Meſſieurs de Guiſe voyant le mariage de Marguerite de France avec un Prince huguenot, & la guerre de Flandre, dont Ludovic de Naſſau, & tout le party huguenot paroiſſoit tirer tant de profit, craignirent qu'on ne leur en voulût, quoique le Roy leur eût dit que tout cela ne ſe faiſoit, que pour mieux faire tomber l'Amiral dans le piege, qu'on luy tendoit.

XXXVI.

Les ruſes qui vont trop avant, ſont des trahiſons; & il ſied mal aux Souverains d'en uſer.

La S. Barthelemy eſt une choſe ſi étrange, aprés ce que Charles IX. avoit fait, pour aſſûrer l'Amiral de ſa bien-veillance, qu'on ne peut y penſer, ſans horreur.

XXXVII.

Il ne faut rien dire qui découvre, qu'on a des deſſeins contraires aux choſes qu'on fait.

Charles IX. en s'excuſant au Legat du Pape, de ce qu'il ne donnoit pas ſa ſœur au Roy de Portugal, luy dit qu'il étoit engagé ailleurs, c'étoit-à-dire, avec le Prince de Navarre. Il conjura pourtant fort le Legat, d'aſſûrer ſa Sainteté de ſon obéïſſance filiale,

& ajoûta, en luy ſerrant la main : *O s'il m'étoit permis de m'expliquer d'avantage!* Ce mot dit un Legat, proposdu mariage de ſa ſœur avec un huguenot, devoit ſervir de couverture à quelques deſſeins bien contraires aux Hugenots.

XXXVIII.

Il ne faut jamais rendre les Souverains jaloux ; & pour les guerir de ce mal, il faut former, ſi l'on peut, des deſſeins éloignez de ce qu'ils craignent.

Dès que Catherine, mere de Charles IX. s'apperçût que ce Prince étoit jaloux du Duc d'Anjou ſon frere, elle commça à negocier pour le faire Roy de Pologne ; & cette negociation guerit l'eſprit du Roy.

XXXIX.

Quelque perſuadé qu'on ſoit de la bonne intention de ceux avec qui l'on a fait des traitez, il ne faut jamais exécuter ce qu'on a promis, que le temps auquel on l'a promis, ne ſoit arrivé.

Si l'Amiral n'eût conſenti à la reddition des places de ſûreté, qu'on n'avoit accordées aux huguenots, que dans le terme preſcrit, on n'auroit pas ſitôt attenté ſur ſa vie.

XL.

On eſt ſi perſuadé, que ceux qui attentent ſur la vie des autres, doivent perir par quelque attentat, que quand on voit perir des perſonnes, qui apparemment ont conſpiré contre d'autres, on croit que c'eſt une punition de cette conſpiration.

Lors que le Duc de Guiſe fut tué à Blois, on dit

que quinze ans auparavant il avoit été d'avis de ſe défaire de l'Amiral, & que cet avis avoit été donné dans la même chambre, où il avoit été tué. On dit auſſi que Henry III. encore Duc d'Anjou, avoit préſidé à un ſemblable conſeil dans maiſon la de Bondy à S. Cloud, & au même endroit où il fut tué, étant devenu Roy de France.

La Religion défend de tuer ſes ennemis les plus déclarez, ſi ce n'eſt en guerre, encore faut-il uſer de tout autre moyen, avant que d'en venir à celui-là.

XLI.

Souvent on en veut à deux partis, quoy qu'on ſoit d'accord avec l'un contre l'autre.

Catherine étoit d'accord avec les Guiſes, de faire périr l'Amiral : mais on a crû nonobſtant cela, qu'elle penſoit que, dés que l'Amiral ſeroit aſſaſſiné, les Montmorency ſe jetteroient ſur les Guiſes, comme autheurs de ce meurtre; & que quand ils ſeroient aux mains à demi défaits les uns par les autres, le Roy ſortiroit ſur eux avec tous ſes gardes, pour les exterminer comme des ſeditieux.

XLII.

Depuis qu'on eſt engagé trop avant, il ne faut plus chercher d'évaſion; & il vaut mieux faire bonne mine, que de témoigner que l'on veut éviter le peril, où l'on eſt.

Si l'Amiral n'eût point été conſeillé, aprés avoir été bleſſé par Maurevel dans Paris, de quitter la ville, on n'auroit pas commencé le meurtre des huguenots le jour de la S. Barthelemy ; & peut-être en auroit-on changé la reſolution : car Charles IX. avoit peine à ſe reſoudre à cette ſanglante éxécution.

Mais, comme on lui vint rapporter que l'Amiral méditoit sa fuite, & qu'on lui representa que si ce chef de party échapoit, on tomberoit dans des inconveniens pires, que tout ce qui avoit précédé, le Roy consentit à tout.

XLIII.

Un Prince doit se défier des conseils de personnes interessées, sur tout quand ils luy veulent persuader un mal, qu'ils ne souhaitent que pour leur bien particulier.

Charles IX. avoit horreur du meurtre des huguenots, & voïoit que tous ceux qui le luy conseilloient, ne le faisoient que par interêt, cependant il y consentit.

XLIV.

Un Prince qui force ses bonnes inclinations, pour consentir à un mal, va souvent au delà de ce mal même.

On ne conseilloit à Charles IX. que le meurtre de certains chefs des huguenots. Il eut une extréme peine à s'y resoudre : mais l'effort qu'il fit sur luy-même, le mena plus loin qu'on ne pensoit. Car, sur ce qu'on vouloit excepter le Roy de Navarre, & le Prince de Condé, il dit : *Hé bien, puis qu'il le faut, je ne veux pas qu'il en reste un seul, qui me le puisse reprocher.* Il eut pourtant encore d'étranges émotions, quand l'heure de l'éxécution approcha, & voulut même la retarder : mais, quand il sçût qu'elle étoit commencée, il prit luy-même une arquebuse à giboyer, & tâcha de canarder des fenêtres du Louvre Montgomery, & une centaine de Gentils-hommes qui étoient à l'autre bord de la riviere, cherchant

des bâteaux, pour venir au secours de ce Prince, qu'ils croyoient que les Guises avoient investis dans le Louvre.

XLV.

Ce meurtres publics ne sont jamais restraints à ce qui leur sert de pretexte.

On disoit que celuy de la S. Barthelemy, n'étoit que pour se défaire des huguenots, qui pouvoient perdre l'Etat. Cependant on tua les vieillards, les enfans, les femmes grosses, & plusieurs Catholiques. Un boucher se vanta au Roy même, d'avoir égorgé cent cinquante personnes en une seule nuit; & un tireur, d'en avoir expédié quatre cens pour sa part. Quand on va si vîte, on examine peu qui l'on tuë : il arrive même souvent, qu'on épargne ceux qui ont le plus de part à la chose, qu'on fait servir de pretexte à ces tuëries. Ainsi le Duc de Guise retira dans son hôtel plus de cent Gentils-hommes huguenots.

XLVI.

Certaines merveilles sont souvent cause de grandes erreurs; & il ne faut pas les prendre legerement pour des signes de ce que Dieu veut.

Sur le midy du premier jour de ce grand massacre, une aubépine qui étoit depuis long-temps dans le cimetiere des SS. Innocens, demi seche, & dépoüillée de feüilles, poussa des fleurs en quantité. Les Catholiques prirent cette merveille pour un miracle, par lequel Dieu autorisoit le meurtre des huguenots; & les huguenots la prirent pour un mi-

Digitized by Google

racle, par lequel Dieu marquoit, que tous les huguenots que l'on tuoit, étoient autant de martyrs. Le Roy voulut voir ce prodige : l'on y alla de tous les côtez de la ville, tambour battant ; & l'on croyoit que plus on tuoit de huguenots, en faiſant cette proceſſion, plus on la rendoit agréable à Dieu.

XLVII.

Les Princes à force d'écouter des flatteurs, & des gens qui déguiſent tout par interêt, ſont ſujets à ſe glorifier des choſes, qui devroient leur faire honte.

On avoit tant dit de fois à Charles IX. que le maſſacre de l'Amiral, & de tous ceux du parti huguenot, étoit legitime, & tourneroit à ſa gloire, que le troiſiéme jour de ce maſſacre, il fit chanter une Meſſe ſolemnelle pour en remercier Dieu, comme d'une victoire qu'il avoit remportée ſur l'héréſie; & aprés avoir commandé de fabriquer des médailles pour en conſerver la memoire, il alla au Parlement en ſon lit de juſtice, publier que tout s'étoit fait par ſes ordres.

XLVIII.

Jamais les Princes ne doivent être témoins des châtimens, & doivent affecter de ne paroître que pour faire grace.

On trouva fort étrange, que Charles IX & Catherine ſa mere, regardaſſent d'une fenêtre de l'Hôtel de Ville, l'éxecution de Briquemaut, & de Cavagnes. Il eſt vray qu'il y avoit un voile au devant: mais, comme il eſtoit aſſez delié, on les apperçut ; & puis, quand on ne les auroit pas apperçus au travers de ce voile, les Rois ſe peuvent-ils cacher?

XLIX.

XLIX.

Il eſt bon aux Princes d'employer toute leur puiſſance à maintenir la Religion, & à convertir les hérétiques: mais il ne faut pas uſer de violence, pour les y obliger.

On a blâmé Charles IX. de ce que, voyant le Prince de Condé obſtiné dans ſa mauvaiſe Religion, il luy dit, tout tranſporté de colere: *Mort, Meſſe, ou Baſtille.* Le Prince obéït, c'eſt-à-dire, qu'il alla à la Meſſe: mais fut-il converti?

L.

Un Prince ſujet, ne doit jamais donner de jalouſie à ſon Souverain; & le Souverain ne doit jamais être jaloux du Prince qui luy eſt ſujet, juſqu'à faire manquer un grand deſſein, de peur de luy donner un employ éclatant.

Charles IX. achevoit de ruiner le parti huguenot, ſi aprés la S. Barthelemy, il eût mis une armée en campagne, pour en exterminer les reſtes. Mais, outre qu'il crut trop facilement, qu'ils ne ſe releveroient jamais de leur abattement, il conſidera qu'il eût falu donner le commandement des troupes au Duc d'Anjou ſon frere; & la peur de le voir trop en crédit dans le royaume, empêcha qu'on armât contre les huguenots.

LI.

A moins que d'abattre tout à fait un party, qu'on a mis dans la conſternation, on doit craindre qu'il ne devienne plus dangereux, & plus puiſſant.

Faute d'avoir mis une armée en campagne aprés la S. Barthelemy, les huguenots ſe ſouleverent de tous côtez: au lieu d'une armée, il en falut trois dans le royaume; & tous les Proteſtans ſe liguerent au dehors.

LII.

Jamais il ne faut consulter les devins, parce qu'ils ne sçavent rien de l'avenir, & que, s'ils le devinent par hazard, on ne peut empêcher ce que Dieu a resolu.

On avoit prédit à Catherine, qu'elle verroit regner ses trois enfans. Elle voyoit déja Charles IX. qui étoit le second, sur le trône; & comme il n'avoit point d'enfans, elle apprehenda de le voir mourir, pour faire place au troisiéme. Pour effectuer la prédiction, sans qu'il en coûtât la vie à Charles IX. elle fit traiter de nouveau du mariage du Duc d'Anjou avec la Reine d'Angleterre, & pour assûrer de façon ou d'autre une Couronne à ce troisiéme fils, elle fit demander au Turc celle de Thunis. Enfin, celle de Pologne qui se presenta, luy mit l'esprit en repos, parce qu'elle voyoit la prédiction accomplie. Cependant, comme ce n'étoit pas ce qu'avoit dit le Devin, mais ce que Dieu avoit ordonné de la Couronne de France, qui devoit être effectué, Catherine vit mourir Charles IX. & Henry son troisiéme fils succeder à cette Couronne.

LIII.

Les grands ne doivent pas croire, que ce qui paroît au ciel, y soit pour eux, plûtôt que pour les autres, quoy que disent les flatteurs, ou les sots.

En mil cinq cens soixante, il parut une nouvelle étoile dans le signe de Cassiope. Les huguenots interpreterent cette merveille à leur avantage; & un de leurs Poëtes marqua cet astre comme un signe de l'apotheose de l'Amiral. Cet astre disparut dix-huit mois aprés: ainsi finit l'apotheose; & toutes celles qu'on

fait aux Princes, ſont de même nature.

LIV.

On accuſe une perſonne artificieuſe de tout ce qu'on trouve mal, quand on n'en connoît point les cauſes.

Charles IX. qui ne ſçavoit pas ce qui retenoit le Duc d'Anjou en France, aprés avoir été élû Roy de de Pologne, & deſirant avec paſſion ſon éloignement, crut que Catherine ſa mere le retenoit. Il crut même qu'on faiſoit quelque grande conſpiration contre luy: ſi bien qu'un jour il dit à cette Princeſſe, en jurant, qu'il faloit que luy ou ſon frere ſortît du royaume; & trois jours aprés, comme il ſe preſenta pour entrer dans ſon cabinet, il luy en fit fermer la porte au nez.

LV.

Toutes les paroles des perſonnes, qui ſont en réputation d'uſer de toute ſorte de moyens pour ſe maintenir, ſont toûjours mal interpretées.

Lors que le Duc d'Anjou s'en alla en Pologne, Catherine ſa mere luy dit (peut-être pour le conſoler de la triſteſſe, où elle le voyoit) *Allez, mon fils, vous n'y demeurerez gueres.* Ces paroles, qui furent auſſi-tôt divulguées, firent croire à pluſieurs que Charles IX. qui étoit tombé dans une maladie ſemblable en quelque choſe à celle de Charles VI. ne vivroit pas longtemps, & qu'elle ſçavoit mieux que perſonne, les cauſes de ſon mal. Cependant ce mal, ſelon toutes les apparences, ne venoit que du violent exercice qu'il faiſoit à la chaſſe, ou à la paume, ou à battre, & à forger le fer.

LVI.

Les Princes Souverains ſe doivent plaire, non aux choſes qui

ſont délicieuſes, & ſelon leur goût; mais à celles qui ſont utiles & agreables aux peuples qu'ils conduiſent, autrement ils ne trouvent que des ſujets de chagrin.

Tandis que Henry III. devenu Roy de Pologne, employa les grands talens, qu'il avoit naturellement pour le gouvernement, il fut aimé, & n'eut que du plaiſir. Mais, ſi tôt que l'impatience de regner en France, & d'autres viſions de plaiſirs qu'il ne pouvoit goûter ailleurs, commencerent à exciter ſa mélancolie, il devint réveur. Il trouva les Polonois fâcheux, & ne fut plus capable, ni de faire aucun bien aux autres, ni d'en trouver pour luy-même en cet état.

LVII.

Ceux qui cherchent des plaiſirs par des enchantemens, ſont ſouvent punis tres-ſeverement dés ce monde.

On trouva chez la Mole, favory du Duc d'Alençon, une image de cire, qu'un Charlatan luy avoit accommodée pour charmer une Demoiſelle. Catherine de Medicis, qui le vouloit perdre, l'accuſa d'avoir fait preparer cette tête, pour faire mourir Charles IX. Il le nia fortement; & nonobſtant ſes dénegations, il fut condamné à perdre la tête.

LVIII.

Les perſonnes puiſſantes, qui par ignorance ſont ſujettes à croire à ceux qui ont l'impudence de ſe dire magiciens, ne ſe peuvent reſoudre à les punir, dans l'eſperance qu'ils ont d'en tirer du ſecours.

Vignier, qui avoit preparé la tête qu'on trouva chez la Mole, fut pris avec luy, & envoyé aux galeres. Catherine le retira des galeres quelque temps aprés, pour s'en ſervir.

Digitized by Google

LIX.

Les Princes ſont quelquefois châtiez dés ce monde, des maux qu'ils ont faits, & aſſez ſouvent leur mort a quelque choſe, qui marque cette punition.

Pendant les deux dernieres ſemaines de ſa vie, Charles IX. ſouffrit d'étranges violences. Il treſſailloit, & ſe roidiſſoit à tous momens : le ſang luy ſortoit par tous les pores, & par tous les conduits de ſon corps ; & cela dura juſqu'à ſon dernier ſoupir.

LX.

Comme les punitions, que Dieu reſerve en l'autre vie, ſont les plus terribles, celles qui arrivent aux Princes en ce monde, ſont ſouvent des graces.

On peut le reconnoître par le mal de Charles IX. qui luy fit faire penitence de tout le mal qu'il avoit permis pendant ſon regne, & ne l'empêcha pas de faire beaucoup de grandes choſes qui auroient ſervi au ſoulagement de l'Etat, ſi ceux qui le gouvernerent aprés luy, euſſent ſuivi ſes ordres.

LXI.

La mauvaiſe éducation eſt ordinairement cauſe, que les Princes, dont le naturel eſt le plus excellent, ſont de grands maux.

Charles IX. étoit bien formé de corps. Il avoit le courage haut, l'eſprit vif, & clair-voyant, le jugement bon, la memoire prompte, une activité incroyable, & une expreſſion la plus heureuſe & la plus énergique du monde : en un mot, il avoit tous les talens d'un homme qui doit gouverner. Mais, parce que ceux qui l'avoient élevé, luy avoient laiſſé prendre l'habitude de jurer, il ne parloit preſque jamais

ſans cela, même à Catherine ſa mere. On luy avoit appris à maltraiter de parole les grands: on avoit tâché de luy faire aimer la chaſſe & la paume pour le détourner du ſoin de ſes affaires; on avoit même tâché de le jetter dans la débauche du vin, & des femmes. A quel mal n'eſt pas expoſé un jeune Prince, élevé de la ſorte? Plus il a de talens, & plus il eſt malheureux.

LXII.

Quelquefois aprés qu'une mauvaiſe éducation ſemble avoir corrompu un beau naturel, la raiſon ſurvenant avec un peu d'âge & d'experience, fait que ce beau naturel ſurmonte la mauvaiſe éducation.

Cela paroît viſiblement en Charles IX. qui pour s'être enyvré un jour, eut tant de honte d'avoir perdu la raiſon par le vin, qu'il s'en abſtint pendant tout le reſte de ſa vie. Il reconnut que pour s'être laiſſé gouverner, il avoit permis, ou fait bien des maux; & cela luy fit prendre tellement le ſoin des affaires, que pendant quelque temps, ſa mere, avec toute l'avidité qu'elle avoit de gouverner, n'y eut aucune part. Il avoit connu qu'on luy avoit fait tort de le divertir des études; & cela fit qu'il eut ſouvent des conferences avec des perſonnes de belles lettres. Il compoſa même aſſez bien des vers; & il voulut s'appliquer aux ſciences dans les heures de ſon loiſir, lors que ſon mal devint mortel. Cela doit faire avoüer à tous les jeunes Princes, que le plus grand bien qu'on leur puiſſe fare, eſt de les bien élever.

Digitized by Google

DISCOURS AU ROY SUR LA MORT DE LA REINE.

SIRE,

La France a perdu la plus ſage Reine, & VÔTRE MAJESTE' l'Epouſe la plus accomplie, qui fût jamais. Ainſi rien ne paroît ſi juſte que vôtre douleur, & celle de toute la France. Cette Princeſſe ſe voyoit

ſur le premier trône du monde; Femme du plus grand & du plus digne Roy de la terre; Mere d'un Fils, en qui toutes les plus grandes & les plus aimables qualitez ſe trouvent ſans mélange d'aucun défaut ni d'aucun vice; dans les premieres joyes de la naiſſance d'un petit-fils, qu'elle eſperoit voir aller ſous la conduite de ſon pere, & ſur les pas de ſon ayeul, où la gloire méne les Heros. Et en un moment Elle s'eſt vûë enlever à cet Epoux, à ce Fils, à toutes ces cheres eſperances, & renverſer comme par un coup de foudre du trône dans le tombeau.

Un ſemblable déſaſtre ne ſe peut égaler par les expreſſions; & à ne regarder les choſes, que comme le monde les regarde, c'eſt un de ces malheurs, qu'on ne peut aſſez lamenter. Mais, SIRE, la Religion & la Foy, qui vont bien au delà de ce que nos yeux peuvent découvrir, nous aſſûrent que la Reine a vêcu trop ſaintement, pour être à plaindre aprés ſa mort. Elle a été ſans orgueil ſur le trône, ſainte dans un état plein de tentations, toûjours ſoumiſe à V. M. qu'Elle a également aimée dans tous les temps; ardente dans les prieres qu'Elle faiſoit inceſſamment, pour attirer les benedictions du ciel ſur Vôtre Perſonne ſacrée; attentive à tout ce qui pouvoit plaire à V. M. douce, pacifique, qui n'a jamais ſenti ſon ame troublée, que par les alarmes, où V. M. l'a miſe, en s'expoſant à tant de perils, pour aſſûrer nôtre repos; en un mot, le plus grand exemple, & le plus beau modéle de l'amour conjugal, amour ſaint, amour pur, & qui dans ſon excez ne dégenera jamais en aucune de ces paſſions

ſions tumultueuſes & violentes, qu'un autre amour ne manque jamais d'exciter.

Voilà, SIRE, ce qu'on ſçait de la Reine. Qui peut douter qu'Elle ne ſoit bien-heureuſe, & que Dieu ne luy ait fait grace, en l'arrêtant au milieu d'une ſi belle courſe, pour luy donner le prix, avant que d'achever la carriere? Oüy, SIRE, nous le devons croire. Elle a déja reçû dans le ciel une couronne mille fois plus précieuſe, que celle que nous luy avons vû porter ſi dignement ſur la terre.

Et j'oſe, en finiſſant, dire à V. M. ce qu'un ſaint Evêque diſoit à Clovis, qui pleuroit la mort d'une ſainte. *Souvenez-vous que vous êtes le ſoûtien de la Religion, & que ce grand nombre de Chrétiens, que vous rendez heureux, pourroient trouver étrange de vous voir affligé d'une choſe, dont ils ſont perſuadez que les Anges ſe réjoüiſſent.*

* S. Remy. *Greg. Turon l. 2. & Epiſt. S. Remig. ad Clodov.*

FIN.

TABLE
DE LA
PREMIERE PARTIE.

PREMIER DISCOURS.

DES Corps & de la Matiere. page 1

II. DISCOURS.

Du Mouvement & du Repos des Corps.
Et qu'il n'arrive aucun changement en la Matiere, que l'on ne puiſſe expliquer par le mouvement local. page 17

III. DISCOURS.

Que les Machines artificielles & les Machines naturelles n'ont qu'une même Cauſe de leur mouvement.
Et quelle eſt cette Cauſe, à ne conſiderer que les Corps. page 36

IV. DISCOURS.

De la Premiere Cauſe du Mouvement. page 56

V. DISCOURS.

De l'union de l'Eſprit & du Corps.
Et de la maniere dont ils agiſſent l'un ſur l'autre. page 72

VI. DISCOURS.

De la diſtinction du Corps & de l'Ame.
Que l'exiſtence de l'Ame eſt plus aſſurée que celle du Corps.
Des operations de l'une & de l'autre en particulier.
Et des effets de leur union. page 82

TABLE DE LA SECONDE PARTIE.

DISCOURS Phyſique de la Parole. page 1
Lettre ſur la conformité du Syſtême de Monſieur Deſcartes, avec le premier Chapitre de la Geneſe. page 77

I. TRAITE' DE METAHHYSIQVE.

Ce qui fait le bonheur ou le malheur des Eſprits. page 103

TABLE.
II. TRAITE' DE METAPHYSIQUE.
Que Dieu fait tout ce qu'il y a de réel dans les actions, ſans nous ôter la liberté. page 111

TABLE DE LA TROISIE'ME PARTIE.

OBSERVATIONS ſur l'Hiſtoire d'Herodote. page 121
Ce qu'on doit obſerver en écrivant l'Hiſtoire. page 138
De la neceſſité de l'Hiſtoire, de ſon uſage, & de la maniere, dont il y faut mêler les autres ſciences, en la faiſant lire à un Prince. page 141
De la Réformation d'un Etat. page 155
Des moyens de rendre un Etat heureux. page 204
Maximes tirées de l'Hiſtoire. page 217
Diſcours au Roy ſur la mort de la Reine. page 245

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ay lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Divers Traitez de Phyſique, de Metaphyſique, d'Hiſtoire & de Politique*, par feu Monſieur de Cordemoy de l'Academie Françoiſe, dans leſquels je n'ay rien trouvé qui me paroiſſe en devoir empêcher la réimpreſſion. Fait à Paris ce 12. Octobre 1701.

LA MARQUE TILLADET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requeſtes ordinaires de nôtre Hôtel, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers & Officiers qu'il appartiendra; ſalut. Nôtre bien amé Chriſtophle Remy Marchand Libraire en nôtre bonne Ville de Paris, Nous a fait remontrer qu'il deſireroit tous nôtre permiſſion faire imprimer & donner au public un *Recueil de pieces Traitez de Theologie, de Metaphyſique, d'Hiſtoire & de Politique, par le feu ſieur du Cerdemoy de l'Academie Françoiſe, avec quelques Lettres de Controverſe du ſieur Abbé de Cerdemoy*; il nous a fait ſupplier de luy en octroyer nos Lettres ſur ce neceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous luy avons permis & octroyé, permettons & octroyons par ces Preſentes, d'imprimer ou faire imprimer leſdits livres en tels volumes, marges, caracteres & autant de fois que bon luy ſemblera durant le temps de huit années conſecutives, à compter du jour & datte des Preſentes; faire vendre & diſtribuer par tout nôtre Royaume. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs-Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & diſtribuer leſdits livres, ſous quelque prétexte que ce ſoit, même d'impreſſion étrangere ni autrement, ſans le conſentement dudit Expoſant, ou de ſes aians cauſes, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge par ledit Expoſant d'en mettre deux exemplaires de chacun en nôtre Bibliotheque publique, un auſſi en nôtre Cabinet des Livres de nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier le ſieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres: comme auſſi de faire imprimer leſdits Livres ſur de beau & bon papier, & en beaux caracteres, ſuivant les Réglements de la Libraitie & Imprimerie; que l'impreſſion en ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, & de faire enregiſtrer ces Preſentes ſur le Regiſtre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris; le tout à peine de nullité des Preſentes, du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons faire joüir & uſer ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens contraires; Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin deſdits Livres copie des Preſentes, elles ſoient tenuës pour dûement ſignifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original: commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, faire pour l'execution des Preſentes toutes ſignifications, défenſes, ſaiſies & autres actes & exploits neceſſaires, ſans pour ce demander autre permiſſion: Car tel eſt nôtre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le ſeiziéme jour de Juillet, l'an de grace mil ſept cens deux, & de nôtre Regne le ſoixante. Par le Roy en ſon Conſeil, CARPOT.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs, conformément aux Réglemens A Paris ce 28. jour de Juillet 1702. P. TRABOUILLET, *Syndic.*

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Google

Digitized by Google